



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

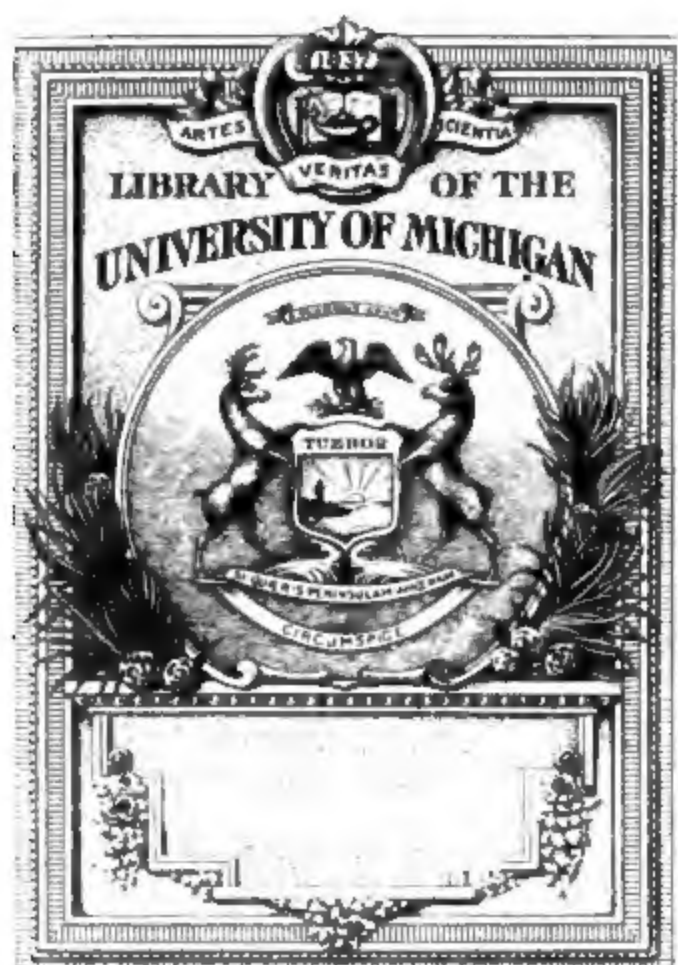
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A

491231



MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE

DU DÉPARTEMENT DE LA SOMME





MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES, ARTS, AGRICULTURE
ET COMMERCE

DU DÉPARTEMENT DE LA SOMME.

2^{ME} SERIE. — TOME VII.



AMIENS

TYPOGRAPHIE DE E. YVERT, RUE DES TROIS-CAILLOUX, 64

1889

100

100

100

Lib. Com.
M. Hoff
102 10-28
16253

DISCOURS

PRONONCÉ A LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE

PAR M. LE DOCTEUR LENOEL,

DIRECTEUR,

(*Séance du 8 Novembre 1868.*)

MESSIEURS,

Les statuts de l'Académie imposent au Directeur l'obligation de prendre la parole dans la séance publique : c'est un devoir bien digne de préoccuper celui d'entre vous à qui vous déférez chaque année les honneurs de votre présidence. J'avouerai que la prévision de ce devoir à remplir m'a inspiré quelque effroi. Aussi, m'abritant, pour ainsi dire, derrière l'exemple d'hommes qui précédemment ont su conquérir vos suffrages et vos éloges, me contenterai-je de faire quelques pas dans la voie qu'ils ont ouverte.

M. Wateau, dans la séance publique de l'année dernière, vous a entretenus de l'influence que

doivent avoir sur la littérature les sociétés savantes ; aujourd'hui c'est de leur influence sur les études scientifiques que je vais essayer de vous parler, et si je ne reste pas trop au-dessous de mon prédécesseur, dans cette tâche à peu près semblable à la sienne, ce sera parce que le sujet me soutiendra et me permettra d'être écouté avec indulgence.

Devant cet auditoire bienveillant, il peut paraître superflu de défendre l'utilité des travaux scientifiques. Pourtant l'étude de la science comme spéculation rencontre des adversaires. Ce sont d'abord les ignorants contre lesquels s'élevait déjà Fontenelle, il y a près de deux siècles : « On traite volontiers
« d'inutile, disait-il, ce qu'on ne sait pas ; c'est une
« espèce de vengeance, et comme les mathématiques
« et la physique sont assez généralement inconnues,
« elles passent pour inutiles. »

Ce sont ensuite les détracteurs de toute science qui sont plus nombreux et plus puissants qu'on ne le pense.

Enfin, parmi les personnes même amies du progrès, combien n'en entendons-nous pas tous les jours s'écrier : à quoi bon les théoriciens ? créent-ils des industries, améliorent-ils la race humaine ? — N'avons-nous pas vu de nos jours un homme de génie, dont la philosophie a eu un grand retentissement, se ranger parmi les adversaires de la science pure ; cet homme de science, ancien répétiteur à l'École polytechnique, en vint à proposer la suppres-

sion de l'emploi de nos facultés spéculatives. A quoi sert, disait-il, de consacrer ses forces à une étude dont l'humanité pourrait se passer ?

Mais, Messieurs, qui peut dire que des spéculations sur des sujets réellement accessibles à l'entendement humain ne sont susceptibles d'aucun usage ? Personne ne sait quelles découvertes se trouveront être utiles, et quelles sont celles qui sont destinées à rester sans valeur. Il est actuellement impossible d'imaginer quel avantage retirera l'humanité de connaître si les étoiles doubles sont en mouvement, comment a eu lieu la formation de la houille, en combien de règnes l'histoire naturelle doit être divisée, questions qui, parmi beaucoup d'autres, ont agité cette année notre Académie. Si jamais ces notions deviennent de quelque utilité pratique, ce sera dans un temps si éloigné que nous pouvons nous permettre d'en ignorer actuellement l'usage.

Cependant ces recherches, en nous montrant que les lois qui régissent notre monde existaient dans le passé si ancien de l'époque houillère et s'étendent dans ces espaces si lointains des étoiles, ne donnent-elles pas une force nouvelle à la conviction que nous avons de l'universalité de ces lois ; et l'habitude de méditer sur d'aussi anciens événements et sur d'aussi énormes distances, n'a-t-elle pas son utilité esthétique, en élevant l'âme et exaltant l'imagination ?

D'un autre côté, souvent les résultats pratiques

les plus importants n'ont-ils pas été la conséquence éloignée d'études scientifiques, qui paraissaient oiseuses. Les philosophes d'Athènes, dans le jardin d'Acadèmus, coupaient un cône par un plan et étudiaient les diverses lignes courbes que fait cette section sur le cône. Pouvaient-ils prévoir qu'après plus de deux mille ans leurs spéculations donneraient l'explication du système solaire, et permettraient aux vaisseaux d'accomplir avec sûreté le tour de la terre?

A l'époque où fut observée pour la première fois la propriété des sels d'argent de noircir à la lumière, se doutait-on que cette découverte donnerait à Daguerre le moyen de fonder un art nouveau, la photographie?

Quand Faraday et Ampère montrèrent au monde savant l'action que les courants électriques exercent sur l'aiguille aimantée, qui aurait deviné que ce phénomène nous permettrait de communiquer notre pensée à des millions de lieues, à travers les océans et aussi rapidement que par la parole?

Le fait archéologique ou géologique le plus insignifiant en apparence ne se trouve-t-il pas souvent jeter sur l'histoire de l'homme une lumière éclatante? La direction de l'entrée des trois grandes pyramides de Gizeh, en établissant quelle était la position des étoiles à l'époque où ces monuments furent élevés, est la meilleure preuve que nous ayons aujourd'hui de l'immense antiquité de la civilisation de l'Égypte.

Combien d'autres découvertes pourraient être citées qui paraissaient purement spéculatives et qui pourtant ont été d'une utilité incontestable pour l'humanité ! L'histoire naturelle elle-même pourrait nous en fournir un grand nombre d'exemples ; laissez-moi, Messieurs, vous en rappeler des moins connus.

Sur le bord de la mer vivent des animaux gélatineux, sortes de globes flottants ; ce sont les méduses. D'où viennent ces êtres qui ressemblent à des champignons avec une touffe de filaments au-dessous du chapeau ? Naissent-ils d'œufs déposés par d'autres méduses ? Non, Messieurs. Ces animaux proviennent de polypes : c'est la génération alternante ; les méduses se changent en vers ciliés, ceux-ci forment le polype, d'où renaissent à leur tour des méduses. Cuvier, qui n'avait pu être témoin de ces transformations merveilleuses, avait cru à des animaux différents, et avait fait deux classes d'un même animal : les médusaires et les sertulaires. C'est en observant ces animaux que MM. Milne-Edwards et Valenciennes découvrirent la génération alternante. Voilà une découverte purement scientifique ; qui aurait cru qu'elle aurait son utilité pratique ? Les moutons sont quelquefois pris d'une sorte de vertige ; leurs corps s'animent de mouvements gyrotoires qui finissent par les faire tomber ; c'est la maladie connue sous le nom de tournis. La cause de ce mal est un ver qui, logé dans la tête, et irritant une certaine partie du cervelet, y produit les mêmes effets que

ceux qu'y déterminait le scapel de Flourens. Ce ver s'est-il formé de toutes pièces dans le cerveau du mouton? La connaissance nouvelle de la génération alternante dirigea des recherches qui rendirent manifeste que le ver du mouton a son origine chez le chien du berger; le *cænure* du mouton et le *tænia* du chien sont en effet un seul et même animal. L'utilité pratique de cette découverte est celle-ci : délivrez du *tænia* le chien de garde et le mouton n'aura pas le tournis; le troupeau ne sera plus atteint de cette maladie cruelle. En même temps, la médecine s'empare de ce fait, et l'homme pourra se préserver d'une affection, la trichinose, dont la nature était inconnue et que l'on regardait comme incurable.

Que d'observations semblables nous offrirait toutes les parties de l'histoire naturelle, si nous voulions les rechercher : ainsi, en botanique, des études récentes du plus grand naturaliste anglais contemporain, simples théories pour ce travailleur infatigable, ont été immédiatement appliquées par les agriculteurs : « Les découvertes de M. Darwin, « disait dernièrement M. Hooker, seront certaine-
« ment à l'économie rurale, dans le sens le plus
« large du mot et dans leurs applications les plus
« étendues, ce qu'ont été à la télégraphie les décou-
« vertes de Faraday. »

Ainsi, Messieurs, des découvertes purement scientifiques peuvent amener des résultats pratiques qui

n'étaient et ne pouvaient d'abord être soupçonnés. Mais quand même aucun avantage matériel ne serait espéré pour plus tard, faudrait-il s'abstenir de ces travaux? L'homme qui pense a soif de vérité, il a besoin de savoir; il n'ignore pas qu'il ne pourra posséder toute la science, mais que lui importe? il est heureux s'il peut découvrir quelques-unes des lois qui régissent toutes les parties de l'Univers, car alors il sent qu'il n'est pas perdu dans cette immensité, quelque imperceptible qu'il soit. Ainsi la science qui se préoccupe avant tout de la vérité pour elle-même, conserve une bonne et large part dans les actives investigations dont s'alimentent les séances des Académies tant de Paris que de Province.

Néanmoins, nous ne pouvons le nier, dans le public ces recherches scientifiques paraissent en défaveur. La foule, fascinée par les grandes découvertes de notre époque, ne comprend que les études dont elle voit les avantages, et la jeunesse actuelle y concentre peut-être trop son activité. C'est contre cet entraînement des esprits vers les seuls travaux qui se traduisent en faits sensibles et en résultats utiles, que les Académies et les Sociétés savantes réagissent, et ce qui est glorieux pour elles, c'est qu'elles ont réussi à entraver cet abandon de toute étude désintéressée. En effet, ni les mathématiques pures, ces racines génératrices de toutes les sciences, comme les appelle Biot; ni les théories de la physique

et de la chimie, non plus que les recherches expérimentales qui en sont à la fois le point de départ et le moyen de contrôle ; ni l'observation des êtres vivants et l'étude de leurs origines et de leurs rapports, ne sont abandonnées ; ces sciences anciennes ont actuellement autant d'adeptes que les dernières venues, la philologie, l'anthropologie et l'économie sociale. De merveilleux progrès accomplis depuis vingt ans dans toutes les directions du travail intellectuel, en dehors de toute pensée utilitaire, témoignent assez de l'influence de nos Sociétés savantes ; nous voyons partout, en France comme en Allemagne, en Angleterre et aux États-Unis, des questions de pure science à l'ordre du jour.

Mais, Messieurs, pour faire ces recherches, les savants ont besoin de liberté ; il faut que la route qu'ils veulent parcourir ne leur soit pas fermée par des barrières qu'ils ne pourraient franchir. Les membres de notre Académie savent cette vérité, et peut-être serait-il inutile de la rappeler ici, si seuls ils n'écoutaient aujourd'hui, et si, en dehors de nous, il n'existait des esprits qui ne peuvent souffrir l'émission d'idées contraires aux leurs, même dans une société dont ils ne font pas partie.

Un double mouvement a lieu actuellement en Europe, celui de l'étude, de l'examen, de la libre discussion d'une part, celui de la compression, de la réglementation des œuvres de l'intelligence, d'autre part.

En Angleterre, le mouvement de la liberté ne rencontre rien qui l'entrave. En Allemagne, les représentants de l'analyse et de la critique deviennent de plus en plus nombreux. « Dès qu'on ouvre un
« philosophe allemand, dit M. Jules Simon, on
« s'aperçoit non-seulement que les institutions de
« son pays lui laissent la liberté, mais encore qu'il
« en use si naturellement, si instinctivement, qu'il
« ne lui paraît pas possible d'être guidé dans ses
« affirmations ou dans ses négations par autre chose
« que par la vérité. »

Tout au contraire les peuples du Midi de l'Europe, dépositaires de l'antique civilisation, obéissaient jusque dans ces derniers temps à un autre courant, suivaient une impulsion différente; et si l'Espagne est tombée dans l'état où elle est restée si longtemps, elle le doit à la guerre qu'elle a faite à la science, à l'exil qu'elle a infligé à la pensée libre.

En France, tantôt la science a toute liberté, tantôt au contraire, comme nous l'avons vu, l'examen et la discussion paraissent effrayer la nation, mais heureusement ce dernier courant que d'honnêtes gens avaient le tort de favoriser, soit par indifférence, soit par crainte, semble être arrêté, et une nouvelle ère commence.

Et pourquoi donc la science ne serait-elle pas libre? Est-elle l'ennemie naturelle de l'ordre, de la piété, de la morale? Prétendre que la science combat Dieu, c'est affirmer une contradiction. Que cherchent

les savants? la vérité, c'est-à-dire Dieu, s'écrie M. Philarète Chasles dans une leçon récente au Collège de France. La vérité n'est-elle pas destinée à vivre, le mensonge à périr? Pour atteindre le mensonge et le convaincre, il faut étudier, discuter, critiquer.

Laissons donc les savants chercher la vérité dans tout ce qui est de leur domaine; sachons profiter de leurs découvertes. Et quant à leurs erreurs, comptons sur la discussion, ayons foi dans le progrès naturel des connaissances humaines pour en diminuer le nombre. Mais dira-t-on, il est des erreurs qui sont de véritables poisons; on prend des précautions contre le débit des substances qui peuvent tuer le corps, aura-t-on moins de soin de la vie de l'âme? Cette comparaison est aussi ancienne que l'intolérance; elle a été cent fois réfutée, mieux que par des arguments, par les attentats contre la vérité dont elle a été le prétexte.

Quels ont été d'ailleurs les résultats obtenus contre la pensée? où en sont les peuples qui ont accepté la discussion et la critique? La Hollande, l'Angleterre et les États-Unis sont là pour répondre à cette question, et peuvent être mis en parallèle avec l'Espagne et l'Italie.

Un des plus illustres orateurs de notre époque, que l'on n'accusera pas d'avoir un parti pris contre l'esprit autoritaire, M. de Montalembert, a prononcé sur ce sujet de belles et grandes paroles; il a fait

voir que l'Angleterre, quoique depuis deux siècles, livrée à la discussion la plus inexorable, à la critique la plus étendue, dans les sciences comme dans le gouvernement, n'a rien perdu à cette liberté; bien plus, qu'elle y a gagné, que sa force n'a fait que s'accroître, enfin que son peuple est devenu plus instruit et plus moral.

Mais cette liberté si nécessaire à nos travaux, à qui devons-nous la demander? à qui devons-nous nous en prendre si elle nous est refusée? A nous-mêmes.

Les gouvernements n'ont rien à faire ici; le temps n'est plus où l'on croyait qu'il fallait laisser à l'Etat le soin de défendre nos droits. La vérité ne veut être protégée que par la raison, elle ne peut vivre que par la démonstration. D'ailleurs l'histoire a montré que les gouvernements ne sont que l'écho du public. C'est ce public que nous devons instruire, que nous devons rendre tolérant. Nous aurons peut-être de la peine, mais est-ce que les intérêts de la science ne valent pas que nous les soutenions nous-mêmes, et n'est-ce pas là une noble tâche pour les sociétés savantes?

Pour faire cette éducation du public, que les savants donnent d'abord entre eux l'exemple de la fraternité et de l'urbanité dans la discussion; rien ne leur est plus facile, la vraie science est indulgente, elle sait au prix de quels travaux s'acquiert la possession, même très-imparfaite d'une vérité; elle

sait honorer jusque dans l'erreur l'effort conscientieux de l'intelligence. Rien de plus hardi que les systèmes proposés sur l'histoire et l'origine des êtres organisés, et cependant la vraie science n'accueille pas sans sympathie ces théories encore obscures et incertaines, qui, alors même qu'elles devraient n'être jamais que des utopies, ne seront pas sans influence sur l'éclosion de la vérité.

En s'adressant ensuite au public, les savants ne craindront pas de rappeler que des faits scientifiques bien constatés ont été longtemps regardés comme de graves erreurs, non-seulement par la foule, mais par des hommes éminents, et qu'il a fallu souvent des siècles pour faire accepter des découvertes importantes et fécondes. Ainsi, combien longtemps a été proscrite une des dernières venues des sciences, celle qui nous fait prévoir la marche des sociétés humaines et qui a rencontré un éloquent défenseur dans un grand ministre actuel. Le Parlement l'avait plusieurs fois condamnée comme *anti-sociale*, et l'avocat général Séguier, il n'y a pas encore un siècle, la qualifiait de *doctrine meurtrière*, de *système séditionnaire*, et appelait ses promoteurs des *prédicants insensés et furieux*; et ces injures étaient dirigées contre l'illustre Turgot, dont M. Rouher occupe actuellement la place comme il en professe les principes. Mais, au dix-huitième siècle, les intérêts multiples, qu'allaient froisser les conséquences de cette science nouvelle, expliquent ces luttes et ces colères.

Dans le domaine exclusif de la science pure, où la fortune des citoyens n'est pas en jeu et où devraient régner le calme et le désintéressement, les savants trouveront des exemples, plus saisissants encore, de ces résistances outrées et même incroyables si l'histoire ne les constatait : ainsi ils exposeront les incidents d'une découverte simplement scientifique, comme celle que nous devons à Harvey, la circulation du sang.

Aujourd'hui que tous les gens du monde aussi bien que les naturalistes connaissent la marche du sang au milieu de nos organes, on s'étonne qu'une chose si facile à concevoir n'ait pas été connue de tout temps, qu'un rouage si peu compliqué en apparence n'ait pas été analysé dans son action dès l'enfance de la science, et l'on a peine à se figurer la masse imposante de preuves qu'ont dû apporter, et les luttes opiniâtres qu'ont dû soutenir les promoteurs de cette découverte.

Et quoi d'étonnant, Messieurs ? Ne sommes-nous pas tous disposés à rejeter sans examen toute idée contraire aux notions dont notre première éducation nous a imbus ? Supposons, en effet, un moment, qu'au lieu d'être au dix-neuvième siècle, nous soyons seulement au commencement du dix-septième ; reportons-nous un instant par la pensée en l'an 1628, et qu'on vienne nous dire qu'un Anglais prétend que les médecins et les naturalistes sont dans l'erreur depuis deux mille ans sur un point des plus impor-

tants de la structure des êtres organisés, qu'on nous ajoute que cette théorie est combattue avec ardeur par des corps savants, par des hommes des plus compétents ; n'accueillerons-nous pas le système de cet Anglais comme un paradoxe, ne nous moquerons-nous pas de sa doctrine sans même l'étudier : quel est ce téméraire, dirons-nous, qui s'élève contre l'enseignement officiel de la faculté de Paris, qui ose lutter avec Riolan, notre compatriote, le plus grand anatomiste de son temps, avec Guy-Patin, le médecin le plus spirituel qui fut jamais ? et nous nous empresserons de l'accabler sous nos sarcasmes et sous nos invectives. Voilà, Messieurs, ce que nous aurions fait en 1628, voilà la conduite déplorable que nous aurions tenue, l'histoire le dit, au moment où éclatait une des plus grandes découvertes des temps modernes.

Eh bien ! prenons garde, Messieurs, de retomber dans ce que nous trouvons de blâmable chez les contemporains du grand Harvey ; rappelons-nous sans cesse que ce qui nous frappe et nous choque dans l'histoire du passé, nous paraît tout simple de notre temps, à propos d'autres noms que ceux d'Harvey et de Turgot.

Les meilleurs esprits commettent souvent la faute, disait dernièrement un contemporain, d'oublier que la science du lendemain s'est faite quelquefois avec les prétendues absurdités de la veille, et qu'il est plus qu'imprudent à notre époque de décréter d'impossible ce qu'on ne connaît pas.

Tels sont les enseignements que les Académies peuvent répandre dans le public pour l'amener à la tolérance, tâche difficile, je le sais, mais non au-dessus de nos forces.

Mais si ces efforts n'atteignent pas ce but légitime et désirable, Messieurs, n'en poursuivez pas moins le cours de vos paisibles et quelquefois peu populaires études, sans vous émouvoir de la passion de vos adversaires; ne vous occupez pas de la rude guerre qui peut vous être faite. Aux injures qui pourront être lancées contre les idées nouvelles que vous croirez devoir propager, répondez seulement en accumulant des découvertes et des raisonnements. Mais surtout à l'exagération du dénigrement, n'opposons jamais l'exagération de l'éloge; la science n'est qu'une collection de faits certains, trouvés par des chercheurs, ne la transformons pas en religion nouvelle comme l'ont essayé quelques intelligences trop enthousiastes et qui ne comprennent pas que l'exaltation s'accorde mal avec l'affranchissement de la pensée, avec la dignité de l'esprit moderne.

4

COMPTE-RENDU

DES TRAVAUX. 1867-1868.

Par M. ANSELIN, Secrétaire-perpétuel.

(Séance publique du 8 Novembre 1868.)



MESSIEURS,

Si je disais à l'honorable auditoire qui nous favorise de sa présence, qu'il n'est pas étranger à la nécessité de présenter ce compte-rendu dont il va subir l'ennui, il s'étonnerait et s'indignerait peut-être comme, Achille lorsqu'Agamemnon lui impute d'avoir, par ses impatiences, une part de responsabilité dans le sacrifice d'Iphigénie.

Voyons, cependant :

N'est-il pas vrai qu'il suffit de s'enrôler sous la bannière d'une Société savante pour devenir l'objet d'une certaine défiance, pour être tout aussitôt suspect du chef d'inaction ?

Ce trait épigrammatique si connu :

..... Dans un fauteuil,

Lui quarantième, on fait asseoir mon homme,
Puis il s'endort et ne fait plus qu'un somme.

Ce trait n'est-il pas passé à l'état de proverbe ?

Eh bien ! le bouclier contre le trait satirique ; la réponse au proverbe, c'est le *compte-rendu*. — A lui de prouver que le fauteuil académique ne possède pas la vertu somnifère qu'on lui prête ; qu'il n'est pas un lit de repos.

Si donc on veut encore nous accorder quelques instants de cette indulgente attention qui ne nous a jamais fait défaut, nous trouverons bien les moyens de prouver de suite notre reconnaissance..... en abrégeant cet exposé.

Nous rentrons en lice après les vacances de 1867. Les élèves ont battu la campagne ; les professeurs ont fait l'école buissonnière ; les avocats ont secoué la poussière du barreau ; les magistrats ont secoué leurs oreilles, pour en chasser le tintement monotone des plaidoiries ; à quelques retardataires près, nous voici de nouveau réunis.

M. Yvert Rarement aux premières séances on apporte un contingent — mais notre collègue M. Yvert, mieux avisé, et qui veut donner aux esprits le temps de se reconnaître avant de se livrer aux travaux sérieux, nous aborde, son *Horace* à la main. — Il nous offre les prémices de sa traduction en vers des odes du poète philosophe, — traduction qu'il continuera, dit-il, et qui nous promet pour le cours de l'année d'agréables distractions disons ; qu'il a tenu parole ; et que la facilité de versification que vous lui connaissez l'a bien servi pour rendre la pensée de son poète favori.

Tivier

A M. Tivier appartient le mérite de la séance suivante. Ce n'est pas le poète latin qu'il tient à la main ; c'est son imitateur et son rival. C'est de l'Art poétique et du Lutrin de Boileau qu'il va nous entretenir. — Notre collègue s'étonne d'abord du silence gardé par le régulateur du Parnasse français sur divers genres de poésie qui méritaient bien un regard, et valaient assurément les frais d'un précepte.

La fable et l'épopée, par exemple, dont il trouvait de dignes interprètes, non-seulement dans les classiques anciens, mais dans ses contemporains. Parmi les premiers n'avait-il pas Esope et Phèdre ? Comment le nom de La Fontaine n'est-il pas tombé de sa plume ? Et quant à l'épopée, n'en avait-il pas dans le Lutrin un charmant spécimen.

A propos de cet aimable badinage, nous devons remercier M. Tivier d'avoir combattu les jugements un peu pédantesques portés par MM. Nisard et De Lamartine, sur le Lutrin. Notre collègue recherche l'origine de ce poème. Il remonte aux faits qui en ont suggéré la pensée à Boileau. — Il fait voir, en exhumant des détails anecdotiques les plus intéressants, que la conception du poème ne reposait pas sur le rétablissement contesté d'un lutrin dans le chœur de la S^{te}-Chapelle, mais sur des faits d'intrigue où se trouvaient mêlés des personnages dont, en déguisant les noms, les caractères bien connus sont retracés avec une grande vérité, et dont l'introduction dans le poème est due à une

petite rancune janséniste. — Rien, vous le savez, Messieurs, n'intéresse comme la connaissance de ces personnalités rétrospectives qui soulèvent le voile jeté sur certains écrits ou certains personnages d'un siècle écoulé.

M. Lenoël

Le 24 janvier, M. Lenoël ouvre l'année 1868.... Mais vous allez dire, peut-être, qu'il n'est pas dans nos habitudes de marcher le calendrier à la main, et de suivre ainsi l'ordre chronologique; que les transitions enchainent l'exposé des travaux, soutiennent l'attention. J'en conviens; mais quand nous voyons, dans nos journaux, des personnages sérieux et titrés présenter, contre l'hydrophobie, des remèdes de *bonne femme*, nous ne saurions trop nous hâter de rappeler la lumineuse dissertation de M. Lenoël sur un fait d'hydrophobie, présentant ce singulier résultat de la mort d'un homme dans un accès de cette terrible maladie, alors que le chien qui l'avait mordu, non-seulement survivait au malade, mais même ne présentait plus aucun symptôme d'affection rabiale.

Nous devons encore à notre Directeur une étude physiologique non moins importante sur la mort naturelle de tous les êtres vivants; c'est-à-dire des végétaux et des animaux. — Il prend le germe au moment de la fécondation, et en suit les développements, rapides d'abord, plus lents ensuite, et enfin l'épuisement accéléré qui suit le maximum de développement de l'être vivant. — Tout en paraissant

adopter, sur cet ensemble d'évolutions, l'opinion émise par M. Littré, M. Lenoël pense que l'examen de la question physiologique doit se borner à l'observation des faits dans la marche que suit la nature. Il tient surtout à en écarter la discussion métaphysique, et la recherche philosophique des causes premières; évitant ainsi l'écueil contre lequel vont se briser les écoles vitalistes.

De la science médicale à la poésie la transition peut paraître un peu brusque, mais elle n'embarrasserait pas un habitué de l'école mythologique. Esculape n'était-il pas fils d'Apollon? — Maintenant ce serait une énormité de marcher dans de pareilles voies; mais je ne quitterai pas ce sentier battu, sans rappeler, dût-on m'en faire un crime, qu'Apollon, ce père toujours jeune du vieil Esculape, était le Dieu des beaux-arts et de la poésie.

C'est à ce double titre que je signale une remarquable pièce de vers, qualifiée modestement d'essai, et dans laquelle M. Henriot célèbre en *vers libres*, l'influence de la musique sur les mœurs et la civilisation. — Ce rythme offre sans doute plus de facilité au poète, mais il laisse plus de liberté à l'esprit; il apporte moins d'entraves à l'expression de la pensée, et tel trait qui se traînerait en s'allongeant, dans un alexandrin, conserve toute son énergie par le bénéfice du vers libre dont M. Henriot sait faire bon usage.

Parmi les habiles constructeurs des voies ferrées

qui rayonnent autour de nous, et dont la concentration dans nos murs promet un riche avenir à notre commerce, vous avez distingué un ingénieur d'un mérite incontestable, et vous l'avez appelé à prendre part à vos travaux.

M. Guillon

L'entrée de M. Guillon dans nos rangs a été marquée par un brillant discours dans lequel il a passé en revue presque toutes les branches des connaissances humaines. — Il a dû, sans les affirmer, et en attendant le jugement du temps, signaler des idées nouvelles, nées du progrès de la science, et dont quelques unes pouvaient être susceptibles de controverses.

M. Roussel

La liberté de penser et d'écrire est un des heureux caractères de notre époque. — C'est surtout dans les Sociétés savantes que ce droit précieux doit être maintenu. M. Roussel s'en est, à juste titre, prévalu pour combattre dans un discours éminemment spiritualiste, inspiré par une profonde conviction, quelques unes des idées émises par notre nouveau collègue.

M. Herbet

L'anthropologie est une arène où se livrent maintenant de sérieux combats. — Darwing, De Quatrefages s'y font remarquer. Ce dernier, notre collègue, comme membre honoraire, invité par le Ministre de l'Instruction publique, à présenter un rapport sur cette partie de la science. M. le docteur Herbet espérait trouver dans ce rapport un résumé qui aurait embrassé l'anthropologie géologique, l'anthropologie

descriptive, et l'anthropologie générale ; sans toutefois qu'on pût exiger des théories complètes d'une science encore à son début. Un résumé tel enfin qu'on devait l'attendre d'un naturaliste éminent. Mais il s'étonne de n'y trouver, pour ainsi dire, que des aperçus moraux, et moins l'état réel de la science, que le développement d'idées arrêtées, d'un système préconçu. — Il conteste, *au point de vue de l'histoire naturelle*, la classification de l'homme dans un nouveau règne *hominale*, et il soutient qu'aux yeux du naturaliste, tant qu'on n'aura pas signalé dans l'homme des organes nouveaux, réservés à lui seul ; il doit rester classé dans le règne animal ; mais comme une créature plus parfaite que les autres sujets appartenant à ce règne.

Dauphin Sans remonter à la création, M. Dauphin trouve dans l'antiquité une mine féconde qu'il exploite avec succès.

Il se complait à y rechercher le génie des peuples et surtout du peuple Grec. — Vous vous rappelez sa dissertation sur le Sphinx. — Il vous a, cette année, présenté une étude aussi savante que curieuse sur la célèbre Tyndaride qui fut la cause de la guerre de Troie. J'avoue qu'à mes yeux le plus grand mérite de cette héroïne était d'avoir donné naissance à l'Iliade, ce poème brillant qui a traversé les siècles sans perdre de son éclat. Mais j'avouerai aussi qu'une considération pour la *Belle Hélène* n'allait guères au delà de l'éloge que Racine met dans la bouche de Clytemnestre :

Que dis-je ! cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois ?

dit cette mère éplorée qui ne veut pas voir couler
le sang de sa fille sous le fer d'un prêtre barbare ;

— Ni laisser *Ménélas racheter d'un tel prix*
Sa coupable moitié dont il est trop épris.

Et nous croyons, Messieurs, que Racine était dans
le vrai.

Mais à part la moralité de l'héroïne, la première
question que se pose M. Dauphin, c'est de savoir si
Hélène est une réalité ou une fiction de l'imagination
du poète. Serait-ce un mythe ou un personnage
légendaire ? — C'est à ce triple point de vue que
notre collègue étudie le sujet.

Isocrate, Hérodote, Euripide, Théocrite, se sont
occupés de cette grande figure. — Le rapt d'une
femme, belle entre toutes, a été la cause d'une
longue guerre et de la destruction d'une grande
ville. — Voilà un fait adopté par l'histoire. —
Mais le génie des Grecs, voué au culte de la forme
et de la beauté plastique, ne se serait-il pas emparé
de ce type pour en exalter la puissance et le parer
de tous les moyens de séduction ?

D'autres se sont plus occupés de l'être moral et
l'ont jugé avec une indulgence trop facile ou une
inexorable sévérité.

C'est en comparant et rapprochant ces divers jugements, que M. Dauphin a fait jaillir de cette étude un intérêt dont, au premier abord, elle ne paraissait pas susceptible.

A côté de M. Dauphin, et marchant peut-être d'un pas plus assuré dans ses recherches rétrospectives, parce que la linguistique est presque devenue une science exacte, nous rencontrons M. Obry, qui nous présente un nouveau fragment de ses études biblico-védiques. Se prévalant des découvertes récentes de notre éminent égyptologue, M. A. de Rougé, il explique pourquoi il renonce à joindre le *Phtah* des Egyptiens au *Jéhovah* des Hébreux et à l'*Agni* des Arryas. Nous ne le suivrons pas dans cette étude où les adeptes seuls peuvent marcher avec lui, mais qui imprime à nos travaux ce caractère sérieux dont se prévalent à juste titre les Sociétés savantes.

Des profondeurs de la nébuleuse antiquité, permettez-moi de vous mettre en présence des profondeurs d'un avenir non moins nébuleux, peut-être, mais où peuvent se rattacher nos intérêts actuels.

Depuis que la chaleur, le calorique, pour parler le langage de la science, est devenu la cause presque unique du mouvement, et par conséquent des forces vives, la production du combustible est bien digne de fixer l'attention.

- Nous demandons ce puissant moteur au règne végétal et au règne minéral. Le premier embrasse les forêts et les plantations, le second les mines de

houille et les sources de pétrole. — M. Béraud, notre collègue, que nous avons vu avec regret s'éloigner, vous a présenté un Mémoire étendu sur la culture et la conservation des bois, sur la statistique de cette culture dans le nord de la France, sur l'influence du sol.

Il veut, avec juste raison, nous le croyons du moins, qu'on s'arrête dans la voie du défrichement. Cette considération le conduit à parler de la production de la houille dont la consommation, toujours croissante, éveille ses inquiétudes pour l'avenir.

Il présente encore, à ce point de vue, une statistique dont quelques chiffres ont été contestés par M. Guillon qui, de son côté, offre un avenir plus rassurant, et sans trop s'appuyer sur la chimie, pour la découverte de nouveaux moyens de production du calorique, rejette dans un avenir indéfini l'épuisement des houillères.

Le départ de M. Béraud vous fait regretter l'éloignement d'un zélé collaborateur. — Fidèle à sa spécialité, il savait la faire profiter du concours de ses connaissances variées. Vous lui avez prouvé votre estime en le nommant associé correspondant. Depuis longtemps, ce titre, vous l'aviez déféré à M. Boucher de Perthes, l'un de vos plus anciens associés correspondants. Vous l'aviez ainsi récompensé des hommages fréquents qu'il vous faisait de ses œuvres, et aussi d'une persévérance que ne découragea pas l'indifférence trop souvent opposée aux aperçus

nouveaux. Son nom est à jamais inscrit dans les fastes de la science antro-po-géologique. — Au moment où la plastique, docile au ciseau de notre collègue, M. de Forceville, reproduisait ses traits à notre exposition, la mort terminait cette longue et honorable carrière.

Mais une perte récente et plus cruelle encore est venue nous frapper. Notre collègue Berville s'est éteint au milieu de travaux attestant la conservation de cette haute intelligence qui savait tout embrasser, et que l'âge n'avait pas affaiblie. Avocat, magistrat, littérateur, historien, poète, musicien, dans toutes ces carrières l'homme supérieur s'était révélé. — Caractère doux et affable, on l'aimait dans son pays natal comme il l'aimait lui-même. Amiens était pour lui, chaque année, le but d'un pieux pèlerinage. — Membre honoraire de notre Académie, il l'a toujours associée à la connaissance de ses travaux. — Il était heureux de vous les soumettre. — Votre approbation était pour lui la plus douce des récompenses. Vous le rappelez-vous, Messieurs, ajoutant à l'intérêt de nos séances par quelque récit, vers ou prose, que sa prodigieuse mémoire, son débit simple et naïf, semblaient revêtir du charme de l'improvisation?

Qui plus que lui aurait droit en ce jour à un éloge, à cet hommage mérité que vous rendez à la mémoire de ces existences privilégiées dont la disparition laisse dans nos rangs un vide irréparable, dans nos cœurs un profond souvenir? Oui, cet hommage lui

sera rendu, mais sa cendre est encore trop brûlante pour y porter la main; — et vous excuserez la brièveté de ces paroles qui sont moins l'expression du regret de la perte d'un collègue, que celle de la douleur de la perte d'un ami !



QUELQUES RÉFLEXIONS
SUR
LES MŒURS DEMOCRATIQUES
A PROPOS DE LA PROFESSION D'AVOCAT.

PAR M. CHARLES DUBOIS.

(Séance publique du 8 Novembre 1868).

MESSIEURS,

Nous répétons sans cesse que nous vivons au milieu d'une société démocratique, et beaucoup d'entre nous en sont venus à se persuader que la Révolution a si profondément modifié la société française, qu'elle appartient toute désormais à la démocratie. S'il le faut démontrer ils citent, dans notre droit public, l'égalité du suffrage qui semble définitivement consolidée, et dans notre droit privé le principe de l'égalité devant la loi resté le plus incontesté, et, il faut le dire, le plus sérieusement appliqué des principes de 1789. Sans doute, si pour juger de l'état d'une société, il suffisait de consulter ses lois, nous pourrions nous placer au premier rang des sociétés démocratiques, malgré la consécration

qu'elles contiennent des titres de noblesse, et l'existence des distinctions honorifiques pour lesquelles nous avons conservé tant d'engouement. Ce seraient là des détails impuissants à modifier le caractère de l'ensemble. Mais avec les lois il faut interroger les mœurs, et si nos lois sont presque démocratiques, que nos mœurs sont loin encore d'accepter l'égalité !

C'est la réflexion que je faisais dernièrement en rencontrant un arrêt de Cour impériale relatif à l'exercice de la profession d'avocat, qui me suggérait l'idée non point de traiter complètement devant vous un sujet si grave, mais sans tant présumer de mes forces d'appeler votre attention sur un côté peu démocratique encore de nos habitudes modernes.

Parmi les différences qui sautent aux yeux quand on compare la française à une société véritable démocrate, la Société américaine par exemple, il n'en est point peut-être de saillante que ce que je demande la permission d'appeler la hiérarchie des professions. Il n'en existe à vrai dire nulle trace de l'autre côté de l'Atlantique, s'il est impossible d'y nier la supériorité des travaux de l'esprit sur les travaux manuels, la profession n'est pas cependant assez inhérente à l'homme, pour le suivre partout et déterminer son rang dans toutes les circonstances de la vie sociale. Une certaine dose d'instruction répandue dans la nation entière a tout nivelé, et dans les réunions publiques, même dans les assemblées électives, on voit souvent l'influence dominante appartenir à

des hommes qui n'exercent que le petit négoce ou même des professions mécaniques; nul ne songerait à faire sur leur compte les plaisanteries et les quolibets qui ont assailli les quelques ouvriers que la révolution de 1848 avait envoyés à l'Assemblée législative (1). N'était-ce pas un ancien fendeur d'échalas, l'homme dont l'énergie, le caractère, l'incomparable honnêteté grandies encore par l'auréole d'une fin tragique balanceront désormais en Amérique la gloire de Washington, et n'est-ce point un tailleur d'habits qui lui a succédé dans le gouvernement de la puissante république ? Celui-ci a eu ses mauvais jours, on a eu à lui reprocher la grossièreté de ses habitudes et de son langage, nul n'a imaginé de lui faire un reproche sérieux des occupations qui avaient rempli son existence. Nous, au contraire, nous n'avons point rompu avec l'ancienne distinction des professions, nous n'avons pu encore oublier qu'il y a moins d'un siècle, elles étaient toutes hiérarchiquement classées et que chacun en reconnaissait de plus noble, d'aussi noble, et de moins noble que la sienne. On trouverait aujourd'hui partout encore la trace plus ou moins atténuée de ce sentiment, on le reconnaîtrait au sein même du commerce, et on constaterait facilement quelque dédain du haut négoce porté par son influence et sa fortune aux fonctions électives ; pour le commerce de détail il serait facile de

(1) Les succès obtenus dans les réunions publiques de Paris par quelques ouvriers pourraient déjà modifier un peu cette appréciation.

montrer l'inégalité grande encore entre l'usine et la boutique; mais pour prendre cette inégalité sur le vif, ce sont les professions libérales qu'il faut interroger, non pas celles qui, dépositaires d'une portion de la puissance publique, trouvent dans son exercice, dans l'habitude de l'autorité, quelque explication de leur fierté, mais celles mêmes qui, ne participant à aucun degré au pouvoir ne trouvent la justification de leur orgueil, que dans l'estime publique et dans les souvenirs et les traditions de la profession.

C'est à ce point de vue que je voudrais aujourd'hui jeter un rapide coup-d'œil sur l'histoire de la profession d'avocat, qu'un de ceux qui l'ont exercée jadis avec éclat appelait la plus noble des professions civiles.

Si, comme l'a dit D'Aguesseau, dans sa mercuriale de 1689, l'ordre des avocats est aussi ancien que la magistrature, aussi noble que la vertu, aussi nécessaire que la justice, il ne faudrait pas prendre trop à la lettre ce qu'il en dit, et appliquer ce qui est relatif à l'antiquité de la profession, à l'ancienneté de l'ordre; l'ordre, à vrai dire, ne date que de la première partie du XIV^e siècle; car, c'est alors que la profession reçut à la fois son nom et l'organisation en compagnie sur laquelle repose sa discipline et son grand renom de probité et d'honneur.

Jusque-là, c'étaient des emparliers, ils dataient des temps reculés du moyen-âge, et dès le XIII^e

siècle, ils se sont fait des règles et des principes qui doivent gouverner la profession. Ces règles, on les retrouve dans les établissements de S'-Louis, et elles se sont perpétuées sans atteinte jusqu'aujourd'hui. — Il ne plaidera pas une cause déloyale, il n'aura point d'intérêt dans les affaires qui lui seront confiées et se montrera modéré dans les attaques, et « dira courtoisement toutes les résons à détruire la partie adverse » il défendra gratuitement les indigents, les veuves et les orphelins.

On le voit, l'ordre a son berceau en pleine chevalerie et ses maximes gardent quelque chose de chevaleresque, mais, comme pour presque toutes les règles de la chevalerie, la pratique s'écarte parfois des maximes. On pourrait d'autant plus s'en étonner, qu'alors presque tous les avocats sont gens d'église, et que pour eux elles paraissent doublement obligatoires; s'ils s'en éloignent, ils tombent sous la juridiction des conciles que nous ne voyons pas sans quelque étonnement jouer le rôle que remplissent aujourd'hui nos conseils de discipline. Ce fut en effet un concile de Lyon, très-réellement compétent, puisqu'il s'agissait de la discipline des clercs, qui fixa à 20 livres le maximum des honoraires des avocats, en leur imposant le serment de ne pas le dépasser. Ils le trouvèrent trop modéré sans doute, et obtinrent une ordonnance royale qui le porta à 30 livres.

Ainsi donc, des règles auxquelles nous avons à

peine ajouté et une pratique qui, sous le rapport du désintéressement, au moins, s'en était parfois écartée, puisque conciles et ordonnances avaient cru devoir l'y rappeler, tel fut l'état de choses que trouva en s'établissant l'ordre des avocats, lorsque l'arrêt de règlement de 1334 créa le tableau et le stage.

L'inscription fut précédée du serment. On jurait de ne plaider que de bonnes causes, (c'était peut-être un serment un peu téméraire), de citer de bonne foi les coutumes, de s'interdire les subterfuges et les paroles blessantes, et enfin de ne jamais dépasser, dans la fixation des honoraires, le maximum de 30 livres.

C'était là décidément le côté faible. Un curieux manuscrit conservé à la bibliothèque de Bruxelles, et qui est comme un manuel des règles de la profession, tracées par un praticien qui se place à un point de vue beaucoup moins élevé que le jurisconsulte, rédacteur des Etablissements de St-Louis, ne peut laisser aucun doute à ce sujet. A côté des règles que je retraçais tout à l'heure, il s'en trouve d'autres qui ne sont pas bien d'accord avec elles et même avec le serment. Ainsi, on jurait de ne point chercher de subterfuges, et on trouve ici le conseil donné au défendeur de lasser la patience de l'adversaire par tous les ajournements possibles et, par l'accumulation des incidents. Et puis, sur cette question des honoraires, le conseil ainsi brutalement formulé : *Præferas solventes non solventibus*.

Aussi, est-ce l'âge d'or de la profession; la plupart des avocats du XIV^e siècle sont riches; les plus renommés sont cités pour leur luxe, comme on cite les principaux banquiers ou agents de change de nos jours; quelques-uns même ont attaché à leur personne un chapelain, ce qui est un luxe tout-à-fait seigneurial, et ce n'est pas la fortune personnelle, mais le cabinet, comme nous dirions aujourd'hui, qui défraie leurs somptueux hôtels.

Voici de vieux vers que leur adresse l'un d'eux, Eustache Deschamps :

Vous êtes comme saints en terre,
Chacun va votre sens requerre,
Et vostre aide demander,
Pour l'argent. Car qui truander
La voudrait, bien lui sauriez répondre
Amy, fais ta geline pondre
Et apporte assez, c'est de quoy,
Car en ton faict goutte ne vois.

Ce sont là des ombres qui n'ôtent rien à l'éclat du tableau : le désintéressement n'est pas du XIV^e siècle, et au milieu de la société très corrompue de ce temps on serait mal venu à leur faire un reproche grave de n'avoir pas été en tout meilleurs que leur époque. Ils y occupent, du reste, une situation qui prouve assez leur supériorité, et ils profitent de toute l'importance que prend la vie judiciaire et la vie politique. Il y a de grandes luttes au Parlement, aux États-généraux, sur la place publique, on les voit toujours au premier rang. Le nom de beaucoup

d'entre eux est venu jusqu'à nous; c'est Guillaume de Nogaret, Jean de Dormans et ses fils, Léon d'Asnières, qui soutint l'accusation contre Enguerrand de Marigny, Pierre de Fontebrie qui devint cardinal, Juvénal des Ursins, père du chroniqueur, Simon de la Fontaine et Yves de Kaermarten (S'-Yves), qui devint le patron de l'ordre.

Leur éloquence se distinguait à peine de celle de la chaire, et comme les citations de l'Écriture y sont plus nombreuses que celles des jurisconsultes romains et des docteurs, ce n'est qu'en prenant le soin difficile de retrouver le fonds du discours sous le flot des digressions et des considérations étrangères au sujet, qu'on peut arriver à distinguer une plaidoirie d'un sermon. Ce qui complète la ressemblance, c'est l'habitude qui n'a été conservée que par les ecclésiastiques, et qui, alors, était universelle, de placer un texte en tête du discours, habitude qui subsista longtemps, comme l'atteste un discours populaire de Jean des Marès, qui annonçait à la foule des réformes obtenues du roi Charles VI, en prenant pour texte : *Novus rex, nova lex, novum gaudium*.

Dans ces troubles de la fin du XIV siècle, leur importance ne fait que grandir, elle diminue, mais se régularise au siècle suivant; au XVI^e siècle, nous les retrouverons mieux renfermés dans l'intérieur du Palais, n'exerçant plus d'influence sur les affaires publiques, que lorsqu'ils en sont sortis pour arriver

aux plus hautes fonctions de la magistrature, mais, dans l'exercice même de leur profession, arrivés au plus haut degré, d'honneur et de considération.

« L'état d'avocat, fait dire Loysel à Pasquier, dans son dialogue des avocats, en parlant de son entrée au Palais, en 1549, était alors si honorable, que la jeunesse la mieux instruite, voire des meilleures maisons de la ville, tenait à faire monstre de son esprit en cette charge avant que de le mettre aux offices de conseiller ou autres, et n'y avoit quasi que ceux qui se deffiaient de leur industrie qui en acheptassent. »

Il indique ici non seulement que la magistrature se recrutait dans le barreau, mais même que l'élite des avocats ne renonçait pas à sa carrière, au moins pour les offices de conseiller au Parlement. Ailleurs, il dit encore : « l'estat d'avocat était principalement en honneur comme estant l'échelle par laquelle on montait aux plus grands estats et dignités du royaume. »

On ne doit pas s'étonner dès lors de l'estime que cette magistrature si fière du XVI^e siècle, témoignait au barreau en échange des égards et de la déférence qu'elle en recevait, on jugera par le trait suivant de la réciprocité de bons sentiments qui existait entre avocats et magistrats.

La plus haute situation parmi les avocats consultants, si rares aujourd'hui et si nombreux sous l'ancien régime, appartenait à Mathieu Charretier. Loysel, esquissant cette figure dans son dialogue des

avocats, dit, « qu'il estait comme l'oracle de la ville à cause, tant de son savoir, expérience et long usage, que de sa prudence et intégrité de sa vie. Il n'allait guère au Palais, mais le Palais allait chez lui. » Son travail était presque tout consacré aux pauvres, et le plus clair de ses honoraires s'en allait en aumônes. Aussi, dans sa paroisse de St-André où, comme tout le monde en ce temps-là, il ne manquait pas d'assister à la messe du dimanche, l'opinion unanime lui avait décerné l'honneur d'aller le premier à l'offrande. A la même paroisse appartenait son confrère de Thou qui, un jour, quitta la robe d'avocat pour une charge de président à mortier. La préséance ne pouvait faire question, et Charretier s'empessa de décliner l'honneur d'aller le premier à l'offrande, de Thou insista pour le lui faire conserver; ce fut un véritable conflit; vainement les notables de la paroisse décidèrent-ils que le président devait passer avant l'avocat, de Thou protesta en écrivant en marge de leur délibération : *In foro dignitatem virtuti anteponi indignè fero, in templo nunquam feram.*

A ce respect dont sont entourés les chefs de l'ordre viennent se joindre les lauriers de l'éloquence. Le barreau fut enfin séparé, non sans effort, de la chaire, le souvenir de leur union n'est pas perdu, mais si les plaidoieries sont pleines encore des citations des livres saints, l'antiquité latine y occupe désormais une place plus considérable encore, et l'autorité de Cicéron lutte avec celle de la Bible.

Un avocat nommé Dixhommes a apporté, dit encore Loysel, les belles lettres au barreau, et je ne sais quel roi de Portugal, venu à Paris, s'était rendu au Palais pour entendre deux avocats célèbres, Harlé et Breban, plaider une cause. Les goûts des souverains ne sont plus les mêmes. Ceux qui nous ont récemment honorés de leur visite ont préféré à l'éloquence des Favre et des Lachaud, des spectacles plus piquants, mais il serait téméraire, je crois, de conclure de cette indifférence à la décadence du barreau.

Cette prospérité de l'ordre coïncide, il faut le remarquer, avec le développement de l'esprit aristocratique dans la bourgeoisie française. Elle devient riche et puissante, et dès lors très-désireuse de se mêler aux rangs de la noblesse, ou tout au moins de s'approcher d'elle. C'est le temps des anoblissements et aussi des usurpations de titres, c'est le temps où des corporations entières obtiennent des lettres de noblesse ; faut-il s'étonner si les avocats, grandissant avec la magistrature, se font de leur profession l'idée la plus haute, et s'ils ont coutume de répéter : *Causidicus et senator maxima proximitate sociantur*.

Voici, dans une consultation du temps, une curieuse affirmation de leur supériorité.

Les procès d'injures présentaient alors une particularité singulière, et qui met bien en relief la hiérarchie des professions. Dans ce vieux temps où l'égalité devant la loi eût passé pour de toutes les idées la

plus extravagante, on tenait pour constant que l'injure était moins grave, adressée, suivant l'expression du temps, du plus noble au plus vil, et qu'au contraire, elle était plus grave du plus vil au plus noble. Aussi, dans cette nature d'affaires, chacun d'exalter sa profession, et de plaider sur le rang qu'elle devait lui assigner dans la hiérarchie sociale.

Un avocat de la petite ville de Thiers intervint un jour dans une querelle entre deux voisins, et, dans la bagarre, reçoit l'épithète de chicaneur que lui adressa l'un des deux. Il s'empressa de la justifier en introduisant un procès en réparation d'honneur. L'affaire, gagnée en première instance par l'avocat, est portée en appel devant le bailliage de Riom, et l'avocat s'y présente armé d'une consultation de son célèbre confrère Claude Henrys.

Une fois débarrassée des mille questions de procédure, qui obscurcissaient alors les affaires les plus simples, la question n'eût pas fait grande difficulté si l'appelant n'avait été que marchand papetier, mais l'élection en avait fait un juge consul, nous dirions aujourd'hui un membre du tribunal de commerce, et il n'avait point manqué de se targuer de cette circonstance pour prétendre à la supériorité. Il faut entendre l'indignation du vieux Claude Henrys :

« L'appelant est un marchand papetier, et pour
» tout un homme de boutique ; l'intimé, au con-
» traire, est un ancien avocat qui a vieilli dans les

» affaires, et qui est assez connu dans la province
» par ses conseils et par ses écrits. Il n'y a donc pas
» apparence de comparer la plus noble des profes-
» sions civiles avec une profession mécanique, et
» les opérations ou méditations de l'esprit avec des
» opérations communes et viles.... » et lorsqu'il
arrive à la dignité de juge consul, comme il le raille
d'avoir exalté ainsi ses fonctions temporaires. —
« Il se flatte trop véritablement, et fait bien voir
» que si, pour les choses les plus communes, il sait
» combien en vaut l'aulne, il ne sait pas faire la
» différence entre celles qui nous sont accidentelles,
» et entre un roi de théâtre et un roi légitime et
» véritable. »

— « Le ciel et la terre ne sont pas plus éloignés
» que le magistrat et le marchand ne sont incompatibles, et, au contraire, il y a un tel rapport entre
» les juges et les avocats, qu'à peine sont-ils distingués, tant leurs fonctions sont voisines. »

Je ne sais quel fut le résultat du procès, mais le mépris de la robe pour la boutique était si grand, que je ne doute guère du succès de l'avocat.

Ce procès ne prend d'intérêt que par la consultation de Claude Henrys. Au siècle suivant, presque à la veille de la Révolution, l'ordre fut engagé dans un procès plus important et plus caractéristique. Celui-ci encore n'est connu que par un mémoire produit en la cause et signé d'un des maîtres du barreau du temps, Tronson du Coudray, qui s'honora

plus tard par un double trait de courage, en sollicitant la défense de Louis XVI, et en présentant celle de Marie Antoinette, et qui, déporté après le 18 fructidor, mourut tristement à la Guyane. Voici quelle était la curieuse affaire dans laquelle il avait produit cette consultation.

A Nogent-le-Rotrou vivait un nommé Pierre Gouhier, qui appartenait à la corporation des cordonniers, peut-être même était-ce à celle des savetiers; il est difficile de le savoir, le mot de savetier, pouvant, par mépris, avoir été, dans ce débat, appliqué au premier. C'était, malgré sa profession modeste, un homme hardi, énergique et très-intelligent. Il découvrit et dénonça à l'intendant d'Alençon certains abus qui s'étaient glissés dans l'administration de la commune. L'intendant ne l'écouta guère; il dénonça l'intendant au ministre, et se rendit lui-même à Paris pour soutenir sa prétention. La réponse ne se fit pas attendre, et telle qu'on devait la redouter. L'ancien régime était toujours debout, même quand le ministre l'appelait M. Necker. Gouhier fut mis en prison, mais il eut ce bonheur de n'y être pas conservé longtemps, et il fut ramené à Nogent entre deux gardes de la maréchaussée.

C'était alors un vieillard presque sexagénaire; il n'avait jamais été riche; son intervention dans les affaires publiques et son arrestation n'étaient point de nature à faire prospérer ses affaires privées. Mais c'était une âme ardente. Il était de ceux qui sen-

taient l'approche de la tourmente révolutionnaire ; il avait le tempérament, les instincts, les aptitudes d'un tribun populaire ; ce rôle était si bien fait pour lui, qu'il tenta de le remplir ; il voulait, disait-il, avoir le droit de parler et d'écrire pour les opprimés ; il voulut être avocat. A son âge avancé il fit son droit, il bourra sa pauvre cervelle, qui n'était point préparée à un si rude labeur, de lois romaines et de coutumes ; il obtint ses grades, et, un beau jour le vit prêter, devant le Parlement, le serment d'avocat. Il ne lui restait plus, pour exercer sa profession, qu'à triompher de l'obstacle le plus grave, la résistance des avocats de Nogent, dont il lui fallait obtenir son inscription sur le tableau.

Elle fut énergique ; un savetier bien connu dans le pays, vieilli dans sa profession, allait être avocat ! C'était pour eux un véritable scandale. L'orgueil professionnel se révolta. Ils refusèrent l'admission et en donnèrent pour motif — qu'un savetier, qui l'a été jusqu'à près de 60 ans, ne peut être avocat. — L'affaire fut portée devant le lieutenant du bailliage, et comme ce magistrat ne cachait pas ses sympathies pour les avocats de son siège, Gouhier, grâce à je ne sais quel appui, obtint un arrêt d'évocation, et l'affaire fut portée au Parlement de Paris. C'est là que fut produit le mémoire de Tronson du Coudray, la mode des textes, était passée, mais celle des épigraphes lui avait succédé. Comme il s'agissait d'un cordonnier, on la peut deviner facilement : *Ne*

sutor ultrà crepidam. Et avec quelle raillerie, quel dédain, quelle morgue, n'y avait-on pas traité le pauvre savetier: Il est savetier depuis sa naissance, mari d'une servante d'auberge, plus tard de la veuve d'un cabaretier de village; il n'a tenté d'étudier qu'à un âge où il n'est plus possible d'acquérir de connaissances d'aucun genre; pauvre insensé qui peut inspirer la pitié, mais qu'on ne peut proposer à un corps d'avocats sans l'outrager et sans avilir la profession honorable à laquelle il s'est dévoué.


C'était traiter bien durement une généreuse tentative, pourtant on ne peut pas, sans sympathie, écouter les avocats exprimer quelle haute idée ils se font de leur profession. — « Dans un état monarchique, dit » du Coudray, où l'éducation et un état honnête » sont la première condition à laquelle est attachée » l'estime publique, une profession dont cette estime » est la base ne doit être faite que par des gens » dont la naissance, ou du moins les premières » années et les premières occupations, attestent » d'avance la délicatesse et l'honneur, et qui annon- » cent, par eux mêmes, de l'élévation et quelques » lumières. »

Quel fut le jugement du Parlement? on l'ignore; mais il est difficile d'admettre qu'il fut favorable au malheureux Gouhier; sans doute il mourut peu après, car s'il eût vécu, j'aurais peine à croire que la Révolution, qui survint peu d'années après,ût laissé obscur le nom de cette victime des préjugés du temps:

le jour où ils avaient refusé son inscription, les avocats de Nogent avaient planté en terre la semence d'un terroriste.

Il faut blâmer, sans doute, chez les avocats d'autrefois ce sentiment exagéré de la dignité professionnelle. Je ne saurais pourtant y mettre de sévérité. Oui, il est digne d'intérêt ce stagiaire de 60 ans; oui, tant de courage, d'énergie, de persévérance méritaient un autre succès, mais ils ne sont pas non plus sans grandeur ceux qui se faisaient de leur profession une idée si haute, qu'ils ne souffraient pas qu'elle fût abordée sans caution, et qui exigeaient que la famille, l'éducation, les premières années, répondissent à l'avance, pour le nouvel avocat, de ses sentiments d'honneur. Une longue vie consacrée aux travaux manuels pouvait garantir une stricte probité, mais il fallait plus encore, et ils ne trouvaient que dans une éducation libérale des gages de cette élévation de sentiments et d'idées qu'ils exigeaient de leurs confrères.

On se tromperait si on voulait expliquer exclusivement, par les idées du temps, cette extrême susceptibilité. Elle est bien dans le caractère de la nation; nous n'avons point changé sous ce rapport, et les traditions de la profession ont survécu au bouleversement social qui nous sépare du temps où s'agitait ce procès. Des procès d'hier révéleraient les mêmes idées et les mêmes tendances. Que dis-je! elles se produisent plus nettement encore. Pour



écarter le vieux savetier de Nogent on lui opposait du moins, malgré ses diplômes, son âge, son ignorance, son incapacité; on croyait nécessaire de présenter sa tentative hardie comme un acte de démence. Eh bien ! il y a quelques mois à peine, nous voyions un barreau résister avec énergie à l'admission d'un homme à la capacité et à l'honorabilité duquel il rendait un complet hommage, et ne lui opposer, pour justifier sa résistance, que la profession qu'il avait exercée. Peut-on contraindre un ordre d'avocats à admettre dans ses rangs un ancien huissier ? Telle est la question que nos Cours avaient à vider l'année dernière, et qu'elles ont résolu contrairement à la prétention des avocats, constatant ici encore que nos lois sont plus démocratiques que nos mœurs, et qu'elles s'accommodent mieux d'une plus complète égalité.

Non, ce n'est pas encore une société démocratique celle où l'on rencontre une profession qui se fait honneur de l'appui qu'elle donne à toutes les idées libérales, rester, en même temps, aussi fidèle aux traditions du passé. Nous sommes loin du niveau de la société américaine, et si nous reconnaissons tous, les uns avec joie, les autres avec résignation, qu'il faut nous préparer à une égalité plus parfaite, on ne peut méconnaître que la plupart se gardent d'en précipiter l'avènement.

Sans la pousser aussi loin, on peut comprendre cette timidité; la fusion de toutes les classes, l'éga-

lité de toutes les professions, caractère d'une société vraiment démocratique, ont l'incontestable avantage de communiquer à la masse de la nation l'activité et l'énergie qu'ont développées, en s'élevant, les classes inférieures. Mais il faut prendre garde qu'au contact, les classes élevées ne perdent rien de ce qui faisait leur supériorité. Aussi, si des résistances se produisent, ne faut-il pas trop amèrement s'en plaindre, jusqu'à ce que l'instruction pénétrant les couches les plus profondes du peuple, l'enseignement supérieur ait développé et élevé le niveau moral de la nation. C'est à cette condition qu'une égalité plus parfaite s'établira parmi nous, sans que nous lui ayons sacrifié le dernier avantage qui nous reste sur les nations jeunes, l'élégance et la politesse de nos mœurs, nos beaux arts, nos loisirs consacrés aux plus hautes méditations de l'esprit, tout ce par quoi nous l'emportons encore sur les peuples exclusivement industriels, et ce qui fait comme la fleur de notre civilisation.

R A P P O R T
SUR LE
CONCOURS OUVERT POUR UN PRIX D'ÉLOQUENCE
à décerner en 1868.

PAR M. YVERT.

(Séance publique du 8 Novembre 1868.)



MESSIEURS,

Chargé par la Commission que vous avez nommée à l'effet de juger les ouvrages envoyés à l'Académie pour concourir au prix d'éloquence à décerner par elle en 1868, je viens m'acquitter de cette mission.

De la presse littéraire quotidienne et de son influence sur les grandes œuvres de la littérature.

Tel était le sujet à traiter. Empreint d'un caractère d'actualité, il vous semblait devoir provoquer l'émulation d'un certain nombre de concurrents ; mais vos prévisions ont été trompées, puisqu'un seul a répondu à votre appel, soit que le programme du concours n'ait pas été suffisamment connu, soit qu'il n'ait été accueilli qu'avec une

indifférence qui, de nos jours, s'explique par des préoccupations autres que celles dont les œuvres purement littéraires sont l'objet.

Le seul mémoire soumis à l'examen de votre Commission a donné lieu, tout d'abord, à deux remarques.

La première, c'est que l'intitulé de ce travail a été réduit à ces mots : *De la petite presse et de son influence sur la littérature*. Bien qu'en s'exprimant ainsi l'auteur se soit associé à la pensée et au désir de l'Académie, il faut reconnaître qu'il a restreint de beaucoup le cadre qui lui était présenté, en d'autres termes, le terrain sur lequel il était appelé à se mouvoir.

Quant à la seconde remarque : paraissant oublier que l'Académie avait mis au concours un prix d'éloquence, ce qui implique l'exigence d'un style élevé, élégant et pur, il a donné à son œuvre la forme épistolaire, forme qui n'exclut certainement aucune des qualités précitées, lorsqu'elle s'adresse à une haute et grave autorité en matière littéraire, mais qui court le risque d'en être dépourvue, quand elle se réduit à une sorte de confidence de jeune homme à jeune homme ; confidence, disons-nous, où la familiarité, le tutoiement, le laissé-aller d'une simple causerie, ont paru à votre Commission par trop en dehors des conditions que réclame ce qu'on nomme l'Éloquence.

Quand au fonds de cette lettre et aux appréciations qu'elle renferme sur l'influence malfaisante de

la petite presse, votre Commission, Messieurs, a été complètement sympathique à la pensée et au langage de l'auteur, lorsqu'il signale, comme étant une des principales causes de la décadence, pour ne pas dire de l'abaissement des lettres, les satisfactions qu'obtient la spéculation dans la vogue qui favorise certaines feuilles dont le format s'agrandit ou se rapetisse en raison même du scandale qu'elles produisent, des excentricités graveleuses dont elles sont entachées, par une sorte d'argot qui ne tend pas à moins qu'à dénaturer la beauté de notre langue nationale, et de ces personnalités blessantes, sources de haines qui ne s'éteignent parfois que dans le sang dont se teignent des balles ou des fleurets démouchetés.

Un des malheurs de notre pays, à toutes les époques, et surtout à la nôtre, c'est que l'esprit serve de passe-port à tous les genres; c'est que les épigrammes les plus mordantes, les saillies les plus venimeuses, lancées contre les sentiments les plus honorables, les vertus les plus saintes, les droits les plus sacrés, trouvent grace devant les masses, si elles sont enduites de quelque vernis spirituel; c'est que plus d'un honnête homme qui les lit, loin de s'en indigner, imite le personnage de la *Métromanie* et dit comme lui :

J'ai ri, me voilà désarmé.

Et ce qu'il y a de plus tristement remarquable, c'est que, presque toujours, les quatre grandes pages

d'une feuille, prétendue amusante, sont remplies de pauvretés nauséabondes qui, cependant, sont pardonnées en faveur de quelques lignes piquantes où percent trop souvent l'âcreté de la malice et le fiel de la calomnie.

Cette vérité, Messieurs, l'auteur du mémoire l'a parfaitement sentie et l'a heureusement exprimée dans le passage suivant où il donne une idée juste de la manière dont se bâcle la rédaction d'un journal appartenant à ce qu'on nomme la petite presse:

« La première page contient un article dans lequel un écrivain, à qui sa plume facile et son esprit ingénieux ont fait une réputation plus ou moins méritée, a condensé à la hâte quelques idées à peine écloses dans son cerveau . qu'il a jetées avec nonchalance sur le papier comme un homme qui fait à contre-cœur une corvée imposée. On y parle de tout; ou plutôt on y effleure tout. Pour beaucoup, qui ne vivent pas dans un certain milieu que j'appellerai les *coulisses* du journalisme , il y a des choses qui ne peuvent se comprendre. Qu'importe? Cela pique la curiosité ; cela amuse. L'écrivain a soin de relever les détails d'une histoire graveleuse, et de s'étendre avec complaisance sur un *fait divers* scandaleux. Voilà que tout le monde lit l'article avec d'autant plus d'avidité, qu'il excite plus les passions. L'auteur s'est peu soucié de la forme. Qu'en avait-il besoin? il sent bien que son lecteur n'a plus les délicatesses d'autrefois. La forme ! fi donc ! c'est un culte suran-

né, et qui n'est plus de mode. Il peut impunément écrire contre les règles de la grammaire, cette vieille radoteuse, pourvu qu'il soit drôle, mordant et méchant.

« Mais lisons toujours. Je tourne la page. Voilà que ce ne sont plus même des articles. Ce sont en style de journaliste, des entrefilets. Le signataire, (car on ne peut plus l'appeler un écrivain) se contente de grouper dans deux ou trois colonnes toutes les histoires qui font du bruit par la ville. Il les entoure de quelques vieux souvenirs, les emmaillote, pour ainsi dire, dans quelques lambeaux de littérature, et les livre à la curiosité du lecteur.

Puis s'échelonnent les *faits divers*, où les attentats à la pudeur, les assassinats et les vols s'étalent avec mille complications qu'on a recueillies avec soin, et que l'on exagère même pour donner au lecteur un aliment plus excitant. Parfois, mais cela est rare, se glisse au milieu de ce fatras un conte frais et gracieux détaché d'une œuvre quelconque, ou émanant d'un de ces écrivains qui ont conservé toutes les pudeurs du style et de la pensée. — Enfin au rez-de chaussée du journal, un roman lourd et fastidieux, qui n'a que le mérite d'être un amas confus de toutes les situations les plus forcées et les plus invraisemblables.

« Voilà ce que c'est qu'un journal de la petite presse. »

L'auteur du mémoire qui vous a été envoyé,

Messieurs , ne s'est pas , au sens de votre Commission, assez hautement, assez vigoureusement élevé contre l'influence délétère de cette petite presse dont la prétention ne tend pas à moins qu'à supplanter la grande, et qui, progressant, s'enrichissant outre mesure, non seulement dessèche les sources et les ressources de la vraie littérature, mais qui, tout en ricanant, n'en est pas moins une menace continue contre l'ordre moral , nous pourrions même ajouter contre l'édifice social tout entier. Ses victoires sur un passé qui n'est pas loin de nous, ne sont-elles pas de nature à nous faire redouter ses triomphes dans un avenir prochain ?

En cherchant les causes qui ont produit les immenses succès de la petite presse, l'auteur de la lettre aurait dû porter ses regards plus haut que la spéculation et la cupidité qui sont ses mobiles; plus haut que la frivolité, que la curiosité qui ont si bien répondu à l'attente de ces entreprises plus mercantiles que littéraires ; il aurait dû se rappeler et citer ce mot d'un de nos plus illustres publicistes : *La littérature est l'expression de la société* ; puisqu'en réalité, la petite presse ne répond que trop aux goûts, aux habitudes d'une société, dont elle reflète l'esprit et sous l'influence de laquelle son éclosion a eu lieu.

Influence trop souvent irrésistible et que démontre l'auteur du mémoire dans les lignes suivantes :

« Le chroniqueur a aujourd'hui une situation que

beaucoup envient. Sa tâche facile ne lui fait perdre qu'une partie de la journée. Il passe le reste aux courses, au cirque, aux bals et aux théâtres. Sa réputation d'homme d'esprit et de bon ton le fait admettre partout, et c'est même une bonne fortune que de l'avoir à sa table. Les hommes le recherchent, les femmes l'admirent, et tout obéit à ses fantaisies. Comment en serait-il autrement ? C'est lui qui demain va distribuer les éloges et les critiques. C'est à lui qu'il appartient de juger des grâces et de l'esprit. Aussi est-ce une faveur à nulle autre seconde, pour une maîtresse de maison, de recevoir dans ses salons un écrivain de la petite presse. Devant lui on s'observe, on multiplie les petits soins, parce qu'on se ménage quelques lignes à la seconde page de son journal. Que de séductions et quels attraits ! Comment s'étonner que tant d'écrivains se laissent aller aux charmes de cette vie toute enguirlandée de plaisirs et de fêtes.

« Vois, au contraire, cher ami, l'existence laborieuse et pénible de celui qui veut produire une œuvre sérieuse. Tout change dans sa manière de vivre. Toujours préoccupé de l'idée qui le poursuit, il se recueille dans sa solitude. Il ne peut se répandre, ni se livrer tout entier. Il doit fuir le bruit et les grandes distractions. Il faut qu'il se renferme pour ainsi dire en lui-même, il ne s'appartient plus. Son sujet le retient esclave ; il y est comme rivé. Les fêtes et les jouissances que le chroniqueur peut

rechercher, lui sont interdites. C'est à peine s'il peut goûter les joies de la famille. Tout son être est voué au travail ; c'est une immolation de tous les jours, un sacrifice continu de ses désirs, de ses passions, de sa liberté et de sa volonté à l'œuvre qu'il a vaillamment entreprise ; et après toutes ses veilles, ses fatigues et ses privations, lorsque son ouvrage est achevé, et qu'il rêve de le voir accueilli de toutes parts, recherché de tout le monde, quelle déception ! et quelles désillusions ! à peine quelques lignes lui sont réservées dans une revue. et tout est fini. C'est son oraison funèbre. Son livre a vécu.

« Pourquoi donc s'étonner que les écrivains désertent la grande littérature ? »

Ainsi s'exprime l'auteur du *Mémoire*, puis cherchant quel remède il conviendrait d'apporter au mal qu'il signale, et il croit le voir dans une émancipation complète de la presse, dans la liberté dont elle put jouir après la révolution, etc. Mais ne peut-on pas se demander si un tel remède ne serait pas pire que le mal, et si, en aspirant, par ce moyen, à cicatriser la plaie, on ne courrait pas, au contraire, risque de l'élargir. S'il est malheureusement vrai que la liberté illimitée de la presse, lâchant la bride, comme nous l'avons déjà vu, aux mauvaises passions, est le plus puissant dissolvant de l'ordre social et politique.

Partisan de la liberté de la presse réglementée par

une législation prudente et non rigoureuse, nous pensons que c'est à la racine du mal qu'il faut s'attaquer, et comment y parvenir, selon nous, à en conjurer les ravages, si ce n'est par l'amélioration des mœurs, par un enseignement sérieux, par une pratique soutenue des vertus qui produisent mieux que des gens d'esprit, mais de bons citoyens et au milieu d'eux de grands écrivains.

L'auteur de la lettre se demande, en commençant, s'il est vrai, comme l'affirment certains censeurs moroses, que notre siècle marche à sa ruine intellectuelle, et tout en faisant large part à l'absorption, par le commerce et l'industrie, d'une activité mue par le désir de s'enrichir et de se procurer toutes les douceurs d'un bien-être matériel, il conclut par la négative et appuie son opinion sur la nomenclature des écrivains les plus distingués de notre époque. Mais tout en reconnaissant le mérite de ces écrivains, en admirant même le génie de quelques-uns, ne pouvons-nous pas dire que leur gloire littéraire, que leur considération personnelle, gagneraient beaucoup à ce que bon nombre de leurs pages fussent effacées ? N'existe-t-il pas en effet, et malheureusement, une distance énorme entre les *Orientales* et les *Chansons des rues*, entre *la Ciguë* et *Paul Forestier* ?

Comme le fait très-justement observer l'écrivain dont l'œuvre nous occupe en ce moment, quelques jeunes auteurs, entraînés, nous pourrions dire

fourvoyés, par les séductions qu'offre la presse soi-disant littéraire, ont complètement déserté leurs premiers errements. Je n'en veux pour preuve que les vers suivants :

REGINA COELI.

Toi que n'osa frapper le premier anathème,
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fis voir le jour,
Plus reine par ton cœur que par ton diadème,
Mère avec l'innocence et vierge avec l'amour,
Je t'implore là-haut, comme ici-bas je t'aime,
Car tu conquis ta place au céleste séjour ;
Car le sang de ton fils fut ton divin baptême,
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour.

Te voilà maintenant près du Dieu de lumière.
Le genre humain, courbé, t'invoque la première ;
Ton sceptre est de rayons, ta couronne est de fleurs.

Tout s'incline à ton nom, tout s'épure à ta flamme :
Tout te chante, ô Marie... Et pourtant quelle femme,
Même au prix de ta gloire eût bravé tes douleurs ?

Cette poésie qui, comme à nous, Messieurs, vous aura paru si mélodieuse, si touchante et si suave, était loin de faire prévoir dans son auteur le satirique et amer rédacteur de la *Lanterne*, M. Henry de Rochefort.

Je termine, Messieurs. La Commission dont j'ai l'honneur d'être l'organe a vivement regretté que la forme de l'unique ouvrage envoyé à l'Académie pour concourir à un prix d'éloquence, que les lacunes qui y existent, que quelques négligences de style, ne lui aient pas permis de décerner le prix

proposé ; mais en appréciant, dans l'auteur de l'ouvrage qui nous occupe, la justesse de ses pensées et de ses observations. Le mérite de certaines recherches historiques relatives à l'origine et aux développements de la petite presse, à un sentiment aussi honorable que vrai de ce qui constitue la littérature envisagée sous son aspect le plus digne et le plus élevé, la Commission, disons-nous, s'est fait un devoir et un plaisir d'accorder une mention très-honorable à l'auteur d'une *lettre d'un ami à son ami*.



MES VOYAGES

Poésie de M. BERVILLE,

Lue par M. Daussy à la Séance publique du 8 Novembre 1868.



Avant de donner lecture de cette poésie, M. Daussy, s'est exprimé ainsi :

MESSIEURS,

Pour rendre un pieux hommage à la mémoire de M. Berville, l'Académie a pensé qu'il convenait de lire dans sa séance publique, tant de fois charmée par l'aimable poésie de celui que nous regrettons, une des pièces de vers qu'il a consacrées à sa ville natale.

Que n'ai-je, pour vous la dire, le charme de sa parole harmonieuse. Ses vers vous feront retrouver l'expression touchante des sentiments de son cœur dévoué à notre chère patrie ; mais, au souvenir de sa diction élégante et pure, l'infidèle écho de cette voix aimée redoublera vos regrets, en vous faisant sentir cruellement que Berville n'est plus.

MES VOYAGES

Vous demandez pourquoi, borné dans mes voyages,
Aux champs où je suis né, portant tous mes loisirs,
Je ne vais point cherchant et de nouveaux rivages
Et de nouveaux plaisirs.

Voyez, me dites-vous, la mobile hirondelle,
Qui, promenant son vol en vingt climats divers,
Va, se pose, revient, retourne, et de son aile
Effleure l'univers.

Point de nœud qui l'enchaîne au sol d'une patrie :
La sienne, elle est partout où le soleil est pur,
Où l'air est doux et calme, où la terre est fleurie,
Où le ciel est d'azur.

En vain l'hiver accourt sur les pas de Borée ;
Elle sait en tout temps retrouver les beaux jours,
Et, légère, elle suit, de contrée en contrée,
Le printemps, ses amours.

Ce voyageur ailé, cet oiseau de passage,
Des célestes faveurs ce riant messenger,
Que ne l'imitiez-vous dans sa course volage,
Dans son instinct léger ?

Quel charme vous ramène, à vos plaines arides,
A vos petits valons, à vos pauvres hameaux,
A vos tristes marais, peuplés de joncs humides
Et de pâles roseaux ?

Venez, pour vous la terre a bien d'autres spectacles !
Venez, pour vous la vie a bien d'autres plaisirs !
Contemplez l'univers, plus fécond en miracles
Que votre âme en désirs.

Voyez comme, étalant sa riche architecture,
Le monde avec splendeur se déroule à vos yeux,
Théâtre aux mille aspects qu'éleva la nature,
Qu'illuminent les cieux.

Voyez fleurir pour vous l'élégante Italie,
La terre aux blanches nuits, aux magiques concerts,
Qui semble, en s'allongeant, si fraîche et si jolie,
Se mirer dans les mers.

Voyez ses lacs si purs, ses îles, ses vallées,
Ces monts, de son beau sol majestueux remparts,
Ces volcans, ces cités où brillent rassemblées :
Les merveilles des arts :

Florence au doux parler, Milan la belle esclave,
Naple, au fond de son golfe ardente à folâtrer,
Enfant qui chante et rit sur le gouffre de lave
Prêt à le dévorer ;

Gênes, nymphe de marbre assise au bord de l'onde,
Venise, autre Cypris sortant du sein des flots,
Et Rome, Rome enfin, d'un peuple roi du monde
Notre champ de repos.

Parcourez l'Helvétie et ses glaciers sublimes
Qui semblent près des cieux s'étendre en vastes mers ;
Debout à leurs sommets, mesurez ces abîmes
Creusés jusqu'aux enfers.

Voyez de roc en roc ces torrents qui bondissent,
Cette eau, miroir liquide aux reflets argentés,
Et, parmi les hivers, ces printemps qui verdissent
En vallons enchantés.

Visitez du Germain les cités populeuses,
Sec antiques châteaux, ses fleuves spacieux,
Et l'imposante horreur des forêts ténébreuses
Où sommeillent ses Dieux ;

Et la riche Albion, fille et reine de l'onde,
Avec ses ateliers, ses ports, ses arsenaux,
Ses longs canaux, ses rails, sur sa terre féconde
Enlacés en réseaux ;

De son or, de ses arts le globe est tributaire,
Ses flottes ont soumis l'Océan révolté,
Et de ses lois chez nous l'exemple salubre
Fonda la liberté.

Ses nefs vont nous porter aux plages du Bosphore :
Là, le pied dans les eaux et le front dans les airs,
La ville des sultans se présente à l'aurore,
Belle encor sous ses fers.

Plus loin s'offre l'Egypte à nos regards avides,
Cadavre qu'à la vie ont rendu nos hauts faits ;
L'Egypte où brille, inscrit au front des Pyramides,
L'honneur du nom français :

Terre mystérieuse, énigme solennelle,
Dont le mot, disparu sous vingt siècles d'oubli,
Pour les siècles futurs dans une ombre éternelle
Se perd enseveli.

Voyez, à l'admirer la terre vous convie ;
Tel pour vous un jardin semble s'épanouir ;
Voir, connaître, sentir, tout cela c'est la vie ;
Voyager, c'est jouir.

Et moi : va, voyageur, sur de lointaines rives
Egarer, inconstant, tes désirs curieux ;
Perds en vaines erreurs ces heures fugitives
Que nous comptent les Dieux.

Va, loin de ta patrie, exilé volontaire,
Sans l'atteindre jamais, poursuivre le bonheur,
Ei, partout étranger, promener, solitaire,
Le vide de ton cœur.

Moi, rien qu'un seul voyage excite mon envie.
Rien qu'un pays pour moi voit ses étés fleurir ;
C'est la cité modeste où j'ai reçu la vie,
Où puissé-je mourir !

Je suis comme l'aiguille à son pôle fidèle ;
Cessez de la contraindre, elle y revient toujours :
Moi, suis-je libre aussi, la cité maternelle
Est mon pôle, et j'y cours.

Je sais qu'en d'autres lieux, de sa magnificence
La nature, plus riche, épanche les trésors ;
Je sais que le génie, avec plus de puissance,
Illustre d'autres bords.

Mais où trouver ailleurs le ciel de la patrie,
L'air si doux qu'en naissant ma bouche a respiré,
Les aspects qui charmaient ma jeunesse attendrie,
La rive où j'ai pleuré ?

Ce simple bâtiment, ce toit sans élégance
Ne détournera point l'étranger curieux :
Mais il me parle, à moi, de ma première enfance
Et de mes premiers jeux.

Ces côteaux, ce vallon, ce simple paysage
Laissent de nos Berghem reposer les pinceaux :
Mais là revit l'histoire, inscrite page à page.
De mes jours les plus beaux.

Amiens, oui, tout me plaît dans ta paisible enceinte :
Là, pour moi, le repos, les plaisirs sans apprêts,
L'heureuse liberté, l'amitié pure et sainte,
Et les touchants regrets.

Dans le souffle des vents, dans l'air que je respire,
Je crois sentir nager des sons mystérieux,
Des sons qui sur la bouche appellent le sourire
Et les pleurs dans les yeux.

C'est comme un doux concert, comme un murmure tendre,
Pareil au bruit lointain de l'onde ou du zéphyr ;
C'est la harpe d'Eole, à qui le vent fait rendre
Un timide soupir.

Je crois entendre... enfance..., amitiés du jeune âge...,
Simples jeux .., pur sommeil sur le sein maternel. ..
Premiers rêves d'amour, chaste et suave image
Des voluptés du ciel....

Dans le calme des nuits, ces aimables mensonges
Font vibrer mollement les fibres de mon cœur ;
Ils bercent mon sommeil, ils versent dans mes songes
Un baume bienfaiteur....

Ah ! ne demandez plus pourquoi, dans mes voyages,
Aux champs où je suis né portant tous mes loisirs,
Je ne vais point cherchant et de nouveaux rivages
Et de nouveaux plaisirs ;

Un seul voyage, un seul excite mon envie ;
Un seul pays pour moi verra l'été fleurir :
C'est la cité modeste où j'ai reçu la vie,
Où puissé-je mourir !



RAPPORT

SUR UN MÉMOIRE PRÉSENTÉ AU CONCOURS OUVERT PAR
L'ACADÉMIE SUR LE SUJET SUIVANT :

DES GRÈVES D'OUVRIERS.

PAR M. A. MOULLART.

(Séance publique du 8 Novembre 1868.)



MESSIEURS,

Un membre autrefois actif, aujourd'hui correspondant de notre Académie, a prié ses collègues de mettre au concours un sujet d'une extrême importance dans l'ordre économique, industriel et on peut ajouter dans l'ordre politique : les *Grèves*.

Je dois dire de suite que la Commission nommée par l'Académie, et l'Académie elle-même, ont cru devoir décerner à l'auteur du Mémoire unique qui vous a été adressé, le prix offert par M. de Marsilly.

On nous permettra de présenter avec l'analyse du Mémoire, les motifs qui ont porté les juges du concours à donner le prix malgré l'absence de concurrents, en même temps que les restrictions à faire dans les éloges accordés.

Le plan du Mémoire sur les grèves ne manque pas d'originalité. L'auteur ne veut pas d'abord s'occuper de l'origine des grèves : il veut avant tout étudier la grève en elle-même ; il entend par là, les conséquences qu'elle produit, les symptômes qui la révèlent : viendront ensuite l'examen des causes et la recherche des remèdes.

La grève, dit le Mémoire, est l'abandon complet et subit du travail : c'est une espèce de chômage qu'il ne faut pas confondre avec ces cessations périodiques du travail, et prévues dans certaines professions sous le nom de *morte-saison*, ni avec ces ralentissements de l'industrie dus à des causes plus ou moins générales, comme les crises commerciales : non, la grève est un fait purement artificiel et provenant de la volonté des travailleurs eux-mêmes.

Le but des grèves, dont l'énoncé aurait peut-être dû entrer dans la définition, est d'obtenir la solution d'une question qui intéresse la masse des travailleurs qui les font : augmentation du salaire, diminution des heures du travail, salubrité des moyens de fabrication.

L'auteur du Mémoire a une opinion arrêtée sur les grèves : il les caractérise énergiquement par leurs conséquences : « Les grèves, dit-il, n'ont jamais eu que des résultats malheureux pour tous ; elles ont produit les plus grandes misères pour les ouvriers et aussi pour un grand nombre de patrons. » Que de salaires manqués pour l'ouvrier, de profit pour le

patrons ? Le travail perd, le capital infécond et qui s'use, le développement d'une industrie rivale : tout ce mal est irréparable.

Les désastres s'enchaînent. Plus la division du travail règne, plus il y a de solidarité entre les branches de l'industrie : si les fileurs s'arrêtent, il n'y a plus de matière première pour les tisserands, le travail des premiers commande le travail des seconds, et la grève des fileurs entraîne celle des tisserands.

Ce qui rend les grèves plus funestes, c'est l'antagonisme qu'elle aggrave encore entre patrons et ouvriers ; c'est la pente rapide dans la voie du désordre. La coalition est pacifique : soit ; la grève le sera-t-elle ? Pour la former et l'entretenir il faut des chefs, meneurs le plus souvent, qui dirigent les ouvriers au gré de leurs pouvoirs : ceux-ci s'exaltent dans l'inaction et se laissent facilement aller à des menaces, bientôt à des actes de violence. — La grève devient la guerre.

L'histoire est là qui nous montre les conséquences désastreuses des grèves. Il y a pas d'exception. L'auteur n'est pas tenté d'en citer. Il affirme qu'enfin de compte les avantages que les ouvriers en ont retirés sont négatifs. Quant aux maux qu'elles ont produits, ils effrayent l'imagination. La fameuse grève de Preston aurait, d'après M. Elie Reclus, coûté 17,748,500 fr., elle a duré 38 ou 39 semaines ; l'auteur du *Mémoire* croit qu'en définitive la perte

a été pour la chose publique d'une trentaine de millions. Celle de Padiham, faite par 800 ouvriers, a coûté 1,500,750 fr.; celle de Blackburn par 40 mille ouvriers, 7,762,500 fr.; celle d'Asthon par 22 mille ouvriers, 8,533,750 fr. La perte causée par la grève de Colne, à laquelle prenaient part 1500 ouvriers seulement, a été de 4,851,550 fr. A Londres, les ouvriers en bâtiment, par leur chômage pendant la crise, ont fait dépenser un capital de 11,117, 625 fr.

Le nombre de journées perdues par 7 grèves anglaises donne un total égal à 136 siècles, « durée double de celle que les chronologistes assignent à notre globe depuis Adam et Ève. »

Les suites des grèves françaises sont loin d'être aussi affligeantes que celles que nous venons de voir en Angleterre; cependant elles n'ont pas plus réussi pour nos ouvriers que pour ceux d'Outre-Manche. Je passe ces grèves périodiques des charpentiers vers 1846, qui n'auraient eu pour résultat, d'après le Mémoire, que la substitution du fer au bois dans une foule de cas, en sorte que malgré une augmentation réelle de salaire, l'industrie de la charpente ne fait pas vivre aujourd'hui le nombre considérable d'ouvriers qu'elle eût pu occuper. Vient la grève d'Anzin postérieure à la loi de 1864 : « Elle dura six jours, » 4,000 mineurs environ y prirent part, 45 arrestations eurent lieu, et diverses condamnations » les suivirent : 24,000 journées de travail furent » perdues, et comme le taux moyen du salaire est de

- » 3 francs, la grève coûta aux ouvriers 72,000 fr.
- » A la vérité elle amena une hausse de quelques
- » centimes dans le prix de journée. »

L'auteur décrit ensuite la dernière grève de Roubaix, et nous fait un récit des crimes qui l'ont accompagnée. Mais il faut laisser cet exemple ; ce n'est pas là la grève, c'est l'émeute dans ce qu'elle a de barbare et de féroce et inepte. Le Mémoire le reconnaît du reste : « A l'époque où nous sommes, » on est douloureusement étonné de voir des ouvriers » français s'abandonner à des actes de sauvagerie » comme ceux que nous venons de rappeler. Quant » donc comprendront-ils que ce n'est pas faire grève » que de mettre le feu aux usines, que de briser les » métiers, que de donner des coups de couteau. »

L'augmentation du salaire qu'obtiennent quelquefois les ouvriers est un avantage trompeur, souvent une grève de deux mois leur coûte un travail mieux payé de quarante mois qu'il faut donner pour regagner les salaires perdus.

D'ailleurs est-ce que les prix ne sont pas soumis aux lois de l'offre et de la demande : si les ouvriers obtiennent par l'abus de la grève une augmentation exagérée de salaire, le fabricant, qui ne peut hausser le prix de ses produits que limite la concurrence, est obligé de fermer ses ateliers, de chercher ailleurs l'emploi de ses capitaux et de son intelligence ; et après quelque temps d'un travail mieux rétribué les ouvriers n'ont plus de travail du tout.

Voilà les grèves, voilà leurs conséquences, voilà leur histoire lamentable. L'auteur en tire cette conclusion, qu'elles ne sont ni le meilleur, ni le plus efficace des moyens que peuvent employer les ouvriers pour améliorer leur sort. Voyons maintenant quelles sont leurs causes ?

D'abord le désir du mieux. Dès qu'il se met en mouvement, l'homme monte, veut monter, ou s'imaginer qu'il monte. Là est le mobile principal de l'ouvrier qui fait grève. Sans le savoir encore, il obéit à cet esprit d'antagonisme que font naître entre deux classes, qui ont besoin l'une de l'autre, tant de malentendus et de préjugés. Ignorance des premiers, mauvais calculs des patrons : tel est souvent le principe du mal.

Ignorance des ouvriers qui sont portés à exagérer les profits du patron, à méconnaître ses risques, à nier les droits et l'utilité qu'engendre la propriété d'un capital. De l'ignorance à l'envie, de l'envie à la haine, la pente est rapide. On fait des tarifs de salaires, on est convaincu de leur légitimité, on est plein de défiance dans le patron qu'on jalouse et qu'on déteste : pas de pourparler, pas de discussion, acceptation absolue, immédiate du tarif comme ultimatum, ou la guerre c'est-à-dire la grève.

Mauvais calculs et égoïsme des patrons : il y a des patrons sourds à tout esprit de justice ; ils profitent de leur position, qui leur permet d'attendre, pour imposer à ceux qu'ils emploient des conditions oné-

reuses. Souvent aussi, « les fabricants élevés à la
» vieille école de l'autorité absolue, ceux qui n'ont
» rien appris, ni rien oublié, n'écoutent plus que
» cette mauvaise conseillère : la colère. » Delà les
mesures intempestives, blessantes, des résistances
obstinées à toute concession si peu importante, ou si
juste qu'elle soit.

Quand l'auteur du Mémoire arrive à parler du
remède, il débute magistralement. Le mal et le danger
de notre époque « c'est le mécontentement que
» sèment au sein d'une partie des classes sociales
» les avantages que le petit nombre a seul en partage.
» A ce mal, il n'y a qu'un remède qui soit d'une effi-
» cacité certaine, c'est la possibilité pour ceux qui se
» plaignent de leur sort de s'en faire eux-mêmes un
» meilleur. »

Chercher des secours dans la loi, c'est commettre
la plus grave des erreurs. Tout ce qu'un gouver-
nement peut faire, c'est de faciliter la vie sociale,
l'auteur veut sans doute dire, en défendant les droits
de chacun.

La loi, en effet, reconnaît ces droits, trace leurs
limites. Sans doute elle peut reculer plus ou moins
ces limites, et précisément il y aurait peut-être à
reprocher à celle de 1864 de n'avoir point exigé un
préliminaire de conciliation, d'avoir permis la liberté
de la grève, le droit immédiat d'abandonner le
travail sans imposer un délai pendant lequel ouvriers
et patrons devraient exposer leurs griefs devant une

commission chargée de les concilier. Ce que la loi ne fait pas, le bon sens le conseille aux deux partis. En tout cas, il serait désirable que cette loi si courte, qui précise les droits de chacun et punit sévèrement tout attentat frauduleux ou incident à la liberté du travail, fût affichée dans chaque atelier.

Mais cette réserve faite, la loi fût-elle parfaite, n'a souvent qu'un effet négatif, elle empêche le mal : ce qu'il faut, c'est le bien conquis ; hors de ce bien il n'y a pas de remède sérieux. Pour arriver à ce résultat, qui tue la grève dans sa source, l'action est nécessaire : l'action des ouvriers comme l'action des patrons.

En première ligne s'ouvre pour l'ouvrier l'association : l'association dont il use si peu, et qui a de si larges horizons.

L'association de consommation, qui diminue ses dépenses et lui forme un premier capital ; l'association de crédit, qui lui donne les moyens de se procurer un outillage et les matières premières de tout travail ; l'association de production, qui le soustrait au salariat et lui révèle pratiquement la loi de la concurrence et des prix de revient, lui apprend enfin la responsabilité du capitaliste qu'il connaît si peu.

Ajoutez à cela la mutualité et l'assurance avec leurs formes multiples et diverses, et vous aurez le résumé des grandes institutions qui affranchissent l'ouvrier de tant de risques.

Mais pour cela il faut vouloir, il faut agir, il faut donc réunir certaines conditions de succès, peut-être difficiles à remplir dans certains temps et dans certaines localités. Que le patron alors, si l'impossibilité d'une association existe, vienne en aide à la faiblesse de l'ouvrier. Un premier moyen lui est offert : il peut, en conservant le salaire qui a l'avantage inappréciable de la sécurité, puisqu'il permet à l'ouvrier sans avances de vivre au jour le jour, il peut lui assurer une certaine part dans les bénéfices. Cela a déjà été pratiqué en Angleterre, en France aussi par certains industriels; des compagnies de chemins de fer sont entrées dans cette voie; les patrons veulent trop ignorer qu'il y a là pour eux un excellent calcul, ce qui fait produire c'est la force morale, c'est l'âme. L'ouvrier, surexcité par l'espoir d'une participation aux bénéfices, cherchera à augmenter ces bénéfices; ce n'est possible que par une production meilleure ou plus abondante; or qu'est-ce qui améliore, féconde et multiplie les produits, si ce n'est un travail plus ardent, plus attentif, plus intelligent ?

L'auteur du Mémoire, ici, donne un avertissement aux patrons; il donne.... non, il indique, et on peut regretter qu'il n'ait pas développé sa pensée dont je ne veux point apprécier la portée, soit pour l'atténuer, soit pour l'exagérer. La formation des sociétés coopératives de production est de nature, dit-il, à exercer une certaine influence sur les conditions du

travail industriel. Si les patrons veulent faire un contre-poids à cette tendance, qu'ils fassent participer leurs ouvriers aux bénéfices. Ce sera intelligent de leur part. L'auteur veut-il-dire que la participation aux bénéfices est le seul moyen d'empêcher l'ouvrier de chercher dans les sociétés de production qui suppriment, non le capital, mais le patron, un moyen d'échapper au salariat? C'est ce qu'il n'a pas cru devoir nous préciser.

Le patron doit donc, quand la justice le lui ordonne, empêcher les grèves par des augmentations équitables du salaire, ou par des concessions analogues; il peut, sans y être forcé autrement que par son intérêt bien entendu, arriver au même résultat par la participation des ouvriers à ces bénéfices, mais ne peut-il pas plus?

Oui, et ici le Mémoire décrit avec une complaisance dont il faut lui savoir gré, les bienfaits sans nombre que les industriels de Mulhouse ont répandu autour d'eux. A Mulhouse, il n'y a jamais eu de grève; mais dans quel autre centre commercial y eut-il société industrielle plus active et plus intelligente? Sans doute, les industriels de l'Alsace sont riches, mais l'ont-ils toujours été, et ont-ils toujours attendu le développement si grand de leurs capitaux pour réaliser les institutions fécondes qui rendent leur pays célèbre? N'est-ce pas plutôt cette préoccupation constante du sort de l'ouvrier, ces écoles si variées, ces cités ouvrières, ces bibliothèques

populaires, ces sociétés de prévoyance, ces fondations multiples, qui ont fait des ouvriers et des industriels de l'Alsace les types du progrès industriel? Il y a solidarité comprise entre les patrons et les ouvriers, il y a entente, confiance réciproque; et c'est à cette situation vraie, normale, de rapports entre des hommes appartenant à des groupes économiques différents, que « Mulhouse doit d'être à peu près la seule ville moderne qui ait à s'enorgueillir d'une prospérité aussi rapide. »

J'ai fini, Messieurs, l'analyse du Mémoire; j'ai développé peut-être un peu longuement les idées que la Commission a trouvées explicitement ou implicitement dans ce travail consciencieux. J'avais à justifier, par leur exposition, sa proposition de décerner le prix à l'auteur. Est-ce à dire qu'il n'y a pas à faire une part à la critique? Non, le travail qu'on nous a présenté est loin d'être parfait: il est honnête, moral, il montre une bonne volonté très-grande, un amour convaincu et ardent du progrès économique, les idées en sont en général justes. Mais il y a une double part à faire au reproche.

Glissons rapidement sur la forme. Dans un objet scientifique, elle est l'accessoire, et n'en déplaît aux puristes, nous n'y attachons pas l'importance radicale que nous portons aux idées. Cependant, vous auriez pu, dans un Mémoire soumis au jugement d'une Académie, exiger une correction plus grande, un style plus soutenu, moins lâché, des divisions plus

nettes dans le développement des détails, enfin, il faut le dire, on se demande pourquoi, l'auteur quand il fait des citations, ne les indique pas ; nous nous rappelons notamment telle phrase dont le mouvement et la couleur brillante nous avaient frappé, et que nous avons retrouvé textuellement dans le rapport de M. E. Ollivier. Elle est fondue dans les périodes du *Mémoire* sans que rien nous révèle l'emprunt. N'y a-t-il que celui-là ? Je ne sais, et peut-être le nom de l'auteur, que nous ne connaissons pas, nous en révélera-t-il d'autres. Si l'auteur est de Paris, ou écrit à Paris, je n'ai rien à dire, si ce n'est que son style l'aurait trahi, car il nous parle de la misère qui avec la grève descend *d'étage en étage*, de patrons qui font venir des ouvriers de la *province* ou de l'étranger. Si l'auteur est provincial, ces phrases n'indiquent-elles pas encore des emprunts ?

Passons. Nous n'avons à reprocher, je le pense, à notre auteur, qu'un léger manque de soin.

Entre la forme et le fonds, il y a, dans certains écrits des choses qui semblent destinées à remplir les vides : elles servent de liaison, ou remplacent les solutions trop nettes que ne voit pas l'auteur ; parfois aussi elles adoucissent le relief d'une opinion trop tranchée. Quand un auteur ne veut blesser personne, il emploie encore à propos un de ces coussinets, je veux parler des lieux communs. Les grands écrivains les ont en horreur. M'est avis que le *Mémoire* en abuse un peu.

Il faut peut-être le lui pardonner ; en ce sujet délicat des grèves, il y a des intérêts si vivement engagés, que la raison n'est pas facilement écoutée. Le mieux pourtant est de s'en tenir à la réalité scientifique ; nous ne connaissons pas de sot qui puisse se refuser longtemps à son évidence ou s'offenser de la voir publier.

Notre auteur s'est-il attaché absolument à cette vérité ? La Commission pense qu'il a penché un peu systématiquement d'un côté ; au fonds, il pense que la grève est un mal en soi ; cette opinion, qui ressort de tout son travail, est conforme à cette affirmation absolue qu'il fait dès le début : la grève n'a jamais produit que du mal. Ce point de départ qui donne le ton de tout le travail est-il bien vrai ? Si cela était on s'étonne que l'auteur, plus logique, n'ait pas reproché amèrement au législateur de 1864 une loi qui serait immorale, puisqu'elle permettrait l'emploi d'une chose toujours mauvaise. Mais l'auteur se trompe, et il n'y a là qu'une confusion qu'on peut facilement dissiper en recourant au procédé de Bastiat dans son pamphlet spirituel intitulé : *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas*.

Ce qu'on voit, quand le couteau du chirurgien opère, ce sont les chairs coupées, les lambeaux dégoûtants, le sang qui coule, les crispations de la souffrance chez le malade. Oui, le couteau du chirurgien en ce sens fait toujours du mal, si par mal vous entendez la douleur corporelle. Mais quel homme

sensé affirmerait qu'il ne produit jamais que de mauvais résultats ? Il s'en garde, il songe aux conséquences éloignées : la vie débarrassée d'un germe mauvais, reprenant son cours plus forte et plus féconde ; seulement ces conséquences on ne les voit pas des yeux physiques, pour ainsi dire, au moment de l'opération , on les pressent, on en est sûr, ou au moins, on les espère : sinon qui jamais oserait opérer un malade, quel malade se laisserait opérer ?

Il en est de même de la grève : quand cet instrument terrible est en œuvre, ce qu'on voit c'est le mal présent, inévitable : la privation et la misère des ouvriers, les mères pleurant, les enfants affamés, les patrons menacés de ruine.... Oui, mais l'auteur du Mémoire n'a jamais vu que cela ; il nie résolument, cela ressort de tout son travail, qu'après toutes ces souffrances qu'on voit, il y ait la justice qu'on ne voit pas encore, qu'on espère et qu'on obtient quelquefois rarement.

Qu'on ne se méprenne pas à nos paroles : elles ne sont pas, elles ne peuvent être un encouragement aux grèves. Nous nous en voudrions mortellement s'il nous échappait de ces excitations malsaines.

La vérité est que la grève produit toujours un mal certain et immédiat ; le bien qui peut en résulter est éloigné et fort douteux ; son emploi est dans une question de pratique ; les ouvriers y recourent, les patrons qui la laissent se produire ont-ils raison ? ont-ils tort ? Cela les regarde et dépend des circons-

tances. Mais sans exagérer, on peut être assuré qu'ils réfléchiront si vous leur montrez l'incertitude du résultat, la difficulté qu'il y a à se servir avec sécurité d'un pareil instrument. Le malade peut mourir entre les mains du chirurgien qui veut pourtant le sauver; celui qui se met en grève parce que, pense-t-il, la vie lui est impossible et injuste le refus d'un plus fort salaire, celui-là peut mourir aussi par l'emploi de ce remède excessif. Quand on veut, on découvre presque toujours des solutions pacifiques et, pour notre compte, nous croyons que sur cent grèves et sur cent guerres, il y a quatre-vingt-dix-neuf guerres et autant de grèves qui, même justes, auraient pu être évitées.

Le parti pris, tout théorique de l'auteur de faire de la grève un mal absolu, n'a pas seulement l'inconvénient de ne rien prouver, il le force à éviter les exemples qui rentrent dans le cercle des idées préconçues et à aller à l'étranger chercher systématiquement des preuves dans des faits sans application chez nous. Tous ceux qui anathématisent, quand même, la grève, vont en Angleterre; ils en racontent les grèves célèbres, et chargent un peu les couleurs de leur récit; ainsi cette grève de Preston, dont le Mémoire évalue les pertes à une trentaine de millions de francs, tandis que M. Em. Ollivier ne les évalue pas à 12 millions, et M. Elie Reclus à plus de 17 millions. Qu'avons-nous à faire de l'Angleterre? On ne peut comparer l'ouvrier anglais, rude au travail,

sans doute, mais dur, opiniâtre, entêté, tenace, avec l'ouvrier français plus ouvert, plus accessible à la conciliation.

Il y a plus: Un détail des mœurs et des lois anglaises a échappé à l'auteur du Mémoire.

Voilà trois ans que la loi de 1864 fonctionne; depuis cette époque, comme avant du reste, quels excès analogues à ceux commis en Angleterre peuvent être reprochés aux ouvriers français? Les émeutes de Roubaix, le Mémoire le confirme, n'ont absolument rien de la grève. Un membre de la Commission aurait voulu que l'auteur, au lieu de chercher des arguments faciles et peu probants dans un pays étranger, examinât avec plus d'attention un côté favorable de nos mœurs juridiques qui rendent nos grèves bien moins dangereuses qu'en Angleterre. En Angleterre, l'ouvrier et le patron, dans leurs discussions, ne sont généralement pas en contact direct; il y a des associations formidables devant lesquels l'ouvrier courbe la tête; l'industriel ne peut ramener ses ouvriers, ni les éclairer, ni discuter avec eux; il y a entre lui et eux cet intermédiaire puissant, redouté, qui use avec despotisme de la confiance usurpée des ouvriers. Chez nous, la législation et nos mœurs jusqu'à présent n'ont pas permis la formation de ces sociétés redoutables. Et c'est un bien qu'il faut hautement proclamer. Il faut approuver énergiquement la loi française ici; elle proscriit entre patrons et ouvriers l'intermédiaire de ces sociétés malfaisantes.

On dit : Les patrons ont le capital, ils sont puissamment armés, ils peuvent attendre; mais les ouvriers ne sont pas désarmés, ils ont le nombre, ils sont le travail vivant qui ressuscite ce travail mort qu'on appelle capital. Ces deux forces économiques, si elles se séparent, sont infécondes; le capital n'est rien sans le travail, le travail rien sans le capital. Laissez donc les représentants et les détenteurs de ces deux forces pareillement nécessaires en présence les uns des autres; leur puissance est égale, qu'ils le sachent bien; il faut, sous peine de mort, qu'ils s'entendent et livrés à eux-mêmes ils finissent toujours par s'entendre. Mais si les ouvriers abdiquaient leur intelligence et leur responsabilité, ils mettraient leur puissance aux mains d'une de ces associations qui tendent à organiser partout une lutte sans merci contre le capital, le mal serait à son comble; elle emploierait, dans un intérêt politique, dans un intérêt absolument étranger à ce bien qu'ils poursuivent, cette force du nombre; et les guerres industrielles, ces émeutes, ces véritables luttes civiles, dont le sinistre éclat a signalé les grèves anglaises, se déchaîneraient aussi chez nous.

Quand ils sont en présence sans ces voies d'intermédiaires intéressés à les brouiller, patrons et ouvriers finissent toujours par s'entendre. La dernière grève de Genève vient encore de le prouver : elle avait été suscitée par une société nommée *l'Internationale*, qui prétend enrôler les travailleurs de tous

les pays ; malgré ses efforts, et à son grand dépit, les patrons et les ouvriers se sont mis en rapports directs et se sont conciliés. Sans doute, même, en l'absence de ces sociétés dangereuses, il y aura encore des grèves, mais elles n'auront pas ces caractères funestes des grèves anglaises. L'histoire des faits, en France notamment, est là pour le prouver.

Ainsi quand la grève devient un instrument pour la politique, pour des meneurs, elle est une lutte sociale, une guerre fratricide de classe à classe ; mais quand elle n'est pas cela, et nous espérons qu'elle ne le sera jamais chez nous, elle n'est plus qu'un simple fait économique, ayant seulement pour but une répartition des profits, différente de celle qui existe. Elle applique, non sans risques et sans douleurs, il est vrai, la loi de l'offre et de la demande. Cette loi a des effets absolus qu'on ne peut supprimer, ce qu'on peut modifier seulement ce sont les termes ; si vous diminuez la production ou l'offre, vous changez la valeur ; si vous diminuez la consommation, la demande, vous changez encore la valeur ; la loi reste la même, c'est-à-dire que la valeur est toujours déterminée par le rapport entre l'offre et la demande. Les patrons demandent des bras, ils sont consommateurs de travail ; les ouvriers refusent de produire à de mauvaises conditions pour eux, il faut que les patrons qui ont besoin du travail le paient plus cher, ou qu'ils s'en passent ; on veut obtenir, une augmentation de la valeur du travail

par une diminution du travail offert. Aussi faut-il remarquer que pour attendre ce résultat il n'est pas nécessaire, comme on le croit généralement, que tous les ouvriers d'une industrie refusent de travailler: il suffit que le travail soit plus rare, ne réponde plus à la demande qui est faite. Aussi, dans la grève des ouvriers tailleurs, sur 30 mille ouvriers, 2 à 3 mille seulement firent grève.

Voilà le fait économique qui est une de ces expressions, non pas la seule, il faut se garder de le croire, de ce qu'on appelle : la grève

Réduite à ces termes, la grève agit comme tout fait qui influe sur la demande ou sur l'offre, sur la production ou sur la consommation; on s'explique ainsi identiquement la souffrance qu'elle cause à celui au détriment de qui la valeur est altérée. Ce n'est pas elle qu'il faut maudire, elle est au service du bien ou du mal, comme le fusil qui sert à défendre la patrie et le foyer domestique, ou qui sert à l'assassinat. Ce mal est dans la cause, mais le bien obtenu par l'augmentation du salaire est un bien certain, s'il est durable.

Tout est là; il ne faut pas le nier. Or, c'est la partie faible du Mémoire. Au fond ces causes de grève, que l'auteur a énumérées longuement et d'une manière confuse, pouvaient être ramenées à trois : la convoitise, l'orgueil, l'ignorance. Il y a grève injuste ou malsaine quand elle est le résultat d'une de ces causes, et elle l'est toujours. Mais le mal n'est

pas chez celui qui se sert de la grève, il est chez ceux, ouvriers ou patrons, qui la causent par leur rapacité, leurs préjugés ou leur orgueil.

Nous ne contestons pas ce qu'a dit de sage l'auteur du Mémoire, mais la Commission aurait voulu qu'il n'imitât pas ces médecins qui s'en prennent aux symptômes, et veulent les faire disparaître sans faire disparaître leur cause. Mon Dieu ! à quoi bon crier contre la grève, dire qu'elle fait un mal toujours immédiat ? Est-ce que ceux que vous prêchez, patrons et ouvriers, ne le savent pas bien ? Est-ce qu'il n'en est pas de même de bien d'autres faits économiques : l'invention d'une machine, le changement de mode, une suppression de tarifs de douane ? On aurait désiré qu'avec plus de netteté, de relief, l'auteur laissant un peu de côté ces choses trop évidentes, comme il laisse de côté les spécifiques législatifs contre les grèves, s'attachât davantage à montrer que tout remède est vain, s'il n'attaque les causes partout où elles sont.

Les causes..... mais elles peuvent exister chez le patron comme chez l'ouvrier. Quel homme, quelle classe d'hommes ne sont pas exposés à ces formidables tentations, à ces déplorables maladies de la cupidité envieuse, de l'orgueil intraitable, de l'ignorance routinière ? L'auteur du Mémoire ne prêche qu'aux ouvriers, qu'ils agissent, qu'ils se réforment ; que s'il parle aux patrons, c'est pour leur dire d'aider leurs ouvriers. Et sans doute, tout cela est bon :

mais la Commission, tout en approuvant ces excellentes idées, les trouvait incomplètes. Est-ce que les patrons sont parfaits ? Est-ce qu'ils sont toujours sans âpreté au gain, sans susceptibilité et amour exagéré du rang, sans préjugés et sans ignorance des lois économiques ? A Mulhouse, dont on parle tant, la cause des grèves n'est pas attaquée chez la classe ouvrière seulement ; les industriels ont agi sur eux-mêmes. La Société industrielle y est un centre accepté de tous : les patrons s'y voient, y causent, y travaillent ; ils font une rude guerre à leur propre ignorance, sachant de combien de maux elle est la source. Là on est fier d'être commerçant ou industriel, et le fils suit avec une noble fierté la carrière qu'a honorée son père ; grâce à lui, il y entre mieux armé, c'est-à-dire plus instruit ; là on n'a pas un dédain insensé et ridicule pour la science, ni cette manie de vouloir tout connaître sans rien apprendre ; on y devient fort capable, parce qu'on y est fort modeste ; parce que, connaissant que l'homme naît dans l'ignorance, on travaille généreusement pour le guérir de cette infirmité native. Nous avons souvent entendu dire qu'à Mulhouse l'abondance des capitaux était la cause de tout le bien. Mais qui donc a produit ce capital, sinon l'homme par son courage, par son intelligence, par sa tempérance ? Et ce capital, accumulé par des hommes qui n'ont pas connu l'âge du repos, ne serait encore qu'un instrument inutile s'il n'arrivait aux mains d'hommes

qui l'utilisent. Ce qu'il y a Mulhouse, ce qu'il faut partout, ce sont bien moins des écus qui sonnent que des âmes qui vibrent, qui soient généreuses, ar-
dentes, bonnes, viriles enfin, pour tout dire en un mot. Dans de pareilles âmes seulement le bien peut pousser, et s'épanouir comme un arbre vigoureux; avec de pareilles âmes seulement, on arrive à la réalisation de cette belle maxime, mise en tête du **Mémoire couronné** comme épigraphe : La justice consolide les relations des hommes entre eux. Ajoutons qu'elle est aussi la mère de la paix.

LES DEUX DIRECTEURS

DIALOGUE

PAR M. YVERT.

(Séance publique du 8 Novembre 1868).

PREMIER DIRECTEUR.

Confrère, à vous salut. Je suis vraiment surpris
Et, mieux encor, charmé de vous voir à Paris.
Ne pourrais-savoir quelle importante affaire
Vous appelle aujourd'hui si loin de votre sphère ?
Vous arrivez, sans doute, avec l'intention
D'admirer près de nous une Exposition
Qui va nous étaler, en prodiges féconde,
Les produits les plus beaux des quatre coins du Monde :
Ou, malade peut-être, avez vous le dessein
De consulter ici quelque grand médecin ;

DEUXIÈME DIRECTEUR.

Non, mon cher, je n'ai pas, me portant à merveille,
Besoin, pour me guérir, qu'un docteur me conseille,
Et sans moi, je le pense, assez de curieux
Iront au Champ de Mars écarquiller leurs yeux.
Tel que vous me voyez, je me trouve en vacance ;
Mon théâtre est fermé ; je puis, en conséquence,
Me donner le plaisir de voyager un peu.
D'ailleurs, et volontiers je vous en fais l'aveu,
Si je suis à Paris, c'est pour former ce groupe,
Cet amalgame enfin qu'on appelle une troupe

Destinée à jouer comédie, opéra,
Vaudeville, chanson. proverbe et cætera.
Puis il me faut aussi des acteurs pour le drame,
Pour ce genre émouvant que le peuple réclame,
Auquel chaque dimanche on le voit accourir,
Et qui le fait pleurer pour son plus grand plaisir.
Quand j'aurai, comme il faut, créé cet assemblage.
Pour revoir mes foyers, je me mets en voyage.
Paris, si beau qu'il soit, me semble trop bruyant,
Et je puis ajouter qu'il est parfois broyant.
Dans cette grande ville, objet de votre extase,
Il est plus d'un passant que l'omnibus écrase.
Par des milliers de chars en tous sens élancés,
Les malheureux piétons sont partout menacés.

PREMIER DIRECTEUR.

D'accord ; mais convenez que notre capitale
Est, à bien la nommer, la cité sans rivale,
Ses théâtres nombreux, ses nouveaux boulevards,
Ses palais élégants enchantent les regards ;
Ses quartiers autrefois si sombres, si fétides,
Maintenant assainis par des rayons splendides,
Nos anciens monuments dégagés, restaurés,
Et de leurs constructeurs les travaux honorés,
Le Louvre terminé nous offrant les images
D'hommes qui ont illustrés leurs exploits, leurs ouvrages ,
Enfin ces oasis offrant de toutes parts
L'exercice aux enfants, le repos aux vieillards :
Voilà Paris !

DEUXIÈME DIRECTEUR.

Fort bien ; mais le propriétaire
S'y plait à rançonner le pauvre prolétaire.
L'ouvrier, le commis, le modeste rentier,
N'y pouvant subvenir aux frais de leur loyer,
Loin du sein fastueux de la superbe ville,
Sont désormais forcés de chercher un asile.

Facheuse extrémité...

PREMIER DIRECTEUR.

Qui fait mieux ressortir
Un besoin très-urgent : celui de s'enrichir.
Après trente ans, jadis, on parvenait à peine
A se croiser les bras dans un petit domaine.
A ce but, qui coûtait tant de soins et d'ennui,
En dix fois moins de temps on parvient aujourd'hui.
La spéculation offrant mainte ressource,
A la fortune enfin on marche au pas de course ;
Attentif à la Bourse aux bruits qu'on y répand,
On achète à la baisse, à la hausse l'on vend,
Et ne s'arrêtant pas en si féconde route,
On devient richissime.

DEUXIÈME DIRECTEUR.

Ou l'on fait banqueroute.

PREMIER DIRECTEUR.

A plus d'un ce malheur sans doute arrivera ;
La faillite, mon cher, ressemble au choléra,
Tout à coup elle frappe, et, sinistre merveille,
Conduit à l'Hôpital un Crésus de la veille.
Mais trêve à ce sujet en faveur de Paris
Dont tous les visiteurs sont justement épris.
Il offre, de nos jours, un luxe de spectacles
Où l'art du machiniste enfante des miracles,
Où de charmants appas, fort mal emprisonnés,
Par l'œil du spectateur sont plus que devinés.
Ce moyen, je l'avoue, offusque la morale,
Et fait que la pudeur parfois crie au scandale,
Mais si nous l'employons, c'est qu'il est très-urgent
D'attirer le public et surtout son argent.
Si Corneille, Molière et Racine et Voltaire,
Jadis, par des chefs-d'œuvre, enchantèrent le théâtre,

Il n'en n'est plus de même, et nos auteurs nouveaux,
 Bien plus affamés d'or qu'altérés de bravos,
 Ont fait, par *Cendrillon* et par la *Belle Hélène*,
 S'éclipser à nos yeux Thalie et Melpomène
 Que nous n'écoutons plus, tandis qu'à l'Alcazar
 Triomphe, en Thérèse, le couplet égrillard,
 Et qu'on voit applaudir, par la foule engouée,
 Avec un geste ignoble une voix enrouée.
 Je ne conteste pas qu'Augier, Ponsard, Feuillet,
 Que Sardou près de qui l'on peut placer Bouilhet,
 Parfois, bien inspirés, ont produit des ouvrages
 Qui d'un public d'élite ont capté les suffrages,
 Ouvrages méritants, mais dont certains côtés
 Par l'esprit de parti sont quelquefois gâtés.
 Accueillis, adoptés par la faveur publique,
 Il manquent trop souvent du sens philosophique,
 De ce sens qui, fidèle à d'illustres pinceaux,
 De l'auteur du *Tartufe* inspira les travaux.
 Des usages, des mœurs qu'offre la Comédie,
 La nature est changeante, elle se modifie;
 Mais ce qui fut hier, ce qui sera demain,
 C'est bien ce pauvre cœur, nommé le cœur humain;
 Ce qui vivra toujours ce sont les caractères
 Dont Molière sonda, divulgua les mystères
 En des portraits frappants et dont la vérité
 A conquis les honneurs de l'immortalité.
 Les théâtres ayant liberté tout entière,
 Ont vu s'ouvrir pour eux une vaste carrière;
 Ils peuvent aujourd'hui, sans crainte de procès,
 Exploiter les trésors du Théâtre Français;
 Quelques uns, renonçant au genre romantique,
 Naguère ont fait appel à la muse classique,
 Mais ils ont dû, bientôt, en lui disant adieu,
 La laisser revenir au temple Richelieu,
 Tant il est avéré que cette noble scène
 Est la seule à nos yeux qui soit son vrai domaine,
 Ce domaine célèbre où jadis ont fleuri
 Rachel après Talma, Mars auprès de Fleury.

Quant à moi, directeur d'un théâtre modeste,
 Menacé constamment d'un résultat funeste,
 Et qui, pour réussir à joindre les deux bouts,
 Des bons Parisiens dois caresser les goûts ;
 Qui, sans subvention, ne peux que dans leur bourse
 Puiser, loin du budget, une utile ressource,
 Qui, ne saurais enfin payer par des flots d'or
 La voix d'une chanteuse et les cris d'un ténor,
 J'applique tous mes soins à monter des féeries
 Grosses de merveilleux et de sorcelleries ;
 J'arrange des ballets où des filles de l'air,
 Qui voltigent très-bien, ne me coûtent pas cher.
 J'embellis mes décors par des couleurs factices,
 Et rends de la fraîcheur au teint de mes actrices.
 Mon public semble-t-il maussade ou languissant ?
 Alors de mes claqueurs le bataillon puissant
 Applaudit à tout rompre et fait si bien merveille,
 Qu'un mécontent se tait ou qu'un dormeur s'éveille.
 Voilà par quels moyens ma caisse, chaque soir,
 Se remplit et déborde au gré de mon espoir.
 Tel est mon sort.

DEUXIÈME DIRECTEUR.

Il est, certes, digne d'envie.
 Vous agissez chez vous à votre fantaisie,
 Vous exercez le droit, qu'on ne saurait nier,
 De garder vos acteurs ou de les renvoyer,
 Tandis que d'un scrutin, qui cause leur supplice,
 Les miens sont exposés à subir le caprice,
 A se voir expulser, en dépit de mon choix,
 S'ils n'ont pu réunir trois cinquièmes des voix.
 Et puis, vous le savez, des scènes de province
 La recette en nos jours étant beaucoup trop mince,
 M'interdit de changer plus d'un ancien décor
 Qu'après plus de trente ans le public voit encor ;
 Ne permet pas non plus d'embellir les costumes,
 De dorer les habits, de rafraîchir les plumes

Dont, toujours affublés des mêmes oripeaux,
 Mes pauvres figurants ornent leurs vieux chapeaux.
 Chez nous pas de ballets, pas de ces bayadères
 Émerveillant les yeux par leurs danses légères ;
 Quelquefois même, hélas ! un orchestre incomplet
 Du plus brillant chef-d'œuvre anéantit l'effet,
 Puisque, s'appauvrissant, notre phalange artiste
 Ne peut se renforcer d'un seul instrumentiste,
 Et que, pour recruter clarinette et basson,
 Il me faut recourir à notre garnison.
 Mais de tous mes tracas ce n'est pas là le pire :
 Lorsqu'un fameux bonhomme, habile en l'art d'écrire,
 La Fontaine disait, je ne sais plus guère où,
 Que vouloir contenter tout le monde est d'un fou,
 Il avait, exerçant sa verve ingénieuse,
 Sans doute, deviné la phalange quinteuse
 Qui vient, lorsque sur nous s'étend l'ombre du soir,
 Dans sa loge ou sa stalle exactement s'asseoir.
 Mon plus ardent désir est de la satisfaire,
 Mais puis-je y réussir alors que, pour lui plaire,
 Il lui faudrait offrir d'admirables talents,
 Des acteurs sans défauts, des chanteurs excellents,
 Qui tous, avec ardeur, s'attaquant à ma caisse,
 Y produiraient bientôt une effroyable baisse,
 Un vide dont l'effet honteux et désolant
 Me ferait déposer un désastreux bilan ?
 Notez bien qu'à Paris une œuvre de mérite
 Reparaît trois cents fois, quatre cents fois de suite,
 Et sait, de son auteur, fécondant les travaux,
 Attirer, chaque soir, des spectateurs nouveaux ;
 Mais en province, hélas ! il n'en est pas de même ;
 Un ouvrage, fût-il d'une valeur suprême,
 Aux regards d'un public trop promptement lassé,
 Par quelqu'autre soudain doit être remplacé,
 Et cela se comprend : à leur poste fidèles,
 De ponctualité véritables modèles,
 Mes tristes abonnés succombant à l'ennui
 De retrouver demain le monde d'aujourd'hui,

Il me faut, coup sur coup, donner au répertoire.
Une diversité qui manque à l'auditoire.
Et je ne parle pas des petits accidents,
Des riens dont, contre moi, s'arment les dissidents
Qu'à l'un de mes décors arrive une anicroche,
Qu'une toile de fond en descendant s'accroche,
Qu'un détail, par hasard, ait été mal soigné ;
C'est moi, qui, dans ce cas, ne suis pas épargné ;
C'est moi qu'on associe à toute maladresse ;
On trépigne, on m'appelle, il faut que je paraisse,
Et devant le souffleur quand j'arrive essoufflé,
Assailli de clameurs, horriblement sifflé,
Je ne sais, grace aux cris que j'entends se confondre,
Ignorant qui me parle à qui je dois répondre.
Un importun billet, sur la scène lancé,
Fait surgir dans la salle un tapage insensé ;
Il exige de moi, dans des termes hostiles,
Des artistes meilleurs, des chanteurs plus habiles ;
Vous le dirai-je enfin, par ses dénigrements,
Un venimeux critique ajoute à mes tourments ;
Sans jamais épuiser sa méchante écritoire,
Attaquant mes acteurs, mes chœurs, mon répertoire,
Il appelle, au grand jour, sans peur d'être repris,
Sur mon gouvernement la haine et le mépris.

PREMIER DIRECTEUR.

Vous ne réfutez pas ce fiel systématique ?

DEUXIÈME DIRECTEUR.

Mon Dieu non ! je me tais et demeure stoïque
Comme l'homme qu'Horace a montré dans ses vers
Debout sur les débris d'un fragile univers.

PREMIER DIRECTEUR.

En pareille attitude on n'est pas fort à l'aise,
Et je comprends très-bien qu'un tel destin vous pèse ;
Mais vous pourriez changer cette position.
Pourquoi ne pas donner votre démission

et goûter le repos ?

DEUXIÈME DIRECTEUR.

Eh ! le puis-je, mon cher ?...

Une fois qu'on a mis le pied dans cet enfer,
Que le sort vous y soit favorable ou funeste,
Plus de retour possible, il faut que l'on y reste.
Adieu.

PREMIER DIRECTEUR.

Vous me quittez ?

DEUXIÈME DIRECTEUR

En directeur prudent,
Je cours, sans différer, chez mon correspondant
Pour avoir des sujets qui, grace à leur mérite,
Et par moi bien choisis, obtiendront réussite.
Cette affaire baclée, affranchi d'embarras,
Dès demain, je retourne...

PREMIER DIRECTEUR.

Où donc ?

DEUXIÈME DIRECTEUR.

A Carpentras.



DISCOURS DE RÉCEPTION

DE M. N. GUILLON.

(Séance du 27 Février 1868.)



MESSIEURS,

La fausse modestie est une forme de l'orgueil. Elle emprunte si bien les dehors de la véritable modestie qu'il est, souvent, difficile de l'en distinguer. C'est pourquoi je préfère, en toutes circonstances, la sincérité à la modestie et je demeure fidèle à cette règle en affirmant que personne ne prétendait, moins que moi, à l'honneur d'être admis dans notre Compagnie.

Pourquoi donc me l'avez-vous accordé ?

Question embarrassante, si je cherche la réponse dans ce qui m'est personnel, facile, si je la cherche en vous dont la bienveillance explique tout.

J'appartiens à ce siècle, j'ai foi dans sa grandeur, je sais qu'aucun n'a pris une part plus large aux œuvres de l'intelligence, et je n'en veux pas médire. Je professe, néanmoins, qu'au milieu des préoccupations matérielles qui l'assiègent et l'absorbent, il

importe de relever le culte de l'esprit, en le plaçant au-dessus de tous les intérêts vulgaires, sur cette colonne de bronze qu'on appelle la dignité humaine.

Vous m'avez ouvert le sanctuaire le plus ancien et le plus considéré où ce culte est resté en honneur dans cette province, et j'en suis profondément touché. Je n'oublierai pas que je suis ici dans la région sereine d'où sont bannies les luttes et les passions tumultueuses, et j'y apporterai toujours les sentiments de paix si chers à l'homme d'étude qui veut s'élever dans le domaine de l'intelligence, sans renoncer à l'obscurité du foyer domestique.

Je suis, d'ailleurs, convaincu que je ne rencontrerai, dans cet asile de la science, que des esprits aussi droits qu'indépendants, dépouillés de toute prévention autant qu'éclairés, sachant accepter, sans arrière-pensée, les questions que la marche des idées et le progrès des lumières imposent à une assemblée comme la vôtre.

Cette conviction, Messieurs, me rend encore plus précieux le témoignage d'estime que vous m'avez donné, et j'exprimerais bien mal les sentiments qu'il m'inspire, si je ne savais vous convaincre des regrets que j'ai éprouvés, lorsque j'ai dû me résigner, pour obéir à des devoirs impérieux, à différer, jusqu'à ce jour, de prendre place parmi vous.

Je considère le bonheur de s'instruire comme le plus grand qu'il soit donné à l'homme de goûter. C'est, à coup sûr, le plus durable. Et, cependant,

qu'est-ce que la vie pour celui qui se voue à l'étude? Combien ne regrette-t-il pas que le cours en soit si limité, non pour la vie elle-même dont les attraits compensent rarement les rigueurs, mais à cause de l'impossibilité de posséder ce trésor de science qui semble ne s'ouvrir devant nous que pour se refermer aussitôt.

Les sociétés comme la vôtre, Messieurs, ont l'immense avantage de remédier à cette infirmité de notre nature, en décuplant les facultés de l'esprit. Chacun apportant dans le fonds commun le résultat de ses études particulières, tous en profitent, et le niveau général s'élève incessamment, presque sans efforts.

Tel est le pouvoir de l'association sous toutes ses formes. Tant que l'homme reste isolé, il se consume en vains efforts. Dès qu'il s'unit à son semblable, ses forces se développent, ses moyens se multiplient, sa volonté devient féconde. Ainsi se pose devant lui, aussitôt qu'il veut agir, le grand principe de solidarité, qui n'est si méconnu que parce que l'égoïsme obscurcit la lumière de l'intelligence, non moins que celle du cœur.

Je suis, quant à moi, l'un de ses adeptes les plus fervents, partant des plus modérés et des plus patients, et je le servirai dans toutes occasions, ici comme partout. De lui découlent la force, la justice et l'amour, cette sublime trinité qui rayonne à l'horizon pour nous montrer, dans le lointain, les splendeurs de la terre promise.

Et sans avoir besoin de recourir à des principes transcendants qu'il ne m'est pas donné de discerner aussi clairement, à des puissances mystérieuses qui subjuguent ma raison et en gênent l'exercice, acceptant humblement de l'éternelle Vérité ce qu'elle a bien voulu me révéler, je me place, sans efforts, dans ce milieu lumineux et fécond, où doivent s'accomplir les destinées humaines.

Mes principes, comme mes goûts, me portent donc vers ces réunions où les hommes se rencontrent pour s'éclairer mutuellement, où ils apprennent à se connaître et à s'estimer, où chacun, soyez-en sûr, qu'il en convienne ou non, reçoit d'utiles impressions qui élargissent le cercle de ses idées, ou tout au moins stimulent son esprit.

Je viens, pour ma part, Messieurs, apporter aujourd'hui mon modeste tribut à cette œuvre.

Je m'étais proposé de passer en revue l'état actuel des connaissances humaines, de rechercher jusqu'à quel point notre situation morale et sociale est en harmonie avec ces connaissances, et d'en tirer quelques présages pour l'avenir, dans les limites que nous pouvons envisager sans trop de témérité.

Mais un sujet si vaste eût exigé trois choses :

Des loisirs que je n'ai pas, une érudition que je n'aurai jamais, et, faut-il le dire ? des mœurs libérales, que nous n'avons pas encore.

Je m'en tiendrai donc à une simple esquisse de ce sujet, et à quelques considérations qui, je l'espère, trouveront grâce devant vous.

Un des besoins les plus impérieux de l'homme, lorsqu'il prend possession de sa raison, est de s'orienter au milieu des vieux préjugés dont l'humanité est imbue, et des systèmes religieux et philosophiques qui se croisent, se mêlent et se heurtent de toutes parts.

L'œuvre est toujours rude pour quiconque cherche sa voie, de bonne foi, avec la ferme intention de la trouver.

Quant à moi, porté à la contemplation et à la réflexion par les grands spectacles de la nature au milieu desquels mon enfance s'est écoulée, j'avais acquis, de bonne heure, la conviction que l'homme n'a pas de meilleur guide que son intelligence et sa conscience.

En même temps, par mon éducation, par mes études, comme par la tournure de mon esprit, je m'étais trouvé complètement affranchi de toute influence oppressive.

J'étais donc préparé à recevoir tout système philosophique qui, abandonnant les voies purement spéculatives, s'adresserait surtout à la raison, en s'appuyant sur des faits bien observés, des lois bien démontrées, et non sur des hypothèses.

A cette époque, la philosophie spiritualiste triomphait parmi nous. Forte des succès qu'elle devait à l'éloquence de Cousin, à la parole sincère et persuasive de Jouffroy, elle paraissait assurée d'une longue domination.

Mais, Jouffroy, comme l'amant mélancolique et passionné qui meurt de consommation aux pieds de l'idole qu'il s'est choisie, avait épuisé ses forces à la recherche de la vérité. Il s'éteignit bientôt, et sa mort fut comme le signal des luttes que l'école spiritualiste allait avoir à essuyer.

De la philosophie allemande, et des systèmes des réformateurs contemporains, en même temps que des progrès des sciences étaient sortis trois courants redoutables pour cette école : l'idéalisme ou panthéisme allemand, le positivisme, et le naturalisme qu'on a appelé aussi le matérialisme moderne.

De ces trois courants qui paraissaient engagés dans la route que je m'étais tracée, lequel fallait-il suivre ?

Situation perplexes pour un homme de bonne foi !

Jouffroy a dit quelque part : « Je ne comprends
« véritablement que ce que j'ai trouvé moi-même...
« Les idées d'autrui, quand nous n'avons pas,
« d'abord, exploré la matière à laquelle elles se
« rapportent, n'ont pour nous qu'un sens vague, et
« nous troublent plutôt qu'elles ne nous éclairent. »

J'ai souvent fait, pour mon propre compte, l'épreuve de cette vérité. Nul ne s'affranchit des conditions de son organisation. J'étais donc condamné à jalonner, moi-même, ma route, au risque de me fourvoyer.

Je fus ainsi amené à faire le raisonnement suivant :

L'homme, dans le cours de la vie, a des rapports incessants avec la nature et avec ses semblables.

La vie ne peut donner à l'homme ce qu'il est en droit d'en attendre, qu'à la condition de se conformer aux lois qui doivent régir ces rapports.

Etudier ces rapports et découvrir leurs lois, est donc une nécessité de la vie.

C'est l'objet de la science positive qui comprend les mathématiques, les sciences physiques, et les sciences naturelles ; c'est aussi l'objet des sciences morales, économiques et politiques qui se résument dans la science sociale.

Mais, avant d'étendre ses investigations autour de lui, l'homme doit, avant tout, s'assurer qu'il possède intérieurement les facultés nécessaires pour discerner et comparer les objets qui l'intéressent, et arriver à la certitude.

En outre, sa vie est si bornée qu'il ne parviendrait jamais à connaître ni la nature, ni la société, ni les liens qui le rattachent à l'une à l'autre, ni même à pénétrer sa constitution intime, s'il ne possédait dans la mémoire du passé conservée par la tradition et l'histoire, le trésor d'intelligence et d'expérience accumulé par les générations antérieures.

Enfin, les sciences étudiées à l'état d'isolement, les traditions, même enchaînées dans l'ordre chronologique, ne peuvent concourir au but suprême, qu'autant qu'un lien commun les rattache, les unit les unes aux autres, et permet de saisir, dans ce rapprochement, les lois indispensables pour établir l'harmonie entre l'homme, la nature et la société.

Tel est, à mon sens, l'objet que doit se proposer la philosophie pour rester dans la voie rationnelle. Elle doit être la synthèse de toutes les connaissances humaines, la science de la vie, la science des liens, en d'autres termes, la science de la solidarité humaine et universelle.

Il s'ensuit nécessairement , logiquement , que toutes les institutions humaines doivent procéder de la philosophie.

La philosophie se place, ainsi, au sommet de deux versants occupés, l'un par les sciences qui montent incessamment et lui apportent le tribut de leurs découvertes, l'autre par les institutions humaines qui en découlent et reçoivent d'elle la vitalité qui les anime, l'impulsion qui fait leur force.

A mesure que la science monte la philosophie s'élève, et les institutions partent de plus haut.

C'est la loi même du progrès.

Cette conception qui s'accorde avec le spiritualisme sur un point important, a plus d'analogie avec la doctrine positiviste qu'avec aucune autre. Elle s'en distingue, cependant, à plusieurs égards.

On peut, en effet, reprocher à l'école philosophique fondée par Auguste Comte et continuée par M. Littré avec tant d'éclat et de talent, d'avoir interdit à l'intelligence humaine toute recherche dans l'ordre de l'absolu, d'avoir affecté trop de dédain pour la métaphysique, d'avoir accordé trop d'importance, peut-être, à l'empirisme qui est le propre des

sciences d'observation, pas assez à l'abstraction qui nous a cependant fourni, dans les mathématiques pures, les notions les plus certaines que nous possédions.

On peut reprocher encore à cette école, d'exclure absolument la méthode qui se propose de connaître le monde en prenant l'homme pour point de départ, et d'imposer la méthode inverse qui consiste à partir du monde pour arriver à l'homme. Il ne faut pas oublier, en effet, que l'homme étant à la fois le sujet et l'objet de l'étude, il importe, comme je l'ai déjà dit, qu'il ait, d'abord, conscience de lui-même, en tant que sujet.

Mais la principale erreur de MM. Comte et Littré, au moins quant aux conséquences, paraît être la négation du droit au profit du devoir. Sans doute, c'est une admirable maxime que celle qui commande de vivre uniquement pour autrui ! Mais n'est-elle pas trop exclusive ? N'aurait-elle pas pour effet de détruire l'un des plus puissants ressorts de l'humanité ?

Enfin, n'a-t-elle pas exercé la plus fâcheuse influence sur les idées politiques de l'école, lorsqu'elle l'a conduite à tenter de concilier les deux termes irréductibles d'autorité et de liberté, en constituant une autorité presque illimitée, à côté d'une liberté non moins illimitée ? N'est-ce pas à ce défaut de sens juridique qu'il faut attribuer l'idée de résoudre cette antinomie, au moyen d'une forme de gouver-

nement qui ne serait pas autre chose qu'une féodalité industrielle, organisée sous la direction d'un triumvirat responsable, nommé, révoqué ou confirmé par le peuple de Paris, seul investi de tous les droits politiques ?

La liberté étant le droit primordial, incontestable, inné, de chacun, affirmé par la conscience individuelle, aucune autorité ne peut l'amoindrir, la diminuer : il n'y a pas de puissance légitime contre le droit, si ce n'est le droit lui-même.

Le *droit individuel* est donc inaliénable. Mais tous les droits individuels, liés ensemble dans le groupe social, forment, sous le nom de *droit collectif*, un faisceau indissoluble.

Le droit individuel se trouve ainsi en face du droit collectif, et le *droit social*, autrement dit la Justice, est nécessairement la résultante de ces deux droits.

Partie intégrante de l'être collectif, l'homme se sent sauvegardé ou atteint, dans son prochain comme dans lui-même, et trouve sa garantie dans l'identité de son droit et de sa dignité, avec le droit et la dignité d'autrui.

Le respect de la justice, ou le devoir, prend donc sa source dans la solidarité, et non dans l'autorité qui n'est rien, en dehors du droit.

Ainsi, l'idée de solidarité qui paraît accessoire dans la doctrine positiviste, doit occuper le premier rang.

Quoi qu'il en soit, on s'accorde généralement à

considérer la philosophie positive comme la doctrine, à la fois, la plus originale, la plus homogène, la plus large et la plus féconde des temps modernes.

En demandant le secret de la philosophie à l'histoire de l'activité humaine et des sciences en particulier; en faisant découler toutes les théories relatives à l'organisation sociale d'une grande et unique loi sur le progrès historiquement constaté, Auguste Comte a mis en lumière deux grands principes qui resteront, et ce sera son éternel honneur.

Cette doctrine formulée, pour la première fois, d'une manière complète, en 1842, à l'heure précise où Jouffroy succombait, immédiatement adoptée par un grand nombre d'esprits nourris d'études scientifiques, avait déjà, dès 1850, jeté l'émoi dans le camp spiritualiste.

Depuis cette époque, Vacherot, Proudhon, Taine, Renan ont porté d'autres coups, et le spiritualisme, accusé d'avoir inventé des entités pour dissimuler son ignorance, partout où il a rencontré des inconnues, réduit, aujourd'hui, à se défendre dans ses derniers retranchements, ne paraît plus guère se faire illusion sur la gravité de sa situation.

Il est inutile de le cacher, l'école spiritualiste, a dit l'un de ses adeptes les plus autorisés, a subi, depuis quinze ans, un échec des plus graves; elle est en proie à une crise redoutable, et menacée par le flot le plus formidable qu'elle ait essuyé depuis l'Encyclopédie.

Il faut donc que cédant à la tendance qui se manifeste de toutes parts, elle entre résolument dans les voies scientifiques, qu'elle se retrempe au contact de la réalité et de la vie, qu'elle fasse, en un mot, concorder ses doctrines avec les faits physiques et physiologiques.

Autrement, laissant tomber de ses mains débiles le sceptre de la raison, on la verrait bientôt s'en-sevelir dans l'obscurité des rêveries mystiques.

S'il est un penseur qui condamne cet avis, qu'il me montre une route plus sûre, ou qu'il déchire le voile qui couvre à mes yeux l'abîme impénétrable. Qu'il l'éclaire de la lumière du jour, et s'il en fait sortir l'éclatante Vérité, elle sera reçue, dans ma demeure, comme la fiancée sans tache que mon cœur convoite et attend avec une impatience à peine contenue.

Jusque-là, je continuerai de la chercher avec ardeur, selon les inspirations de mon cœur et de ma raison.

Et pour y parvenir, je solliciterai les conseils, je consulterai l'expérience, je provoquerai les réflexions et même les critiques, tour à tour, du jurisconsulte, de l'historien, de l'économiste, du savant, du littérateur, de l'artiste, de vous tous enfin, Messieurs, qui occupez dignement votre place dans cette enceinte.

Tout en considérant nos codes comme l'expression la plus ferme et la sauvegarde la plus sûre des

principes sur lesquels repose la société, je n'en suis pas moins pénétré de la nécessité rigoureuse de maintenir, avec vigilance, les lois constamment en rapport avec les idées nouvelles et les progrès accomplis.

Il est bien difficile, en effet, en réfléchissant à cette matière, de ne pas reconnaître l'erreur de ceux qui admettent une révélation définitive, absolue, dans l'ordre de la justice, comme dans l'ordre de la vérité. Concevoir que la loi s'arrête et demeure immuable, implique que la société croupisse dans le marasme, ou que la loi tombe en désuétude, ou devienne impuissante, et même un objet de scandale. Dans un cas, comme dans l'autre, la société est en péril.

Placez, au contraire, la source du droit dans la conscience humaine, soyez convaincu que l'homme n'arrive à la connaissance de la justice que pas à pas, qu'il ne la découvre qu'avec l'expérience et la réflexion, et vous voudrez que la loi soit progressive, qu'elle se perfectionne incessamment à mesure que la société se modifie, qu'elle se développe de front avec les progrès de l'esprit humain. Vous ferez de cette révision permanente des institutions, en l'entourant de suffisantes garanties de calme et de prudence, le premier devoir de la société, parce qu'elle devient la manifestation nécessaire du règne de la Justice, en dehors duquel il n'y a que calamités et désastres à concevoir.

L'histoire des législations est là pour prouver que cette seconde conception se concilie beaucoup mieux que la première avec les faits et les tendances de l'humanité, et par conséquent avec ses destinées.

Transporté sur le terrain de l'histoire, je ne l'abandonnerai pas sans rendre hommage aux travaux de ceux qui fouillent ses archives avec bonne foi, patience et sagacité.

Nous montrer l'humanité dans sa marche à travers les âges, jeter la lumière sur quelque point obscur de son passé, ressusciter les idées, les actes et les découvertes de ses grands hommes, retracer avec art les progrès de l'esprit humain, soit dans les masses, soit dans les individualités qui les ont dominées par la force de leur génie, la grandeur de leur âme, ou la dignité de leur caractère, ce n'est pas seulement intéresser notre curiosité dans ce qu'elle a de plus noble et de plus légitime, c'est aussi nous fournir le moyen d'élever les cœurs, de faire des hommes de bien et de bons citoyens.

Avec l'historien qui comprendra ainsi sa mission, je déplorerai les maux que l'orgueil et l'ambition, le fanatisme et l'intolérance ont répandus sur la terre, le sang et les ruines accumulés par eux, le deuil imposé aux nations condamnées à gémir sous le joug de l'absolutisme religieux ou politique, la persécution s'appesantissant sur les fronts les plus nobles et les plus dignes, opprimant les cœurs les plus purs et les

plus généreux. Je chercherai moins dans ces études l'occasion de condamner ou de maudire, que d'en faire sortir de sages leçons pour apprendre à éviter le retour des haines, des dissensions, des calamités dont les effets se sont perpétués jusqu'à nous.

J'attacherai, surtout, un grand prix à connaître par quelle série de souffrances, avec quel degré d'énergie, selon les temps, les mœurs, et les idées religieuses, les nations ont marché à la conquête de la justice, des sciences et des procédés de l'industrie; car c'est par ce moyen, surtout, que nous pouvons espérer de découvrir le lien qui unit la nature humaine à la nature universelle, et par là, constituer la science par excellence, la science de la sagesse qui est le but de la vie.

Je ne laisserai passer aucune occasion de constater que le souffle desséchant de l'antagonisme a stérilisé le passé, et d'en déduire, par opposition, que la tiède haleine de la solidarité pourra seule féconder l'avenir. Et je ne manquerai pas d'occasions de mettre en évidence cette transition de l'extrême personnalité à l'extrême sociabilité qui constitue la loi fondamentale du progrès, dans laquelle j'ai, pour ma part, une foi, profonde, malgré quelques déceptions passagères.

Pénétré de ce principe, qui me servira de flambeau, j'entrerai par une transition facile dans le domaine encore obscur de l'économie politique, et tout en

regrettant de voir cette science plus occupée à distinguer, analyser et classer, qu'à découvrir de nouvelles routes, je suivrai néanmoins, avec attrait, ses enseignements sur les lois qui président à l'ordre et à l'harmonie des intérêts, et régissent les rapports nécessaires entre le capital et le travail. Mon attention se portera également sur les moyens de parvenir à l'équilibre de la production et de la consommation et de conjurer les désastres économiques inséparables des grands écarts entre ces deux termes. Mais, je m'attacherai de préférence aux réformes propres à améliorer le sort des classes déshéritées, à élever leur moralité et leur dignité, et mon premier soin sera de montrer qu'il faut les chercher ailleurs que dans l'héritage du passé, loin des dangereuses tendances qu'il nous a transmises et qui minent le sol sous nos pas.

Quand on constate avec quelle rapidité la soif des jouissances superflues ou nuisibles se répand dans les classes laborieuses, on reconnaît la nécessité de leur rappeler la loi économique qui n'accorde à l'homme que le plus strict bien-être.

Le devoir de l'économiste est donc de montrer avec quelle parcimonie les sources de la richesse sont répandues sur la terre, et de prouver, par la statistique des produits, que dans les conditions les plus favorables, en supposant réunies, pour emprunter le langage d'un éminent penseur, toutes les influences heureuses du ciel, de la terre, de l'ordre

public et de la liberté, le revenu par tête est à peine au niveau des exigences les plus modestes.

La preuve étant faite, le moraliste trouvera le terrain débarrassé d'une illusion dangereuse, et accomplira plus facilement sa tâche.

L'économiste aura encore à propager cette règle de justice trop méconnue dans toutes les classes de la société : à chacun selon ses œuvres, ou sa bonne volonté.

Il aura aussi d'utiles conseils à donner aux classes privilégiées qui reconnaissent généralement, il faut le dire à leur louange, la nécessité de faire de sérieux efforts.

Mais, ici, le défaut d'une mâle et solide éducation des esprits se fait douloureusement sentir. La plupart s'en tenant à l'idée d'une intervention surnaturelle, laissent le monde aller à la dérive, et n'imaginent rien de mieux, lorsqu'ils se trouvent en face de la misère, que de lui appliquer, autant que la Providence le permet, un soulagement immédiat et direct, toujours insuffisant.

Faute d'une large conception du rôle de l'humanité, d'une foi robuste dans sa virtualité, leurs bonnes intentions deviennent subversives et ils se précipitent, à leur insu, vers le désordre social le plus incurable.

Je me rappelle souvent, Messieurs, l'orage que souleva, en 1848, le droit au travail formulé devant l'Assemblée constituante. C'était l'hydre de l'anarchie agitant ses innombrables têtes aux quatre coins

de l'horizon. Savez-vous où nous en sommes aujourd'hui? Par une de ces inconséquences communes à tous les esprits en proie à la panique, pour éviter un bâton flottant nous nous sommes jetés contre un écueil.

Nous en sommes au droit à l'assistance.

Assistance de l'Etat, assistance des communes, assistance des sociétés religieuse et laïques, assistance privée, assistance judiciaire, assistance partout, et sous toutes les formes. On se fait concurrence, même, en fait d'assistance comme en fait d'industrie.

Nous sommes à la hauteur des Capitulaires de Charlemagne. Nous nourrissons nos pauvres, nous pourvoyons à leurs besoins avec une sollicitude digne d'un meilleur sort. Au lieu d'éteindre le paupérisme, nous l'entretenez avec soin, et, je crois, Dieu me le pardonne, que nous en sommes fiers.

Est-il besoin de dire que je traite uniquement une question de principe, et non une question d'actualité?

Quand la faim et le froid torturent les populations laborieuses, au milieu du chômage des ateliers, de la cherté des subsistances, et des rigueurs de l'hiver, il faut aller au plus pressé: A défaut d'organisation rationnelle, il faut s'en tenir aux moyens ordinaires, sans regarder de trop près aux conséquences.

En pareil cas, pourvu que la charité soulage, peu importe comment. Les remèdes les plus prompts sont les meilleurs.

Au milieu de la misère qui nous entoure, le mieux est d'appliquer largement ces maximes fraternelles :

Donner, c'est plus que recevoir ! — Aimer, c'est plus que d'être aimé ! — Vivre pour autrui, c'est vivre au centuple !

Mais, la part faite aux nécessités du moment, il faut songer à l'avenir et se préoccuper des conséquences de l'état de choses actuel.

Il est temps d'y prendre garde.

Le droit au travail écrit dans la loi était assurément superflu. Mais, considéré comme le corollaire du droit de vivre, il consacrait, au moins, l'obligation pour l'individu de payer sa dette à la société. Le travail étant un élément d'ordre, de moralisation et de bien-être, on pouvait penser que la société ne courait aucun danger en l'élevant à la hauteur d'un droit.

L'assistance, au contraire, est un élément de désorganisation redoutable. Ah ! s'il m'était donné de faire passer l'ardeur de mes convictions dans l'âme du peuple, il saurait, avant tout, que la véritable félicité, celle qui dure, que rien n'ébranle, qui place le cœur au-dessus de l'adversité, est celle qui réside au fort intérieur, qui vient du devoir accompli, et repose sur le témoignage d'une conscience sereine.

Il saurait que le travail ne répugne qu'aux natures dégradées ou asservies, qu'il porte avec lui sa récompense, et que nul n'est plus fort devant les hommes, nul ne s'endort plus confiant dans le sein de la nuit, que celui qui peut ajouter une journée bien remplie au compte de ses journées.

Au nom de la dignité humaine, je le détournerais de l'assistance et de ses tentations, en lui montrant que sous l'apparence d'un remède commode, elle cache le plus redoutable des poisons et conduit fatalement à la décomposition sociale.

C'est là, en effet, la conséquence inévitable de l'assistance, et l'on peut voir, sous son influence, se développer, dans les couches inférieures, un mal redoutable qu'il est temps de conjurer.

Ce mal, c'est l'avilissement des âmes qui perd les cités et fait déchoir les nations.

C'est lui qui, dans la Rome antique, dévorait cette plèbe mendicante et corrompue que l'on voyait croupir sur la place publique, attendant la sportule, pour nourrir sa paresse ; de cette plèbe vénale qui fut la plaie de la civilisation romaine, et contribua plus à sa ruine que l'ambition des Césars et la barbarie des Teutons.

Aussi, l'affranchissement des classes pauvres du joug de la misère et de l'ignorance s'impose-t-il à nous comme le problème le plus impérieux que nous ayons à résoudre, et ce n'est pas trop, pour y parvenir, du concours et des efforts de tous les hommes de bonne volonté, de tous ceux qu'anime un amour ardent et sincère de l'humanité.

Déjà de sérieuses tentatives ont été faites. Les salles d'asile, les crèches, les sociétés alimentaires, les sociétés de patronage ont apporté d'incontestables soulagements aux misères des classes pauvres ; mais,

comme toutes les institutions plus anciennes, elles ont le grave inconvénient de favoriser la dissolution de la famille. Les sociétés de secours mutuels promettent de plus sérieux résultats, parce qu'elles initient l'ouvrier aux avantages de l'association et font de lui le principal artisan de l'amélioration de son sort. Enfin les sociétés coopératives, de consommation ou de production, et les cités ouvrières paraissent devoir réaliser un progrès d'une plus haute portée.

Malheureusement, le défaut de combinaison se fait sentir partout ; rien n'est coordonné ; nul plan d'ensemble, nul lien qui rattache ces institutions les unes aux autres, et les dispose à se prêter un mutuel appui ; rien, enfin, qui révèle une idée bien nette du but à atteindre. Peut-être, eût-on mieux fait de s'inspirer davantage aux sources où l'on a puisé la plupart de ces conceptions.

Quoi qu'il en soit, il y a dans toutes, surtout dans les dernières, le germe d'un progrès considérable, et je voudrais, pour ma part, que toutes les ressources de la bienfaisance fussent consacrées à le développer, au lieu de les voir consumer en efforts le plus souvent stériles, quand ils ne sont pas pernicieux.

D'autre part, l'instruction qui est le plus puissant agent de moralisation des masses, s'étend de plus en plus ; le nombre des écoles gratuites augmente tous les jours ; les cours d'adultes, qu'une louable émula-

tion a fait multiplier à l'infini, réparent l'incurie du passé, et projettent, derrière nous, des clartés qui font reculer la nuit.

Toutes ces tentatives, si imparfaites qu'elles soient, sont un signe du temps ; et l'on peut entrevoir, déjà, dans l'aube du siècle qui va venir, l'ébauche de la grande œuvre destinée à régénérer l'humanité, en la délivrant du joug de la misère matérielle et morale.

Ce sera l'un des plus grands titres de notre siècle au respect de la postérité, d'avoir préparé cet événement.

Mais, ce qui marquera le plus son passage dans l'histoire, c'est, à coup sûr, le progrès incomparable accompli dans toutes les branches des sciences, des arts et de l'industrie.

Obligé d'exclure du cadre de mon sujet tout ce qui pourrait m'entraîner trop loin des limites fixées par l'usage, je m'attacherai surtout à la plus grave question qui ait jamais été soulevée dans les sciences naturelles, et dont le contre-coup fait osciller la philosophie transcendante sur sa base.

Laissant de côté la question, pour le moment assoupie, des générations spontanées, je veux parler du débat plus intéressant, selon moi, qui s'agite entre les partisans de l'immutabilité et ceux de la transformation des espèces, et dont les résultats sont moins contestés.

Déjà, au commencement de ce siècle, l'illustre

Lamarck, après des études approfondies sur les fossiles que l'on rencontre dans la série des couches de sédiment qui forment la croûte terrestre, y avait découvert les preuves incontestables d'une progression lente et continue dans l'organisation des formes végétales et animales, successivement apparues à la surface du globe. Comparant, ensuite, les espèces vivantes aux espèces fossiles, et remarquant qu'elles sont, pour la plupart, identiques ou analogues, il en conclut qu'aucun des végétaux ou animaux qui existent actuellement n'est de création primordiale, et que tous, sans exception, proviennent de formes préexistantes. Il invoqua à l'appui de cette théorie les modifications graduelles qui se manifestent dans les plantes et les animaux sauvages, lorsque l'homme les cultive ou les amène à la domesticité, les variations qu'ils subissent dans leurs caractères physiologiques, et même dans leurs instincts, sous l'influence d'un nouveau climat, d'un sol étranger, et au contact d'êtres différents, avec lesquels ils entrent en lutte ou en rapport.

Et il ajoutait que tous les êtres organisés que nous voyons aujourd'hui, sont dérivés, par transformation, des espèces les plus anciennes dont l'évolution lente et progressive, à travers les âges, aurait produit toutes les formes, depuis les plus simples jusqu'aux plus complexes, et tous les degrés de l'entendement, depuis l'instinct le plus infime jusqu'à la raison la plus élevée.

Ces idées ont été également adoptées, sans admettre cependant toutes leurs conséquences, par les deux Geoffroy St-Hilaire, qui les ont soutenues avec toute l'autorité qui s'attache à leur nom.

Elles ont trouvé, de nos jours, un puissant auxiliaire dans Darwin, qui les a étayées d'investigations d'une admirable sagacité et de preuves sinon décisives, au moins très-considérables, qu'il s'est réservé de multiplier dans un grand ouvrage auquel il a consacré sa vie. Les faits qu'il a exposés ont la plus haute portée. Ils donnent à la théorie de l'évolution successive des êtres organisés, de nouvelles assises d'une incontestable solidité, et malgré la timidité avec laquelle le savant anglais avait abordé la question, il a été conduit aux mêmes conclusions que Lamarck.

Ce qui distingue ses idées de celles de son devancier, c'est qu'il accorde moins d'influence aux nécessités qui naissent de l'état physique du globe, des lieux d'habitat, et de leurs productions ; qu'il en attribue davantage à ce qu'il a appelé la sélection naturelle ; c'est qu'il admet, dans les espèces, des tendances de réversion aux types générateurs, tandis que Lamarck s'en prononcé résolument pour une modification ascendante et continue.

Si nous voulions caractériser ces différences peu importantes au fond, nous dirions que Lamarck s'exprime davantage en géologue qui tourne ses regards vers le passé, et Darwin en naturaliste qui s'attache plus au présent.

Le savant américain Tuttle a fait ressortir, en développant les mêmes idées, que le monde physique et le monde moral sont régis par les mêmes lois, et que l'un et l'autre sont assujettis à la condition fondamentale de se développer graduellement, de marcher en avant de proche en proche.

Enfin, Carl Vogt que Bory de Saint-Vincent avait déjà devancé, resserrant ses études dans un cadre plus restreint, mais non moins intéressant, a mis en lumière les mêmes idées dans ses leçons sur l'homme, récemment traduites dans notre langue. En s'attachant à l'étude d'un certain nombre de crânes de microcéphales, de sauvages des peuplades actuelles, et de celles de l'âge des cavernes et des palafittes, il a été conduit à les considérer comme des intermédiaires entre le type simien et le type humain. Il a établi de nombreux rapprochements entre ces types, indiqué leurs divergences et leurs points de contact, et signalé, comme un fait remarquable, la division de l'un et de l'autre en races dolychocéphales et brachycéphales. En un mot, il a combattu et dissipé, jusqu'à un certain point, les principales objections élevées contre la théorie de la transformation, en ce qui concerne notre espèce.

Cette théorie, comme on le voit, s'appuie à la fois sur les données de la géologie, de la botanique, de la zoologie, et même de l'anatomie.

Elle se fonde, aussi, sur l'anatomie comparée qui témoigne de la conformité du plan de structure dans

toute l'échelle animale, et particulièrement dans la série des vertébrés.

Enfin, elle invoque encore les preuves déduites des caractères embryologiques.

N'est-on pas tenté de croire, en effet, en voyant la ressemblance appréciable que l'embryon humain offre, successivement, avec les formes des êtres inférieurs, échelonnées dans l'ordre de leur perfectionnement, que la nature a voulu nous transmettre le témoignage irrécusable de ses procédés, et conserver à l'état rudimentaire, dans son œuvre de chaque jour, l'image palpitante des ébauches successives par lesquelles elle a passé, pour arriver au type le plus parfait de la création ?

J'ajoute que cette théorie a de nombreux adhérents parmi les savants modernes, et que son plus redoutable adversaire, Agassiz lui-même, en voulant la combattre, lui a donné, par ses contradictions autant que par ses aveux, une sanction imprévue.

Quelque valeur que l'on accorde à ce système, on ne peut lui refuser un caractère remarquable de grandeur et de simplicité, et une concordance parfaite avec les procédés généraux de la nature. Il me paraît donc impossible, à moins de proclamer que l'on veut s'endormir dans le silence d'une nécropole, de le passer sous silence, et de rester indifférent au mouvement profond qu'il est en voie d'accomplir dans les sciences naturelles, et dans les idées de notre époque.

Quant à moi, ai-je besoin d'ajouter, en face de

ces révélations inattendues, que je m'en rapporte exclusivement à la science du soin d'arriver à la vérité, que je la considère comme le guide le plus sûr de la raison humaine dans ses rapports avec la nature finie comme avec la nature infinie, et que j'ai foi dans sa puissance, sous l'essor de la liberté.

Comme Prométhée, elle a ravi le feu du ciel et animé l'humanité de sa flamme, malgré les dieux établis. Comme lui, enchaînée sur le rocher, elle a forcé l'Olympe à s'incliner devant ses arrêts. Le jour où la liberté, semblable à Hercule, viendra briser ses chaînes et la délivrer, pour jamais, du vautour qui ronge ses entrailles, ce jour là son triomphe sera assuré, et l'on verra briller sur la terre une lumière inconnue.

Oui, j'ai foi dans ses hautes destinées, et j'en prends à témoin les immenses progrès qui se sont accomplis depuis la fin du siècle dernier.

L'illustre de La Place, interrogeant, avec le regard du génie, les phénomènes qui s'accomplissent dans les profondeurs des nébuleuses, a surpris les mondes dans leur enfantement, au sein de la matière cosmique ; et voici qu'un habile expérimentateur (M. Plateau) réalise, sous nos yeux, l'idée capitale de son admirable système du monde.

L'appareil de M. Foucault a rendu évidente, pour tous, l'immortelle découverte qui a valu à Galilée des persécutions dont sa mémoire n'est pas encore affranchie. De nos jours, on peut voir tourner la terre.

L'élément qui plane en légions immenses, au-dessus de nos têtes, dans les régions de l'air, et porte la fécondité ou la dévastation dans nos campagnes, qui, dans son impétuosité, déchire les entrailles de la terre dans le sein des volcans, est emprisonné et dompté. Il est devenu comme un ouvrier infatigable qui se plie à toutes les exigences, comme un coursier souple et docile qui se laisse guider par la main d'un enfant, et nous emporte, à notre gré, à travers l'espace, sur la plaine liquide, comme sur la terre ferme.

La lumière du soleil nous prête avec complaisance ses admirables pinceaux.

Les éclairs et le tonnerre, dont la Majesté divine s'enveloppait sur le Sinaï, pour dicter ses commandements à la terre, sont devenus, dans nos mains, de fidèles et rapides messagers qui s'empressent, au moindre signe, de porter nos volontés d'un bout du monde à l'autre. Ils nous ont fait découvrir une source de lumière devant laquelle l'astre du jour pâlit.

Le combustible que nous tirons en abondance du sein de la terre, dont nos aïeux soupçonnaient à peine l'existence, se prête aux usages les plus divers : il circule, dans nos rues, sous une forme subtile, pour en jaillir en colonnes de lumière ; il nous fournit, à notre gré, des bougies pour nos salons, de l'alcool, des parfums précieux, des couleurs éclatantes. le principe purifiant de l'air, le principal agent de

conservation des matières organiques, et vingt autres substances qu'utilisent les arts et l'industrie.

Enfin, dans les crises les plus redoutables auxquelles le corps humain est exposé, la médecine est parvenue à le soustraire à la douleur.

Je ne parlerai pas des perfectionnements considérables apportés dans les sciences mathématiques et leur application à l'astronomie, à la stabilité des constructions.

Je n'appellerai pas votre attention sur la chimie marchant à pas de géant, relevant noblement le gant qu'on lui avait imprudemment jeté, montrant aujourd'hui à ses dénigreur ébahis les divers composés organiques qu'elle obtient de toutes pièces, au moyen de corps simples, et n'usant de son triomphe que pour s'apprêter à de nouvelles et plus grandes conquêtes.

Je ne vous montrerai pas les arts mécaniques réalisant des progrès prodigieux, régénérant l'agriculture et les arts, et portant l'industrie à une hauteur qui confond notre esprit.

Ce n'est pas quand cette arche immense qui renfermait, en abrégé, tous les procédés, toutes les inventions, toutes les splendeurs du monde moderne, vient à peine de disparaître, que je me permettrais de vous entretenir de tant de merveilles que vous avez pu toucher et admirer.

Pour moi, embrassant d'un regard ravi ces immenses conquêtes, j'éprouve le besoin d'ajouter

qu'elles n'ont coûté ni une goutte de sang, ni une larme à l'humanité, et je me hâte de reprendre le cours de mes idées.

J'ai fait voir, Messieurs, que la science n'admet pas volontiers la doctrine de l'apparition miraculeuse du premier couple humain.

Or, la nature est uniforme dans ses procédés, et tout s'enchaîne dans ses phénomènes. S'il est vrai que la théorie de la dérivation des espèces soit conforme à ses lois, et n'ait rien de contraire aux plus saines conséquences à tirer de l'étude attentive des faits, on est conduit à admettre que la cause, quelle qu'elle soit, de ce mode de génération des espèces, a dû exercer son action sur les divers points où les terres émergées formaient des continents distincts et sans communication possible, primitivement plus nombreux, sans doute, qu'aujourd'hui.

On ne voit pas pourquoi, dès lors, l'homme ne serait pas apparu, de la même manière, sur plusieurs continents à la fois, et pourquoi ceux-ci n'auraient pas formé autant de berceaux d'espèces humaines distinctes se créant, chacune, un idiome particulier.

Ainsi s'expliquerait tout naturellement ce que l'on a appelé la multiplicité des races et la diversité des langues, que l'on a longtemps voulu faire remonter à une souche commune.

Les opinions qui ont prévalu de notre temps sont tout-à-fait d'accord avec cette manière de voir, et lui donnent encore une plus grande force.

Il en résulte que le langage doit son origine à l'homme même, qu'il est la conséquence de son organisation, qu'il a été imaginé par lui pour exprimer et transmettre sa pensée, et que parti de l'état le plus rudimentaire, il s'est développé, peu à peu, avec les idées et la civilisation.

Mais aucune œuvre n'a eu des conséquences plus admirables, et on ne peut disconvenir que le langage parlé ou figuré n'ait été, dans tous les temps, l'instrument le plus puissant de la perfectibilité de l'homme et de son développement intellectuel.

L'art littéraire, qui n'est autre chose que l'art d'exprimer sa pensée, doit donc être considéré comme la pierre de touche la plus sûre du degré de civilisation auquel un peuple est parvenu.

C'est pourquoi, Messieurs, il entre dans mon plan de vous entretenir, malgré mon incompetence, de l'état de la littérature française à notre époque.

Loin de moi la prétention de me poser en juge dans cette délicate question ; je veux seulement vous faire part de mes impressions, en vous laissant le soin d'apprécier ce qu'elles valent.

A entendre un grand nombre d'hommes de mérite dont je ne veux contester ni le goût ni le jugement, la littérature française est en pleine décadence, et pour apprécier ce qu'elle a perdu, il faut, selon eux, se reporter au siècle de Louis XIV, et comparer ce qu'elle était alors à ce qu'elle est aujourd'hui.

J'accepte, pour ma part, ce terme de comparaison.

Selon l'opinion que je combats, La Fontaine, Corneille, Racine, Molière, Bossuet, ont porté, à son apogée, la gloire littéraire de la France ; ils occupent le sommet de l'art dont nous sommes en train de descendre les pentes avec une rapidité inquiétante. Nous n'avons plus, aujourd'hui, que de mauvais auteurs de drames et de romans, écrivant dans un style déplorable, pensant plus mal qu'ils n'écrivent, et précipitant la France dans la corruption du langage et des mœurs.

J'accepte encore l'éloge décerné aux grands hommes du grand siècle, comme on l'appelle trop souvent ; mais, je repousse le bilan de notre époque.

Pour être juste envers nous-mêmes, il ne faut pas comparer les bas-fonds de la littérature du jour aux sommités du dix-septième siècle. Il faut voir aussi ces sommités telles qu'elles sont, lorsque la lumière naturelle du jour les éclaire, et non pas telles qu'on est convenu de les regarder, à travers le prisme trompeur de la renommée.

Personne, plus que moi, ne vénère dans les grands écrivains du règne de Louis XIV les maîtres qui ont donné à notre langue cette clarté, cette distinction, cette force et même ce cachet d'incisive raillerie qui la caractérisent.

Mais, après avoir rendu cette hommage à l'éclat de leur gloire, ne me sera-t-il pas permis de dire que, Molière à part, leur génie a été plutôt imitateur

qu'inventeur, et qu'ils ont, le plus souvent, manqué de cette originalité qui formera toujours, quoi que l'on fasse, le plus puissant attrait d'une œuvre d'art ou d'imagination ?

Nous n'avons plus les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine ; mais ces chefs-d'œuvre sont venus dans leurs temps, et pour rester l'objet de l'admiration générale, il est bon, aussi, qu'ils continuent à demeurer uniques dans leur genre et sans rivaux.

La tragédie, avec ses allures majestueuses et ses poses académiques, est un genre affecté qui ne pouvait ressusciter et vivre que dans un siècle pompeux et théâtral, où l'on sacrifiait tout à l'apparat, où l'on se croyait vertueux, grand et même héroïque, parce qu'on savait poser pour la vertu, la grandeur et la gloire.

Ce qui fait que Molière restera éternellement le plus grand homme de ce siècle, c'est qu'il en comprit les faux semblants et les ridicules, et qu'il sut les mettre en relief sur la scène, avec cette verve toute gauloise qui n'emprunte rien à l'antiquité.

Casimir Delavigne, Adolphe Dumas et Ponsard, ont fait, de nos jours, de louables efforts pour tenter de régénérer la tragédie. La hauteur des pensées, l'élégance et l'harmonie du vers, l'ampleur du style, l'agencement de l'intrigue, leur ont-ils fait défaut plus qu'à Racine ? Non ! On peut même affirmer, sans soulever des tempêtes, que leurs œuvres offrent souvent plus d'attrait, qu'on n'y trouve pas cette

uniformité de style, cette tendance invariable de l'esprit, ce niveau constant de la pensée, qui, malgré leur élévation, répandent une teinte monotone regrettable jusque dans *Phèdre*, *Esther* et même *Athalie*.

C'est pourquoi je préfère Corneille qui garde mieux les allures mobiles de l'inspiration, et dont le vol plus inégal s'élève plus haut. Eh bien ! faut-il l'avouer ? Aucune de ses tragédies, ni *Horace*, ni *Cinna*, ni *Polyeucte*, ne m'a attaché, attendri ou indigné, autant que *Ruy-Blas*. *Marion-Delorme*, *Hernani*, ou *le Roi s'amuse*.

Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset, et vous tous poètes inspirés qui avez charmé les loisirs de ma jeunesse de vos chants harmonieux, vous qui naissiez à la gloire quand je naissais à la vie, que sont devenus les flots de cette ardente jeunesse que vous aviez passionnée, émue jusqu'aux entrailles, qu'ils ne se soulèvent pas contre l'ingratitude du siècle ? Et faut-il que ce soit moi qui me fasse le champion mal aguerri de votre génie, qui proclame que vous n'avez rien à envier dans le passé, et que l'avenir vous dédommagera de cette tiédeur passagère qui sera interprétée contre nous ?

Vous avez été les poètes de la nature, de l'art et du sentiment ; vous avez répandu dans vos œuvres un charme jusque-là inconnu, et quand, après dix-neuf siècles, les *Géorgiques* captivent encore notre attention, pourquoi les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Méditations*, les *Harmonies*, *Rolla*, les

Nuits, et tant d'autres poésies inimitables ne porteraient-elles pas leurs mélodieux accents jusqu'aux rives les plus lointaines de la postérité ?

Peut-être, Messieurs, reste-t-il, dans cette appréciation, une trace trop profonde des impressions de la jeunesse. Je me garderai bien, portant, de vérifier le rapprochement que j'ai fait à cet âge. Il est des souvenirs qu'il ne faut pas déflorer. Mes chères lectures poétique, entremêlées de longues rêveries le long des bois, au bord des ruisseaux, m'apparaissent, dans l'ombre du passé, comme des visions diaphanes, mais vivantes, dont le regard ineffable me supplie de ne pas les trahir. Souffrez donc que je leur garde ma foi ; laissez-moi contempler, avec amour, leur essaim gracieux et charmant que la tiède haleine du printemps faisait éclore dans les plis embaumés des vallons fleuris, et que l'aile du temps emporte, loin de moi, vers les rivages déserts de l'oubli.

Mais abandonnons les hauteurs aériennes de la poésie qui conviennent mieux aux élans de la jeunesse, et descendons sur les versants explorés dans l'âge mûr. C'est là que j'ai rencontré Bossuet au milieu de son cortège d'admirateurs.

Si je voulais apprécier ce grand homme au point de vue philosophique et politique, je caractériserais son œuvre, en disant qu'il a tenté d'asseoir l'omnipotence de l'Église et de la Royauté sur une base immuable, et d'asservir la nation, comme le citoyen,

uniformité de style. religieux et de
l'esprit, ce niveau est encore que ce
leur élévation, répau des transports de
table jusque dans l'

C'est pourqu
les allures
plus inégales
Aucune de
Polyneet
autant q
le R

A serais bien coupable, en
A ceux de notre siècle, de
A de Chateaubriand ou de
A plus d'élégance, plus
A d'ampleur et de beautés de

apposer à La Fontaine, admirable
A Voltaire, quoique négligé et
A rien inventé. Mais ne me serait-
A m'en consoler, en songeant que le
A à placer en regard de notre
A

A resté sans rival, j'en conviens volon-
A tout pas oublier, cependant, qu'il a eu la
A en arrivant sur la scène, de trouver
A à exploiter, et qu'en s'emparant des
A plus exultants de la nature humaine, il n'a
A à glaner après lui. Comment s'étonner,
A de l'infériorité de ses successeurs? Et ne

devons-nous pas nous applaudir d'avoir dans Emile Augier qui, du reste, n'a pas dit son dernier mot, l'écrivain le plus digne de partager, avec Regnard, la gloire de prendre rang immédiatement après l'immortel auteur de *Tartufe*.

N'avons-nous pas, aussi, quelques compensations d'un grand prix ? Où sont les noms du grand siècle qui rivalisent avec ceux de Ch. Nodier, du poète Barthélemy, de Balzac, d'Alexandre Dumas, de Georges Sand ?

Peut-on dire d'une littérature qui compte, par centaine, des noms comme Legouvé, Quinet, Janin, Eug. Sue, Soulié, Scribe, Ars. Houssaye, Gauthier, Alph. Karr, J. Sandeau, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Villemain, Feuillet, About, Henri Conscience, Flaubert, et tant d'autres, qu'elle est en pleine décadence ?

Ne pourrait-on pas montrer dans chacune des œuvres innombrables qu'elle a enfantées, romans, contes, nouvelles, études littéraires, artistiques ou morales, des descriptions ravissantes, des scènes pleines de vérité et d'un naturel parfait, des tableaux tracés de main de maître, des portraits frappants de de ressemblance, des peintures d'un goût exquis, mille beautés, enfin, dont le 17^e siècle, qui n'avait rien étudié dans la nature, en dehors du cœur humain, n'avait pas même l'idée ?

Pour moi, dût ma témérité paraître sans excuse, j'ose affirmer que le critique de talent qui se donne-

sous le double joug de l'absolutisme religieux et de l'absolutisme monarchique; je dirais encore que ce fut l'homme qui accueillit avec des transports de joie la révocation de l'édit de Nantes.

Mais, il ne s'agit ici que du point de vue littéraire, et si je me plais à reconnaître, dans ses œuvres, une vigueur et une élévation de pensées hors ligne, j'en n'y trouve pas, je le confesse, toutes les qualités nécessaires pour justifier l'opinion qui l'a fait considérer comme le plus grand écrivain de son temps.

Et je me demande si je serais bien coupable, comparant ses écrits à ceux de notre siècle, trouver dans le style de Chateaubriand ou Lamennais, plus de pureté, plus d'élégance, plus d'art, et même autant d'ampleur et de beautés premier ordre.

Je n'ai rien à opposer à La Fontaine, admirable dans son genre, a dit Voltaire, quoique négligé, inégal, et qu'il n'eût rien inventé. Mais ne me sera-il pas permis de m'en consoler, en songeant que le grand règne n'a rien à placer en regard de l'immortel Béranger ?

Molière est resté sans rival, j'en conviens volontiers. Il ne faut pas oublier, cependant, qu'il a eu bonne fortune, en arrivant sur la scène, de trouver une mine vierge à exploiter, et qu'en s'emparant des types les plus saillants de la nature humaine, il a laissé qu'à glaner après lui. Comment s'étonner après cela, de l'infériorité de ses suc-

crions pas au scandale pour quelques abus dont aucune époque n'a été exempte, et souvenons-nous que sous le vertueux règne, Bussy-Rabutin, Chaulieu, Dufrény, Grécourt, La Fontaine et Molière lui-même n'écrivaient pas toujours avec une plume sans tache.

Il me resterait, Messieurs, pour compléter l'ébauche que j'ai entreprise, à vous entretenir des beaux-arts. J'aurais voulu, surtout, consacrer quelques pages à l'architecture ; mais j'ai déjà trop abusé de votre patience, pour la mettre à une plus longue épreuve.

Je ne me permettrai donc pas d'aborder, aujourd'hui, cet intéressant sujet que je me réserve de traiter avec les développements nécessaires pour expliquer toute ma pensée. Mais un point essentiel manquerait à ma conclusion, si je ne vous disais pas, dès à présent, au risque de m'attirer le reproche d'émettre une opinion, sans la justifier, que c'est notre engouement irréfléchi pour l'art gothique qui a paralysé, de nos jours, l'essor de l'architecture.

Pour moi, Messieurs, en me renfermant dans les considérations *purement esthétiques*, une cathédrale gothique est moins un monument qu'une légende de pierre, que l'épopée plastique d'un âge en proie à la tyrannie.

Devant ces figures incorrectes, étranges, grotesques qui ricanent, grimacent, souffrent et gémissent, de la base au sommet de l'édifice ; devant ces postures

pénibles, accroupies, tourmentées, indécentes; devant ces laideurs, ces difformités, ces tortures immobilisées dans la pierre depuis des siècles, je vois passer sous mes yeux l'époque de ténèbres et d'oppression qui les a enfantées. J'y découvre le tableau attristant d'une société à laquelle il a été interdit de s'instruire, de penser, de parler, qui en a été réduite à rêver dans le sommeil de ses facultés, parfois caressée par le souffle d'une vague espérance, mais, le plus souvent, oppressée par un cauchemar affreux.

Voilà l'art du moyen-âge tel qu'il m'apparaît sous sa forme la plus vivante. Est-ce à dire que mon âme se défende d'une émotion profonde devant cet immense poème de pierre, tout à la fois imposant dans son ensemble, original dans ses détails ? Non ! Mais ce que j'éprouve est un mélange d'étonnement et de tristesse : ma raison est inquiète, et mon cœur est navré.

L'architecture gothique représente un ordre de choses disparu, heureusement pour nous, des idées qui ont fait leur temps, et se complaire dans l'admiration enthousiaste, presque exclusive, des monuments qu'elle a créés, c'est reculer, c'est condamner à la stérilité l'une des plus puissantes facultés du génie humain, c'est venir en aide aux ennemis du progrès.

A chaque époque, son œuvre ! Le moyen-âge a fait la sienne, la seule qu'il pût faire. Gardons-la, comme on garde les reliques d'un grand martyr que

l'on révère, en exaltant son supplice. Mais que cette œuvre demeure unique, comme l'époque qui l'a vu naître, et ne commettons pas l'étrange, l'impardonnable anachronisme de l'imiter.

J'ai à peu près parcouru, Messieurs, le cercle des connaissances qui font l'objet de vos études. Dans toutes celles que j'ai passées en revue, je trouverai ici des guides éclairés dont je mettrai les enseignements à profit. J'aurai donc, parmi vous, beaucoup à écouter, autant à apprendre, et ce rôle passif me conviendrait à merveille.

Pourquoi ne m'avez-vous pas fait ces doux loisirs ?

Incapable de dissimuler ma pensée, je n'ai jamais recherché l'honneur de parler, car je sais qu'il n'est pas sans écueils pour l'homme qui ose soumettre les idées reçues à l'examen de sa conscience et de sa raison, qui n'accepte aucun préjugé, qui excuse l'erreur, mais repousse énergiquement l'intolérance, qui veut, en toutes choses, le libre examen, la libre discussion, à la seule condition d'être de bonne foi et de respecter la dignité d'autrui.

Mais, du moment que j'avais à parler, j'aurais cru manquer d'égards envers vous, si j'avais manqué de sincérité.

La vérité, a dit Voltaire, a des droits imprescriptibles. Je professe, en outre, qu'elle est le plus redoutable adversaire du mal.

C'est pourquoi, Messieurs, en vous entretenant du travail qui se fait, de nos jours, dans les esprits, je ne me suis préoccupé que de la vérité.

J'ai montré que sur le terrain philosophique, où nous sommes embarrassés dans les langes du passé, l'esprit scientifique moderne a seul réussi, en écartant les idées métaphysiques qui l'encombrent, à mettre en lumière de nouveaux principes d'une incontestable valeur, tandis que l'école exclusivement spiritualiste, liée par ses antécédents, a laissé passer l'occasion unique, peut-être, de rester maîtresse du terrain, en faisant un pas décisif en avant.

J'ai exprimé la crainte qu'en nous attardant dans les errements du passé, pour porter remède à la plaie du paupérisme, nous ne nous exposions à laisser le désordre et la décomposition pénétrer plus avant dans les couches inférieures de l'édifice social, et préparer ainsi le plus formidable écroulement qu'aient jamais enregistré les annales de l'humanité. J'ai dit, en même temps, qu'il faut, surtout attribuer ce danger aux obstacles que la libre expansion de la pensée rencontre dans nos mœurs routinières, au défaut de virilité qui vient de notre éducation, et nous fait docilement courber la tête devant des préjugés aussi meurtriers pour l'esprit d'initiative que pour la dignité humaine.

J'ai fait voir que la région intellectuelle dans laquelle nous avons accompli les progrès les plus remarquables et les plus rapides, est précisément

celle où nous sommes le plus affranchis de toute idée préconçue, de toute règle dogmatique, de toute autorité imposée, et l'état actuel des sciences et de l'industrie a donné à mes paroles la plus éclatante confirmation.

J'ai combattu cette opinion qui veut nous faire déchoir dans les lettres, en nous montrant le genre classique comme un modèle de perfection auquel il faut nous hâter de revenir, et j'ai établi que nous devons, précisément, les œuvres les plus remarquables du siècle aux auteurs qui se sont le plus écartés de ce genre. J'ai fait encore ressortir que c'est là où l'esprit littéraire est le plus gêné dans ses allures, qu'il laisse le plus à désirer sous le rapport de l'art, comme de la dignité humaine.

Enfin, j'ai fait remarquer qu'en recherchant ses inspirations dans l'époque la plus superstitieuse, peut-être, que le genre humain ait traversée, l'art monumental n'a abouti qu'à l'impuissance. J'ajoute que si nous pouvons légitimement espérer aujourd'hui de le voir relever de sa longue déchéance, c'est parce qu'il tend à rompre avec le fétichisme qui nous porte à nous prosterner devant tout ce qui vient du moyen-âge, pour reprendre et continuer la glorieuse tradition de la Renaissance.

En un mot, nous sommes forts là où la raison dégagée de toute contrainte, de toute oppression, règne en souveraine; nous sommes faibles là où elle s'incline devant les opinions imposées, devant les

vérités de convention, devant les doctrines surannées au nom desquelles on prétend condamner toutes les tentatives de l'esprit moderne.

C'est le privilège de la liberté de fortifier tout ce qu'elle approche !

C'est le don de la vérité de purifier tout ce qu'elle touche !

On se plaint, Messieurs, des tendances de notre époque ; on déplore l'ascendant que prennent les intérêts matériels, et l'on redoute, pour l'avenir, les conséquences de cet état de choses.

Mais, à qui la faute ? A ceux qui veulent émanciper la pensée, ou à ceux qui veulent l'asservir ?

Pour ma part, voici ce que j'aurais à dire de ces derniers.

A leur insu, sans doute, toutes leurs pensées, tous leurs écrits, toutes leurs tentatives, tous leurs efforts aboutissent fatalement à livrer au monde le champ fangeux de la matière, pour le faire renoncer, en échange, aux pures et saines régions de l'esprit dont ils gardent l'entrée avec une vigilance inquiète et jalouse.

Et quand ils ont ainsi détourné le courant de l'activité humaine vers le gouffre sans fond des passions égoïstes, ils sont étonnés qu'il s'y précipite ; et quand ils ont bien muré le domaine intellectuel, ils sont surpris que la foule n'y pénètre pas, et qu'elle s'égare à la recherche des satisfactions grossières.

Ils accomplissent cette œuvre de dissolution, à leur insu, je le répète, car je ne suspecte les intentions de personne. Je n'accuse que les systèmes inflexibles qui, pareils aux engrenages d'une puissante machine, s'emparent de l'homme et ne le lâchent que lorsqu'il est mutilé.

Voyez où conduisent ces systèmes.

On a pu croire, jusqu'ici, que l'immoralité consiste dans la fraude, la déloyauté, la violence ; dans la calomnie, la délation, l'hypocrisie, l'impudicité ; dans la fièvre du luxe, dans le scandale des fortunes suspectes, dans la honte des capitulations de conscience, dans tout ce qui fait déchoir, enfin, l'homme de sa dignité, la femme de sa pudeur.

Il en est, parmi eux, qui ont entrepris de nous persuader, au contraire, que la véritable plaie de notre époque, c'est l'intelligence ; la véritable immoralité, l'instruction ; la véritable souillure, la science. Leurs voix restent muettes devant les plus déplorables écarts, et l'on pourrait croire, je le dis à regret, qu'ils n'ont d'ardeur et de zèle que pour défendre les intérêts les plus étroits, dénaturer et maudire les principes les plus virils, et toute idée qui ne leur a pas demandé le baptême, eût-elle l'innocence de la jeune fille qui s'expose aux regards, sans défiance parce qu'elle est sans tache, ne trouve jamais grâce devant eux.

Et c'est ainsi qu'ils édifient le monde !

Vous ne saviez pas, Messieurs, vous qui en avez

fait le charme de vos loisirs, que l'étude distille un venin mortel. Vous ne soupçonniez pas que l'ignorance, qui laisse l'âme vide et la livre, sans défense, aux conseils pernicioeux, aux séductions avilissantes, aux défaillances criminelles, fût l'ancre de notre salut.

Je ne sais s'il vous est encore permis d'en douter.

Voilà où nous en sommes, en plein dix-neuvième siècle, après notre immortelle révolution.

O douces et saintes compagnes de l'étude, nymphes virginales, dignes sœurs d'Égérie, qui inspirez les sages, vous n'avez donc pu trouver grâce devant les contempteurs systématiques de la raison. La terre ne peut plus vivre avec vous; il faut vous condamner à l'exil pour la sauver. Allez, remontez au séjour de la lumière éternelle, et voilez-nous ses splendeurs. Entre vous et nous, un divorce perpétuel est nécessaire. Il faut que ce monde rentre dans l'obscurité d'où vous l'avez tiré au prix de tant d'efforts et de sacrifices. Votre éclat lui donne le vertige. A quoi bon le jour? A quoi bon l'air? A quoi bon ce chœur universel de tout ce qui vit, de tout ce qui respire? La terre appartient aux esprits des ténèbres. La femme, surtout, la femme inquiète, agitée, tremblante comme la feuille au vent, est leur proie de prédilection. La cellule se refermant, triste et froide comme la tombe, sur un cœur aimant, plein de sanglots étouffés, ou brisé par la discipline, voilà pour elle l'idéal d'ici-bas! Et dans un pareil monde,

qu'a-t-elle besoin, ô nymphes aimées, d'ajouter vos attraits aux grâces déjà trop éclatantes dont la nature l'a parée ? N'a-t-elle pas toujours trop de rayons au front, trop d'étincelles dans l'âme, pour ces sombres doctrines qui la condamnent à soutenir, contre la nature, une lutte le plus souvent stérile, au milieu des angoisses d'une lente agonie.

Ne croyez pas, Messieurs, que je me plaise à évoquer ces images tracées avec émotion. Nul, plus que moi, n'est pénétré de douleur, en voyant des esprits que j'aime à croire bien intentionnés, entraînés par je ne sais quelle fatalité de leur éducation. quelle déviation du sens intime, à conspirer contre la nature humaine, à comprimer ses plus nobles élans. Mais leurs teudances se propagent, autour de nous, par tous les moyens, et se dévoilent chaque jour avec plus d'imprudence. Elles revêtent, même, la forme la plus agressive dans les brochures passionnées dont nous sommes assaillis, et lorsque fatigués de tant de prétentions et de témérités, nous espérons trouver, enfin, des paroles de paix et de conciliation dans des pages où la mansuétude évangélique devrait seule trouver place, nous sommes obligés d'en détourner nos regards attristés, pour prévenir l'explosion de notre ressentiment, pour ne pas nous exposer à la tentation de venger nos pères des outrages qu'on prodigue à leur mémoire. Et je n'aurais pas le droit de défendre les principes qu'ils ont scellés de leur sang héroïque, de rappeler que ce sang circule

dans nos veines et d'affirmer qu'il faut compter avec lui !

Pour moi, Messieurs, en protestant avec fermeté contre ces tendances déplorables, j'obéis à ce sentiment intérieur que nul n'étouffe, sans se déconsidérer à ses propres yeux.

Oui, mon cœur, ma conscience, ma raison s'élèvent, avec force, contre ces théories funestes qui ne laissent à l'âme d'autre refuge que la sécheresse et l'intolérance, ou la résignation et le désespoir, au milieu de la servitude générale.

Oui, l'univers ne présente que le spectacle du chaos, la nature n'obéit qu'à des lois insensées, ou ces doctrines sont filles de l'erreur et du fanatisme.

Leur souffle, malgré sa violence, viendra expirer sans force au pied de ce phare inébranlable, du haut duquel la conscience humaine projette ses clartés pénétrantes.

Vous tous qui voulez vivre, et vous abreuver à la source de vérité, continuez à faire de l'étude la nourriture de votre esprit. Elle est comme la sève des plantes fortes et vigoureuses, et la tourmente n'emporte que les rameaux desséchés et les vieux troncs vermoulus



RÉPONSE

AU DISCOURS DE RÉCEPTION

De M. GUILLON

Par M. LENOEL, Directeur

(Séance du 27 Février 1868.)

MONSIEUR,

Appelé par la bienveillance de mes collègues à diriger leurs travaux pendant cette année, j'ai la mission de vous recevoir au milieu d'eux, mission dont je suis heureux, car elle a établi entre nous des relations qui ne sont pas seulement de bonne confraternité académique, mais mission délicate et difficile, parce qu'elle exige de moi, qui ne suis qu'un ami de la science, une réponse à un discours où se décèle une âme élevée, en même temps que sous un style sobre et élégant se dévoilent de fortes études.

Quand nous vous avons choisi, Monsieur, pour occuper ici la place laissée vacante par le départ de

M. de Marsilly, vous n'étiez nullement nn inconnu pour nous ; vous ne vous étiez pas seulement révélé par vos études et vos travaux comme ingénieur de la Compagnie du Nord, par cette construction récente d'une voie que la nature avait rendue difficile, de ces ponts aussi légers que solides, de ces tunnels, de ces viaducs de Boulogne, si remarquables comme œuvres d'art. Nous savions qu'à la science spéciale, si nécessaire à votre profession, vous joigniez des connaissances étendues dans toutes les branches du savoir humain, un esprit méthodique et clair, une plume accentuée et forte.

Déjà, au moment de l'élection du Conseil municipal, de nombreux suffrages étaient allés vous trouver, et, si, homme trop nouveau dans notre ville, vous n'avez pas été élu, ils ont témoigné combien étaient appréciés votre talent d'administrateur, votre aptitude à traiter toutes questions, surtout votre indépendance de caractère et d'idées.

Aujourd'hui, vous nous donnez une nouvelle preuve de cette indépendance qui vous distingue, en nous exposant avec un tact parfait et une réserve que votre rôle de récipiendaire explique et justifie, vos opinions sur toutes les questions qui divisent les hommes de notre époque.

Je ne puis parcourir après vous le vaste champ que dans votre esquisse rapide mais pourtant si attachante, vous avez fait passer devant nous ; mon insuffisance se ferait trop sentir, et d'ailleurs je

craindrais d'abuser de l'attention de mes collègues, quelque indulgents qu'ils soient pour moi. Certains points seulement me permettront d'entrer dans quelques considérations.

Comme tous les hommes de science vous avez étudié, avec une certaine prédilection, la doctrine d'Auguste Comte. Ce n'est que depuis les événements qui mirent fin à la république de 1848, que cette philosophie nouvelle, plus sociale et humanitaire, que métaphysique, prit un développement considérable. Un professeur de la Faculté des lettres de Paris signalait dernièrement la singulière influence que ces événements politiques ont exercé sur la pensée de notre temps. Il y eut là, évidemment, dans les idées, comme dans les gouvernements des peuples, un revirement soudain, un changement brusque d'opinion, qui ont détourné le cours naturel qu'aurait suivi vraisemblablement la pensée si elle eût continué à se développer dans un état normal. A cette époque, la philosophie, en France du moins, était spiritualiste, déiste, rationaliste ; elle fut refoulée par la réaction qui suspendit l'enseignement philosophique et exila des hommes comme Amédée Jacques. Mais, par un contre-coup tout naturel, et qu'il eût été facile de prévoir, en étouffant le rationalisme comme dangereux, on provoqua l'examen de toutes les doctrines, et bientôt on vit renaître tous les systèmes philosophiques dont on croyait s'être délivré. Un besoin inconnu et plus vif que jamais de

libre pensée se développa, comme pour réagir contre les institutions politiques. Au milieu de toutes les doctrines sensualistes, panthéistes, et idéalistes reprenant le combat avec des armes nouvelles, apparut et grandit le positivisme qui refusant d'examiner les questions que celles-ci paraissaient ne pouvoir résoudre, fuyant toute espèce de formule, n'acceptant que des faits démontrés, et n'ayant d'autre fin que la découverte de leurs lois, éleva la prétention de remplacer toutes les écoles. Défendu par un écrivain d'un immense savoir, et surgissant à une époque de critique, d'examen et de recherche, il réunit un grand nombre d'adeptes, surtout parmi les hommes que l'étude des sciences naturelles habitue à n'accepter comme vérités que les découvertes dues à l'observation et à l'expérience.

En effet de l'aveu des philosophes eux-mêmes, la philosophie a, de tout temps, été divisée en systèmes opposés, sans cesse reproduits; elle tourne éternellement dans le même cercle, sans jamais avancer, variant les expressions et les formes de ses hypothèses, mais conservant toujours le même fond. Aussi, bien des penseurs en sont-ils venus à déclarer la science impuissante en dehors des choses finies: Pour eux la métaphysique ne peut résoudre les problèmes qu'elle se propose. « Les limites du monde » fini sont celles de la science humaine, écrit » M. Guizot, jusqu'où elle peut s'étendre dans » ces vastes limites, nul ne saurait le dire.....

» Le monde fini seul est à sa portée, c'est le seul
» qu'elle puisse sonder..... l'homme porte en lui-
» même des notions et des ambitions qui s'étendent
» au delà, mais de cet ordre supérieur, il n'a que
» l'instinct et la perspective, il n'en a pas, il n'en
» peut avoir la science. ... L'esprit sait qu'il y a des
» espaces au delà de celui que les yeux parcourent ;
» mais les yeux n'y pénètrent pas. »

Mais les yeux n'y pénètrent pas ! C'est cette pensée qui a fait naître le positivisme. En effet, dit M. Littré, ce qui est au delà (du fini) est absolument inaccessible à l'esprit humain, mais il ajoute : inaccessible ne veut pas dire nul ou non existant.

Vous n'admettez pas, Monsieur, si j'ai bien saisi votre discours, que ces espaces matériels ou intellectuels, qui tiennent à nos connaissances positives par tant de liens, nous soient tout-à-fait inaccessibles ; et par ce côté, votre conception de la philosophie incline vers le spiritualisme moderne, tel du moins que le comprennent les philosophes les plus avancés de cette école. Vous ne rejetez pas, en effet, Monsieur, toute recherche dans l'ordre de l'absolu, et vous accordez de l'importance à l'abstraction, cette source féconde de tant de vérités. Les problèmes ardu de la métaphysique ne peuvent être évités, ils s'imposent ; il faut nécessairement les examiner, et tout homme intelligent fait cet examen avec les ressources que la nature et le travail ont mises à sa disposition ; qu'il l'aborde franchement dans le recueillement du

cabinet, ou que seulement il y jette un regard distrait par ses occupations de tous les jours, peu importe, il n'échappe pas à ces problèmes et s'en donne toujours une solution, ou, du moins, en accepte une.

Des préventions existent aujourd'hui, dans beaucoup de bons esprits, contre la métaphysique. Que les amis de l'indépendance de l'esprit humain le sachent bien, sacrifier la métaphysique, c'est sacrifier la philosophie tout entière ; c'est refuser à la pensée, non-seulement son plus noble droit, mais aussi celui qui fonde et consacre tous les autres. Mais, avec M. Saisset, avec M. Paul Janet, et bien d'autres philosophes contemporains, nous croyons comme vous, Monsieur, que cette étude ne peut être faite avec la conscience seule ; que rien ne saurait la soustraire à l'influence du développement des sciences. Pourrions-nous, en effet, supposer une planète qui, prenant conscience d'elle-même, se dirait indépendante et libre dans le ciel, croirait déterminer à elle-seule son cours et son orbite, ne se doutant ni de l'existence des autres planètes ni des lois des attractions qu'elle subit. Il n'en est pas autrement de la métaphysique, car avec elle se meuvent et sur elle régissent les autres sciences.

Vous avez encore raison, Monsieur, en faisant ressortir une autre erreur de la philosophie positive, quand elle nie le droit au profit du devoir. Comme vous, nous admirons sa maxime qui commande de *vivre uniquement pour autrui*, mais nous nous deman-

dons aussi si elle n'est pas trop exclusive. Cette maxime engendre la vertu, et, ce qui est plus rare et plus sublime, l'abandon de soi-même, l'abnégation, le sacrifice. Mais quand, descendant des hauteurs du monde moral, nous arrivons à la pratique de tous les jours, nous voyons bientôt que la notion du droit est aussi nécessaire que celle du devoir, qu'elle la domine même, et j'en trouverais facilement la preuve dans l'une des sciences les plus belles et les plus récentes, l'économie politique et sociale?

La justice, selon vous, découle de la solidarité humaine, et vous dites, Monsieur, que l'homme n'arrive à sa connaissance que pas à pas, à mesure que l'expérience et la réflexion la lui font découvrir. Permettez-moi de citer un exemple à l'appui de votre théorie: s'il est une question où le droit ne nous paraît pas douteux aujourd'hui, c'est certainement celle de l'esclavage, et pourtant l'humanité a-t-elle toujours aussi bien vu la vérité dans cette question capitale? La morale antique admettait l'esclavage; le moyen-âge reposait sur le servage, et dans les temps modernes on ne croyait pas faire mal en assujettissant à la servitude des hommes d'une race et d'une couleur différentes des nôtres. C'est une preuve bien singulière des variations et des progrès de la morale et de la justice à travers les âges. Et c'est l'honneur de chaque génération d'apporter à la morale une solution meilleure, et l'on pourrait ainsi marquer les con-

quêtes incessantes que fait faire l'idée de solidarité, condamnant le meurtre politique, détestant la guerre, et enfin, de nos jours, remplaçant la haine de l'étranger par le sentiment nouveau de l'humanité.

Vous êtes encore dans le vrai, Monsieur, quand, en parlant de la grande question de l'origine des espèces, qui divise les naturalistes, vous vous en rapportez exclusivement à ce que décideront les travaux d'hommes qui ne cherchent que la vérité. Vous n'êtes pas de cette école qui se croit obligée d'apporter des solutions certaines à tous les problèmes. Un esprit éclairé ne craint jamais d'affaiblir son autorité en avouant ses doutes. Nous comprenons le système en vertu duquel la vie serait apparue à la surface du globe, sous forme de monade, et se serait ensuite perfectionnée successivement par addition d'organes, jusqu'au point où nous la voyons aujourd'hui chez les êtres vivants qui occupent les plus hauts degrés de l'échelle animale ; c'est une hypothèse ingénieuse, qui paraît satisfaire l'esprit. Etant admis que les formes dépendent des milieux et de diverses autres circonstances, elle s'offre même avec quelque chose de séduisant. Je vais plus loin encore, quoique l'on ne doive pas mêler la métaphysique aux recherches scientifiques : ajoutez le principe de finalité au principe de sélection de Darwin, et à l'action des milieux de Lamarck, et cette théorie de la mutabilité des espèces est acceptée même de tout spiritualiste. Alors la puissance mys-

lérieuse qui dirige la société humaine dans la voie du progrès, a eu aussi une action incessante sur les êtres vivants qui se sont succédé à toutes les époques de l'existence du monde, a déterminé l'organisation, la forme, la durée de chacun de ces êtres, en raison de sa destinée dans l'ordre des choses dont il faisait ou fait encore partie. Le monde, disait dernièrement un philosophe, est comme un être organisé et vivant qui se développe conformément à une idée, et qui, de degré en degré, s'élève à l'accomplissement d'un idéal : chacun des degrés est amené non-seulement par celui qui le précède, mais encore par celui qui le suit ; il est, en quelque sorte, déterminé à l'avance par l'effet même qu'il doit atteindre ; c'est ainsi que nous voyons la nature s'élever de la matière brute à la vie, et de la vie au sentiment et à la pensée.

Mais ceci est une généralisation que la sagesse commande peut-être d'écarter de la discussion scientifique jusqu'à ce que des faits plus nombreux et plus certains aient été découverts. Ce que la science doit surtout chercher encore actuellement, c'est en vertu de quelles conditions apparaît la cellule ; comment elle se complique d'espèce en espèce ; ces conditions déterminantes, il faudrait les connaître, nous les ignorons encore, et ce n'est point dans notre esprit que nous les trouverons ; les travaux des expérimentateurs et des naturalistes amèneront celle découverte, si l'homme doit la connaître jamais.

Quoiqu'il en soit Monsieur, vous appelez justement

cette question *la plus grave* qui ait été soulevée dans les sciences. En 1810 on ne pensait pas ainsi en France, et quand notre compatriote Lamarck (1) s'empara de cette doctrine, et qu'il la développa dans un livre célèbre, il fut d'abord incompris, et vivement critiqué. Beaucoup ne virent dans la *zoologie philosophique* qu'une occasion de rendre ridicule un homme de génie, et même des savants illustres crurent être indulgents en pardonnant à Lamarck son système à cause de ses autres travaux. Mais depuis ! Quel changement s'est opéré chez les hommes de science ! l'étude de l'unité des règnes organiques était une de celles qui plaisaient au plus vaste génie des temps modernes, Goëthe, l'homme, qui, de l'aveu de tous les grands naturalistes du 19^m siècle, de l'aveu de Cuvier lui-même, de Geoffroy-St-Hilaire, et de Humboldt, a le mieux indiqué les voies nouvelles où l'histoire naturelle allait s'avancer à grands pas.

Aussi, le 2 août 1830, quand Goëthe apprend ce qui se passe en France ; ce n'est pas la révolution précipitant du trône Charles X, qui l'occupe, qui l'étonne, révolution pourtant qui excita tant d'enthousiasme chez les Allemands, non, il ne voit que la séance de l'Académie des sciences du 19 juillet, où Geoffroy St-Hilaire et Cuvier commencèrent leurs grandes discussions sur l'espèce. *Que pensez-vous,*

(1) Lamarck est né à Bazentin (Somme).

dit-il à son ami Eckerman, *du grand événement? Le volcan a fait explosion, tout est en flamme; ce n'est plus un débat à huis clos..... Geoffroy-St-Hilaire a pris en main la défense de la grande idée; maintenant je puis mourir. (1).*

Goëthe avait raison; la doctrine de l'Unité des règnes organiques était lancée dans le monde. Flourens, son adversaire, le constate lui-même; ce ne fut qu'en 1830, dit-il, ce ne fut que lorsqu'une lutte survenue entre deux illustres rivaux eut porté le débat devant l'Académie des sciences, que l'opinion publique comprit enfin tout ce qu'il y avait de puissance et de force dans cette idée.

Cette doctrine est bien loin d'être une conception nouvelle; des naturalistes anciens l'avaient entrevue et désignée: au moyen-âge, des savants s'en étaient emparés, mais l'insuffisance de leurs connaissances,

(1) La nouvelle de la révolution de juillet venait de parvenir à Weimar, le lundi 2 août 1830: toute cette ville était en mouvement. Eckerman alla chez Goëthe dans le cours de l'après-midi. « Eh bien! lui cria Goëthe en le voyant, que pensez-vous du grand événement? Le volcan a fait explosion; tout est en flamme, ce n'est plus un débat à huis clos. — C'est une terrible aventure, répondit Eckerman; mais dans des circonstances pareilles, avec un pareil ministère, pouvait-on attendre une autre fin que le renvoi de la famille royale? — Nous ne nous entendons pas, mon ami, dit Goëthe, je ne vous parle pas de ces gens-là. — Il s'agit pour moi de bien autre chose! je vous parle de la discussion si importante pour la science qui a éclaté publiquement entre Cuvier et Geoffroy-St-Hilaire, etc..... (Eckerman) »

et surtout le manque de liberté leur en avaient interdit une exposition complète. Il y a, en effet, des idées qui voyagent à travers l'histoire des sciences, et promènent, de siècle en siècle, leur variable fortune. Quand elles sont mûres, elles se réalisent tout-à-coup, l'occasion, l'imprévu, la volonté et même la résistance des hommes, tout alors leur vient en aide, tout concourt au but, et ce qui, la veille, semblait chimérique ou incompréhensible, devient simple le lendemain; c'est là le progrès.

Vous avez foi, Monsieur, dans le progrès, vous croyez à la perfectibilité humaine. Et ce n'est pas seulement dans les sciences que vous nous montrez l'esprit humain gagner tous les jours les hauteurs où il peut et doit atteindre, la littérature aussi suit la même marche ascendante, malgré les quelques difficultés qui, de temps en temps, semblent l'arrêter ou la retarder. Pour l'apprécier, il ne faut pas, dites-vous, comparer les bas fonds de la littérature du jour avec les sommités du 17^m siècle; il faut voir l'ensemble et le résultat des œuvres de l'esprit, et leurs rapports avec la société au milieu de laquelle ils ont été créés.

En effet, écrivait dernièrement un membre de l'Académie française, une nouvelle littérature commence, qui déjà remplace à peu près et bientôt remplacera entièrement l'âge classique; une littérature appropriée à notre temps et à nos mœurs, expression de la démocratie, mobile comme elle, violente dans

ses tableaux, hardie ou négligée dans les mots, plus soucieuse du succès actuel que de la renommée à venir, et se résignant de bonne grâce à vivre moins longtemps pourvu qu'elle vive davantage dans l'heure qui passe, féconde et inépuisable dans ses œuvres, capable de fournir à la consommation de tout un peuple, renouvelant sans cesse ses formes et essayant de toutes, voyant naître et mourir en un jour ses réputations les plus brillantes, mais aussi *riche, plus riche* peut-être en talents divers que tous les siècles qui l'ont précédée !

C'est un admirateur passionné des classiques qui le pense et qui ose le dire, M. de Sacy.

Faut-il se plaindre de ce nouveau rôle de la littérature, et lui en faire un crime ? n'est-elle pas faite avant tout pour être de son temps ?.... N'aurait-elle pas plus de services à rendre ? sont-ils si regrettables les siècles où la littérature n'était qu'un plaisir délicat, et les gens de lettres que les amuseurs du grand monde ? ne faut-il pas plutôt relever la littérature à ses propres yeux en lui montrant la grandeur de sa mission nouvelle ? Le but qui lui est proposé, n'est-ce pas l'émancipation d'une race entière d'hommes qui ne comptaient pas jusqu'ici dans la civilisation ? n'a-t-elle pas les derniers restes de la barbarie à dissiper, et tout un monde d'âmes et d'esprits à affranchir de l'ignorance ?

C'est le rôle qu'elle remplira, nous en avons la conviction, et vous en exprimez l'espoir, Monsieur,

avec énergie, dans la dernière partie de votre éloquent travail.

Il est toujours profitable et bon d'examiner, ainsi que vous venez de le faire, Monsieur, les problèmes qui sont posés dans notre temps ; On peut différer d'opinion avec vous sur les questions qui nous agitent, car tout le monde n'a pas le même point de vue, ou ne part pas des mêmes principes ; mais ce que personne ne refusera de reconnaître, c'est votre résolution de ne pas reculer devant les difficultés, votre honnêteté et votre franchise dans la discussion.

Les travaux des modernes ont déjà fait disparaître bien des dissidences ; du milieu de toutes les doctrines il s'est dégagé des vérités qui apparaissent actuellement, et qui remplacent des hypothèses admises autrefois. Si des erreurs sont encore inaperçues, et il doit en exister, ayons confiance dans les recherches et dans les réflexions des savants ; et surtout ne nous inquiétons pas s'ils s'égarent dans une fausse route ; ils s'en apercevront bientôt, et l'abandonneront pour prendre la bonne voie. Ne cherchent-ils pas sincèrement la vérité ? Aussi devons-nous faire effort pour développer la culture des sciences, des lettres et des arts, *afin de contrebalancer, au profit des aspirations intellectuelles,* comme vous le dites, Monsieur, en commençant, *les préoccupations matérielles qui assiègent et emportent notre époque ;* et c'est en cela surtout qu'une académie de province peut se rendre utile.

Vous offrez de vous vouer à cette noble entreprise et je prends acte de votre parole au nom de l'Académie. Elle se réjouit, soyez en certain, de voir un champion ardent et zélé de la vérité augmenter le nombre de ses membres ; et moi, Monsieur, je le répète, je suis heureux d'avoir été choisi pour vous faire accepter le compliment de bien-venue et de bonne confraternité que je vous adresse au nom de notre Compagnie.



COUP-D'ŒIL

SUR

QUELQUES QUESTIONS ACTUELLES

PAR M. MARTIAL ROUSSEL,

(Séance du 10 Avril 1868).



MESSIEURS,

La libre pensée, la science, tels sont aujourd'hui, dit-on, les deux drapeaux autour desquels doivent se ranger les hommes amis du progrès.

Tous nous voulons le progrès, tous nous voulons contribuer, dans la mesure de notre intelligence et de nos forces, au bien-être de nos semblables. Il ne saurait donc y avoir, entre nous, de dissentiment quant au but à atteindre. Tous, je le répète, nous voulons le progrès, c'est-à-dire l'obtention, par des voies régulières et sûres, de tout ce qui peut contribuer à l'amélioration morale et matérielle de l'homme, au développement des ressources qui peuvent assurer son bonheur.

La libre pensée et la philosophie nouvelle à laquelle elle a donné naissance, nous font de brillantes

promesses; en réalité, elles nous donnent peu. Elles prétendent, il est vrai, inspirer à l'homme un sentiment si élevé de sa dignité, qu'il suffise, à lui seul, pour le rendre maître absolu de lui-même, pour lui assurer les moyens de lutter, avec succès, contre les passions qui l'agitent, de les vaincre et de renverser tous les obstacles qui s'opposent à son bonheur. Elles lui offrent, pour cela, les divers systèmes que nous connaissons, et parmi lesquels chacun est libre de faire son choix.

Quant à la religion qui devrait, ce semble, les dominer tous, les éclairer de sa vive lumière, la libre pensée la met de côté, comme une chose surannée et, désormais, complètement inutile; ou si elle l'indique en passant, et la montre à ses adeptes, c'est dans un lointain si reculé, qu'il est bien clair, et pour elle et pour eux, que la Religion, bonne, peut-être, dans l'enfance des civilisations, est aujourd'hui tout-à-fait inutile,

En échange de la Religion, la libre pensée assure à l'homme le droit de tout voir, de tout entendre, de tout imaginer, de tout dire; sauf, pourtant, ce qu'ont vu, ce qu'ont entendu, ce qu'ont cru et dit les générations qui nous ont précédés.

Enfants, elles ont pu ajouter foi aux faits consignés dans l'histoire, suivre les leçons qu'elle leur donnait; pour nous, devenus hommes, l'histoire n'a rien à nous apprendre; nous n'avons à nous occuper ni des hommes, ni des choses du passé. Il y a, dans ce

passé, des savants illustres, des philosophes célèbres, des littérateurs distingués, nos maîtres en toutes choses; cela est possible, cela est vrai même. Ces hommes ont ajouté foi au récit des historiens sacrés et profanes qui leur racontaient la création du monde, ses développements, l'apparition de l'homme sur la terre, ses rapports avec le Créateur, la naissance des deux religions révélées, les prodiges qui ont précédé, accompagné et suivi l'établissement de ces deux religions, dont la seconde, celle de Jésus-Christ, n'est que le complément, la réalisation des figures de la première. Ils ont cru aux miracles semés autour de lui par l'Homme-Dieu, pour prouver sa divinité et la vérité de sa parole. Quelques uns même de ces hommes ont été témoins de ces prodiges, ou bien ils ont vécu si près des temps où ils ont été accomplis, qu'il n'est pas possible d'admettre qu'ils se soient trompés; leur témoignage ne saurait donc être révoqué en doute.

Tout cela est possible encore; mais nous ne devons pas oublier qu'ils appartenaient à ces temps que nous appelons l'enfance de l'humanité, et que nous, qui appartenons à son âge mûr, nous ne pouvons raisonnablement admettre ce qu'ils ont admis, croire ce qu'ils ont cru, penser ce qu'ils ont pensé. Débarassés des langes de l'enfance, en possession de la plénitude de nos facultés, ce n'est qu'à nous-mêmes, qu'à notre propre force, que nous devons demander secours et assistance; ce n'est qu'au foyer de nos

propres lumières que nous allumerons, désormais, le flambeau qui guidera nos pas.

Ce flambeau, c'est la Science. Grâce à elle, les ténèbres sont dissipés, tous ces mystères, par lesquels on se jouait de l'intelligence de l'homme, ont à jamais disparu. L'homme a véritablement conquis l'univers. La matière, l'espace, le temps, la nature tout entière sont asservis à ses lois. Rien ne saurait, désormais, se soustraire à sa puissance. Même dans l'ordre moral, la science exerce ses irrésistibles et généreux effets. « Qu'on en gémissé ou non, disait-il » il y a quelques mois, un écrivain illustre, la Foi s'en » est allée, la science, quoiqu'on en dise, la ruine. »

Voilà bien, Messieurs, le programme présenté de nos jours à la sanction de l'humanité. Qu'elle l'accepte; elle marche à grands pas dans la voie du progrès, elle assure à jamais sa prospérité et son bonheur.

Dans un remarquable discours, que quelques-uns d'entre vous ont vivement applaudi, notre honorable et nouveau collègue, M. Guillon, nous a exposé ses idées sur la situation présente de l'humanité, ses espérances sur l'avenir qui lui est réservé. Ces idées, ces espérances, rentrent, pour la plupart, dans le cadre du tableau que je viens d'avoir l'honneur de vous mettre sous les yeux.

Mon intention, vous le comprenez parfaitement, Messieurs, n'est pas de me livrer à l'examen, encore moins à la critique des opinions émises par notre

honorable collègue. Toutes les opinions, quand elles ont pour base la bonne foi et le désir d'être utile à ses semblables, sont respectables et doivent être respectées, même par ceux qui ne sauraient les partager. C'est la loi que je veux m'imposer et à laquelle, je l'espère, je saurai rester fidèle.

Toutefois, en puisant aux mêmes sources que notre honorable collègue, en cherchant comme lui, ce qui peut contribuer au bonheur de l'homme, à la sécurité, à la prospérité des sociétés modernes, qu'il me soit permis, Messieurs, avant de les abandonner pour jamais, si elles ne sont pas celles qui conduisent au but désiré, de jeter un dernier regard sur les voies qu'ont ouvertes et suivies les générations qui nous ont précédés.

Notre honorable collègue vous l'a dit, dans ce langage pittoresque et si plein de charmes, que vous n'avez point oublié : il ne cherche que la vérité, il l'appelle de tous ses vœux; elle est pour lui la chaste et pure fiancée à laquelle il tend les bras. Qu'elle vienne s'asseoir à son foyer, elle y sera la bien venue.

C'est aussi, Messieurs, la vérité que je cherche, c'est vers elle que s'élancent toutes mes aspirations, elle a toutes mes sympathies, toutes mes préférences; mais, plus heureux que notre honorable collègue, elle n'est plus pour moi, une simple fiancée, elle est plus qu'une épouse, elle est une mère chérie qui m'enveloppe de toutes ses sollicitudes maternelles, dont je suis heureux et fier de suivre et de proclamer les leçons.

Dans le discours par lequel il a inauguré son entrée parmi nous, M. Guillon a fait passer devant nos yeux les principales questions qui s'agitent aujourd'hui parmi les philosophes et les savants. Il nous a parlé des générations spontanées, de la transformation des espèces, de l'origine de l'homme, des abus de la religion de Jésus-Christ, des horreurs qu'elle a enfantées, de l'ignorance systématique dans laquelle elle plonge et retient les populations, du joug intolérable qu'elle fait peser sur l'humanité, des entraves qu'elle apporte au développement de la libre pensée, et de beaucoup d'autres choses encore que vous vous rappelez, et qu'il est inutile de reproduire ici. J'ajouterai cependant que quelques libres penseurs ont poussé plus loin encore l'énumération, et qu'ils ont été jusqu'à nier la possibilité du miracle.

Je n'ai pas, à coup sûr, la prétention de répondre à toutes ces questions, ni même d'en faire l'objet d'une étude sérieuse et approfondie. Qu'il me soit permis, cependant, de jeter un coup d'œil rapide sur chacune d'elles, et de dire ce que la science, le bon sens et mon amour sincère de la vérité, m'en ont appris.

Le miracle, dit-on, est impossible, on n'y croit plus. On n'y croit plus : la raison n'est pas bonne pour en démontrer l'impossibilité. Diderot disait : Quand tout Paris m'affirmerait qu'un mort est ressuscité, je ne le croirais pas. Qu'est-ce que cela prouve ? Non pas l'impossibilité du miracle, mais uniquement

l'incroyance de Diderot. Dans un livre qui a fait quelque bruit M. Renan disait aussi que les miracles étaient impossibles, et, par une étrange aberration il puisait les éléments de son histoire dans des auteurs dont il proclamait ainsi l'authenticité et la bonne foi historique, et ces auteurs, à chaque page de leurs livres, racontent les miracles opérés par le Sauveur. Il est vrai que M. Renan, ne prend, dans leurs ouvrages, que ce qui rentre dans le plan qu'il s'est tracé, et qu'il rejette, sans façon, ce qui ne lui convient pas. Il raisonne comme Diderot. Toute l'antiquité, le monde entier lui affirment la vérité des miracles de Jésus-Christ; comme son célèbre devancier, il nous répond qu'il n'y croit pas. Cette seconde réponse a exactement la valeur de la première. Pour qu'on puisse admettre la possibilité, la vérité du miracle, M. Renan nous trace un programme complet que doit accepter Dieu, l'auteur du miracle, s'il veut être cru de l'homme, sa chétive créature. Ce programme, vous le connaissez, je ne le rappellerai pas ici. Quel qu'il soit, je dis que si Dieu consentait à le réaliser, il ne convaincrerait pas ceux qui le lui proposent. Les Juifs, disaient aussi à Jésus-Christ qui allait mourir : Qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui, et Jésus-Christ, qui d'un seul mot, au moment de son arrestation, les avait tous jetés à la renverse, ne descendit pas de la croix, parce qu'il avait autre chose à y faire que de combattre l'endurcissement de quelques hommes or-

gueilleux qui, du reste, n'auraient pas cru plus à ce dernier miracle, qu'aux prodiges sans nombre dont ils avaient été précédemment les témoins.

Mais, à part la preuve historique et incontestable des miracles de l'Evangile, est-ce que, scientifiquement, le miracle est impossible? Oui. si le monde est une machine purement matérielle, qui se soit construite elle-même, qui se soit donné le mouvement, et qui doive marcher toujours sans jamais se déranger. Non, si une intelligence supérieure et toute puissante a présidé à la création, au magnifique agencement de l'univers. Il suffit de poser la question pour la résoudre et pour démontrer la possibilité du miracle. Le Créateur qui a, non-seulement établi ces lois générales que nous admirons et qui maintiennent si merveilleusement l'harmonie entre les diverses parties de ce vaste ensemble, mais encore qui veille, sans cesse, à leur exécution, peut évidemment, quand cela est utile à ses desseins, suspendre l'effet de ces lois générales, ralentir ou précipiter leur action. La science, que l'on invoque avec tant de confiance, n'est pas encore parvenue, que je sache, et ne parviendra jamais à nous montrer le point où doit s'arrêter la toute-puissance du Créateur, la limite que cette puissance ne saurait dépasser. Ce n'est donc pas la science qui nous dit que le miracle est impossible. Elle nous montre, au contraire, si nous l'interrogeons sincèrement, et sans parti pris, la main du Créateur traçant aux astres

qui roulent autour de nous, à la planète que nous habitons, ces orbites elliptiques dont ilss'écarteraient bientôt si elle ne les y retenait. Vous cherchez la transformation des espèces; sans cette main toute-puissante et toujours vigilante, vous auriez bientôt, non pas la transformation, mais la confusion de toutes les espèces. C'est ainsi que la science nous fait voir Dieu veillant constamment sur son œuvre, la dirigeant sans cesse. Qui donc, encore une fois, peut l'empêcher de la modifier? Rien, personne; donc le miracle, qui n'est autre chose que cette modification partielle et momentanée, peut et doit exister.

La question des générations spontanées sommeille, pour le moment, nous a dit M. Guillon. Peut-être pourrions-nous ajouter qu'elle est morte, que M. Pasteur lui a porté les derniers coups. Quoiqu'il en soit, qu'elle sommeille ou qu'elle soit morte, gardons-nous de l'éveiller, encore moins de la ressusciter. Passons à la transformation des espèces. A côté de cette question vient s'en placer une autre dont notre honorable collègue M. Herbert nous a également entretenus dans une de nos dernières séances; l'origine de l'homme. Ces deux questions qui, au premier coup-d'œil, paraissent n'avoir aucune analogie, se touchent ou plutôt n'en font qu'une, si l'on considère le but que se proposent les investigateurs qui les étudient. Disons-le franchement: la question concernant l'origine de l'homme, comme celle de la transformation des espèces, ont, surtout et avant tout,

pour objet de donner un démenti aux livres saints. Dans le désir immodéré d'atteindre ce but, les inventeurs des divers systèmes qui se sont produits, ne reculent devant aucune hypothèse, quelque hideuse, quelque dégradante qu'elle soit pour l'homme. Les uns le font descendre du singe, les autres classent l'homme parmi les animaux, et encore dans cette classification, ne lui donnent-ils pas le premier rang.

Quant au système qui fait de l'homme un descendant du singe, au moyen d'une transformation lente, absurde et complètement démentie par les faits, je me bornerai à vous faire remarquer, Messieurs, que la philosophie nouvelle, qui veut, avant tout, faire naître dans le cœur et l'esprit de l'homme le sentiment élevé de sa dignité, qui invoque ce sentiment, comme le plus puissant, comme l'unique moyen de porter l'homme à combattre ses passions, à lutter contre les entraînements du vice, à pratiquer toutes les vertus, tourne manifestement le dos au but qu'elle veut atteindre, quand, au lieu de lui montrer son origine divine, elle lui enseigne qu'il descend d'une brute ; que, comme elle, il doit vivre quelques années sur la terre pour disparaître définitivement et faire place à d'autres singes de son espèce,

Quant au rang que notre honorable collègue M. Herbet, veut assigner à l'homme dans la série des êtres créés, malgré la confiance que m'inspirent ses connaissances spéciales, et l'étude particulière et approfondie qu'il paraît avoir faite de la question, je

ne saurais admettre les conséquences auxquelles il est arrivé. Si l'anthropologie est l'étude de l'homme, si, par cette étude, on doit arriver à lui assigner sa place dans la création, il faut étudier l'homme vivant, l'homme tout entier, et non pas, comme prétend le faire M. Herbet, seulement son corps, seulement son cadavre. Ce ne serait plus là de l'anthropologie, mais simplement de l'anatomie. Et encore, Messieurs, l'étude bien faite, bien dirigée du cadavre de l'homme ne nous conduirait-elle pas à d'autres résultats que ceux qu'a obtenus notre honorable collègue ? L'examen anatomique du cadavre d'un animal ne nous montre-t-il que la structure de ce cadavre, ne nous apprend-t-il pas, en même temps, les habitudes, les mœurs, la manière de vivre de l'animal auquel il appartient ? Pourquoi n'en serait-il pas de même du corps de l'homme ? Est-ce que l'étude seule de sa main ne nous révèle rien de ses aptitudes particulières, rien de son intelligence ? Si cela est vrai, et après les magnifiques travaux de Cuvier, et les déductions vraiment merveilleuses auxquelles il est parvenu, personne, un savant moins qu'un autre, ne peut en douter ; l'examen attentif du corps de l'homme ne saurait donc nous permettre de le classer, purement et simplement, au rang des animaux. Rien ne presse d'ailleurs. Quelqu'utile quelque désirable qu'il soit, si toutefois cela est utile ou désirable, d'assigner à l'homme la place qu'il doit occuper dans la création, on peut, sans inconvénient,

différer encore, se donner le temps de l'étudier mieux. La science, la raison, le simple bon sens, nous disent qu'il ne saurait y avoir d'effets sans cause, et, tous les jours, nous avons sous les yeux des faits qui nous montrent chez l'homme le moral agissant, quelquefois d'une manière fondroyante, sur le physique. Où est la cause de ces effets, quelle en est la nature? comment ces deux choses, si différentes, agissent-elles l'une sur l'autre? Nous ne le savons pas. Cherchons-le donc, et quand nous aurons trouvé, d'une manière certaine, si nous devons les trouver jamais, les organes matériels qui servent d'intermédiaire, de trait d'union au moral et au physique, nous les comparerons aux organes similaires existant chez les animaux, si toutefois ils s'y rencontrent; nous en constateront la différence qui ne saurait manquer de se manifester, puisque les effets produits sont essentiellement différents, et alors, mais seulement alors, nous pourrons assigner à l'homme sa place dans la création. Jusques là, tous les raisonnements, toutes les déductions des savants ne seront que de vaines chimères. Ils persuaderont difficilement, par exemple, à la charmante et gracieuse parisienne, qu'il n'y a aucune différence entre elle et la hideuse femelle du singe.

Puisque j'en trouve ici l'occasion, permettez-moi, Messieurs, d'arrêter un instant votre attention sur une circonstance que j'ai déjà indiquée, et que je rencontre dans toutes les questions nouvelles qui, de

nos jours, agitent le monde scientifique. Je veux parler de cette facilité, ou, pour mieux dire, de ce dédain avec lequel on écarte les enseignements de l'histoire. Il semble vraiment que tout commence à nous, que nous avons tout découvert, que nos pères n'ont rien su, partant, qu'ils ne nous ont rien appris. On ne veut marcher, dit-on aujourd'hui, que le flambeau de la science à la main, et l'on oublie que l'histoire aussi est une science ; que, comme toutes les autres, elle a ses règles qui doivent être suivies, ses lois, à l'empire desquelles personne ne saurait se soustraire. Comment se fait-il, alors, qu'au lieu d'examiner, d'analyser les faits historiques, on les nie, ou mieux encore, on n'en tient aucun compte ? Les miracles, nous dit-on, sont impossibles, et pourtant l'histoire nous présente une foule de miracles qui ont eu pour témoins des populations entières. Les contemporains, adversaires des doctrines que ces miracles avaient pour objet de faire prévaloir, les ont attaqués par tous les moyens en leur pouvoir ; ils ont cherché à les expliquer, à les reproduire ; mais ils ne les ont pas niés. C'est à nous, hommes des temps modernes, qu'il était réservé d'attaquer les croyances dix-sept fois séculaires du monde entier, de proclamer l'impossibilité du miracle. Il est vrai que ceux qui nous affirment cette prétendue impossibilité se gardent bien de nous les démontrer, et cela par l'excellente raison que la science, sur laquelle ils prétendent faire reposer leur affirmation, ne saurait rien démontrer de semblable.

Les savants, qui recherchent avec tant de zèle, l'origine de l'homme, nous disent aussi, avec une bonne foi que je veux croire bien réelle, nous ne prétendons point que l'homme ne vienne pas d'un couple unique, nous n'en savons rien, nous cherchons. Comment, vous n'en savez rien ! Mais l'histoire vous dit d'où vient l'homme, en quel temps, comment et par qui il a été fait. Avant de chercher autre chose, avant surtout de hasarder cette honteuse hypothèse, que l'homme n'est qu'un animal, qu'il descend du singe, montrez-nous que l'origine que lui donne l'histoire n'est pas vraie, qu'elle est impossible ; c'est par là, évidemment, qu'il faut commencer. Tant que vous n'aurez pas démontré la fausseté, l'impossibilité de l'origine historique du genre humain, tant que, comme nous, vous resterez forcés d'en reconnaître la vérité, à quoi bon chercher autre chose ?

Cette discussion rappelle à mon souvenir le nom d'un homme que beaucoup d'entre nous ont connu et aimé, d'un collègue dont la science faisait, avec juste raison, autorité parmi nous, dont la réputation scientifique a franchi les limites de la sphère d'action de notre modeste Académie. Je veux parler de notre savant et regretté collègue M. Barbier. Dans une des dernières communications faites par lui à l'Académie, M. Barbier, non pas en cherchant l'origine de l'homme, remarquez bien la différence, mais en l'étudiant dans l'histoire, crut remarquer que le Créateur avait fait, d'abord de l'homme un simple

animal, et que, revenant ensuite sur son ouvrage, il lui avait donné l'âme et l'intelligence qui en font, un être tout-à-fait à part dans la création.

Je me rappelle, comme si cela se passait encore en ce moment, avec quelle hésitation, quelle timidité, ce savant, si fort et si sûr de lui-même, lorsqu'il marchait éclairé par le flambeau de la science, émettait cette proposition. Sous l'influence du respect qu'inspirait son âge et son autorité scientifique, l'Académie garda le silence, et je n'oublierai jamais le mécontentement qu'il en témoigna. Je l'entends encore nous dire, avec une certaine vivacité, ce n'est pas ainsi que les choses se passaient dans l'ancienne Académie. On ne se contentait pas d'écouter en silence, les communications faites par chacun ses membres, on les examinait, on les discutait. Evidemment, il appelait la discussion sur la proposition qu'il venait d'émettre. Cette discussion n'eut pas lieu par les raisons que j'ai indiquées plus haut, et peut-être aussi, par cette cause principale, que la proposition n'était pas admissible. En effet, Messieurs, les paroles de l'historien sacré ne sauraient la justifier. Dès les premiers mots de son récit, avant même la création de l'homme, il nous montre le Créateur exposant le plan, les prérogatives de son nouvel ouvrage. Dieu dit : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram, et præsit piscibus maris, et volatilibus cœli, universæque terræ, omnique reptili quod movetur in terra. Et creavit Deus hominem ad imaginem suam. Ad imaginem Dei creavit illum.*

Vous voyez, Messieurs, que j'avais raison de dire que la proposition de notre vénérable et savant collègue, M. Barbier, n'était pas admissible. Il n'y a, dans les paroles que vous venez d'entendre, soit avant, soit pendant la création de l'homme, aucune place pour la supposition qu'il croyait pouvoir admettre, que l'homme avait été créé, d'abord, comme un simple animal, On voit, du reste, comment cette pensée avait pu naître dans son esprit. Dans le second chapitre de la Genèse, Moïse revient sur la création de l'homme. Il précise les opérations du Créateur : *Formavit igitur, dit-il, Dominus Deus hominem de limo terræ, et inspiravit, in faciem ejus, spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem.* Ces dernières paroles n'ajoutent rien aux premières, quant à la nature de l'homme, qui, dès le premier moment, a bien été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Mais en voilà assez sur ce sujet. Que les savants cherchent, si cela les amuse, si l'homme descend d'un seul couple, ou s'il n'est qu'une brute perfectionnée, je ne vois pas trop à quoi cela peut être utile, en quoi leurs découvertes, s'il était possible qu'ils en fissent, contribueraient à leur bonheur et au bien de l'humanité.

Un reproche fait à la religion catholique, c'est d'avoir donné naissance à des abus odieux ; et, à cette occasion, on cite, à tout propos, et avec une certaine complaisance, les malheurs des guerres de religion, l'Inquisition et ses auto-da-fé, la St-Barthé-

lémy et ses massacres, enfin, tous les crimes commis au nom et sous le prétexte de la Religion.

Ces reproches méritent à peine une réponse. Ceux qui les font savent parfaitement celle qui leur convient. Ils savent très-bien que la Religion déplore amèrement ces excès, qu'elle les condamne positivement ; que si, dans des temps d'ignorance et de barbarie, des souverains, bien plus dans un intérêt politique que religieux, ont abusé de leur autorité, la Religion a toujours fait entendre sa voix pour condamner ces abus, et défendre le faible contre le fort, l'opprimé contre l'oppresseur. Au surplus, si dans quelques circonstances exceptionnelles et assez rares, non pas la Religion, mais les hommes chargés de la représenter, se sont laissé entraîner à des actes répréhensibles, c'est à eux seuls qu'en revient la responsabilité. La religion catholique est aujourd'hui ce qu'elle était à son origine. Elle souffre la persécution lorsqu'elle se présente, elle ne la fait souffrir à personne. Aujourd'hui, comme alors, elle a ses martyrs qui donnent généreusement et courageusement leur vie pour la défense de leur foi.

Mais, dit-on encore, la Religion s'oppose à l'instruction du peuple; elle le retient dans une ignorance, dont elle a besoin pour exercer plus sûrement son empire. Elle condamne l'étude des sciences, elle s'oppose à tout progrès.

Ceci, Messieurs, permettez-moi de vous le dire, est une vieille imputation, usée depuis longtemps,

et qu'il serait juste de ne plus répéter. Non-seulement la Religion ne s'oppose pas à l'instruction du peuple. mais encore elle l'appelle de tous ses vœux, elle l'encourage de tous ses efforts. Dans les temps de barbarie, elle a abrité, dans ses monastères, le flambeau des sciences et des lettres prêt à s'éteindre. Au moyen-âge, elle a donné naissance aux universités, toutes les écoles étaient son ouvrage. De notre temps, elle a fondé, et elle fonde, chaque jour, une foule d'institutions pour l'instruction des enfants des deux sexes, depuis les enfants du peuple jusqu'à ceux des classes les plus élevées. Parcourez les rues de nos grandes villes, et vous serez arrêtés, à chaque pas, par ces longues files d'enfants de tout âge, qui, sous la direction de maîtres ecclésiastiques, des Frères de la Doctrine chrétienne et de religieuses de divers ordres, reçoivent l'instruction appropriée à leurs besoins futurs. C'est aussi par là que commence le missionnaire catholique, en pénétrant au milieu des peuplades sauvages qu'il vient évangéliser et conquérir à la civilisation. Il fonde des écoles pour l'instruction des enfants. Quant à l'étude des sciences, quant au développement du progrès en toutes choses, la religion catholique n'a pour eux que des prédications. N'attaquez ni ses dogmes, ni sa morale. non-seulement elle ne s'opposera pas à l'étude des sciences et des arts, mais encore elle y portera ses enfants les plus dévoués, et c'est quelquefois de ce côté, que vous viendront aussi la lumière et les découvertes les plus précieuses.

Si ce que je viens de dire est vrai, et on ne peut guère en contester la vérité, la Religion ce semble, devrait se trouver à l'abri de tout reproche, bien plus elle devrait être l'objet de l'amour et de la reconnaissance de l'homme. Elle met le comble à ses bienfaits en lui offrant, dans son Evangile, ce code de toute civilisation, cette base inébranlable de la vraie fraternité, tout ce qui peut contribuer au bonheur de l'humanité. L'Evangile par ses préceptes et ses conseils, a prévenu et dépassé la philanthropie dans ses conceptions les plus humanitaires, dans ses combinaisons les plus ingénieuses. Elle apprend au riche, l'emploi qu'il doit faire de ses richesses, au pauvre, comment et pourquoi il doit accepter avec résignation, supporter avec courage les difficultés de sa position. Ces deux pivots de l'ordre social, la Religion les consolide et les assure plus et mieux que ne saurait le faire aucune institution purement humaine. Longtemps avant l'invention de la solidarité dont nous a parlé notre honorable collègue M. Guillon, l'Evangile prescrivait la charité, c'est-à-dire l'amour du prochain, poussé jusqu'à l'oubli de soi-même.

Un savant chrétien, un des prêtres de cette religion catholique si peu connue, et calomniée avec tant d'imprudences et de légèreté, disait, il y a quelques jours, au sein de l'Académie française, en parlant de l'avenir de notre beau pays :

» Si notre élan vers la justice et vers la liberté,



« toujours brisé depuis un siècle, mais toujours
« renaissant, veut triompher enfin, qu'il s'appuie
« tout entier sur l'Evangile, force fondamentale du
« monde nouveau. Alors, au lieu de diviser la force,
« de la tourner contre elle-même, et de nous
« détruire l'un par l'autre, nous saurons centupler
« la puissance commune par l'union, quand chaque
« effort, au lieu d'être brisé par un effort contraire,
« sera multiplié par la force de tous. »

Eh bien, Messieurs, je vous le demande, qui donc aujourd'hui, parmi les hommes qu'on est convenu d'appeler les hommes de progrès, suit ces conseils : qui donc lit l'Evangile et s'efforce d'en appliquer les principes ? Personne, peut-être. On repousse, on déchire ce livre admirable, mais on ne le connaît pas.

Le mal de l'homme c'est avant tout l'orgueil. Il ne veut rien devoir qu'à lui-même. C'est à son génie, c'est à l'étude des sciences qu'il s'adresse pour résoudre les problèmes qui se posent devant lui et qui l'arrêtent à chaque pas. Non-seulement il demande à la science les solutions qu'elle peut raisonnablement lui donner, mais encore il en exagère la puissance, et, comme je le disais, il n'y a qu'un instant, il prétend expliquer ou plutôt supprimer, par elle, des vérités que l'homme doit croire, mais que sur la terre, il ne lui sera pas donné de comprendre. C'est ainsi qu'on nous affirme que la science a tué la Foi.

Est-ce que cela est possible ? Est-ce que cela est vrai ? Non, évidemment non. Bien loin que la science

ait tué la foi, elle en démontre, au contraire, la nécessité. La science fait tous les jours de nouveaux progrès; et ses progrès, je l'espère, pour le bien de l'humanité, ne s'arrêteront pas de sitôt. Mais ses découvertes n'ont rien de commun avec les vérités de la Foi; rien, surtout, qui leur soit opposé. Ce sont des choses d'ordre tout différent, mais loin de se détruire, elles s'affirment. Les découvertes de la science, en nous montrant la sagesse infinie qui a présidé à la création et aux admirables harmonies de l'univers, prouvent l'existence de Dieu, mais elles ne nous disent, ni directement ni indirectement, ce qu'est Dieu. La science, en nous démontrant que la matière est incapable de vivre et de penser, prouve l'existence, la spiritualité de l'âme, mais elle ne nous dit pas, et ne nous dira jamais ce qu'est l'âme, comment elle se lie aux organes matériels de notre corps, comment elle leur donne le mouvement et la vie. Ces vérités sont du domaine de la Foi. Donc la science n'a pas tué la foi; je le dis encore une fois, elle en montre, au contraire, la nécessité. Elle nous met sous les yeux des vérités qui lui sont complètement inaccessibles et que la foi seule peut éclairer.

Il ne faut donc plus dire que la science a tué la foi. Au surplus, Messieurs, cette assertion n'a rien d'inquiétant. Ce ne sont pas les savants qui tiennent ce langage; ce sont, la plupart du temps des littérateurs, des faiseurs de romans, des écrivains de profession.

Avant de répondre à ces messieurs, on serait tenté de leur demander avec le poète de la satire :

« Mais vous, pour en parler, vous y connaissez-vous »

et cela, avec d'autant plus de raison, que les vrais savants; les Copernic, les Gallilée, les Képler, les Pascal, les Newton, les Leibnitz, et de nos jours, les Biot, les Poisson, les Cuvier, et mille autres, ne disent rien de semblable. Tous nous montrent la grandeur, la puissance, la sagesse infinie du Créateur, mais aucun d'eux ne s'avise de nous expliquer ce qu'il est, quelle est sa nature, ce que sont les choses spirituelles, ce qu'est notre âme. Ce sont là des vérités de la Foi, qu'ils confessent, qu'ils croient, et devant lesquelles ils abaissent la puissance de leur génie. Quelques-uns d'entre-eux, même, nous montrent que les découvertes modernes de la science s'accordent parfaitement avec les récits de la Bible, touchant la création du monde.

Je pourrais, Messieurs, vous mettre sous les yeux les noms des savants distingués qui, aujourd'hui même, combattent et réduisent à néant les doctrines désastreuses que l'on s'efforce si tristement de faire prévaloir parmi nous. Ils vous feraient voir l'inanité, l'absurdité des hypothèses, des Lamarck et des Darwin.

M^r Contejean, l'éminent professeur de la faculté des sciences de Poitiers, disait, il y a quelques jours à peine : « Qu'on me montre une seule espèce qui

» se soit transformée en une autre, et j'abandonne
» toutes mes convictions. »

MM. Quatrefages, Gratiolet, Hollard, vous montreraient la place qu'il convient d'assigner à l'homme dans la création.

Je laisse ce soin à d'autres plus habiles. Pour moi, Messieurs, revenant à l'idée qui me préoccupe, je me demande encore une fois si c'est bien sérieusement qu'on voudrait nous persuader que la religion catholique s'oppose au progrès des sciences. Elle combat les doctrines mensongères, destructives de toute société, mais elle accepte parfaitement la vapeur et l'électricité. Elle en proclame comme nous les merveilles et les bienfaits. Un grand nombre des découvertes scientifiques qui ont amené les heureuses applications qui en sont faites de nos jours, et dont nous sommes si justement fiers, sont dues, je l'ai déjà dit, pour une large part, à ses prêtres et à ses religieux. Il ne faut donc pas, en nous emparant du fruit de leurs travaux, les représenter comme les adversaires de progrès dont ils sont les premiers auteurs, Soyons justes pour tout le monde. Aimons sincèrement la vérité. Elle apparaît toujours à celui qui la cherche avec le désir sérieux de la rencontrer. Et puis il vient, pour l'homme, un temps où les illusions ne sont plus possibles. Tous les jours, nous avons sous les yeux ce spectacle vraiment étonnant de personnes, considérables par leurs lumières, leurs talents, et la position qu'elles occupent, qui se sont

dit aussi : Dieu n'existe pas, ou, s'il existe, il est inutile ; la science nous suffit, et qui, au moment suprême, déplorent leur aveuglement, reviennent à Dieu et lui demandent avec instance, de leur accorder ses récompenses, et de leur épargner ses châtimens. C'est ainsi que sont morts tous ces hommes, ces savants que je nommais tout-à-l'heure, c'est ainsi que mourront tous les hommes de quelque valeur qui vivent au milieu de nous ; c'est ainsi, laissez-moi l'espérer et le dire, que mourront nos adversaires eux-mêmes.

Gardons-nous donc, Messieurs, des promesses exagérées qui nous sont faites au nom de la science. Je disais, il y a plusieurs années déjà, en parlant des moyens de discussion employés par un célèbre ministre protestant, avec lequel j'ai eu l'honneur d'échanger quelques brochures : ils ne feront ni des hommes religieux, ni même des protestants, mais des incrédules et des impies. Je pourrais dire, aujourd'hui, à ces savants malavisés qui promettent aux hommes un bien-être qu'il sont impuissans à leur donner : en allumant dans le cœur de ceux qui vous écoutent, par des promesses mensongères, le feu des plus ardentes convoitises, vous ne les rendrez ni meilleurs, ni plus heureux.

Toutefois, Messieurs, je le reconnais, ce reproche ne saurait s'adresser à notre collègue M. Guillon. Non-seulement il n'allume pas, dans le cœur du pauvre, ces convoitises dont je parle, mais même il

lui refuse les secours que tout homme qui souffre peut et doit attendre de la charité de ses semblables; ou s'il les accepte, il les subit comme un mal nécessaires et inévitable.

Après nous avoir montré les calculs de la statistique établissant l'insuffisance absolue du revenu, et l'impossibilité d'en assurer à chacun la part rigoureusement nécessaire, après avoir blâmé l'assistance et critiqué toutes ses institutions, la seule chose qu'il laisse au pauvre, c'est, autant qu'il m'en souvient, on le droit au travail, ou le devoir, l'obligation de travailler.

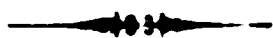
Si c'est le droit au travail, le problème reste tout entier, et je crains que sa solution ne se fasse attendre longtemps encore; si c'est le devoir, l'obligation de travailler, l'idée est meilleure, mais elle n'est pas nouvelle. Le précepte remonte à l'origine du monde. Dieu dit à Adam : *In sudore vultûs tuî vesceris pane.*



SUR L'USAGE DU TABAC

PAR M. LE DOCTEUR ALEXANDRE.

(Séance du 26 mars 1869).



MESSIEURS,

« *Faut-il fumer ?* » Tel est le titre d'un piquant mémoire que *la Revue britannique* du mois de mai 1868 a emprunté à *l'Atlantic Monthly*, revue américaine, mémoire que l'auteur, se disant fumeur corrigé, signe avec les seules initiales Th. L.

Je n'ai pu résister au désir de vous faire l'analyse et la critique tout à la fois de ce travail, pour payer ma dette réglementaire. Mais, me pardonnerez-vous, Messieurs, de venir vous parler du tabac pour la troisième fois ? J'ai osé l'espérer en considérant l'importance d'une question à laquelle s'appliquent de plus en plus les médecins et les gens de bien de toutes les nations qui ne s'aperçoivent que trop que les masses ont toujours, et en toutes choses, besoin de tutelle.

« Je me suis dit plus d'une fois (c'est l'auteur qui parle), que certaines gens avaient bien raison de fumer : ces manœuvres, par exemple, qui tra-

« vaillent de l'autre côté de la rue. Le métier n'a
 « rien de fort agréable dans la mauvaise saison,
 « quand, pour être à la besogne à sept heures du
 « matin, il faut se lever une heure avant le jour.
 « Je vois d'ici, (c'est à New-York que la scène se
 « passe) un ouvrier âgé qui demeure à quatre kilo-
 « mètres de l'édifice qu'il aide à construire. Il était
 « debout à cinq heures et demie pour déjeuner à
 « six ; à six heures et demie il a pris l'omnibus
 « pour venir en ville, emportant son diner dans une
 « gamelle de fer-blanc. A peu près vers le temps
 « que les plus diligents lecteurs de cette revue
 « commencent à songer qu'il ne serait pas mal à
 « propos de quitter le lit, le manœuvre monte à
 « l'échelle avec sa première charge de mortier. A
 « midi le premier coup de cloche de l'église St-
 « George, qui sonne avec une lenteur si remarqua-
 « ble, lui rend sa liberté, et il s'en va chercher sa
 « gamelle. Dans les journées très-froides, il a eu
 « soin de l'envelopper de sa veste pour empêcher
 « son diner de geler. Dans une journée moins rude
 « tous les manœuvres portent leurs gamelles dans
 « quelque coin bien abrité, exposé au soleil, pas
 « trop loin de la construction ; ils s'assoient sur de
 « belles planches, et font sans se presser leur repas
 « de viande froide et de pain. L'humble festin ter-
 « miné, notre manœuvre tire son noir brûle-gueule
 « pour fumer sa pipe de midi. Quelle jouissance !
 « Quel régal ! c'est une sorte de somnolence volon-

« taire, peut-être même une heure de vrai sommeil
« inconscient d'où il sort reposé pour porter sur son
« épaule pendant cinq autres heures le poids de
« l'auge. »

« Qui oserait refuser à ce pauvre homme ce luxe
« si peu coûteux ? Laissons-lui sa pipe : elle le con-
« sole surtout le soir dans son taudis dont l'air
« malsain est corrigé par la fumée qui empeste les
« appartements du riche. »

« Ce luxe unique de la pipe, dit encore l'auteur;
« sur le pied d'une dépense quotidienne de sept
« centimes environ, est l'heureux équivalent de
« toutes les richesses que l'or peut acheter. Vérité
« concevable pour qui fume ou a fumé, mais vérité
« après tout.... Tokai, Champagne, potage à la tor-
« tue, gibier et autres friandises ne valent point la
« pipe du pauvre manœuvre... »

Voilà, il me semble, le plaisir du fumeur bien analysé, bien compris dans la sensation agréable, qu'y trouve l'organe du goût d'abord, et dans ce doux repos, cette somnolence volontaire, provoqués par le tabac, repos, somnolence auxquels disposait déjà la fatigue. N'est-ce pas là ce que nous vous disions en 1857, dans une lecture contre l'abus du tabac ? Notons en passant que notre auteur n'est pas médecin, et que c'est le simple bon sens, sans l'aide de connaissances physiologiques, qui l'a conduit où nous sommes arrivé

Qui croirait maintenant qu'après s'être rendu si

facilement raison du plaisir que le manoeuvre éprouve à fumer, après s'être dit que « s'il y a un homme au monde qui soit autorisé à fumer, c'est notre vieil aide-maçon » et après s'être demandé s'il a raison de fumer, l'auteur répond par la négative, malgré toute la sympathie qu'il se sent pour lui ? Voici son raisonnement. « Un premier reproche à faire à sa pipe, c'est qu'elle tend à le rendre content de son sort. Ce contentement est une honte. Un homme jeune n'est point déshonoré pour porter une auge de maçon, car il est juste qu'un robuste garçon gagne sa vie en travaillant. Mais l'auge du maçon sied mal à un homme en cheveux gris. Quand nous voyons, n'importe où, dans la libre et vaste Amérique, un homme qui a dépassé la cinquantaine soulever un lourd fardeau ou subir n'importe quelle tâche salariée qui ne demande ni adresse ni intelligence, nous sommes persuadé d'avance qu'il doit y avoir contre lui vice ou paresse.... »

Et un peu plus loin : « L'usage de la pipe est une des choses qui distinguent le manoeuvre résigné à son sort, du manoeuvre qui aspire à passer apprenti maçon au printemps prochain. Voyez-vous là bas cet ambitieux qui lit après diner son numéro du *Sun*, au lieu de s'engourdir dans les nuages soporifiques de la pipe ? C'est lui peut-être qui soumissionnera un jour pour la construction d'un pont sur la rivière de l'Est, à peu près vers le même

« temps que son vieux camarade s'en ira au
« cimetière dans un cercueil de charité. »

Messieurs, quoique nous ayons dit, un jour ici même, en parlant de l'abus du tabac, que cet abus en diminuant peu à peu l'intelligence chez certains hommes pouvait les conduire à la misère, nous trouvons trop absolu le jugement de l'auteur à l'endroit du vieux manœuvre et de ses pareils. Il s'en faut de beaucoup que la misère chez les gens âgés soit toujours l'effet, comme il le dit, de quelque vice ou de la paresse. Vivre en société est-ce bien la condition naturelle de l'homme ? L'état social peut-il exister sans l'inégalité des conditions, c'est à dire sans la richesse, sans de grandes et petites fortunes, sans la pauvreté. sans la misère même ?

Non, puisqu'il n'en a jamais été autrement dans aucune société, de quelque temps et de quelque lieu qu'elle fut. La nature a donc dû dans ses prévisions, et nous voyons là quelque chose de providentiel, elle a dû inventer mille causes, et chaque jour elle en crée de nouvelles, pour faire des riches et des pauvres, pour faire des pauvres qui deviennent riches et des riches qui deviennent pauvres : et si l'on sait aujourd'hui fort bien que l'abrutissement par l'abus du tabac peut parfois être une cause qui conduit à la misère, il faut reconnaître qu'il en existe une foule d'autres. L'auteur le reconnaît lui-même un peu plus loin lorsqu'il dit : « Sans doute il y a des
« hommes vigoureux et entreprenants qui fument,

« des hommes lourds et sans initiative qui ne fument
« pas » etc. Mais voici sa conclusion. « Que si cet
« aide-maçon a tort de fumer, quel homme a raison
« de se livrer à pareille pratique ? » Nous n'irons
pas plus loin sans taxer notre écrivain d'exagération,
car encore une fois l'usage du tabac ne ruine pas
tout le monde, ni ne rabaisse l'intelligence chez tous
ceux qui le pratiquent. N'oublions pas ce que nous
disait l'auteur il n'y a qu'un instant, de douces et
peu coûteuses jouissances qu'y trouvent les pauvres
ouvriers. Et puis, Messieurs, pensons-y bien : un usage
qui s'est répandu si vite et si loin, qui dure depuis
plus de deux siècles, en augmentant au lieu de se
perdre, un tel usage a sa raison d'être, et il faut
traiter avec lui comme avec une puissance et non
comme avec un faible ennemi que l'on espérera
vaincre.

Nous sommes donc bien loin de dire avec l'auteur
que : « fumer est un crime de lèse civilisation, » et
vous penserez comme nous qu'il tombe encore dans
l'exagération lorsqu'il ajoute : « nous ne savons pas
« bien positivement si l'homme de l'avenir boira du
« vin ou s'il sera ennemi juré de tous les spiritueux :
« mais il est sûr qu'il ne fumera pas. Rien n'est
« plus certain ». Et sur quoi donc fonde-t-il un
pronostic si nettement articulé ? Il fonde, dit-il, son
« induction sur l'étude des précurseurs qui nous
« ont annoncé la venue de l'homme de l'avenir et
« dont le plus illustre est Goethe qui est peut-être

« (nous citons toujours) la plus parfaite ébauche de
« l'homme complet. Goethe a résisté jusqu'au bout
« aux séductions du poison, et c'est déjà quelque
« chose. Ce qui en dit bien plus, c'est qu'il ne serait
« pas resté le grand Goethe s'il avait fumé. Plus on
« l'observe de près, plus on vit intimement avec lui,
« et plus on achève de se persuader qu'entre un fu-
« meur et Goethe il y a tout un abîme. Autant
« imaginer Desdémone fumant une cigarette que
« Goethe un cigare à la bouche. Il tomberait aussitôt
« de son piédestal..... » Mais, mais, dirai-je à
l'auteur, Goethe s'est, sans aucun doute élevé bien
haut ; et pourtant il n'était pas encore si loin de la
terre qu'il n'ait cédé à quelque séduction.... Ce
n'est pas un reproche que nous faisons à sa mémoire.
« ni les écrits de Washington, ni ceux de Franklin,
« dit toujours l'auteur, ne sentent la pipe..... Les
« trois plus grands hommes de l'Amérique, Was-
« hington, Franklin et Jefferson n'ont sans doute
« jamais fumé. Deux américains célèbres, le docteur
« Nott, et John Quincy Adams, longtemps esclaves
« de la nicotiane, ont rompu avec elle et cessé de
« fumer. Ces noms peuvent être opposés à la
« liste des fumeurs illustres que nous donnions
« tantôt. »

En effet, quelques pages plus haut, l'auteur comptait parmi les fumeurs des hommes non seulement d'une condition assez relevée, comme des peintres, des sculpteurs, des rédacteurs, des pas-

teurs, mais encore des hommes plus ou moins célèbres, tels que Charles Dickens, l'historien Prescott, Byron, Milton, Locke, Raleigh, Addison, Bolingbroke, Burns, Scott, Campbell, etc, etc.... et encore des présidents des Etats-Unis, John Adams, John Quincy Adams, le général Jackson etc. etc... « Il est très-
 « probable, dit-il encore, que la majorité des
 « médecins et des chirurgiens des Etats-Unis,
 « au dessous de quarante ans, sont des fumeurs,
 « avec le remords de donner le mauvais exemple
 » aux étudiants qui en abusent. Cela du moins
 « s'explique, dit-il toujours : Les médecins qui
 « vivent de nos maladies ont un intérêt professionnel
 « à propager un vice qui les aggrave toutes. » Ah !
 Monsieur l'écrivain d'Amérique, vous n'eussiez pas
 dit cela si vous aviez su que des médecins de toutes
 les nations, et en grand nombre, ont écrit contre
 l'usage du tabac ! Mais, encore, Monsieur, que de
 contradictions vous eussiez évitées si vous aviez dis-
 tingué parmi les fumeurs ceux qui abusent et ceux
 qui usent sagement ; Vous auriez pu reconnaître que
 c'est dans ces derniers que peuvent se trouver vos
 hommes de distinction quoique fumeurs ; et que
 ceux qui abusent peuvent tomber dans la crapule et
 l'ivrognerie comme ceux qui abusent des spiritueux ;
 car, il y a vraiment aujourd'hui deux sortes d'ivro-
 gnerie ; celle par l'abus des spiritueux, et celle par
 l'abus du tabac, et ni dans l'une, ni dans l'autre le
 talent ne se rencontre plus.

Un autre reproche et bien grave encore que notre écrivain fait au tabac, c'est qu'il enlève et arrache les hommes à la société des dames ! Et là il n'a pas tort. « Clubs où les hommes s'entassent, dit-il, « diners où les hommes s'invitent exclusivement « entre eux, fuite des convives mâles au fumoir loin « de la compagnie des dames, n'est-ce pas le « cigare qui est responsable en première ligne de « ces abominations ?..... Pauvre pays et bien dégénéré, ajoute-t-il, que celui où les hommes « préférant faire bande à part, ne recherchent plus « la société des dames, ne voient plus là le charme « de l'existence !... »

On voit par ce langage que les choses se passent en Amérique comme chez nous.

Mais si je comprends bien l'auteur, les hommes qui se séparent des femmes, d'abord pour se livrer plus à leur aise à l'acte de fumer, s'en trouveraient éloignés ensuite peu-à-peu, mais d'une autre manière, par l'effet même du tabac. Ecoutez ce qu'il dit : « Un des effets les plus subtils et les plus mystérieux « du tabac sur les *mâles de l'espèce humaine* (ces « derniers mots sont soulignés dans *le mémoire*) est « de les désenchanter de la femme.... notre virilité « s'émousse dans ce qu'elle a de plus délicat. Si « nous ne devenons pas impuissants, nous tombons « dans une continuelle torpeur. Nous regardons « encore la femme avec une certaine curiosité, mais « sans enthousiasme, sans élévation, sans respect « de nous mêmes.... »

L'auteur semble attacher, et il a raison, une grande importance à ces effets du tabac qui éloignent l'homme de la femme. Citons encore : « Pour l'homme
« sain de corps et d'esprit (les fumeurs ne sont donc
« plus pour lui dans ces heureuses conditions !),
« pour l'homme sain de corps et d'esprit, la femme
« conserve toujours un attrait mystérieux et
« romanesque ; il ne l'interprète pas littéralement.
« La femme de son côté s'efforce toujours de rester
« un poème ; elle ne se lasse jamais de donner de
« nouvelles éditions de sa personne et de varier la
« reliure. A moins d'être abattue et découragée sans
« retour par la misère ou par une superstition aveugle
« et étroite, elle ne renonce point à son rêve qui est
« de plaire et de charmer. C'est dans ce but que, sans
« trop savoir pourquoi, elle répare ou rafraîchit ses
« vieilles toilettes, ou se drape dans les plis d'une
« robe fraîche toujours nouvelle et attrayante. Un
« homme de mœurs honnêtes (ce serait à croire que
« pour l'auteur quiconque fume n'en est plus là)
« sympathise avec cette innocente coquetterie et
« subit volontiers un charme sans cesse renaissant.
« N'y avez-vous jamais cédé, ô vieux fumeurs,
« (vous savez Messieurs que c'est l'auteur qui parle)
« n'y avez vous jamais cédé, ô vieux fumeurs, quand,
« après avoir épuisé le chapitre des railleries et des
« épigrammes banales, vous jetiez enfin votre
« cigare pour aller rejoindre les dames, que vous
« les voyiez ou élégamment parées traverser les

« salons dans toute leur grâce, aux feux des
 « lumières, ou réunies en groupes éblouissants ? Ne
 « vous aperceviez-vous pas que vous veniez de
 « traiter prosaïquement un sujet tout poétique ? Ne
 « sentez-vous donc plus combien vous vous dégradez
 « en vous plongeant dans un hébêtement sensuel, au
 « lieu de revenir prendre votre place dans cette
 « sphère enchantée ? » Il y a bien dans tout ce pathos
 un peu d'exagération n'est-ce pas, Messieurs ?
 Quoiqu'en dise l'auteur qui s'en défend quelques
 lignes plus bas ?

Le fumeur perdrait aussi plus ou moins, selon lui, le goût de la propreté, et, pour faire mieux ressortir ce défaut, il met en parallèle l'aspect d'une chambre de garçon où l'on vient de fumer et où il y a beaucoup de désordre et des crachoirs à demi pleins, avec la chambre d'une jeune vierge qu'elle a laissée même en désordre, où il n'y a cependant rien de terni, rien de flétri, où le satin, les gants, le sac à ouvrage, sont pleins de fraîcheur et semblent dire : *j'appartiens à une femme bien née.*

Suivrons-nous l'auteur dans d'autres exagérations quand il dit, par exemple, que l'habitude de fumer émousse le sentiment des égards qu'on doit aux autres; quand il rappelle cette formule en quelques mots, d'Horace Greeley : « Dès qu'un homme se met
 « à fumer, ce n'est plus un homme, c'est un pour-
 « ceau, c'est à dire un animal mal-propre et un
 « animal qui ne se gêne pour personne. » L'exagé-

ration nous semble patente ici encore , car ces hideuses peintures ne vont pas au commun des fumeurs, mais à ceux que plus haut nous appelions les ivrognes du tabac. Un exemple pourtant qui vient à l'appui de ce que l'auteur avance.

Un jeune voyageur, annonçant par sa mise et son ton l'aisance et la bonne compagnie, monte en wagon où nous étions déjà placés, une autre personne et moi. Le jeune voyageur, après nous avoir demandé si la fumée de tabac nous gênait, se mit à fumer dans une grosse pipe de luxe, et cela depuis Amiens jusqu'à la station de Breteuil. Il fumait d'abord doucement, proprement, paraissant se plaire à voir la fumée sortir de sa bouche en bouffées bien arrondies qu'éclairait un beau rayon de soleil. Il prenait part à la conversation et crachait par la portière. Mais à mesure que le narcotique faisait son effet, le fumeur s'appesantissait ; il ne nous parlait plus ; il ne crachait plus par la portière, mais bien dans l'intérieur de la voiture, sur de belles peaux d'animaux garnissant le plancher, et qui, par leur état de propreté, de confort, semblaient attendre quelques égards. Ah bien oui ! des égards ! il n'y en avait plus ni pour les personnes, ni pour les choses. Enfin le fumeur, complètement assoupi, offrait un visage dont les traits pendants et immobiles avaient quelque chose de l'ivresse. Ce jeune et beau fumeur, pendant une heure qu'il passa près de nous, me donna l'occasion d'une petite étude clinique que je viens d'essayer de refaire devant vous.

Mais depuis quelques pages déjà nous taxons l'auteur d'exagération. Exagérer n'est autre chose que de grossir dans la pensée et par l'expression ce qui existe. Reconnaissons donc qu'il y a en petit, chez tous les fumeurs, même chez ceux qui se piquent de propreté, quelque chose de ce que notre écrivain leur reproche avec hyperbole. Ainsi, le fumeur le plus soigneux porte presque toujours avec lui, et toujours à son insu, l'odeur du tabac. C'est l'haleine qui l'exhale ; ce sont les doigts qui en sont imprégnés ; c'est tout le vêtement qui, s'en trouvant pénétré, entretient autour de lui une petite atmosphère de tabagie qui le suit partout et permettrait de le suivre à la piste. Cette odeur frappe déjà les sens les moins délicats ; mais quand le fumeur la porte avec lui dans un appartement qui, comme le boudoir dont il est question plus haut, est rempli de l'air pur et suave qui entoure la femme bien élevée, elle peut alors devenir quelque chose d'incommode tout le temps que dure la visite, et même se prolonger encore quelque temps après. On peut comprendre facilement que des hommes, par ces seules causes, s'abstiennent de fumer. J'ai dans l'esprit, mais comme un souvenir bien vague, qu'une société de jeunes gens d'élite de Paris, qui trouvaient leur mot de ralliement dans *le Figaro*, journal littéraire de cette époque, avaient pris entre eux l'engagement sérieux de ne jamais fumer, afin de n'être exposés à aucun des inconvénients, (notre auteur

aurait dit : des saletés) qu'entraîne cet usage. Ont-ils réussi, ces jeunes hommes dans leur noble projet ? Je n'en entendis jamais parler ; et si leur société existe encore aujourd'hui que la vie sans la pipe ne paraît pas possible, elle doit être bien restreinte et former une bien petite église. J'ai appris récemment qu'à Paris il s'était formé une société du même genre, tendant au même but, et dont les associés sont pris dans la meilleure compagnie.

Mais l'auteur du mémoire exagère-t-il encore quand il dit qu'un des pires effets du tabac est de nous rendre insensibles à bien des ennuis, et de nous faire supporter ce que nous devrions combattre et vaincre ? « Les despotes et les tyrans, ajoute-t-il, « ont bien tort de changer la consommation du tabac « en un monopole lucratif : ils feraient bien mieux « de le distribuer pour rien, à titre de drogue qui « dispose un peuple à subir tous les jougs. »

Vous voyez, Messieurs, que l'auteur américain se rencontre cette fois avec le docteur Libermann dont nous avons analysé ici le travail sur les fumeurs d'opium, qu'il avait étudiés en Chine. Permettez-nous de rappeler nos paroles à ce sujet. « C'est ainsi, « disions-nous, que l'usage abusif de l'opium, en « dégradant les individus, a évidemment abâtardi la « nation chinoise, à ce point, qu'elle sera un jour ou « l'autre la proie de quelque conquérant. C'est ainsi « ajoutions-nous, (et ne peut-on pas le craindre ?) « que l'usage abusif du tabac, dont les effets nuisibles

« sont çà et là si bien constatés, sans avoir de
« conséquences aussi immédiatement désastreuses
« sur la plupart des peuples actuels, que protège
« d'ailleurs une vie luxuriante ; c'est ainsi, que cet
« abus, se généralisant de plus en plus doit néanmoins
« faire quelque tort à la richesse intellectuelle de
« ces peuples, et pourrait devenir aussi pour eux, à
« la longue, une cause de dégénération. »

(Extrait des Mémoires, de l'Académie de l'année
1865.)

Revenons au mémoire américain où nous trouvons
aussi la question d'argent. L'auteur estime que l'on
brûle du tabac annuellement, dans le monde connu,
pour cinq cent millions de dollars, ou deux milliards
six cent soixante dix millions de francs. Cinq cent
millions de dollars ! dit-il, pour un caprice pernicieux !
« Et toute cette inqualifiable dépense jetée aux
« vents, dit-il avec humeur, est prise sur l'épargne
« de l'humanité, sur le fonds précieux qui doit
« subvenir aux progrès et à la diffusion de la
« civilisation..... quand de honteuses allocations,
« mesquines, précaires, sont dispensées d'une main
« avare aux meilleures institutions.... quand, dans
« les villes, chaque homme n'a pas assez d'air, ni
« assez d'espace ; quand les institutions enseignantes
« sont dans de mauvaises conditions, les classes mal
« ventilées, les professeurs mal rétribués, quand les
« théâtres sont languissants, quand les bons livres
« qui peuvent faire de bons citoyens ne se vendent
« pas faute d'encouragements,... etc. etc. »

L'auteur, sans doute, après avoir espéré convaincre ses lecteurs, leur donne les moyens de ne plus fumer. Y renoncer n'est pas difficile pour le plus grand nombre, les sept dixièmes qui pourraient rompre brusquement avec cette habitude. Aux autres il conseille d'y employer le temps, une année, deux années. Voici, pour lui-même, comment il s'y prit :

« Aux heures où je fumais d'habitude, dit-il, c'est
« à dire quatre fois par jour, je pris d'abord un grand
« verre de whiskey et d'eau. Ce fut l'affaire de deux
« jours. Dès le troisième, je ne bus plus que trois
« fois et deux fois le quatrième. Pendant la semaine
« suivante, je bus un peu de whiskey, une fois dans
« la journée, quand la tentation devenait dangereuse,
« généralement après le déjeuner. Avant la fin de la
« bouteille j'avais oublié pipe et liqueur, et je n'ai
« plus eu envie d'y revenir. Je fumais pourtant
« depuis trente ans. »

« Je crois avoir prouvé, dit l'auteur en finissant,
« qu'on ne gagne rien à fumer. Quant à moi, dit-il
« encore, je me trouve bien d'y avoir renoncé. Je
« me porte mieux ; je me sens plus dispos ; j'ai
« meilleure opinion de moi-même. Ma chambre est
« plus propre. Le mauvais air de nos théâtres et
« autres lieux publics me dégoûte davantage, mais il
« m'éprouve moins. Bref, je suis plus content de
« moi physiquement et moralement. Fumer est donc
« une chose sans profit. Cesser de fumer est donc
« une économie très-profitable »

Ces derniers mots de l'auteur, Messieurs, je les ai entendu dire par plus d'un fumeur corrigé.

Pour nous, qui ne voyons pas le mal si grand que le fait le mémoire, nous n'aspirons pas à déraciner l'usage du tabac ; nous voudrions seulement le modérer en en signalant les abus. Et c'est dans cette intention que nous verrions avec bonheur sortir une loi qui interdirait l'usage de la pipe aux tout jeunes gens et surtout aux enfants. Il y a déjà en Suisse des défenses administratives à ce sujet. Je lis dans le *Petit-Journal* du 31 octobre 1868 ce qui suit :

Le gouvernement du haut Unterwald, « se référant
« à une ordonnance rendue auparavant, a fait
« interdire l'usage du tabac à fumer et à priser aux
« ressortissants du canton qui n'auraient pas atteint
« leur dix-huitième année, et cela sous peine
« d'amende pour les contrevenants, ou de la prison
« pour ceux qui ne pourront payer. »

Si beaucoup de médecins ont pu arriver par le raisonnement à croire que les enfants dont le système nerveux prédomine ordinairement sur les autres systèmes, sont, par cela même, plus exposés à ressentir les mauvais et dangereux effets du tabac, le fait est démontré par l'observation et la pratique de chaque jour. M. le docteur Decaisne, que nous avons déjà cité dans un précédent mémoire, pour ses études sur l'usage du tabac, a donné à *la Gazette des hôpitaux* du 30 juin 1868, un autre travail sur le même sujet. Ayant eu l'occasion d'observer trente huit enfants

de 9 à 15 ans, faisant un usage plus ou moins grand du tabac à fumer, il rapporte les effets sensibles qu'il a notés chez 27 de ces enfants. Voici les conclusions de son travail :

« 1° Quoique difficiles à apprécier chez tous les sujets, les effets pernicioeux du tabac à fumer sur les enfants sont incontestables.

« 2° L'usage, même restreint, du tabac à fumer chez les enfants amène souvent des altérations du sang et les principaux symptômes de la choro-anémie : la pâleur du visage, l'amaigrissement, le bruit de souffle aux carotides, les palpitations du cœur, la diminution de la quantité normale des globules sanguins, les difficultés de la digestion, etc.

« 3° Le traitement ordinaire de la choro-anémie ne produit en général aucun effet tant que l'habitude persiste.

« 4° Les enfants qui fument accusent en général une certaine paresse de l'intelligence et un goût plus ou moins prononcé pour les boissons fortes.

« 5° Chez les enfants qui cessent de fumer, et qui
« ne sont atteints d'aucune lésion organique, les
« désordres de l'économie que nous venons de signaler
« disparaissant souvent très promptement et presque
« toujours sans laisser aucune trace. »

Messieurs, les points les plus saillants de cette lecture sont :

1° Que l'auteur du mémoire ayant pour titre *faut-il fumer?* sans être médecin, sans être aidé par

les connaissances physiologiques et pathologiques, se rend parfaitement compte du plaisir que goûte le fumeur, et comprend les mauvais effets de l'usage du tabac ;

2° Qu'il exagère les effets pernicioeux de cette substance, en les croyant beaucoup plus fréquents qu'ils ne sont en effet ;

3° Que, par conséquent, il se trompe en regardant comme voués fatalement à l'abaissement de l'intelligence et à la ruine ceux qui se livrent à cette pratique ;

4° Que, sur ce dernier point, il se met en contradiction avec lui-même quand il cite une foule d'hommes qui, quoique fumeurs, se sont illustrés dans les arts, dans la littérature et dans la direction des affaires soit politiques, soit commerciales ;

5° Qu'il a raison quand il reproche au tabac d'enlever les hommes à la société des dames ; et peut-être l'a-t-il encore quand il lui reproche d'être parfois antiaphrodisiaque ;

6° Mais il l'a certainement quand il le taxe de faire perdre le goût de la propreté ;

7° Qu'il l'a encore quand, en lui reprochant d'amollir les caractères, il peut selon lui faire beau jeu aux tyrans qui voudraient usurper le pouvoir ;

8° Qu'il agit sagement en faisant ressortir, en la déplorant, la dépense de tant de millions par l'usage du tabac, argent dont il est tant besoin pour améliorer le sort des sociétés ;

9° Que les conseils donnés par l'auteur aux fumeurs, pour se guérir de cette habitude, sont fort sages et faciles à suivre ;

10° Que, de notre côté, tout en voyant le mal, mais le voyant moins grand que ne le fait l'auteur, et n'espérant pas comme lui déraciner un usage qui, datant de plus de deux siècles, est devenu si général, nous chercherions des moyens de le modérer, soit par de sages avis qui en feraient connaître les dangers ; soit en l'interdisant aux enfants et aux jeunes gens âgés de moins de dix huit ans, par des lois ou des règlements administratifs comme on le fait déjà en Suisse ;

11° Que la nocuité du tabac pour les enfants surtout, déjà soupçonnée par la théorie, est enfin pratiquement démontrée par les observations du docteur Decaisne.

NOTICE

Sur M. SIVORI et sur M^{me} SONTAG, comtesse Rossi,

PAR M. JULES DENEUX,

(Séance du 14 Mai 1869).



MESSIEURS,

Permettez-moi, en commençant, de rappeler à vos souvenirs le travail que j'ai entrepris et qui a fait, jusqu'à présent, l'objet de mes précédentes lectures, c'est-à-dire la biographie, d'après Fétis, des artistes que nous avons entendus à Amiens, l'appréciation que nous avons faite de leur talent, et les particularités qui ont signalé leur présence parmi nous.

Mes derniers mots ont été consacrés au célèbre violoncelliste Servais qu'une mort prématurée a ravi à notre admiration. Je poursuis, aujourd'hui, par la biographie d'un artiste qui est, comme Servais, une des plus grandes et des plus complètes personnifications de l'art musical. Je veux parler de Sivori, le violoniste phénoménal, l'élève préféré de Paganini.

Sivori (Ernest-Camille), est né à Gènes, le 6 juin

1817. Une particularité assez étrange et qui pourrait, pour les amateurs du surnaturel, expliquer la rare aptitude du grand artiste, présida à sa naissance. Sa mère était enceinte de lui lorsqu'elle entendit Paganini au théâtre de Sant-Angostino ; l'émotion profonde qu'elle en éprouva hâta la naissance de son fils : le lendemain de ce concert elle donna le jour à Camille.

Sivori n'était âgé que de cinq ans lorsqu'il commença l'étude de la musique sur un petit violon qu'on lui avait donné.

A 6 ans, Costa, artiste de l'ancienne école classique de l'Italie, lui donna des leçons régulières de violon et lui fit faire de rapides progrès.

Paganini eut occasion d'entendre le jeune violoniste, et reconnaissant en lui des dispositions extraordinaires, lui donna aussi des leçons et composa même pour lui des sonates avec accompagnement de guitare, d'alto et de violoncelle. La guitare était alors en grand honneur, et Paganini lui-même accompagnait, sur cet instrument, son jeune élève. Sivori s'est toujours depuis proposé pour modèle la manière du grand violoniste génois dont il est aujourd'hui le plus habile imitateur.

Arrivé à Paris, en 1827, le virtuose enfant, alors âgé de dix ans, joua dans plusieurs concerts et y fit admirer sa précoce dextérité et le brio de son jeu.

Sivori est peut-être de tous les artistes celui qui a le plus parcouru le monde au bruit des applaudissements.

Nous ne le suivrons pas dans ses excursions en Europe, en Amérique, mais nous constaterons que l'éclat de ses succès n'y est pas encore affaibli dans le souvenir des artistes et des amateurs. Dans certaines villes l'admiration des habitants alla jusqu'à joncher de fleurs le passage de l'artiste au retour de ses concerts.

La Société des concerts du Conservatoire de Paris décerna à Sivori une médaille d'honneur en souvenir de l'impression qu'il produisit, en 1843, dans un concert où il exécuta la première partie d'un concerto de sa composition.

Les aventures, pas plus que les succès, ne manquèrent au célèbre artiste, dans sa longue et brillante carrière, et plusieurs d'entre elles lui firent courir de sérieux dangers. Dans l'Amérique du Sud, en traversant l'isthme de Panama, il eut à franchir un fleuve dans une barque conduite par quatre nègres.

L'idée d'essayer l'effet de sa musique sur ses rameurs lui étant venue, il tira son violon de l'étui et se mit à improviser. A l'instant même l'émotion de ces hommes fut si vive, qu'ils poussèrent des cris féroces. Prenant l'artiste pour un sorcier, il se disposèrent à le jeter dans la rivière : la musique faillit devenir fatale à Sivori, et ce ne fut pas sans peine et seulement à l'aide d'une distribution de cigares et d'eau-de-vie, qu'il parvint à les calmer.

Sivori parcourut le Pérou et le Chili, traversant les déserts à cheval, armé d'un fusil, et toujours

accompagné de son merveilleux instrument. A peine remis des atteintes de la fièvre jaune qui l'avait saisi à Rio-Janeiro, il se rend à Buenos-Ayres, et enfin, après huit années d'absence et de cruels labeurs, l'ardent désir qu'il éprouvait de revoir sa famille et sa patrie le ramena à Gènes en 1850. Les richesses qu'il avait amassées dans ses lointaines pérégrinations lui composaient une véritable fortune. Malheureusement il se laissa persuader de placer tout ce qu'il possédait dans une affaire industrielle dirigée par son frère. L'entreprise ne réussit pas, et, de tout son capital, il sauva à peine la huitième partie. Après cet échec, ses projets de repos durent être abandonnés, et l'artiste fut obligé de recommencer sa carrière de virtuose.

Ce fut alors vers l'Angleterre qu'il se dirigea. Après un assez long séjour il la quitta pour aller parcourir la Suisse, et, ce fut sur la route de Genève qu'un malheur vint le frapper encore. La voiture qui le conduisait versa et l'artiste eut le poignet fracturé. Sivori m'a raconté les divers incidents de cette catastrophe si terrible pour lui, et, en les relatant, il tremblait encore d'émotion, car il s'était cru perdu et regardait sa carrière artistique comme finie à jamais. Heureusement il tomba entre les mains d'un praticien habile qui le traita si bien, qu'un mois suffit pour lui faire retrouver l'usage de son bras et la souplesse de sa main.

Deux mois après le violon de Sivori charmait les

habitants des treize cantons. Ses pérégrinations recommencèrent avec plus d'ardeur que jamais, et nous ne saurions énumérer ici tous les concerts que l'artiste donna dans les années suivantes.

Malgré ses absences prolongées hors de France, nous avons pu profiter de quelques uns de ses séjours à Paris, et obtenir cinq fois son concours dans nos concerts depuis 1855.

L'effet que Sivori a produit chez nous est encore dans le souvenir de tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre. Rappelons ici le ravissant concerto de Paganini, *la Clochette* ; la grande fantaisie sur *Lucie* ; le merveilleux *Carnaval de Venise*, la fantaisie sur *Norma* ; la prière de *Moïse* sur la quatrième corde ; le morceau si étincelant d'esprit et de brio d'un *Ballo in Maschera* , et enfin la brillante fantaisie sur le *Trouvère* ; tour à tour exécutés dans nos fêtes musicales. Ce fut dans notre concert du 18 avril 1866, en compagnie de l'illustre ténor Fraschini, que Sivori obtint chez nous un de ses plus beaux succès ; l'admiration de l'auditoire se manifesta alors par des applaudissements, des acclamations et des rappels successifs qui lui ont prouvé combien étaient nombreux, à Amiens les admirateurs de son magnifique talent.

Une artiste qui a marqué son passage sur la scène avec un éclat éblouissant, à l'époque la plus heureuse et la plus splendide du théâtre Italien, lors de la réunion des plus grandes sommités artistiques,

c'est, sans contredit, M^{lle} Henriette Sontag, plus tard comtesse Rossi, née à Coblenze le 13 mai 1805.

Fille d'acteurs attachés au théâtre de l'Allemagne rhénane, elle fut destinée, dès ses premières années à la carrière dramatique; à l'âge de six ans elle parut pour la première fois, sur la scène, au théâtre de la Cour à Darmstadt.

L'époque glorieuse de la vie d'artiste de M^{lle} Sontag commence en 1824, lorsqu'un engagement lui fut offert pour l'Opéra de Leipsick. Ses succès, dans le *Freyschutz* et l'*Euryanthe* de Weber, eurent tant d'éclat, qu'elle ne tarda point à être appelée à Berlin. Sa grâce, son élégance, sa voix si remarquable par la justesse et l'égalité, sa vocalisation si facile et si pure, lui firent une réputation qui s'étendit bientôt dans toute l'Allemagne. On rapporte que ses premières relations avec le comte Rossi, alors secrétaire de la légation de Sardaigne à Berlin, devenu ensuite son époux, remontent à cette époque.

Le 15 juin 1826, M^{lle} Sontag débuta à Paris dans le rôle de Rosine du *Barbier de Séville*, l'enthousiasme du public ne se démentit pas un seul instant dans tout le cours de ses représentations.

Il en fut de même à Londres où elle se rendit au mois d'avril de la même année; son succès fut tel, que la représentation qu'elle donna à son bénéfice, à la fin de la saison, produisit la somme énorme de 50 mille francs.

De retour à Paris, M^{lle} Sontag vit commencer

entre elle et M^{me} Malibran une rivalité qui, dans l'esprit ardent de celle-ci, prit un caractère d'irritation poussée jusqu'à la haine.

Il en résulta des scènes fâcheuses lorsqu'elles furent engagées toutes deux au théâtre Italien de Londres, pendant la saison de 1829. M. Fétis parvint, cependant, à opérer entre elles un rapprochement et finit par déterminer M^{me} Sontag et M^{me} Malibran à chanter, dans un concert, le beau duo de *Sémiramis*, qu'il accompagna lui-même au piano. L'effet de ce morceau ne peut se décrire, car ces deux grandes cantatrices, cherchant à se surpasser mutuellement, parvinrent toutes deux à un degré de virtuosité où elles ne s'étaient pas encore élevées. Ce fut par suite des succès de ce rapprochement que le directeur du théâtre Italien de Paris conçut le projet de faire jouer *Sémiramis* et *Tancrède* par les deux célèbres artistes dont les talents réunis offrirent cet idéal de perfection qu'on ne rencontrera peut-être plus.

Depuis plus d'un an un hymen secret unissait M^{me} Sontag et le comte Rossi ; tous les obstacles suscités par la famille du comte ayant été levés, le mariage fut célébré sous la condition que la cantatrice quitterait la scène, et le 18 janvier 1830, M^{me} Sontag chanta pour la dernière fois dans *Tancrède*.

Cependant, arrivée à Berlin, elle céda aux instances de ses amis, et reparut sur la scène pendant quelques représentations qui se terminèrent le 29

mai 1830. Le comte Rossi, ayant été envoyé comme ministre plenipotentiaire à S^t-Pétersbourg, M^{me} Sontag habita la Russie jusqu'en 1848 ; mais alors des dérangements de fortune lui firent prendre la résolution de rentrer dans la carrière artistique.

Elle se rendit à Bruxelles, puis à Paris et à Londres, où elle retrouva l'enthousiasme qu'elle y avait excité dans sa jeunesse. En 1852, elle partit pour l'Amérique qu'elle parcourut tout entière en triomphatrice.

Arrivée à Mexico, en 1854, elle y fut attachée au théâtre Italien avec des appointements considérables. Le 11 juin de la même année elle chanta le rôle de *Lucrezia Borgia* ; le soir même de la représentation elle fut saisie des premières atteintes du choléra. Les secours les plus empressés furent impuissants contre ce cruel fléau, et, le 17 du même mois, elle expirait.

Avant son départ pour l'Amérique, le 17 mars 1851, nous eûmes le bonheur d'entendre M^{me} Sontag dans un concert au profit des pauvres. Elle y chanta le grand air de la *Tempesta* d'Halévy ; un air *Suisse*, avec accompagnement de chœur par les dames de la ville ; une romance avec accompagnement de violoncelle par Servais ; un air de Bériot, et enfin les variations du *Toréador*, que j'eus l'honneur de lui accompagner sur la flûte.

L'émotion des auditeurs fut profonde à l'aspect de cette femme si gracieuse et si modeste à la fois,

qui savait unir la magnificence du talent à la générosité du cœur; en effet, M^{me} Sontag avait abandonné aux pauvres les 1200 fr. que lui avait offerts notre Société Philharmonique. Nous devons ajouter, comme trait de délicatesse vraiment touchant de la part du comte et de la comtesse Rossi, qu'ils tinrent à payer leurs places au concert afin d'ajouter encore à la recette des pauvres, qui s'éleva à la somme de 3,505 fr. 90.

Le soir même de leur arrivée à Amiens, la veille du concert, une sérénade, composée des ouvertures de *Zampa* et de *Sémiramis*, leur avait été donnée dans les salons de la Préfecture, où M. Masson, préfet de la Somme, les avait invités à diner.

A l'issue du concert, M. de Nerville, receveur-général, leur offrit gracieusement, chez lui, une collation qui réunissait tous les amateurs du beau et du vrai talent, et le lendemain une brillante cavalcade reconduisit le comte et la comtesse Rossi au chemin de fer. Ainsi se termina cette grande fête de bienfaisance qui laissa de précieux souvenirs parmi nous.

Ajoutons qu'un riche bracelet, sorti des mains de Froment-Meurice, avec une inscription de reconnaissance, fut offert à M^{me} la comtesse Rossi par M. Porion, maire de la ville d'Amiens, au nom de la Société Philharmonique.

Une souscription ouverte à ce sujet éleva bientôt la valeur de ce bracelet de manière à le rendre digne de l'artiste à laquelle il était offert.

Sa libéralité si méritoire, non moins que son magnifique talent, avait inspiré à deux de nos compatriotes (MM. Yvert et Alexandre), une cantate que nous nous faisons un plaisir de citer ici et qui fut chantée, pendant le concert, par un des artistes les plus distingués de la troupe lyrique du Théâtre (M. Dubosc, basse).

Inutile d'ajouter que paroles et musique furent accueillies par les auditeurs avec la plus vive sympathie, et que l'illustre cantatrice se montra on ne peut plus sensible au juste hommage qui lui était rendu au nom de tous nos compatriotes.

HOMMAGE A MADAME SONTAG

Reine de nos concerts, qu'une foule idolâtre
 Se fait un doux bonheur d'entendre et d'applaudir,
 La Muse dont les chants sont l'honneur du Théâtre,
 Ange mélodieux, par nous se fait chérir.
 Oui, cet ange est venu, gracieux, tutélaire,
 De nos sens, de nos cœurs, exciter les transports ;
 Car le Ciel, pour charmer les enfants de la Terre,
 Dans la voix de SONTAG mit ses divins accords.
 Par d'éclatants bravos, saluons sa présence !
 Gloire et reconnaissance au mérite vainqueur,
 Qui prenant pour conseil la tendre bienfaisance,
 Aux splendeurs du talent joint la bonté du cœur !
 De ses accents si purs nous admirions les charmes,
 Mais nous les bénissons, lorsque délicieux,
 Ils savent, du plaisir faisant couler les larmes,
 Sécher en même temps les pleurs des malheureux.

Cette mémorable réunion ne devait pas, hélas ! avoir de lendemain ; la mort, quelque temps après, enlevait M^{me} Sontag aux nombreux admirateurs dont les bravos enthousiastes avaient partout marqué le passage.

Je m'arrête, Messieurs, je ne veux pas abuser plus longtemps de la bienveillante attention dont vous honorez chaque fois le modeste tribut que m'impose le règlement de l'Académie.



ETUDE SUR LA MORT NATURELLE

PAR M. le Docteur LENOEL, DIRECTEUR.

(Séance du 24 Juillet 1868).



MESSIEURS,

Chargé, pendant six années, de professer le cours de physiologie aux élèves de l'Ecole de Médecine, j'étais obligé de leur parler de la mort, à la fin du cours, quand j'étais amené par mon exposition à leur décrire les différents âges par où passent les êtres vivants. Souvent je me contentai de leur dire les banalités que tout le monde sait sur ce phénomène essentiel des êtres organisés : la mort arrive par la cessation d'une fonction importante ; chez les végétaux par la cessation de la nutrition ; chez les animaux par la même cause, ou par la cessation de l'action du poumon, du cœur, ou du cerveau. La mort est naturelle ou accidentelle. La mort accidentelle, c'est-à-dire par suite de maladies ou de lésions, est la plus fréquente ; elle moissonne les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'espèce humaine ; il est facile de donner une explication de cette de mort ; une lésion, en effet, entrave

le jeu d'une fonction nécessaire, et Bichat, dans un livre immortel, nous a fait voir comment le cerveau, le cœur, ou le poumon mort, ou ne fonctionnant plus, détermine la mort générale de l'individu.

Mais ce n'est pas de la mort accidentelle dont nous devons nous occuper en physiologie, c'est de la mort naturelle, la mort sénile, la mort qui arrive par le seul progrès de l'âge.

A mesure que l'être vivant avance en âge, et qu'il arrive à la vieillesse, les organes s'affaiblissent tous les jours ; la digestion se fait mal, elle ne fournit qu'en petite quantité un chyle de mauvaise qualité, qui ne peut plus préparer ni entretenir le sang ni les organes. La respiration plus lente et plus incomplète n'hématose plus aussi bien le sang. Les organes sont, en conséquence, moins excités, et ils tombent insensiblement dans la torpeur. Le cerveau, plus affaibli, réagit plus faiblement sur les organes soumis à son influence. Cet état de caducité persiste plus ou moins longtemps, enfin la vie s'éteint, soit parce que le sang a manqué aux organes par privation réelle, ou parce que le cœur non stimulé a cessé de battre, ou parce que le cerveau également non stimulé a cessé son influence sur les poumons, soit parce que la respiration a suspendu ses actes physiques ou chimiques.

Mais, Messieurs, si par ces quelques mots je satisfaisais quelques-uns de mes auditeurs, je ne contentais pas la plupart et surtout les plus sérieux :

en effet l'étudiant en Médecine n'accepte pas des phrases pour explication ; la nature de ses études l'habitue aux exactitudes, il lui faut des faits et non des mots ; quand l'explication d'un phénomène ne peut pas être donnée, il aime qu'on le lui dise : il accepte volontiers pour explication l'exposition et l'enchaînement des faits ; car en médecine et en physiologie, il suffit que cet exposé soit vrai, la connaissance des causes nous manquant toujours, comme en physique et en chimie. Nous comprenons, disaient nos auditeurs, que si des tubercules se développent dans les poumons, la respiration est entravée et l'oxygène, que cette fonction fournit aux compositions et aux décompositions des tissus, diminue à mesure que la maladie s'accroît ; et qu'il arrive ainsi un moment où les tissus meurent, nous comprenons que si une lésion arrête le jeu d'un organe important, la vie s'éteint bientôt dans tout l'organisme, nous comprenons bien la mort accidentelle. Mais ce que nous ne comprenons pas, c'est que l'homme vieillit, que ses organes s'affaiblissent pendant la seconde période de sa vie, tandis que pendant la première ils paraissaient se fortifier ; nous ne voyons pas pourquoi la nutrition, qui agit avec tant d'intensité comme force de composition chez l'enfant, puis chez le jeune homme, ne continue pas cette action, comment elle finit par décroître jusqu'à ce qu'elle cesse complètement.

On pourrait dire qu'il n'y a pas de mort naturelle,

que le vieillard meurt par suite d'une maladie. L'observation des malades et l'anatomie pathologique montrent avec évidence que la mort, même chez le vieillard le plus âgé, est le résultat d'une altération qui rend les fonctions impossibles. Mais, Messieurs, il ne faut pas ici prendre l'effet pour la cause : cette altération d'un organe ou d'une fonction ne survient que parce que la vie s'affaiblissant n'est plus en état de restaurer les tissus qui s'épuisent, de réparer les pertes que provoque le mouvement intérieur de composition et de décomposition.

La mort naturelle d'ailleurs est un fait indubitable. Nous l'observons souvent chez les animaux et chez les végétaux : tous les ans des insectes n'arrivent-ils pas en quelques mois à la fin de leur existence ? Les plantes annuelles ne périssent-elles pas en même temps que l'été finit, et cela sans que la maladie ou un accident semble être la cause de la terminaison de leur vie dont la durée a été fixée à ces quelques mois ?

Stahl a étudié la mort naturelle, dans sa *théorica medica vera* : le chapitre qu'il consacre à ce sujet a pour titre ces mots : Qu'il ne peut-être rendu raison de la nécessité naturelle de la mort.

« Aucune raison physique, dit-il, prise soit à la
 « matière, soit aux mouvements selon la matière,
 « n'explique non seulement pourquoi ces mouvements
 « cessent dans un espace de temps limité, mais
 « même pourquoi ils cessent jamais. Non seulement

« le mouvement lui-même, mais encore la disposition
« des parties aussi bien dans leur substance que
« pour ces mouvements vitaux, dépendent manifestement de ce même principe qui s'oppose simplement à la corruptibilité du corps. C'est donc un fait certain que tout ce qui pourrait se perdre de cette disposition matérielle nécessaire à un mouvement perpétuel, pourrait et devrait être restauré en tout temps par cet agent moteur : agent moteur qui non seulement est capable d'opérer cette restauration, mais encore qui a coutume d'y pourvoir pendant un long temps. Si donc cette œuvre de conservation et de restitution finit par s'arrêter, la faute en est, non à aucun vice matériel, mais à cet agent qui opère avec une énergie décroissante et, qui abandonne même complètement son office. »

Stahl, vous le savez, Messieurs, regardait la vie comme le résultat de l'âme ; il ne pouvait donc s'expliquer la mort ; comment concevoir que ce principe immatériel et immortel puisse s'affaiblir ou puisse opérer avec une énergie décroissante, et en un certain moment cesser complètement son action réparatrice ?

L'école vitaliste de Montpellier, qui regarde la vie comme une âme de seconde majesté, mais aussi comme un être immatériel, et le vitalisme de Paris, pour qui la vie est un attribut de l'âme, ne peuvent non plus nous dire comment le mouvement de

composition et de décomposition, qui constitue la vie de l'être organisé, du bled, par exemple, va d'abord en croissant chez ce végétal, puis décroît et cesse : en effet, puisque ce mouvement a lieu par la puissance d'un principe immatériel, impérissable, pourquoi ne continue-t-il pas toujours ?

Mais abandonnons les écoles vitalistes à leur théorie; laissons de côté toute espèce de conjecture, d'hypothèse sur l'essence de la vie, portons notre examen sur les faits seuls.

Voyons ce qui se passe chez l'animal et chez le végétal : Prenons d'abord l'animal, le lapin, par exemple, un ovule est fécondé; cet ovule est microscopique; en quelques semaines de sa vie intra-utérine, il devient un corps des milliers de fois plus gros qu'il n'était (1). Hors de sa mère, il croît encore rapide-

(1) Haller observe qu'à la fin du 1^{er} jour de l'incubation l'embryon d'oiseau est quatre-vingt-dix fois plus pesant qu'il ne l'était au commencement de ce jour; tandis que au vingt et unième jour de l'incubation (c'est-à-dire au dernier), l'accroissement de l'animal est six cents fois moins considérable que celui du 1^{er} jour, car il n'a guère augmenté, durant ces dernières vingt-quatre heures, que d'un dixième de son poids.

L'œuf humain n'a pas un millimètre de diamètre au moment où il arrive dans l'utérus. Quinze ou vingt jours plus tard, c'est-à-dire à la fin du premier mois de développement, l'embryon a déjà près d'un centimètre de longueur, et l'œuf est par conséquent mille fois plus volumineux, au moins, qu'il ne l'était à son arrivée dans l'utérus. Cette rapidité d'accroissement va en diminuant.

Le tableau suivant montrera la diminution proportionnelle de l'accroissement de l'embryon et du fœtus :

ment, mais cette rapidité de croissance est bien moindre. De la 1^{re} enfance à la puberté, il croît, mais moins vite encore. Devenu adulte, l'animal ne fait plus que compenser ses pertes; il devient vieux, et la décrépitude augmente jusqu'à ce que la mort survienne. C'est une évolution, grande et rapide d'abord, qui va ensuite en diminuant, jusqu'à ce qu'elle cesse.

Examinons les mêmes phénomènes chez la plante; l'ovule fécondé et tombé dans la terre s'accroît d'abord au dépens des matériaux que lui fournit l'intérieur de la graine et très rapidement; sorti de terre, le végétal grandit, grossit dans un laps de temps très-court; à mesure qu'il arrive au terme de sa croissance, son développement en volume et taille marche de moins en moins vite, en ce moment il produit des germes qui, par le fait de la fécondation,

LONGUEUR.	ACCROISSEMENT	POIDS.	ACCROISSEMENT
	de LONGUEUR PROPORTIONNEL.		de POIDS PROPORTIONNEL.
à 3 mois. 10 cent.	»	80 gr.	»
à 5 mois. 25 »	1,50	400 »	3,10
à 7 mois. 40 »	0,60	1250 »	2,12
à 9 mois. 48 »	0,20	3500 »	1,80

conserveront l'espèce, *rendront l'espèce immortelle*. Le végétal paraîtra ensuite stationner, puis tombera dans la vieillesse et finira par mourir.

Les phénomènes que ces corps vivants offrent ainsi à notre examen sont en partie des conséquences des lois de la physique et de la chimie, qui régissent l'univers, mais il en est d'autres qui ne trouvent aucune explication dans ces lois générales, et qui ne se produisent que là où il y a vie. On est donc conduit à les considérer comme dépendants d'une force qui serait propre aux corps doués de ce genre d'activité. « A l'agrégat organisé, a dit Barbier « d'Amiens dans l'enceinte même où je parle « aujourd'hui, est attaché un principe d'action « émané de la loi à laquelle sont soumis tous les « êtres organisés. C'est cette force ou ce principe « développé au moment de la fécondation qui, « agissant sur le germe, détermine l'édification de « l'être nouveau, » et, nous ajouterons, qui cessant son action déterminera la mort.

Muller, dans un chapitre de son traité de physiologie intitulé *Caducité des corps organiques*, s'exprime ainsi :

« Dans le germe, la force qui renferme la cause « de la production de toutes les parties est encore « indivise ; le principe organique s'y trouve en « quelque sorte à l'état de concentration extrême, « l'aptitude à se développer y est aussi grande que « possible, et le développement réduit à ses moindres « proportions. Lorsque la force organique a agi

« pendant quelque temps, et que l'organisme s'est
 « développé jusqu'au point d'atteindre l'âge de la
 « jeunesse, nous avons sous les yeux non plus une
 « chose simple, avec la force indivise du tout, mais
 « une chose multiple, avec des forces divisées.
 « Mais plus la force du tout est divisée, plus l'orga-
 « nisme semble perdre l'aptitude à être animé par
 « l'influence des excitants généraux de la vie ; plus
 « l'affinité, si l'on peut parler ainsi, diminue entre
 « la matière organique et les excitants, qui allument
 « la vie à l'instar d'une flamme, de sorte que quand
 « le développement est achevé, quand la vie
 « immortelle a besoin d'être garantie, il y a nécessité
 « de la production d'un germe qui, par cela même
 « qu'il possède la force encore indivise, a également
 « encore, pour ainsi dire, la plus grande affinité pour
 « les excitants de la vie, affinité dont l'intensité
 « *diminue à mesure que l'organisme se développe.* »

Pour M. Littré, la vie est une évolution, et dans le germe la force d'évolution est à sa plus grande puissance. Cette évolution, dit-il, « pourrait très-
 « bien être représentée par la courbe d'un projectile
 « dont le mouvement est le plus énergique au
 « moment du départ, se ralentit graduellement, et
 « finit par s'arrêter tout-à-fait.
 « C'est un axiome de physique que, tout mouvement
 « une fois communiqué durerait sans fin, s'il n'était
 « pas peu à peu détruit par les résistances qu'il
 « rencontre. Il n'en est pas, il n'en peut pas être
 « autrement de cette force que nous nommons la

« vie ; elle aussi durerait indéfiniment, si elle n'était
 « pas détruite par le milieu résistant qu'elle traverse.
 « Et ce milieu, c'est celui des molécules que, par
 « son essence, elle est destinée à échanger incessamment l'une pour l'autre. Ainsi la cause de
 « la mort naturelle est la résistance du milieu
 « moléculaire. »

Imbu de ces idées que je regardais comme justes, je répondrais donc aux élèves qui m'interrogeraient sur la cause de la mort : Au moment de sa formation le germe reçoit des deux êtres qui le produisent et agissent sur lui une impulsion; grâce à cette impulsion, et s'il se trouve dans les conditions nécessaires à la vie, telles que celles d'aération et de température, le germe se développe en prenant au monde extérieur des molécules qui lui donnent non seulement de la matière nouvelle, mais aussi des forces nouvelles, car il n'existe pas de matière sans forces; l'organisme agit sur ces molécules matérielles et sur ces forces, il les élabore, les modifie, c'est la fonction complexe de nutrition qui, chez les végétaux, constitue presque toute la vie. Mais l'impulsion initiale s'use dans cette élaboration fonctionnelle, elle s'épuise, décroît et s'éteint de la même façon qu'une bille lancée sur un billard ralentit sa marche, en agissant à chaque instant sur l'air qu'elle déplace, et sur le drap dont elle courbe et chauffe les poils imperceptibles, et s'arrête enfin quand elle a dépensé ainsi toute la force qu'elle a reçue.

Ainsi chez l'être vivant agissent de forces que nous pourrions séparer en deux groupes :

1° l'impulsion initiale, *force vitale, principe vital*, peu importe le nom ;

2° Les forces que procure à l'organisme la fonction de nutrition sous l'influence de l'impulsion initiale. Chez l'arbre, par exemple, tant que cette impulsion initiale est encore intense, les molécules de bois, d'écorce, de moëlle, etc, s'accumulent et, avec elles, les forces qui leur sont inhérentes. L'arbre augmente en hauteur, en épaisseur ; ses organes et ses fonctions se multiplient grâce à l'introduction en lui de forces et de molécules provenant de l'extérieur. Mais à mesure que l'impulsion initiale s'épuise dans cette accumulation, dans les compositions et décompositions moléculaires qui ont lieu, l'agrandement du végétal diminue en rapidité, finit par s'arrêter ; la décrépitude survient et conduit à la mort.

C'est cette manière de voir que nous avons adoptée dans les dernières années que nous avons eu l'honneur de professer le cours de physiologie. Je n'entrais en aucune façon dans l'étude de la cause de cette impulsion ; je n'ignorais pas que je ne faisais qu'une simple exposition des faits, mais en suivant ainsi les errements de l'Ecole de Paris, je me gardais d'entrer dans l'étude des causes finales, c'est-à-dire de la métaphysique, j'évitais de mêler la philosophie à la physiologie.

UN MOT SUR LES CAUSES
DE LA MORT NATURELLE CHEZ L'HOMME

PAR M. MARTIAL ROUSSEL.

(Séance du 29 Janvier 1869.)

MESSIEURS,

Dans sa séance du 14 août dernier, notre honorable collègue, M. Lenoël, nous a donné lecture d'un travail sur la mort accidentelle ou violente, et sur la mort naturelle des êtres organisés.

Le but de cette étude, remarquable, d'ailleurs, par la netteté, la précision et l'élégance du style, était, il vous en souvient, de rechercher et de montrer les causes de la mort naturelle. Quant à la mort violente, elle s'explique suffisamment par la nature même des accidents qui la déterminent.

Pour ma part, j'ai écouté avec le plus grand intérêt, et suivi, avec la plus sérieuse attention, les développements du sujet traité par notre honorable collègue. Permettez-moi, Messieurs, de vous traduire ici quelques unes des impressions que cette lecture a fait naître dans mon esprit, et de vous soumettre les réflexions qu'elle m'a inspirées. Je le ferai avec

d'autant plus de liberté, que si, sur certains points, je suis en désaccord avec quelques unes des opinions consignées dans le travail de notre honorable collègue, ce désaccord porte sur des questions de détail et tout-à-fait secondaires. Quant à celles qui appartiennent à ce que j'appellerai le cœur même du sujet, les propositions que je ne puis admettre, sont empruntées, par M. Lenoël, à des auteurs dont il m'a semblé qu'il ne partageait pas entièrement les opinions, et auxquels il entendait en laisser toute la responsabilité.

Le travail de notre honorable collègue comprend, sous la même dénomination, *la Vie*, l'existence des plantes et des animaux. Je pense, et c'est là une de ces questions de détail dont je parlais tout-à-l'heure, qu'il y a lieu d'établir une distinction entre le mode si différent d'existence de ces êtres si dissemblables, les plantes et les animaux. Pour les premiers, le mot végétation me paraît mieux convenir à ce que l'on nomme mal à propos, selon moi, la vie des plantes ; et si j'avais un avis à émettre sur la question, je réserverais le mot *vie* pour caractériser l'existence des animaux. Au surplus, je le répète, c'est là une distinction sur laquelle j'insiste d'autant moins, que mon intention est de ne m'occuper de la vie, qu'en ce qui concerne les animaux. Ici même, je restreindrai encore le cadre de mon étude, et je me bornerai à considérer la vie et la mort, uniquement au point de vue de l'homme.

Les préliminaires établis, je rappelle ce que je disais en commençant, que la mort accidentelle ou violente de l'homme s'explique d'elle-même par la nature des causes qui la produisent. Sur ce point, M. Lenoël nous a montré les organes essentiels à la vie détruits ou désorganisés par la maladie ou par d'autres causes accidentelles. Hors d'état de fonctionner, ces organes laissent échapper la vie de l'être à l'existence duquel ils ne peuvent plus concourir.

Ainsi donc, en ce qui concerne la mort accidentelle ou violente, le phénomène s'explique pour ainsi dire de lui-même; il n'y a là ni difficulté ni problème à résoudre; mais il ne saurait en être de même de la mort naturelle, de la mort sans cause apparente. La vieillesse, la mort! Pourquoi l'homme vieillit-il? pourquoi meurt-il? Il y a là un mystère profond, de nature à fixer l'attention du philosophe; un problème dont la solution est bien digne de servir d'objet à ses études persévérantes, à ses travaux les plus sérieux.

Notre honorable collègue, M. Lenoël, me paraît avoir redouté de s'engager dans cette voie, et d'y poursuivre un résultat que, peut-être, il n'espérait pas atteindre. Il a préféré donner la parole à un physiologiste bien connu dans la science. Il nous a fait entendre la voix de M. Littré. Selon ce savant, la vie n'est autre chose que l'impulsion primitive imprimée à un corps. Ce corps se meut avec une vitesse initiale proportionnée à la force de l'impulsion

qu'il a reçue; le mouvement, plus ou moins rapide à sa naissance, va toujours en décroissant, jusqu'à ce qu'enfin il s'arrête. Telle est, selon M. Littré, la vie: un simple mouvement imprimé au premier instant de la conception de l'homme, dans le sein de sa mère: la mort naturelle, la cessation de ce mouvement.

Vous vous rappelez, Messieurs, la série de rapprochements plus ou moins ingénieux, groupés par M. Littré à l'appui de son système. M. Lenoël nous les a fait passer sous les yeux. Je ne les reproduirai pas ici, mais je dirai, tout de suite, que je ne puis admettre ni le système imaginé par M. Littré, ni les développements qu'il lui donne.

Ce système a pour moi un premier défaut; c'est de vouloir expliquer, par une cause unique et purement matérielle, un phénomène complexe et, tout à la fois, spirituel et matériel. Qu'est-ce, en effet, que la mort chez l'homme, si ce n'est la séparation de l'âme et du corps qui le composent? Pour expliquer cette séparation, il faudrait le concours de diverses connaissances que la science ne possède pas et qu'elle ne possédera jamais. A la vérité, la science nous fournit quelques notions sur la structure, sur l'arrangement des diverses parties du corps humain, mais elle ne sait rien, ou presque rien, sur la nature et les propriétés intimes des éléments qui le compose. Elle ne sait rien du tout en ce qui touche la nature de l'âme, rien du lien qui l'unit au corps. Ce sont là pourtant des

connaissances qu'il faudrait posséder pour expliquer ce mystérieux phénomène de la vie et de la mort. Tant que l'on ne connaîtra pas la nature du lien qui unit l'âme et le corps, il sera impossible de déterminer les véritables causes qui peuvent, abstraction faite de toutes les causes extérieures ou accidentelles, amener la rupture de ce lien, la séparation de l'âme et du corps, la mort naturelle.

J'ai dit que je ne pouvais admettre le système de M. Littré, et je viens de faire connaître une première raison de cette impossibilité. Il y en a deux autres encore qui me forcent à le repousser. La première, c'est que ses explications n'ont aucune base scientifique, reposant sur des observations certaines; que, de plus, elles n'expliquent rien. La seconde, c'est que, comme simple comparaison, ce système ne rend pas même un compte exact des diverses phases du phénomène.

En effet, comparer la vie de l'animal ou de l'homme au mouvement d'un boulet de canon, par exemple, qui s'échappe de la pièce en vertu de l'impulsion qui lui est donnée, et qui parcourt sa trajectoire, jusqu'à ce que la force qui l'a mis en mouvement soit épuisée; c'est là une hypothèse purement imaginaire, que la science la moins exigeante ne saurait accepter. Et ici, permettez-moi de m'étonner de la facilité avec laquelle certains savants admettent, comme preuves scientifiques, les suppositions et les rapprochements les plus futiles, pourvu

qu'ils rentrent dans le cadre des systèmes qu'ils ont imaginés. Pour que le système de M. Littré eût quelque apparence de vérité, il faudrait admettre qu'au premier instant de son existence, l'homme est en possession de toutes ses facultés, et qu'il les perd successivement à mesure qu'il avance dans la vie ; puisque, d'après le système, la vitesse initiale est la plus grande qu'elle puisse être, et qu'elle va toujours en diminuant, jusqu'à ce qu'enfin elle s'éteigne. Or cette hypothèse est manifestement fausse. L'homme, au moment de sa naissance, est loin de posséder toutes ses facultés. Il les acquerra par la suite, et, contrairement au système qui veut, qu'à partir du premier moment, la vie aille toujours en diminuant, elle s'accroîtra au contraire jusqu'à un certain âge, pour décroître ensuite jusqu'à la mort. Il y a donc dans la vie de l'homme deux périodes distinctes. Une première période pendant laquelle la vie va en augmentant, et une seconde, pendant laquelle elle diminue. C'est cette double période, dont l'existence est incontestable, qui me faisait dire, il n'y a qu'un instant, que, comme comparaison, le système de M. Littré ne représentait pas même, d'une manière exacte, les diverses phases du phénomène. Il y a évidemment, je le répète, dans la vie de l'homme, deux mouvements en sens contraires. Ces deux mouvements opposés appellent nécessairement, au point où ils changent de direction, un instant d'arrêt, que l'on ne retrouve pas dans l'hypothèse de M.

Littre. Aussi, comme comparaison, je préfère, au système du savant matérialiste, celle de ce bon homme qui comparait la vie à l'échelle double dont se servent certains artisans. On monte d'un côté; puis arrivé au sommet, on s'arrête pour enjamber l'échelon suprême, descendre de l'autre côté, et revenir ainsi au sol d'où l'on est parti. Cette comparaison nous présente en effet une image assez fidèle de ce qui se passe dans la réalité. Mais, pas plus que l'hypothèse de M. Littre, elle ne nous apprend ce que nous cherchons. La science, elle-même, ne nous fournit à cet égard aucun renseignement utile; elle est complètement muette sur les causes et les raisons de la mort naturelle. Longtemps encore, toujours vraisemblablement, nous devons nous résigner à subir des effets dont la cause, au moins quant à sa nature, est et sera à jamais pour l'homme un impénétrable mystère.

En effet, Messieurs, si nous interrogeons la science, si nous lui demandons pourquoi l'homme vieillit, pourquoi il meurt; sa réponse déroute toutes nos prévisions. Cette réponse la voici : toutes les parties, même les plus solides, du corps des animaux se renouvellent totalement dans un espace de temps assez court; si bien, qu'après quelques années, le corps des animaux, celui de l'homme, comme les autres, est entièrement renouvelé. Il ne reste rien des éléments qui composaient le corps primitif; tout a été changé, tout a disparu, pour faire place à des

éléments nouveaux. S'il en est ainsi, et les travaux des savants qui, de nos jours, se sont occupés de ces questions, notamment les belles expériences de M. Flourens, ne laissent aucun doute à cet égard, on se demande pourquoi les éléments nouveaux n'ont pas la même vertu, les mêmes propriétés que ceux qu'ils ont remplacés. En un mot, pourquoi le corps de l'homme renouvelé et reconstruit, pour ainsi dire, avec des matériaux tout neufs, ne conserve pas la même force, la même vigueur qu'avec les matériaux anciens qui ont disparu; en d'autres termes pourquoi il vieillit, pourquoi il meurt. On n'en voit pas la raison scientifique. Bien plus, les faits sont ici en désaccord complet avec les prévisions autorisées par la science. La science nous montre le corps de l'homme renouvelé, recomposé d'éléments jeunes et vigoureux, et, malgré cela, nous voyons ce corps allant vieillissant et s'affaiblissant jusqu'à la destruction, jusqu'à la mort. La science nous trompe-t-elle donc? Non, Messieurs, cette contradiction n'est qu'apparente. Ici, comme toujours, quand on l'interroge avec impartialité, avec le désir de trouver la vérité, la science dit vrai. Oui, le corps de l'homme renouvelé doit retrouver, dans ce renouvellement, sa vigueur première; il doit conserver indéfiniment sa force et sa jeunesse. C'est pour cela, c'est dans ce but qu'il a été créé. S'il en arrive autrement, c'est qu'une volonté supérieure et toute puissante l'a décidé ainsi.

Si je ne craignais de blesser ici les susceptibilités de quelques personnes qui refusent toute créance aux livres saints, et qui ne peuvent se résoudre à leur reconnaître même le caractère de livres historiques, je vous dirais : interrogeons l'histoire, et demandons-lui la solution du problème qui nous préoccupe. L'homme vieillit et meurt : Pourquoi ? Est-ce parce que les éléments qui composent son corps vieillissent et s'affaiblissent ? Non. Nous venons de voir ces éléments se renouvelant et se rajeunissant sans cesse. Si cela est, et la science dit que cela est ; l'homme ne devrait jamais mourir. C'est, en effet, pour cela, disais-je tout-à-l'heure, qu'il a été créé. Dans les desseins du Créateur, non-seulement son âme mais son corps aussi devait être immortel, et, ici, la science nous montre par quel procédé le Créateur entendait assurer la durée indéfinie de son œuvre. En ce point, comme en tous les autres, son langage est en parfaite harmonie avec la parole divine.

Pourquoi donc, encore une fois, l'homme vieillit-il, pourquoi meurt-il ? La réponse est simple : parce qu'ainsi, l'avons nous dit, l'a voulu le Créateur. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher les raisons qui justifient la sentence qui a été portée ; il suffit de savoir si cette sentence existe. Or, elle existe, et même, comme dans les jugements rendus par nos tribunaux, le Souverain-Juge a daigné nous en faire connaître les motifs. Un jour Dieu avait dit au premier homme

morte morieris, plus tard il ajouta : *Non permanebit Spiritus meus in homine, in æternum, quia caro est; erunt que dies illius centum viginti annorum.* (GENÈSE 6-3). Voilà pourquoi l'homme meurt, pourquoi la durée de sa vie ne dépasse pas ce terme maximum, que très-souvent, nous le savons, elle est loin d'atteindre.

En résumé, la mort naturelle de l'homme est complètement inexplicable pour les savants. Ce phénomène est en contradiction avec les enseignements de la science, et pour trouver la solution au problème, il faut reconnaître, avec l'histoire, que la mort naturelle de l'homme n'arrive que par suite de la sentence portée contre lui. Rien ne peut le soustraire à l'exécution de cette sentence. La mort est un fait certain, indiscutable, c'est même le seul fait dont l'homme, sur la terre, puisse, avec certitude, attendre l'accomplissement.

Au moral, un penseur a dit, en parlant de la mort : Elle est l'écho de la vie, et cette pensée est vraie. Puisqu'il en est ainsi, et dussé-je encourir le reproche de clore cette étude comme se termine un sermon, je dirai moi : Vivons de manière à mourir *sans peur et sans reproches.*



EXAMEN DE DIVERS SYSTÈMES

SUR LA

FORCE VITALE & LA MORT NATURELLE

PAR M. DAUSSY.

(Séance du 23 Avril 1869).



MESSIEURS,

Il y a peut-être quelque témérité à venir vous entretenir du sujet que j'aborde. Je ne puis y apporter le fruit d'études spéciales : il s'agit d'ailleurs d'une science qui est encore à l'état embryonnaire, et dont le problème est l'un des plus difficiles qui se soient posés devant l'esprit humain. Mais pourquoi, ayant entendu l'exposé qui vous a été fait d'une théorie, n'exprimerais-je pas devant vous les objections qui m'empêchent de l'accueillir ? Simple auditeur, j'ai recherché pourquoi je ne me trouvais pas convaincu, et je viens vous le dire.

La semaine dernière, étant en vacances de Pâques, je jouais au billard ; je ne fais nulle difficulté de reconnaître que j'y joue fort mal, mais si je fus encore plus maladroit que de coutume, c'est peut-

être que j'étais distrait par une idée qui me revint en voyant rouler une bille vigoureusement lancée par mon partner : il venait de manquer un superbe quatre bandes. Est-il bien vrai, me disais-je, que cette bille qui roule, si rapide d'abord qu'elle échappe à mes yeux ; qui semble retrouver une impulsion nouvelle quand elle rencontre la bande : qui va, vient, retourne, à chaque retour moins rapide pourtant, et qui finit par s'arrêter, sans avoir éprouvé le choc auquel elle était destinée ; est-il bien vrai que ce soit là l'image de la vie ? Je comprends qu'entre le mouvement d'un corps inanimé, et ce qui est la vie, il y ait en effet certains points de ressemblance. Mon chat peut s'y tromper : quand il voit rouler la pelote de laine que, par mégarde, on a laissé tomber, il se précipite, saute dessus, l'atteint, mais elle lui échappe, il la poursuit ; l'attrape enfin et joue avec elle comme avec une souris. Mais c'est un chat ; il a bien le droit de confondre le mouvement avec la vie. Quant à moi un je ne sais quoi me dit que ce n'est pas du tout la même chose. M. le docteur Lenoël le dit bien aussi : il n'a parlé de l'impulsion donnée à la bille du billard que comme comparaison : mais cette comparaison ne me satisfait point ; elle sonne faux à mon esprit.

Ces réflexions n'étant point de nature à me rendre plus attentif au jeu, il est clair que je fus promptement battu, et que je pourrais avoir quelque sujet d'en garder un peu rancune à M. le docteur Lenoël

puisque'il n'est pas absolument étranger à la honte de ma défaite. Néanmoins je puis vous assurer, Messieurs, qu'un pareil sentiment n'a aucunement influencé mon appréciation de la théorie qu'il vous a exposée. Je ne suis pas d'ailleurs de ceux qui confondent les causes occasionnelles et contingentes avec les causes effectives et déterminantes. J'espère vous le prouver tout-à-l'heure.

En quittant la salle de billard, je m'aperçus d'une négligence du domestique, car je vis au plafond, dans un coin, le chef-d'œuvre d'une filandière que je n'avais point du tout invitée à décorer ainsi l'appartement de son tissu qui, pour être léger, n'en est pas plus gracieux. Vite une échelle : il faut faire disparaître la toile et s'il se peut, l'araignée : je condamnai à mort, sans le moindre scrupule, l'industriel mais malencontreux insecte. Et pendant que le domestique, perché en haut d'une échelle double, détruisait l'œuvre, et de son balai impitoyable en poursuivait l'auteur, je songeai à cette autre comparaison que M. Roussel nous a rappelée. La vie ressemble, dit-il, à cette échelle que l'on gravit, puis redescend après être resté un peu stationnaire au sommet. Elle a une période ascendante suivie après un certain temps d'une période descendante, et quand cette évolution est accomplie, elle prend fin. Ainsi Dieu l'a voulu. Nous étions cependant, dit M. Roussel, créés immortels de corps et d'âme ; mais une sentence de mort a été prononcée contre

nous, et nous la subissons. Voilà pourquoi l'homme meurt, et ne dépasse guère, n'atteint même que très rarement le terme de 120 ans, assigné à son existence par le Créateur lui-même.

La sentence que j'avais portée contre l'araignée, venait d'être heureusement exécutée. Oui, heureusement, je ne rougis pas de le dire. Car je n'ai fait qu'user de mon droit, et réprimer, comme il convient, une incontestable violation de domicile. L'araignée a péri mais de mort violente; et non de mort naturelle.

Est-il donc juste de comparer notre sort à celui de cet insecte; et de raisonner de la mort naturelle comme s'il s'agissait d'une mort violente?

Quoiqu'il en soit, voilà, Messieurs, comment je fus amené à réfléchir de nouveau sur les deux lectures que vous avez entendues au sujet de la mort naturelle: elles m'avaient beaucoup frappé lorsque je les avais entendues; j'ai voulu les relire, et vous en dire mon sentiment.

Je ne suis pas savant, et je n'ai point la prétention de l'être. Que Messieurs les savants me pardonnent donc si je commets quelque grosse erreur. Je ne veux d'ailleurs leur faire aucun chagrin. Il en est parmi eux que M. Roussel a traités fort mal, sans les nommer du reste: il leur reproche tout à la fois absurdité, extravagance et mauvaise foi; c'est un peu vif. Quant à moi, plus paisible par caractère, je ne veux absolument rien reprocher à personne, mais

seulement soumettre aux gens qui en savent plus long que moi des objections qui se sont élevées dans mon esprit, et les prier humblement de dissiper mes doutes, s'ils le peuvent.

Je ne veux non plus causer de peine à ceux qui, comme M. Roussel, croient pouvoir résoudre les questions de cette nature à l'aide d'un passage de la Genèse. Je suis tout aussi, peut-être même encore plus incompetent en matière biblique qu'en matière scientifique. Et je tiens d'ailleurs à laisser complètement en dehors de cette paisible enceinte tout ce qui pourrait en troubler le calme. Laissons donc à chacun ses opinions : liberté pour chacun de penser et de croire, respect sincère à tous, voilà le moyen, si je ne me trompe, de conserver entre nous cet esprit de concorde qui est si nécessaire, et que notre cher Secrétaire perpétuel nous a recommandé en termes excellents et pleins d'a-propos.

J'userai d'abord de cette liberté pour formuler mes objections contre la thèse de M. Littré, adoptée par M. Lenoël. Suivant lui, la mort naturelle est la cessation d'une impulsion donnée à l'être lors de sa naissance, et qui, s'usant aux résistances qu'elle rencontre, diminue graduellement et constamment jusqu'à ce qu'enfin elle s'arrête. » La vie durerait « indéfiniment si elle n'était pas détruite par le » milieu qu'elle traverse. Et ce milieu, c'est celui » des molécules que, par son essence, elle est des- » tinée à échanger incessamment l'une pour l'autre.

» Ainsi la cause de la mort naturelle est la résistance du milieu moléculaire. »

Il est bien entendu que cette thèse s'applique à toute vie, à celle des plantes comme à celle des animaux. C'est un principe général. Avec raison toutefois on n'en fait point l'explication même de la vie : il s'agit seulement de savoir pourquoi la vie cesse. Et on donne la raison du phénomène de la mort sans essayer de définir ce que c'est que la vie.

Il serait pourtant plus logique de commencer par dire ce qu'est la vie. Les idées une fois bien fixées là-dessus, il semble qu'on comprendrait ensuite aisément pourquoi la vie doit naturellement cesser à un moment donné. Mais les savants n'en sont pas encore arrivés au point de pouvoir définir la vie. J'entends parler d'Ecoles vitalistes ; au pluriel : suivant les uns, la vie serait une âme *de seconde majesté*, dont les hommes seraient doués comme les autres animaux ; suivant d'autres ce serait une faculté de l'âme. J'entends aussi notre collègue, M. Courtillier, nous parler de l'*animus* et puis de l'*anima* : j'écoute tout cela, et je ne dis rien, par la très-bonne raison que je n'y comprends rien, si ce n'est que personne ne sait rien, et actuellement ne peut rien m'apprendre.

La biologie, car il faut bien l'appeler par son nom, et c'est à tort que M. Courtillier se plaint de ce qu'on n'appelle pas physiologie une science qui est tout autre que la physiologie, la biologie ou science de la vie, en est encore à ses débuts. Arri-

vera-t-elle jamais à nous rendre compte de ce que c'est que la vie? Je crois qu'il est permis d'en douter. Mais au moins elle étudie les phénomènes vitaux, les observe avec soin, et tâche d'en tirer quelques inductions. Rien de mieux. Expérimenter, colliger les résultats obtenus, et chercher l'hypothèse qui peut le mieux les expliquer, c'est le rôle de la science. Pour moi, je considère l'hypothèse, en pareil cas, comme parfaitement légitime, et n'ai point d'objection contre le savant qui me dit : tels faits sont constants ; pour les expliquer, voici mon hypothèse. Je reconnais que nous ne pouvons arriver à savoir que si nous commençons par soupçonner. Autant l'hypothèse me paraît illégitime lorsque, se prenant elle-même pour point de départ, elle prétend subordonner les faits à ses déductions : autant elle est juste et conforme aux véritables procédés de la raison, lorsque, prenant sa base dans des faits bien observés dont elle formera le lien, elle se présente comme une possibilité de les réunir sous une formule tout à la fois simple et féconde. Je reconnais donc que M. Littré est dans son droit lorsque, pour expliquer la cessation naturelle de la vie, il présente son hypothèse d'une impulsion originaire qui va toujours diminuant jusqu'à ce qu'elle soit épuisée par les résistances qu'elle rencontre.

Seulement, souvenons-nous que c'est seulement une hypothèse, et demandons-nous si elle repose en effet sur un ensemble de faits bien observés.

Ce n'est qu'une hypothèse, et nous sommes en présence d'un sujet si difficile, que l'on peut, moins qu'en tout autre matière, accueillir de confiance ce qu'il plaît aux savants d'imaginer. Je pourrais même dire, ce n'est qu'une comparaison, et rappeler le proverbe qui cette fois met la rime complètement d'accord avec la raison. Ce n'est qu'une comparaison entre une chose que l'on connaît, dont on sait les lois, le mouvement des corps inanimés, et une chose que l'on ne connaît pas, que l'on ignorera peut-être toujours, la vie. Nous pouvons créer le mouvement : nous ne pouvons créer la vie. Nous poussons la bille sur le billard, et nous mesurons, (je ne parle pas pour moi, Messieurs, mais pour les gens adroits), nous calculons la direction, la puissance, les effets de l'impulsion que nous lui donnons. Mais quel est celui de nous qui est capable de créer la vie du plus humble, du plus rudimentaire des êtres vivants ? Nous ne pouvons que la transmettre à ceux de notre espèce et encore n'agissons-nous que sous l'empire d'une loi que nous subissons : de sorte que, instruments aveugles de cette loi mystérieuse, nous ignorons, aussi bien que la dernière des brutes, si l'enfant qui doit naître de nos œuvres sera d'un sexe ou d'un autre ; nous ignorons même si nous avons donné la vie à un nouvel être, tant l'acte est inconscient. D'ailleurs transmettre la vie, ce n'est pas la créer : tandis qu'un chimiste peut faire de l'eau. Il prend les gaz voulus, et les réunissant dans des

proportions déterminées, il annonce à son auditeur la combinaison qui va s'opérer sous ses yeux. Si l'auditeur est un souverain et le chimiste un courtisan il lui arrive, dit-on, d'annoncer que les deux gaz vont avoir l'honneur de se combiner de telle façon devant Sa Majesté. Nous pouvons donc, non-seulement décomposer, mais, en partie du moins, recomposer les corps inanimés : nous sommes incapables, au contraire, de composer le moindre corps animé. Tous les éléments de la plante ou de l'animal sont cependant bien connus des savants : toutes ces molécules dont parle M. Littré ont été examinées, étudiées, analysées. Mais il est un élément capital, essentiel que l'on ignore. Insaisissable, intangible, invisible, inpondérable, il échappe à toutes les recherches, il défie le plus habile des expérimentateurs ; cet élément c'est précisément celui qui fait que l'être est vivant, c'est l'élément essentiel, c'est la vie.

Comparer au mouvement de l'être inanimé, l'opération si essentiellement différente de la vie, est, suivant moi un procédé dangereux. Je ne le veux point proscrire *à priori*, mais je ne l'accueille qu'avec une très-grande défiance.

Quels sont d'ailleurs les faits sur lesquels s'appuie la comparaison de M. Littré ? Est-il bien certain que la vie ait son maximum d'impulsion au début, et subisse une décroissance constante par le seul effet de son fonctionnement dans le milieu moléculaire dont il parle ?

Il faudrait, il me semble, pour affermir cette thèse, faire des expériences précises, concluantes. Je voudrais qu'on me démontrât que c'est en effet à son début que la vie est plus forte, et triomphe mieux des résistances moléculaires, qu'elle se meut plus librement dans son milieu : et je ne sache pas que cela ait été jamais fait, ni tenté. Il me paraît même difficile de le tenter parce que l'on ne doit comparer que les choses de même nature, et que dans la vie tout est constamment divers, non-seulement d'une espèce à l'autre et d'un individu à un autre, mais dans le même individu.

Je ne puis admettre aisément que la vie du nouveau-né, de cet être si frêle, si faible, pour lequel notre affection emprunte involontairement quelque chose à la pitié, ait une force comparable à celle de l'homme fait qui me paraît posséder une somme de vie incomparablement supérieure à celle du nouveau-né, et aussi une qualité de vie incomparablement plus résistante. Que d'aliments il est capable de s'assimiler ? et quels aliments ? La plupart seraient mortels pour le nouveau-né. Il triomphe donc de résistances moléculaires que ce dernier ne saurait surmonter. De quel droit alors nous dit-on que la vie est plus forte dans le nouveau-né ?

Si on me répond que l'enfant doit être considéré ici dans les conditions qui sont propres à son état d'enfance, et que, si on en tient compte, on trouvera chez lui une faculté bien plus grande d'assimilation

que chez l'homme fait, je répliquerai que c'est précisément où je veux en venir. Les conditions de l'existence sont constamment différentes. On ne peut donc même pas essayer de prouver par l'expérience que la vie va nécessairement en s'amoindrissant et en s'usant par la résistance du milieu moléculaire dont l'élaboration constitue son fonctionnement. Je reviens à la bille inanimée qui roulait sur mon billard. Impulsion unique, permanence des conditions d'existence de la bille; les résistances seules peuvent annuler le mouvement qui lui a été communiqué : cela se comprend à merveille. Mais si la bille était sujette à des variations dans ses conditions d'existence; si une fois lancée elle se gonflait, devenait grosse comme un ballon, si ensuite elle devenait plus lourde, puis si elle revenait à son poids et à son volume primitifs; aurait-on expliqué la cessation de son mouvement en donnant pour seule raison les résistances qu'il doit vaincre ? Ces résistances ne seraient plus que l'un des éléments dont il faudrait tenir compte, et, par conséquent, l'explication serait insuffisante.

L'être vivant est bien autre chose que cette balle fantastique qui se gonfle et se dégonfle, s'allège et s'alourdit. Il se passe en lui des phénomènes non-seulement bien plus nombreux, bien plus compliqués, mais d'une tout autre nature.

Je me contente de signaler le fait de la nutrition. Nous ne le connaissons qu'imparfaitement, comme

tout ce qui concerne la chimie organique: mais il est certain que c'est une opération chimique. Si donc on pouvait comparer ce qui est vivant à ce qui est inanimé, c'est dans l'ordre des actions chimiques que nous devrions aller prendre nos termes de comparaison. Or en chimie, il me semble que les forces qui agissent sur les corps sont toujours les mêmes. Je ne sache pas que les combinaisons des acides avec les bases se fassent aujourd'hui moins bien que du temps des Romains, et qu'il y ait un seul de ces acides qui, fatigué de renouveler ainsi toujours la même opération, et perdant de son impulsion au milieu de la résistance moléculaire qu'il doit vaincre, y apporte de nos jours le moindre relâchement. La résistance moléculaire est toujours la même: mais il a toujours la même énergie pour en triompher.

Il n'y a donc pas de raison chimique pour que la nutrition ne s'opère pas toujours aussi bien, aussi complètement, et ne donne pas toujours le même résultat.

De sorte que je reproche à la comparaison de M. Littré de ne reposer sur aucune donnée d'expérience, de n'être qu'une simple comparaison, et d'être empruntée à un ordre de faits complètement et radicalement différents des phénomènes vitaux. Si l'analogie pouvait se trouver quelque part, ce serait dans les phénomènes chimiques, et non dans les phénomènes mécaniques.

Ce qui a pu produire l'erreur de M. Littré, c'est qu'il confond avec la force vitale elle-même, l'activité de son fonctionnement. Une force petite peut fonctionner très-vite, et une force très-grande fonctionner plus lentement. Je suis, comme lui, très-frappé de la prodigieuse activité de la vie chez l'enfant. Elle se manifeste, non-seulement dans l'ordre physique, par la rapide croissance du corps, mais, dans l'ordre immatériel, par l'épanouissement singulièrement prompt de l'intelligence. A mesure que l'enfant grandit cette activité diminue certainement; mais est-ce à dire que la force soit moindre? n'est-ce pas parce qu'elle est autrement employée, et que ses résultats ne sont pas de même nature? Au physique, ce n'est plus seulement à l'œuvre de l'accroissement de l'individu que s'absorbe la force vitale : elle se consacre à la propagation de l'espèce : dans l'ordre intellectuel ce n'est plus seulement à des travaux d'un ordre inférieur comme l'exercice de la mémoire, que certains animaux possèdent comme nous quoiqu'à un moindre degré, témoin le perroquet, c'est à des œuvres vraiment propres à l'homme, à la réflexion, au raisonnement, au jugement, que s'emploie notre force. Et qui pourrait affirmer qu'ainsi employée, avec un fonctionnement différent, pour des œuvres qui ne sont pas les mêmes, cette force ne soit pas aussi considérable qu'au début de la vie?

Je ne parle point ici de la vieillesse : elle est marquée, chacun le sait, par une diminution cons-

tante et progressive de la force vitale; cela ne prouve rien pour la thèse de M. Littré. Le principe de sa thèse c'est que, dès le moment de la naissance, et même dès celui de la conception, nous sommes des vieillards dont la force se perd à chaque instant aux résistances de la vie. Voilà ce que je combats : je ne consens à être un vieillard que quand je serai vieux. Alors je subirai la loi de la décrépitude progressive. Mais je n'admets pas volontiers que ce soit en vertu de cette même loi que je suis parvenu, de l'état d'embryon, à l'état d'homme. Pour me le démontrer, il faudrait me prouver, ce qui n'est pas fait et ce qui me paraît impossible, que la quantité de force vitale est plus grande chez l'enfant que chez l'homme arrivé, dans son entier développement physique et intellectuel, à l'apogée de son existence. Je dis qu'une telle démonstration est impossible parce que nous n'avons point le moyen de mesurer la force vitale à l'une et à l'autre époque. Quant aux vraisemblances, je les trouve plutôt en faveur de l'augmentation constante de la force vitale pendant la période de croissance. *Crescit eundo*. Ce ne sont toutefois que des vraisemblances.

Confondre l'activité du mouvement vital avec la puissance, l'énergie de cette force, et croire que l'une diminue suivant la même loi que l'autre me semble une erreur. En règle générale l'une est en raison inverse de l'autre. Les êtres animés, qui vivent très vite, ne vivent pas longtemps. M. Lenoël

vous a parlé des lapins : ils ont une prodigieuse activité de croissance ; quant à leur activité de multiplication, elle est proverbiale ; mais leur existence est courte. Les plantes qui croissent le plus rapidement sont en général celles qui durent peu, tandis que le chêne croît lentement, mais dure des siècles. A la côte du Sénégal, les femmes sont mères à douze ans, mais elles sont vieilles à trente, et rarement atteignent quarante ans. La force vitale est plus grande chez les Européens, quoique moins active. Je ne crois pas qu'on puisse objecter que dépensant la vie moins rapidement que les nègres du Sénégal, nous devons la conserver plus longtemps. Je crois que nous avons un principe de vie plus énergique, plus résistant, en un mot plus de force qu'eux. L'activité de la vie est donc tout autre chose que la force vitale.

Mais est-il bien vrai que cette activité suive la loi de décroissance constante dont parle M. Littré ? Je me permets d'en douter.

Voici un brin de chêne. Je prends volontiers un exemple dans la vie des plantes, car elles ont une existence bien autrement uniforme que celle des animaux : elles mènent la vie la plus régulière du monde, une vie véritablement exemplaire ; prenons donc ce brin de chêne et voyons comment il se conduira dans le cours de sa longue existence. Suivant M. Littré, il doit vivre bien plus dans ses premières années que dans les suivantes : il est

encore dans toute sa force; il va donc s'assimiler une quantité considérable d'éléments nutritifs et augmenter considérablement son volume. Puis tous les ans sa force diminuant, et par conséquent son activité d'alimentation, il prendra chaque année de moins en moins à la terre; il acquerra de moins en moins, car sa force s'usera aux résistances moléculaires : chaque année donc son augmentation de volume ira en décroissant par rapport à l'année précédente, voilà ce qui doit arriver infailliblement si M. Littré a raison. C'est facile à vérifier, car ici point de complications; le résultat de la vie est toujours le même: la force vitale a toujours le même emploi, et nous pouvons aisément mesurer année par année ce que gagne le chêne. Nous allons voir s'il perd un peu tous les ans. Très-peu je le veux, mais si peu que ce soit, il est bien certain que dans cent ans la différence sera sensible. Vérifions donc. Ou plutôt, Messieurs, comme l'expérience est un peu longue, et pourrait user votre patience et même votre existence, consultons les forestiers, et ils nous diront que notre chêne croîtra jusqu'à cent ans, c'est-à-dire que l'année où il gagnera le plus sera sa centième année. Jusque là, il doit non pas perdre, c'est juste le contraire du système de M. Littré, il doit gagner chaque année un peu plus que l'année précédente. Sa force vitale va donc toujours en augmentant, son alimentation s'accroît, et le résultat se traduit par une augmentation, chaque année plus considérable, de son volume.

Quand il aura cent ans, il grossira encore, mais chaque année d'une quantité moindre, jusqu'à ce qu'enfin après des siècles... Je vous l'ai dit, Messieurs, nous aurions eu tort d'entreprendre par nous-mêmes cette expérience. Il est trop clair que nous n'en aurions pas vu la fin. Tenons-nous-en à ce que disent les forestiers. Ils condamnent bien positivement M. Littré.

Mais il est des expériences que nous pouvons faire nous-mêmes, si vous les préférez. Au surplus vous les avez déjà faites : vous avez tous comme moi, étant collégiens, frauduleusement, dans le fond d'un pupitre, élevé des vers à soie. Comme ils étaient gloutons; certes je le reconnais, leur activité était grande dans cette première phase de leur existence. Ils dévoraient, dévoraient, mais aussi ils grossissaient à vue d'œil. Ensuite, ils se sont engourdis dans je ne sais quelle torpeur; et tout ce travail d'assimilation, cette activité, réellement dévorante, a cessé : puis les voilà passés à l'état de cocons : ils travaillent pourtant encore alors quoique paraissant inertes; ils filent le fil précieux : enfin, brisant l'enveloppe, ils sortent papillons : comme ils sont légers, vifs, ardents au plaisir ! ils y déploient une activité prodigieuse. C'est pourtant la fin de leur carrière. Elle se termine par cet excès d'activité.

Est-il donc vrai que chez eux la vie puisse être comparée à une impulsion dont les effets vont en se ralentissant progressivement ? N'y a-t-il pas tout autre chose dans la vie ?

Ce qui me frappe, quant à moi, Messieurs, c'est surtout l'ordre établi dans les phénomènes de la vie; c'est ce que j'appelle l'évolution.

Je viens de vous parler du ver à soie. Chez lui l'évolution est marquée en caractères tout à fait particuliers : il y a des périodes très-distinctes dans une existence qui est cependant celle du même individu. Il est des êtres chez lesquels le phénomène se produit d'une façon plus étrange encore : mais, même sans prendre ce caractère si extraordinaire qu'il semble affecter l'identité même de l'individu, l'évolution dans tout être vivant, plante ou animal, se manifeste de la façon la plus évidente, et avec un caractère si absolu, qu'on peut sans crainte y reconnaître l'un des signes les plus certains de la vie.

Je ne veux point vous entretenir d'autre chose que de la vie physique, parce que, dans une discussion, il faut, pour combattre utilement son contradicteur, se placer sur le même terrain que lui.

Que ne pourrais-je dire si, quittant ce cercle restreint et incomplet de la discussion, j'examinais tout ce côté si important et si essentiel de la vie humaine qui constitue la vie morale et intellectuelle. Il me semble qu'il serait bien aisé d'y trouver de grandes vraisemblances, si ce ne sont des preuves, en faveur de l'idée du développement continu et progressif de la vie pendant toute la période de croissance.

Qui donc pourrait prétendre que l'intelligence est

dans le nouveau-né, plus forte, plus active, plus puissante que dans l'homme fait? Qui donc parlerait d'une impulsion dont les effets sur l'intelligence iraient toujours décroissant à partir du jour de la naissance ? qui n'a assisté au développement d'une jeune intelligence et n'a suivi avec intérêt le spectacle si attachant du travail qui s'y opère, des facultés qui y apparaissent, qui grandissent et parviennent à leur maturité? Et qui pourrait, au souvenir de ce spectacle, nier que chaque jour marque un progrès nouveau et un accroissement continu des facultés intellectuelles et morales, une augmentation constante de la force, de la vie morale.

Mais quoiqu'il en soit, et pour ne parler que de la vie physique l'être vivant subit, dans un ordre déterminé, des modifications successives. Il naît, se développe grandit, s'accroît; toute la force vitale est alors employée à ce but capital de la croissance ; il faut que l'être arrive à son complet développement. Puis apparaît chez lui une fonction nouvelle qui à son tour attire et absorbe une portion considérable de la force vitale ; c'est celle si importante de la reproduction, grâce à laquelle l'espèce se continue. La croissance s'arrête; la puissance de reproduction subsiste : Plus tard elle diminue et disparaît : L'être vivant subsiste encore, sa force vitale n'est plus employée alors qu'à la conservation de son existence, mais elle décroît graduellement, finit par s'éteindre, et la mort arrive quand l'évolution est accomplie.

Voilà le fait. Il est d'évidence. Croissance, reproduction, décadence, voilà la série constante des phénomènes vitaux. C'est ce que nous avons traduit au point de vue juridique par les actes de l'état-civil : il y en a de trois sortes ; actes de naissance, de mariage et de décès. Nous voilà à peu près revenus à l'échelle double de M. Roussel : il avait bien parlé d'une certaine station au sommet de l'échelle, mais sans rien préciser, par discrétion sans doute. Avec moins de réserve je viens de placer au sommet de l'échelle la fonction si essentielle de la reproduction. Dans l'ordre social le mariage est la loi suprême.

Tout cela s'enchaîne Messieurs ; il ne faut rien omettre : ce serait briser l'indispensable lien des faits qu'il s'agit d'étudier. Tout être vivant meurt parce qu'il est né. Il se reproduit parce qu'il doit mourir. Il naît parce que d'autres mourront qui, avant de mourir, ont dû nouer la chaîne entre le passé et l'avenir de l'espèce.

Celui qui voudra m'expliquer d'une manière satisfaisante la cause de la mort naturelle, devra donc me rendre compte de ces trois phénomènes dont la succession constitue l'évolution de la vie. Je ne lui demande pas de remonter à la cause première. M. Roussel va trop loin lorsque tout d'un coup il nous dit : Dieu l'a voulu ainsi. Certes, personne ne s'avisera de le contredire, mais aussi personne n'en sera plus avancé lorsqu'il aura ainsi répété :

Dieu le veut. Au lieu de sauter d'un bond à la cause première, ce qui, dans l'état de la science, n'apprend absolument rien, je voudrais qu'on recherchât si cela est possible, les causes secondes, immédiates, et qu'on trouvât les lois de la vie. Nous ne nous sommes pas contentés de dire, en regardant les astres, et en observant leur révolution : Dieu l'a voulu ainsi : *Deus fecit cælum et terram*, mais nous avons cherché et trouvé les lois qui président à ces courses majestueuses à travers l'espace infini. Que les savants cherchent donc, qu'ils essaient de découvrir aussi les lois de la vie, de la reproduction, de la mort. Jamais sujet plus beau, plus important, plus fécond, n'a mérité l'effort de leurs méditations. Qu'ils proposent leurs hypothèses. Mais gardons-nous de les accueillir trop aisément, car le sujet est des plus difficiles, et j'y entrevois de tels problèmes, que je me prends à douter, et je me demande si l'esprit humain est fait pour les résoudre.

Pourtant je me rappelle, Messieurs, votre devise ; et volontiers je dirai avec vous à cet esprit humain, insatiable de savoir et dévoré du besoin de connaître, pour qui le doute est une torture, et la vérité le suprême bienfait :

Tentanda via est.



QUELQUES MOTS EN RÉPONSE

A LA LECTURE DE M. DAUSSY.

PAR M. LE DOCTEUR LENOEL, DIRECTEUR.

(Séance du 23 Avril 1869).



MESSIEURS,

Cette après-midi, en me rappelant que la séance de l'Académie devait avoir lieu ce soir, je réfléchissais à la spirituelle lecture de M. Daussy, et je cherchais comment je n'avais pas été compris par un esprit aussi logique et aussi éminent : il a été évident pour moi que mon exposition n'avait pas été suffisamment claire : d'un autre côté je n'étais pas entré dans des détails nécessaires à l'explication de ma pensée. Je ne sais si, dans ces quelques mots, je réussirais mieux que la 1^{re} fois, j'ai peur d'échouer encore, car la question est une des plus obscures de la physiologie.

Qu'est-ce d'abord qu'un être vivant? Pierre Bérard l'a comparé à un tourbillon dans lequel rentrent, et duquel sortent sans cesse des matières qui viennent de l'extérieur, matières qui portent avec elles le mouvement, la force, etc. La 1^{re} fois que j'eus

l'honneur de parler devant vous, Messieurs, je vous ai entretenus de cette manière de voir, qu'ont adoptée les naturalistes et les physiciens. Je n'ai, il est vrai, touché qu'un côté de la question, dans cette lecture que j'avais intitulée *Du Soleil comme cause de la motilité des animaux*, et que je terminais ainsi :

- « nous savions déjà que le végétal était nécessaire
- « à notre nutrition, en nous fournissant des aliments;
- « à notre respiration, en détruisant le gaz délétère
- « de l'atmosphère et le remplaçant par l'oxygène
- « bienfaisant; nouvelle harmonie entre les deux
- « règnes de la nature, *l'immobilité* de la plante
- « accumule de la *chaleur* que l'animal fait *renaître*
- « ou *transforme en mouvement* ! »

Il serait trop long, et peut-être fastidieux, de revenir devant cette assemblée, sur la description des phénomènes qui se passent dans l'être vivant; quelques mots suffiront, je l'espère du moins, pour me faire comprendre.

Dans l'animal pénètrent à chaque instant des substances matérielles, et comme la matière n'existe pas sans force, comme elle n'est qu'une agrégation de forces, il entre dans l'intérieur de cet être vivant *matière et force*; la matière sert à son accroissement, la force est transformée en chaleur, en mouvement, en activité. Prenons un exemple particulier pour mieux faire saisir ce fait, qui n'est plus douteux pour les physiologistes : De la fibrine, provenant des substances alimentaires, est absorbée

par la membrane intestinale; elle passe dans le sang; elle devient muscle : elle sert à l'accroissement du corps; mais bientôt l'animal contracte ce muscle, la fibrine est détruite, un mouvement est produit : la force que cette substance recélait a été employée en mouvement.

Ceux d'entre vous, Messieurs, qui ne sont pas familiarisés avec cette idée, *que la matière ne peut exister sans force*, me comprendront peut-être avec difficulté : c'est pourtant un fait démontré pour l'expérimentation et pour l'observateur : je n'en citerai qu'un exemple; Le charbon est *force* et *matière* et la machine à vapeur a pour effet de transformer cette force, d'employer cette force en mouvements. Mais pour les physiciens qui m'écoutent et qui savent que la matière ne peut exister sans force, il sera clair que l'être vivant, absorbant de la matière, prend aussi des forces qu'il emploie ou transforme.

C'est l'absorption qui fait entrer dans l'animal les substances nutritives : cette absorption se fait au moyen de membranes : ce sont, principalement les membranes muqueuses qui remplissent cette fonction. Voyons ce qui se passe à la surface de ces membranes muqueuses aux divers âges de la vie : l'enfant absorbe beaucoup plus que l'adulte, proportionnellement à l'étendue de la surface absorbante, l'adulte plus que le vieillard ; le vieillard absorbe de moins en moins à mesure qu'il avance en âge. C'est-à-dire que la faculté absorbante de la membrane muqueuse,

comparée à son étendue, va en diminuant du jeune âge à la vieillesse. Examinons un arbre, occupons-nous seulement de ses racines : quand il est jeune ses quelques racines absorbent bien plus, par rapport à leur étendue que les racines de l'arbre devenu grand chêne, et cette propriété d'absorber diminue, si l'on tient compte de l'étendue et du nombre des racines, à mesure que l'arbre vieillit. Aussi quand l'arbre absorbe plus qu'il ne perd, il grandit et épaissit; mais il vieillit et tombe dans la décrépitude, quand la propriété d'absorber diminue, quand elle devient inférieure à la propriété de désassimilation qui va en croissant depuis la naissance jusqu'à la mort.

Si nous portons notre examen sur les autres fonctions communes aux végétaux et aux animaux, les mêmes phénomènes se présenteront. La circulation qui est chargée de porter dans tous les tissus, dans tous les organes, les substances absorbées, va en décroissant depuis le 1^{er} moment de son apparition jusqu'à la vieillesse ; le cœur de l'embryon humain bat plus de deux cents fois à la minute, le cœur du fœtus au terme de la grossesse 140 fois, le cœur de l'enfant de 6 mois, 120 fois, de l'enfant de 12 mois, 110 fois. Le nombre de pulsations diminue ensuite plus lentement ; à l'âge adulte, il est de 75 ; pendant la vieillesse le pouls se ralentit encore.

La respiration diminue aussi depuis la naissance jusqu'à la vieillesse, mais d'une façon moins marquée :

tandis que le nombre de respirations des nouveau-nés est de 30 à 40, celui de l'adulte est de 15 à 18 par minute, et il s'abaissera peu à peu, comme celui des pulsations du cœur.

Beaucoup de personnes confondent *la force vitale, l'impulsion première, le principe vital*, peu importe le nom, avec les forces que l'animal emploie et transforme et qu'il prend au monde extérieur. Si l'animal agit, marche, fait effort, c'est qu'il détruit des substances dans son intérieur, dans l'intimité de ses tissus.

L'animal adulte a plus de force physique que l'animal jeune, parce que l'absorption chez lui s'exerçant sur une plus grande surface, introduit dans ses organes plus de substances matérielles qu'il peut détruire, plus de forces par conséquent qu'il peut transformer. L'impulsion vitale permet à l'animal de faire ces transformations, et si nous examinons avec soin ce que devient l'impulsion vitale, si nous cherchons à la dégager des forces produites par les transformations dont nous parlons, là encore il est manifeste qu'elle va en décroissant depuis la naissance jusqu'à la mort.

L'enfant reçoit du monde extérieur peu de substances, peu de force, quoique l'absorption soit très-active chez lui, mais elle s'exerce sur une petite surface ; Avec quelle rapidité il s'assimile les matériaux, il transforme ses forces peu nombreuses encore, examinez ses mouvements et toutes ses

fonctions en tenant compte de l'expérience qu'il n'a pas encore acquise.

L'adulte reçoit de l'extérieur beaucoup en substances matérielles et en forces ; mais comparez-le au jeune homme par la rapidité de ses mouvements, et vous verrez que si l'impulsion vitale s'exerce sur plus de substances ou de forces acquises, elle agit avec moins d'intensité et de rapidité.

Si donc on compare la vie à une échelle double que l'on monte dans la jeunesse, et que l'on descend dans la vieillesse, on a raison, mais en se rappelant que l'on réunit ensemble l'impulsion vitale qui apparaît dans l'embryon fécondé, et les forces que cette impulsion vitale fait prendre au monde extérieur. A l'âge adulte, les forces qui agissent chez l'animal, proviennent donc de deux sources ; l'une est l'impulsion qu'il a reçue au moment de sa formation et qui va toujours en diminuant ; la seconde est la transformation des forces reçues de l'extérieur. Cette seconde source est sous l'influence de la première ; elle est régie par l'impulsion initiale.

Vous voyez, Messieurs, que je suis loin de nier que l'être vivant, arrivé à l'âge adulte, soit dans le maximum de ses forces. Chez lui la totalité des fonctions s'exerce librement, il transforme et emploie la plus grande quantité possible de forces ou de substances venues de l'extérieur. Dans une autre partie du cours de physiologie que je professais à

l'Ecole de Médecine, j'avais besoin même de m'appuyer sur ce fait pour donner certaines explications à des phénomènes aussi compliqués que celui de la mort naturelle : mais ce que j'ai dit, je le crois encore malgré les objections de M. Daussy, c'est que la force, l'impulsion qui existe dans l'œuf au moment de la fécondation va en s'affaiblissant depuis cette époque, et c'est cette diminution qui donne l'explication de la mort naturelle. Et pourquoi cette impulsion première va-t-elle en décroissant ? c'est qu'elle se détruit dans les échanges moléculaires qu'elle opère.

Ces questions sont extrêmement complexes et toute personne qui ne fait pas une étude spéciale de la physiologie a un peu de peine à les saisir, car les fonctions de l'organisme s'entremêlent et s'entraident : Ainsi l'absorption, qui est pourtant une fonction végétative, ne peut avoir lieu sans mouvement, même chez les végétaux, c'est-à-dire sans transformation de forces, et cependant c'est elle qui fournit les matériaux nécessaires à ces transformations.

Répondons à une objection qui nous a été faite par l'un de vous, et cette réponse attestera encore combien se compliquent les diverses forces qui agissent dans l'être vivant, soit qu'elles lui aient été données dans le germe, soit qu'elles aient été acquises par lui-même. *Un grain de bled peut rester des mois, des années, des siècles, sans se développer, s'il est à l'abri de la lumière et de l'humidité ; que devient alors l'impulsion vitale ; existe-t-elle ?*

Qui certainement, elle existe. Le grain de bled est formé par un embryon placé à côté de gluten et de fécule qui doivent le nourrir; si ce grain de bled ne reçoit pas de la chaleur et de l'eau, l'embryon n'absorbe pas la fécule et le gluten; les mouvements d'absorption, qui constituent chez lui la vie, n'existent pas, l'embryon ne vit pas, mais néanmoins l'impulsion première est en lui, elle peut être comparée à un ressort qui ne peut se détendre parce qu'un obstacle arrête son développement. L'obstacle ici à l'action de l'impulsion vitale est le défaut de chaleur et d'humidité. L'absorption est un mouvement, il ne peut donc avoir lieu sans que de la chaleur soit transformée en mouvement. En même temps la chaleur est un incitant des fonctions de la vie, elle est aussi nécessaire sous ce rapport; enfin pour la transformation de la fécule et du gluten en tissu végétal, une certaine quantité de chaleur est encore nécessaire. Nous pourrions faire voir de la même manière comment le défaut d'humidité arrête l'impulsion vitale reçue par l'embryon, comment le grain de bled peut ainsi rester longtemps sans vivre. Ainsi on peut trouver là une nouvelle preuve de la complication des mouvements divers qui constituent la vie.

Si donc observer les phénomènes vitaux et en analyser les lois constituent une étude attrayante et qui passionnent ceux qui l'entreprennent, elle est une des plus difficiles par ces complications que nous

vous signalons. Prenons encore le germe, nous le voyons se dédoubler, se scinder ; chaque partie ainsi formée se divise à son tour, et le nombre des cellules alors produites ira en augmentant indéfiniment. Ce premier phénomène, qui est le premier acte vital, en détermine bientôt un autre, l'apparition *des globules polaires* : Ce second phénomène amène la formation du *blastoderme*. Puis celui-ci forme *l'embryon* dont ensuite les organes se développent successivement.

A mesure que la vie s'avance, des molécules nouvelles venant de l'extérieur s'ajoutent à l'embryon, au fœtus, à l'enfant : Mais en même temps certains organes disparaissent et sont remplacés par d'autres. Pendant tout le temps de la vie, des faits semblables se représentent sans cesse ; des modifications dans les tissus, dans les humeurs, dans les organes se succèdent à chaque instant, les secondes étant déterminées par les premières. Il serait trop long et fastidieux, dans une lecture comme celle-ci, d'entrer dans des détails ; citons seulement des exemples faciles à comprendre par toute personne : La jeune fille n'a pas les mêmes organes que la femme, et celle-ci perd en vieillissant les attributs de son sexe. La peau se modifie dans son aspect, dans sa texture, dans ses fonctions, graduellement depuis la naissance jusqu'à la vieillesse.

C'est ce qu'on appelle l'évolution ou le développement de l'organisme. La nutrition n'a pas seulement pour but de remplacer dans les tissus les

matériaux qui ne peuvent plus servir, c'est une fonction bien plus complexe. Le tissu n'est pas seulement renouvelé, il est changé. Ainsi chez les enfants les os sont mous, flexibles et comme cartilagineux, les épiphyses ne sont pas soudées au corps de l'os : à l'âge adulte l'os est modifié, il est solide, les épiphyses ne font qu'un avec l'os : chez le vieillard, l'os devient fragile, il est chargé de sels calcaires.

Si, Messieurs, je vous entretiens de ces changements organiques, que subissent continuellement les tissus des êtres vivants, c'est pour répondre à un honorable collègue qui, se basant sur quelques expériences de Flourens, croit que la nutrition renouvelle le corps vivant, et a trouvé dans ce renouvellement un argument contre la nécessité de la mort chez l'homme. Que l'homme ait été créé pour vivre toujours, ou que le Créateur l'ait destiné à mourir, peu nous importe dans cette étude scientifique, car nous ne voulons pas entrer dans la métaphysique ni aborder les questions religieuses. Ce qui est certain, c'est que l'homme meurt comme tout être vivant, végétal ou animal, et nous cherchons l'explication de cette mort. La doctrine, que nous acceptons est-elle vraie, est-elle fausse? les recherches ultérieures des savants le démontreront. Dans la nature, tout se forme, s'organise, se développe, se conserve par des compositions, des combinaisons, des assimilations, des transformations soumises à des

lois ; les physiciens, les chimistes, les naturalistes, cherchent à connaître ces lois : ils étudient le *comment* des compositions et des décompositions naturelles : C'est au métaphysicien à montrer *la cause* de ces lois et de ces phénomènes, *leur but*, *leur fin* ; il ne faut jamais mêler les questions, le *comment* avec le *pourquoi*.



ENCORE UN MOT
SUR
LES CAUSES DE LA MORT
NATURELLE CHEZ L'HOMME

PAR M. MARTIAL ROUSSEL.

(Séance du 11 juin 1869).



MESSIEURS,

Permettez-moi de revenir, en quelques mots seulement, ce sera très-court, sur la question de la vie et de la mort naturelle des êtres vivants. Cette question très-délicate, difficile et très-intéressante, a été posée devant nous, vous vous le rappelez, par une communication de notre honorable collègue M. le docteur Lenoël.

Depuis, plusieurs d'entre-nous s'en sont occupés, et elle a fait, de la part de notre honorable collègue M. Daussy, l'objet d'un travail plein de finesse et d'esprit, que nous avons entendu avec le plus grand plaisir, mais qui, si je ne me trompe, n'a pas fait avancer sensiblement la question :

Sans nous dire ce qu'est la vie, ce qu'est la mort, toutes choses que, selon lui, il n'est pas, il ne sera jamais donné à l'homme d'approfondir, M. Daussy s'est borné à nous montrer ce que la vie n'est pas. Pour lui, quoiqu'en dise M. Littré, la vie n'est pas le mouvement résultant de l'impulsion initiale, imprimée à l'être vivant, au moment même de sa conception, et se continuant, en diminuant d'intensité, jusqu'à la cessation, jusqu'à la mort.

Après nous avoir très-spirituellement raconté la partie de billard que vous savez, et dans laquelle il s'est fait aussi maladroit que possible, maladresse à laquelle je ne crois pas du tout, il nous a mis sous les yeux le gracieux tableau du jeune chat jouant avec le peloton qu'on lui abandonne. Quoique son petit chat ne soit pas un savant, il lui pardonne de prendre le mouvement pour la vie. Quant à lui, il croit que la vie et le mouvement sont deux choses toutes différentes. Malgré quelques légères égratignures, distribuées à droite et à gauche, et dont chacun de nous, Messieurs Lenoël, Courtillier et moi, avons eu notre petite part, égratignures, du reste, dont nous aurions tout-à-fait mauvaise grâce de nous plaindre, le petit chat ayant toujours, et pour tous, fait patte de velours, je m'empresse de proclamer que je suis complètement de l'avis de M. Daussy, pour moi non plus, j'ai déjà eu occasion de le dire, le mouvement, quelque ingénieuses que soient les combinaisons qu'on lui prête, le mouvement n'est pas la vie.

Je ne reviendrai pas, Messieurs, sur le travail de M. Daussy, dont vous avez encore présentes à la mémoire et la forme élégante et les conclusions finales, incontestables, dans le cercle qu'il s'est tracé. Pour notre honorable collègue, la vie est une évolution complète. L'être organisé naît, vit, se reproduit et meurt. Pourquoi, comment cela se fait-il ? il ne veut pas le rechercher. Il se borne à constater le fait. Comme je l'ai indiqué moi même, il pense que l'explication donnée par M. Littré ne rend pas compte des phases multiples du phénomène qui constitue la vie, des nécessités surtout, sous l'influence desquelles s'accomplissent ces diverses phases. Tous les êtres organisés, dit M. Daussy, naissent, vivent, se développent, acquièrent, pendant une période de temps plus ou moins longue, toutes les facultés qui doivent les compléter. Arrivés à ce point maximum de leur existence, ils se reproduisent, puis, à partir de ce moment, la vie va en décroissant jusqu'à ce qu'elle s'éteigne. Il y a donc dans la vie des êtres organisés, pour M. Daussy, comme pour moi, deux périodes distinctes, l'une pendant laquelle la vie va en augmentant, l'autre pendant laquelle elle diminue jusqu'à l'anéantissement, et au point de jonction de ces deux périodes, l'acte nécessaire de la reproduction.

Quand je dis l'acte nécessaire de la reproduction, il est bien entendu que cette nécessité n'existe que pour les êtres organisés autres que l'homme.

L'homme, lui, reste le maître de se reproduire ou non. Seul parmi les êtres vivants, il voit ce qui est bon ou mauvais, ce qui est utile ou ne l'est pas, il agit ou il n'agit pas selon sa volonté, dont il possède la pleine et entière liberté. Mais revenons à l'acte de la reproduction. M. Daussy trouve que la théorie de M. Littré ne satisfait en aucune façon à cette partie du programme de la vie des êtres organisés. Ici encore je suis de son avis, mais qu'il me permette d'appeler son attention sur une légère erreur que, par bienveillance, évidemment, il a laissé s'introduire dans son appréciation du système de M. Littré. Il a considéré ce système comme une simple comparaison. En cela, je pense qu'il se trompe. Ce n'est pas seulement comme comparaison, mais bien comme explication, que M. Littré, adoptant, nous a dit M. Lenoël, les idées de Muller, nous présente son exposé de l'impulsion initiale donnée à l'être vivant, dès le premier instant de sa conception. Il est vrai que, comme explication, ce système n'est pas facile à admettre, et M. Lenoël, qui nous l'a fait connaître, l'a si bien senti. que dans une seconde lecture, en réponse aux objections de M. Daussy, il reconnaît lui-même que l'impulsion initiale, prise isolément, ne suffit pas, en effet, pour rendre raison des diverses phases de la vie des êtres vivants. Il maintient, il est vrai. la puissance maximum de cette impulsion, mais il la proportionne à l'étendue des surfaces d'absorption. L'être organisé, dit-il, se

développe sous l'influence de l'impulsion première, en empruntant aux substances matérielles du milieu ambiant celles qui sont nécessaires à son existence ; il s'assimile ces substances matérielles, avec les forces qui leur sont inhérentes. C'est ainsi qu'il acquiert successivement toutes les facultés qui doivent constituer et compléter son être. C'est ainsi que s'étendent et se développent les surfaces destinées à l'absorption des parties matérielles du milieu ambiant ; mais toujours est-il, dit M. Lenoël, que, bien que cette absorption augmente en raison de l'étendue des surfaces, ce qui explique la période d'accroissement signalée par M. Daussy et par moi, cette faculté est moins active, moins énergique, pour une surface donnée, qu'elle ne l'était au moment de la conception de l'être vivant ; ce qui constitue, selon lui, la justesse du système de M. Littré. Il ajoute que la métaphysique n'a rien à faire dans ces questions. Déjà cette observation s'était produite dans le premier travail de M. Lenoël. Aujourd'hui, comme alors. je crois que cette proposition s'écarte de la vérité. C'est, du reste, un point sur lequel j'aurai peut-être occasion de revenir. Pour le moment, je vous demande la permission de jeter un coup-d'œil sur cette seconde source d'alimentation et même d'accroissement de la vie, indiquée par M. Lenoël, et qui vient s'ajouter au mouvement initial de M. Littré.

L'être vivant, dit notre savant collègue, emprunte

aux substances matérielles, composant le milieu ambiant, celles qui sont nécessaires à son existence et à son développement. Cela est incontestable. Il se les assimile avec les forces qui leur sont inhérentes. Ces substances se transforment en chaleur, et celle-ci en mouvement ; tel est le mécanisme de la vie. Il y aurait peut-être ici quelques réserves à faire ; car, enfin, la production de la chaleur ne peut être que le résultat d'un travail quelconque, comme le travail lui-même ne peut provenir que de l'emploi d'une certaine quantité de chaleur. Ce qui, comme on le sait, constitue ce que l'on est convenu d'appeler l'équivalence mécanique de la chaleur. Mais pour obtenir ces résultats, il faut, au préalable, un appareil convenablement disposé, puis une puissance étrangère qui mette cet appareil en jeu. Dans le système qui nous est présenté, on trouve peut-être l'appareil, mais on ne voit pas bien le principe moteur. Il ne peut être autre que les forces inhérentes à la matière. Cette inhérence des forces à la matière est en effet indispensable ; car de quoi servirait au corps de s'étendre, s'il ne recevait, avec les parties matérielles qui produisent son développement, un surcroît de forces proportionnelles. Cette addition de forces est donc indispensable, sous peine de voir le volume purement matériel augmenter, et la vie diminuer, puisque la force vitale, comme on l'a nommée assez mal à propos, selon moi, restant la même, devrait se répartir sur

une plus grande masse de matière et lui donner la vie. Il est donc indispensable, je le répète, qu'en s'assimilant les substances matérielles du milieu ambiant, l'être vivant reçoive, en même temps, une addition de forces, celles, comme le dit M. Lenoël, qui sont inhérentes à ces substances.

Envisagé vous ce point de vue purement matériel, la naissance, l'accroissement, la mort de l'être vivant, rentrent essentiellement et tout entiers dans le cercle des systèmes préconisés par les écoles matérialistes. Est-ce là qu'est la vérité ? J'ai voulu le savoir, et, dans ce moment, je m'occupe d'une étude sur le matérialisme dont j'aurai peut-être, plus tard, l'honneur de vous soumettre les résultats. Pour aujourd'hui, je m'arrête à cette proposition émise par M. le docteur Lenoël, à savoir que les forces sont inhérentes à la matière. Dans le système soutenu et développé par lui, je conçois et j'ai démontré que cette inhérence est indispensable. Mais cette nécessité même fait peser sur le bien fondé du système les doutes les plus sérieux. En effet, Messieurs, ces forces qui accompagnent toujours les corps, qui leur sont *inhérentes*, s'éloignent de l'idée qu'on se fait ordinairement de la matière. Les corps matériels, nous disent tous les traités de physiques, possèdent les propriétés suivantes : l'étendue, la mobilité, l'impénétrabilité, la divisibilité ; à quoi il faut ajouter l'inertie, c'est-à-dire la propriété qu'ont tous les corps de persé-

vérer dans l'état de repos ou de mouvement en ligne droite ; en sorte qu'un corps en repos ne peut sortir de ce repos s'il n'est sollicité par une force extérieure, et que le mouvement qu'il a ainsi reçu se produit en ligne droite, et ne peut cesser ou changer de direction, que sous l'influence d'une cause étrangère ; c'est là, une des applications de l'axiome admis en physique, *Nihil ex nihilo*.

Cette inertie de la matière a été acceptée par tous les physiciens. C'est sur elle qu'ils ont basé tous leurs calculs ; c'est par elle qu'ils ont expliqué tous les faits constatés par l'expérience. Laplace, qui a porté si loin les investigations de l'esprit humain, qui a donné aux sciences physiques et mathématiques un développement et une puissance tels que, même aujourd'hui, où ces études ont fait parmi nous de si remarquables progrès, il est donné à peu de personnes de le suivre et d'atteindre les sommets où il s'est élevé ; Laplace nous dit :

« Un point en repos ne peut se donner le mouve-
 « ment, puisqu'il ne renferme pas en lui-même de
 « raison pour se mouvoir dans un sens plutôt que
 « dans un autre. Lorsqu'il est sollicité par une
 « force quelconque, et ensuite abandonné à lui-même,
 « il se meut constamment, d'une manière uniforme,
 « dans la direction de cette force, s'il n'éprouve
 « aucune résistance ; c'est-à-dire qu'à chaque
 « instant, sa force et la direction de son mouvement
 « sont les mêmes. Cette tendance de la matière à

« persévérer dans son état de mouvement ou de repos, est-ce que l'on nomme *inertie* ; c'est la première loi du mouvement des corps. »

La théorie d'après laquelle la force est inhérente à la matière est donc inadmissible, puisque, si elle était vraie, un corps pourrait se donner à lui même le mouvement ou le repos. Le développement, l'accroissement de la vie dans l'être vivant ne peuvent donc avoir lieu par les moyens qu'indique M. le docteur Lenoël. J'aurai peut-être, plus tard, l'occasion de démontrer, plus clairement encore, que ce système se heurte et se brise contre une impossibilité scientifique.

Mais admettons, pour un instant, cette explication ; elle laisse le problème entier ; elle ne nous donne pas la solution que nous cherchons ; elle ne nous montre pas la cause physique, palpable, matérielle de la mort naturelle chez les êtres vivants. Elle transforme la difficulté, elle l'éloigne, si l'on veut, mais elle ne saurait la résoudre. Si les surfaces absorbantes, en s'étendant, jouissent de la faculté d'accroître, de développer la vie de l'être vivant, au moyen des emprunts faits au milieu ambiant, pourquoi ces emprunts vont-ils en diminuant jusqu'à cesser bientôt ? pourquoi ces surfaces vivantes ne conservent-elles pas toujours leur puissance d'attraction, d'absorption ou d'affinité, comme on voudra l'appeler ? pourquoi n'exercent-elles pas

toujours la même intensité d'action sur le milieu matériel dans lequel elles vivent ? Dans un premier travail, et comme résultat des découvertes des physiologistes modernes, et notamment de M. Flourens, j'ai montré le corps de l'animal se renouvelant, se rajeunissant sans cesse. Je renouvelle ici la question que je posais alors, et à laquelle ni M. Daussy ni M. Lenoël ne me paraissent avoir répondu. Comment se fait-il, disais-je, que le corps de l'homme renouvelé, reconstruit, pour ainsi dire, avec des matériaux tout neufs, jeunes et vigoureux, ne conserve pas la même force qu'avec les matériaux anciens qui ont disparu ? On n'en voit pas la raison scientifique, et je ne puis m'empêcher de vous faire remarquer, encore, que les communications nouvelles de Messieurs Daussy et Lenoël ne nous la montrent pas.

J'ai indiqué, moi, cette raison. Il est vrai que celle que je donne n'est pas purement scientifique, dans le sens matériel du mot ; que j'ai dû, pour la trouver, quitter le domaine de la physique pour entrer dans celui de la métaphysique. Ce passage d'un de ces ordres à l'autre m'a attiré de la part de mes deux honorables adversaires, un reproche que je ne crois pas mériter. Qu'il m'ait été fait par M. le docteur Lenoël, je le conçois ; son explication purement matérielle de la naissance, de l'accroissement et de la mort de l'être vivant, ne lui laissait pas le choix des moyens. Je le comprends moins de la part de

M. Daussy ; la thèse qu'il soutenait ne lui imposait pas les mêmes nécessités.

Quoiqu'il en soit, voici ce reproche :

Après avoir démontré, par les découvertes mêmes de la science moderne, que le corps de l'homme, se renouvelant, se rajeunissant sans cesse, devait se conserver indéfiniment, j'ai posé cette question : pourquoi l'homme vieillit-il, pourquoi meurt-il, pourquoi cette dérogation aux lois générales de la nature ? A quoi j'ai répondu : uniquement parce que Dieu, parce que le Créateur l'a voulu ainsi. A cela, on m'oppose ce raisonnement : Dire que l'homme vieillit et meurt parce que Dieu le veut, c'est ne rien dire du tout. C'est exactement comme si l'on disait : un acide se combine avec une base quelconque pour former un sel, parce que Dieu le veut. Je ne puis, Messieurs, accepter cette similitude. Si j'avais eu à m'expliquer sur la combinaison chimique proposée, j'aurais répondu : Non qu'elle a lieu parce que Dieu le veut, mais qu'elle s'opère en vertu des lois générales établies par lui. Quant à la mort naturelle de l'homme, elle arrive, non pas en vertu des lois générales qui régissent l'univers, mais, comme je l'ai montré dans un travail précédent, et comme je viens de le dire encore dans celui-ci, contrairement à ces lois. Pourquoi cette violation des lois de la nature ? parce que, ai-je dit, Dieu l'a voulu ainsi. Ces derniers mots m'ont valu le reproche dont je me plains et dont je tiens à me justifier. On raisonne

contre moi comme si la parole que j'ai invoquée était la mienne, comme si elle était l'expression de mon opinion uniquement, purement personnelle, en un mot, comme si j'en étais l'inventeur. Mais il n'en est pas ainsi, cette volonté supérieure, cette volonté divine à laquelle il faut bien que la science se soumette, est clairement, nettement formulée, dans les textes que je vous ai cités.

A la vérité, ces textes n'ont, pour quelques personnes, qu'une valeur secondaire, si même elles ont quelque valeur. A cela, Messieurs, je ne répondrai qu'une chose : ces textes, qu'elle qu'en soit l'origine, quels que soient les auteurs qui les ont promulgués, ce que je ne veux pas rechercher ici, remontent aux premiers âges du monde. A l'heure qu'il est, ils sont écrits et lus dans toutes les langues civilisées, parlées sur la surface du globe, en plus de 150 langues, d'après un célèbre ministre protestant, M. Adolphe Monod. Ils sont de plus écrits et lus dans la plupart des langues savantes qui ne se parlent plus. Ils ont été acceptés et crus, depuis leur origine, par des millions de millions d'individus, par les esprits les plus élevés, par les plus grands génies, par tous les vrais savants qui les ont connus.

Quant à nous, Messieurs, qui cherchons sérieusement la vérité, je ne pense pas que nous puissions les traiter légèrement, surtout quand ces textes se présentent à nous comme la cause déterminante de phénomènes, qui s'accomplissent chaque jour sous

nos yeux. Si nous repoussions les lumières qu'ils nous fournissent, nous serions réduits, pour expliquer ces phénomènes, à accepter des hypothèses que la science elle-même rejette, et dont elle démontre l'inanité.



HELÈNE

TYPE DU BEAU DANS L'ART GREC.

ETUDE MYTHOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

PAR M. HENRI DAUPHIN.

(Séance du 22 mai 1868).



MESSIEURS,

Hélène, création merveilleuse du génie grec, élément essentiel de la légende qui s'est formée sur la guerre de Troie, nous montre quel a été en Grèce, dans les temps les plus reculés, le sentiment du Beau. L'aptitude singulière de la race hellénique à idéaliser la forme n'a peut-être jamais plus éclaté qu'en personnifiant dans Hélène la beauté de la femme à sa plus haute puissance, avec ses attraits souverains et ses qualités exquis, avec sa faiblesse et ses nobles repentirs.

Cette figure, dessinée avec tant de charme par Homère, devait frapper vivement une nation aussi impressionnable. Ne peut-on pas dire que l'art grec, si humain et si divin dans toutes ses œuvres, lui doit son caractère propre, son cachet inimitable ?

Si la pureté des lignes et la grâce des contours constituent surtout la beauté physique, si la finesse du sourire, l'enjouement de l'esprit et les douces qualités du cœur, exercent sur nous plus d'empire que la force corporelle et la grandeur d'âme, qui méritait mieux que *la femme* d'être choisie par les anciens comme type éternel du Beau ? Qui pouvait mieux leur ouvrir toutes les routes de l'art ? Plus on étudie les chefs-d'œuvre de la Grèce antique, plus on reconnaît qu'elle s'est placée à ce point de vue. On sent que la femme lui a servi de premier modèle. Dans la poésie et dans les beaux-arts, dans l'éloquence et même dans la philosophie, la beauté d'Hélène a laissé sa trace brillante.

Un grave orateur, le sage Isocrate, a consacré un de ses discours à sa louange.

« Hélène, dit-il, reçut la beauté par excellence, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus précieux, de plus auguste et de plus divin. Elle fut accomplie en toutes perfections autant qu'elle était belle. Elle apparut à Homère et lui ordonna de chanter les guerriers qui combattirent dans les champs troyens ; et de là vient que, grâce à Hélène, les poèmes homériques ont acquis une si éclatante célébrité. » N'est-ce pas dire qu'en poésie et dans tous les arts, cette femme sans pareille est le type du Beau ?

En lisant dernièrement le discours d'Isocrate, j'y ai trouvé avec plaisir le germe de mes idées sur les rapports qui existent entre le mythe d'Hélène et le développement de l'art chez les Grecs.

Il y plus, l'art grec ayant passé chez les peuples modernes, il est vrai de dire que, malgré ses transformations, et quoique imprégné d'un esprit nouveau, c'est encore lui qui tient le sceptre. C'est de lui que procèdent nos chefs-d'œuvre les plus vantés. C'est Hélène transfigurée qui, comme type du Beau dans une expression plus large et plus idéale, nous passionne encore.

Ce nom, attaché à la plus belle des femmes, a traversé le cours des siècles. Angélique et Armide ne l'ont point effacé de la mémoire des hommes, et il a reparu dans toute sa splendeur lorsque Goëthe a voulu, de notre temps, dramatiser l'alliance de la beauté grecque et du génie romantique. Après cette magnifique évocation d'Hélène par l'auteur de *Faust*, on peut affirmer qu'elle est vraiment immortelle, appelée à symboliser à jamais, sous des faces diverses, la notion progressive du Beau dans le monde physique et intellectuel.

Cette notion, dans la Grèce antique, accordait trop à la forme extérieure; ce qui, joint à la guerre fameuse dont Hélène fut la cause, explique la variété des éléments souvent contradictoires dont ce mythe est composé. Il n'en est point, en effet, qui offre des détails plus disparates ni plus inconciliables. L'unité lui manque parce qu'à l'époque de sa formation, la beauté, dans son élément moral, n'était pas envisagée par tous au même point de vue.

Suivant Hérodote et Euripide, la fille de Lédæ

n'avait été ni enlevée ni conduite à Troie. Elle avait été transportée par Mercure en Egypte, et Pâris n'avait emmené qu'un vain simulacre, un fantôme formé d'une vapeur subtile, pour lequel on s'était battu pendant dix ans. Tant de travaux et la prise de Troie n'avaient été que l'effet d'une méprise; étrange apologie d'Hélène !

Suivant d'autres, qui ne virent en elle qu'une infâme, coupable d'avoir suivi un séducteur et trahi son pays, elle avait passé des bras de Thésée dans ceux de Pirithoüs, de Philoctète, d'Achille et de Patrocle, avant d'être enlevée par le fils de Priam. Elle voulut perdre les Grecs enfermés dans le cheval de bois, en les amenant artificieusement à se décéler. Elle acheta son pardon de Ménélas, en lui livrant Déiphobe, son nouveau mari, après lui avoir soustrait ses armes. Retournée à Sparte, elle en avait été bannie après la mort de Ménélas. Elle se retira à Rhodes chez une parente qui la fit pendre ; digne fin de la plus méprisable des femmes.

Virgile a aussi (qui le croirait ?) des imprécations contre la fille du cygne, mais il les met dans la bouche du troyen Enée, conquérant du Latium.

Ovide n'est pas plus indulgent en la faisant écrire à Pâris l'aveu à peine dissimulé de son amour. Mais les vers charmants d'Ovide coulent aussi d'une source latine ; il ne pouvait être impartial.

Entre ces traditions opposées, dues à un double courant d'admiration et de haine, se place la légende

consacrée par Homère, où m'apparaît la vraie figure d'Hélène, trop encensée par ses apologistes, trop ravalée par ses détracteurs, mise à son vrai point par le grand poète qui, dans ses peintures de la femme-déesse, *Δῖα γυναικῶν*, ne la montre pas indigne de personnifier le Beau, d'en être le type incomplet sans doute, mais toujours admirable pour les siècles à venir.

Il lui a fait large part dans l'Iliade : Elle a été enlevée de force, mais elle a consenti, dans une station du voyage, à épouser son ravisseur. Les vieux chefs troyens sont frappés d'admiration en la voyant paraître et s'écrient : « Elle ressemble véritablement aux Déesses immortelles ! » Elle confesse à Priam qu'elle n'a eu ni assez de courage, ni assez de vertu, et qu'elle aurait dû préférer la mort à l'infamie. Si elle répond à l'appel de Pâris, qui a lâché pied devant Ménélas, elle ne se rend que contrainte et cédant aux menaces de Vénus. Elle est amère envers Pâris, humble devant Hector, laborieuse au milieu de ses femmes à qui elle distribue leurs tâches. Elle se lamente sur le cadavre d'Hector, son unique protecteur, dans une ville où tout le monde l'abhorre.

L'Odyssée nous la montre à Lacédémone, dans le palais de Ménélas, avec qui elle est rentrée en grâce. La reine de Sparte aide son époux à recevoir le jeune Télémaque, et traite son hôte avec une grâce charmante. Aux présents que le Roi fait au fils d'Ulysse, au moment de son départ, Hélène ajoute un



ouvrage de sa main, richement brodé, pour la femme à qui un jour il unira son sort. Son dernier mot au voyageur, qu'elle appelle son cher fils, ~~par un~~ est un présage heureux du prochain retour d'Ulysse dans ses Etats. Homère abonde ici en épithètes qui font image : c'est la femme divine, au long voile, à la belle chevelure, au teint de rose. Les termes injurieux ne viennent que d'elle, appliqués à elle-même en signe de son repentir.

Il est vrai qu'Hélène s'est vantée au fils d'Ulysse, d'avoir un jour reconnu son père, venu à Troie comme espion, déguisé en vil mendiant, et d'avoir favorisé cette visite qui avait laissé des traces sanglantes. Mais ceci peint les mœurs du temps : Pour Hélène repentante les Troyens étaient des ennemis, et cette position lui créait de nouveaux devoirs à une époque où il n'existait pas encore de droit des gens. Homère n'a pas un mot de blâme pour l'auteur d'un pareil acte ; chose à noter pour l'honneur d'Hélène dont la beauté, au point de vue moral, aurait, sans cette observation, à souffrir une grave atteinte.

Un autre fait rapporté par Homère entacherait davantage la fille de Léda, en la présentant comme malfaisante aux Grecs eux-mêmes, si le texte grec avait le sens qu'on lui donne généralement. — Ménélas rappelle à Hélène que, le cheval de bois étant déjà introduit dans la ville et posté devant le temple de Minerve, elle vint pour le voir, accompagnée de

de Déiphobe; qu'elle en fit le tour en parlant bas, d'une voix semblable à celle des femmes grecques, et qu'en entendant cette voix, un de ceux qui étaient dans le cheval allait répondre et se décéler, sans la présence d'esprit d'Ulysse qui lui ferma la bouche. Le texte ne porte pas qu'elle ait *contresait* la voix de leurs femmes (chose bien difficile à concevoir), pour les amorcer et les perdre. Tryphiodore a pu l'entendre ainsi dans son poème sur la prise de Troie, où, comme dans Virgile, au point de vue romain, Hélène est fort maltraitée. Mais telle n'est point la pensée d'Homère. On comprend qu'Hélène, contrainte par Déiphobe, dont elle était moins l'épouse que la captive, n'ait pu refuser, sous les yeux du troyen qui lui en donnait l'ordre, de faire entendre une voix grecque aux Grecs enfermés dans la fatale machine. Elle parlait bas, dit le poète qui ne la taxe point d'artifice. Il ne faut donc point laisser à sa charge un fait qui ferait une aussi choquante disparate avec les couleurs dont Homère a peint la divine Hélène,

On ne peut d'ailleurs mettre en doute l'appréciation favorable du poète, à la manière dont il s'exprime ailleurs : Protée prédit à Ménélas qu'il ne mourra point à Argos, que les Dieux le feront passer dans les champs Elysiens, *parce qu'il est le mari d'Hélène*. Quel plus bel éloge pouvait-il faire de celle-ci ? La légende ajoute (ce que ne dit point Homère), qu'elle fut mise au nombre des Déesses immortelles. Il est



certain qu'Hélène avait à Sparte un temple où on lui rendait les honneurs divins.

Après Homère nul n'a mieux traité cet heureux sujet que Théocrite dans son *épithalame d'Hélène*. La beauté de la Tyndaride y brille d'un éclat merveilleux, avant sa faute à la vérité, mais en des vers qui lui en assurent d'avance le pardon. Que dis-je ? la beauté grecque a passé tout entière du modèle au peintre, dans ce petit chef-d'œuvre.

Douze jeunes filles sont à la porte du thalame qui renferme les nouveaux époux. Elles célèbrent une femme dont la pareille n'existe pas dans toute la Grèce : « Aucune de nous, disent-elles, de nous qui sommes la fleur des vierges de Laconie, ne peut se dire sans défaut à côté d'Hélène !... Lorsque l'hiver s'enfuit et fait place au printemps, l'aurore apparaît plus riante. Ainsi brillait parmi nous la radieuse Hélène. Comme s'élève dans un champ une tige droite et pleine de sève, comme se dresse un cyprès, honneur des jardins, ou une cavale thessalienne au timon d'un char, ainsi florissait Hélène, ornement de Lacédémone. Jamais femme n'a rempli sa corbeille d'une laine mieux filée ; jamais femme n'a obtenu de la navette une toile brochée avec plus d'art. Qui jamais a chanté Diane et l'imposante Minerve aux accords d'un luth plus harmonieux ? Dans les yeux d'Hélène sont nichés tous les amours.

« O vierge aimable et charmante, aujourd'hui vouée aux soins domestiques ! nous irons au prin-

temps dans le stade et dans la prairie, cueillir des fleurs pour en faire des couronnes odorantes, et notre pensée ira vers toi, comme l'agneau, qui tette encore, se porte vers la mamelle de sa mère. Les premières, nous tresserons pour toi une couronne de lotos, que nous suspendrons au feuillage épais d'un platane. Les premières nous verserons goutte à goutte sur les branches une précieuse essence épanchée d'une fiole d'argent, et nous graverons sur son écorce en langue dorienne ces mots qui diront aux passants : « Vénérez moi, je suis l'arbre d'Hélène ! »

Ces chants sont accompagnés d'heureux présages. Ecrits plus de 500 ans après Homère, ils font voir, ce me semble, que Théocrite avait adopté la tradition apologétique d'Hérodote qui la tenait des prêtres de Memphis. Ils prouvent au moins qu'un poète, qui avait le sens exquis du Beau, en voyait dans Hélène une image assez parfaite pour exclure les infamies dont on avait chargé sa mémoire.

Ses détracteurs eux-mêmes ont reconnu l'excellence de sa beauté, dont la renommée a traversé le cours des âges. Egarés par un sentiment patriotique malentendu, ils ont voulu la flétrir au point de vue moral, tout en rendant hommage à l'irrésistible empire de ses charmes. Cette note discordante, au milieu d'un concert d'éloges, suffirait à prouver qu'Hélène n'est pas un être fictif. Mais comment douter de son existence, à moins de nier la guerre de Troie, ce grand fait acquis à l'histoire ? Aussi certai-



nement que l'effet suppose la cause, il est vrai de dire qu'une belle grecque, quel que soit son nom, a existé au temps de la guerre de Troie, et que l'enlèvement de cette femme a donné lieu à ce grand choc. Mais il n'est pas moins certain (l'ensemble des traditions l'atteste), qu'Hélène est un personnage légendaire. La tendance actuelle des esprits me porte à rechercher comment ce mythe a pu se former, afin d'en tirer, s'il se peut, quelques lumières sur l'état de la Grèce dans ces temps reculés. Outre le plaisir de faire la part du vrai et du faux dans une légende, on aime à y saisir le génie du peuple qui l'a enfantée, qui, à son insu peut-être, y a déposé le principe de sa supériorité future.

Tout mythe est le vêtement populaire d'un fait ou d'une idée, ce qui implique une œuvre collective, essentiellement symbolique; aussi se forme-t-il en quelque sorte pièce à pièce, en autant de parties qu'il comprend de faits accessoires dont chacun a sa raison d'être eu égard au fait principal, au fait vrai qu'il enveloppe. De merveilleux instincts président à cette formation successive, et poussent, quelquefois à leur insu, des hommes qui ont la claire notion du grand fait qui se traduit en mythe; mais plus tard cette notion s'efface, et avec elle disparaissent les procédés de la mise en œuvre aussi bien que le sens caché de la tradition populaire. Il faut essayer de les rétablir. On sent aujourd'hui combien ces recherches sont utiles pour éclairer les origines de l'histoire

(car le mythe se place toujours au berceau des peuples), et pour étudier l'une des plus curieuses opérations de l'esprit humain.

Une femme grecque enlevée a été la cause, l'aliment et le but final de la guerre de Troie. Tel est le fait historique, le fonds vrai sur lequel repose le mythe d'Hélène. Après des luttres sanglantes et acharnées, une puissante ville a été détruite de fond en comble. Que devait être aux yeux des vainqueurs la femme pour laquelle ils avaient combattu ? Un joyau sans prix, que le regret de sa perte, autant que l'injure faite à leur pays, les obligeait à se faire rendre. Elle devait donc être en beauté, en noblesse de race, en distinction de rang et d'alliance, la première femme de la Grèce. Elle devait avoir été plutôt surprise que séduite, moins coupable que victime d'une beauté qui l'avait mise en butte à une indigne violence. C'est ce que la vive imagination des Grecs a compris tout d'abord, et développé par degrés avec une puissance de création merveilleuse; et, pour compléter cette beauté dont le premier trait est la grâce candide, que feignent les poètes ? La feront-ils descendre en droite ligne de quelque Dieu ? Ce ne serait point assez. Issue du roi des Dieux, de Jupiter transformé en cygne, Hélène aura du cygne le port élégant, le blanc et fin duvet, la douceur exquise. Elle naîtra en Laconie, au pays des belles femmes qu'elle surpassera toutes ; poétique filiation qui, suivant les traditions religieuses, n'a rien d'inadmissible.



Quel moyen de rendre plus sensible le pouvoir de ses charmes, que de la montrer enlevée, dès son enfance, par Thésée, le compagnon d'Hercule, puis recherchée en mariage par l'élite des princes de la Grèce, qui respectent d'avance son choix et jurent d'apporter au préféré le secours de tous, puis obtenue par le frère du puissant Agamemnon, enfin enlevée de nouveau par le meilleur juge de la beauté, que déjà trois déesses avaient choisi pour arbitre ? Ce concours de circonstances frappe mon esprit quoiqu'il se refuse à en admettre la vérité historique. L'hommage rendu à la beauté d'Hélène par Priam lui-même et par les vieux chefs troyens, leur refus de rendre l'incomparable femme, et de terminer ainsi une guerre désastreuse, ne m'offre pas historiquement plus de certitude ; mais les Grecs, doués d'une singulière logique d'imagination, savaient, avec un bon sens exquis, tirer d'un grand fait toutes ses conséquences poétiques, et ainsi se créaient leurs mythes sous la forme la plus brillante.

Quant au rang, qui rehausse la beauté dans l'esprit des peuples, Hélène est fille de roi. Quant à la race, elle est grecque pur sang, étant née dans un pays dont les habitants se disaient autochtones. La légende ne pouvait omettre ce précieux avantage.

D'autres grands traits s'offrirent d'eux-mêmes au génie inventif des Grecs pour compléter, dans le même sens, le mythe d'Hélène : sa résistance vaincue dans l'île de Cranaé par son trop aimable ravisseur, son

repentir à Troie, réaction naturelle d'un noble cœur; sa conduite si difficile à tenir dans une situation qui la livrait à toutes les perplexités; sa délivrance due à cette même beauté qui l'avait éloignée de la Grèce, et qui lui en frayait le retour en faisant tomber le fer vengeur des mains de Ménélas; la chaîne renouée d'un bonheur domestique désormais sans nuage, et le triomphe de la beauté sans pareille couronnée enfin dans l'Olympe. Voilà de poétiques ornements qu'un peuple ingénieux devait trouver (étant donné l'enlèvement d'Hélène et la guerre de Troie), comme autant de conséquences sortant du sujet lui-même.

Ce peuple trouvait d'ailleurs dans sa religion tous les éléments du merveilleux dont ne peut se passer une légende. Mais l'emploi du merveilleux, ses procédés d'application exigent une grande justesse d'esprit; car ici la fiction devient toute symbolique, en tant que conception religieuse. L'action des Dieux, dans le drame qui se passe en Grèce et dans la Troade, en sera la figure, c'est-à-dire l'expression surnaturelle des faiblesses et des grandeurs de l'humanité. Dans cette lutte, où s'intéressent le ciel et la terre, la palme appartient et doit rester à la beauté qui suscite et enflamme la valeur guerrière, qui fonde et affermit les dominations. Telle est bien la beauté grecque, et Vénus ne la représentera qu'imparfaitement, de même qu'Hélène, malgré l'excellence d'une nature privilégiée, n'en est que le type incomplet, offrant toutefois un idéal à réaliser.



On voit dès lors comment se rattachent au mythe d'Hélène ces fictions charmantes qui en constituent le merveilleux. L'appel des trois déesses au jeune berger ayant mission de proclamer la plus belle, la promesse de Vénus de lui faire épouser Hélène, s'il lui adjuge le prix, le courroux de Junon et de Minerve, déchues de leurs prétentions, et qui jurent de perdre Pâris, l'active participation de Vénus à l'enlèvement d'Hélène tour à tour séduite et menacée par la Déesse avant sa faute et après son repentir, enfin la volonté du maître des Dieux, qui plane sur le monde, tout rehausse la fille de Léda et répand sur sa figure un éclat divin. Sa beauté, qui a causé tant de maux, brille davantage à mesure que l'être mortel s'épure. Elle lui vaut l'apothéose, magnifique complément de la légende. Qu'elle soit de création populaire, ou le résultat de l'art; il est certain que la religion des Grecs en fournissait les éléments. Ici encore la formation du mythe est facile à suivre.

Sa contre-partie (car il y en a une, que les détracteurs d'Hélène ont élaborée avec une implacable rigueur), s'est formée sous l'empire de haines qui n'ont épargné à la femme de Ménélas aucun des traits qui pouvaient faire exécrer sa mémoire. On a vu en elle une femme sans pudeur, aussi perverse que belle, et dès lors tout devait s'ensuivre : abandon volontaire de son mari et de son enfant, fuite concertée avec un amant qui avait succédé à beaucoup d'autres; regrets sans repentir, signalés par des tra-

hisons nouvelles envers ceux à qui elle avait apporté la guerre ; artifices d'une infâme qui introduit l'ennemi dans la place, qui cache les armes de Déiphobe qu'elle a reçu dans son lit après la mort de Pâris, et qu'elle livre à Ménélas pour s'en faire pardonner ; retour à Lacédémone d'où la haine publique la chasse aussitôt qu'elle y est revenue ; en un mot une vie indigne terminée par une fin tragique, soit que la malheureuse ait péri en Tauride sous le fer sacré d'Iphigénie, sa fille, ou de la main d'Oreste son gendre, soit qu'elle ait été, dans l'île de Rhodes, livrée à un supplice ignominieux par Polixo, sa parente.

On ne peut nier que tout ne soit bien lié dans cette affreuse légende, conçue dans un esprit diamétralement opposé à la première. Le mode de formation est toujours le même, et il serait curieux d'observer ici encore la marche des traditions populaires, si l'on n'était pas épouvanté de voir une noble figure travestie à ce point par la haine héréditaire des vaincus, et peut-être aussi par l'injuste appréciation des vainqueurs. Hélène a malheureusement contre elle et les Romains descendants d'Enée, et certains Grecs plus sensibles aux maux dont elle a été cause qu'à la beauté qui fut à la fois son écueil et la gloire de la Grèce.

Une troisième version, due à un courant d'idées bien différent, nous offre une Hélène pure et de tout point irréprochable. Pâris et la ville de Troie n'au-



raient possédé que son ombre. La véritable Hélène aurait été cachée par un Dieu en Egypte pendant qu'une lutte acharnée avait lieu en Asie pour sa vaine image. Cette autre légende, la moins vraisemblable des trois, est précieuse à recueillir. Elle prouve en quel honneur était la fille de Léda, non seulement au temps d'Hérodote, qui ne craignait pas de contredire Homère et de lui opposer un récit des prêtres de Memphis, mais encore dans le siècle de Périclès, où un poète tel qu'Euripide faisait applaudir aux Athéniens une tragédie fondée sur cette tradition sacerdotale.

Mais, à tout prendre, on ne saurait méconnaître la voix de l'antiquité sur Hélène. Elle a personnifié la Beauté dans sa plus haute expression chez le peuple le plus capable de la sentir et le plus apte à la réaliser. La guerre de Troie lui en a fourni l'occasion. Ayant à venger le rapt d'une femme grecque, il s'est plu, afin de rendre ce fait plus odieux, à la parer de toutes les grâces, à la rendre aussi parfaite que le comportait ce fatal événement. Ainsi, s'est formé un mythe qui me paraît avoir influé grandement sur le caractère de l'art chez les Grecs. Hélène était pour eux un être réel qui avait joué un rôle important dans leur histoire. En poétisant sa figure, il semble qu'ils s'en soient épris comme de leur ouvrage. Elle devient un modèle qu'ils cherchèrent toujours à perfectionner en s'attachant de plus en plus au culte de la forme. La forme n'est-elle pas, en effet, dans ce

qu'elle a de plus pur, de plus élégant et de plus suave, l'attribut distinctif d'Hélène? Quelle noble simplicité ! Quel idéal sous cette enveloppe d'où jaillit l'étincelle divine! La femme qui a fourni aux Grecs, dans sa personne, leur premier objet d'imitation, a été leur initiatrice dans les beaux-arts. A elle donc, à Hélène, la gloire d'avoir ouvert à l'art ancien toutes les voies qu'il a parcourues avec tant d'éclat, et d'avoir fait servir la beauté d'aiguillon au génie, de but aux aspirations de quiconque veut exceller dans les œuvres d'imagination et de goût ! La Beauté sera toujours le fanal de l'artiste et du poète. Elle a enfanté les merveilles du passé. Elle porte les espérances de l'avenir.



ELOGE D'HELENE

TRADUIT D'ISOCRATE

Par M. Henri DAUPHIN.

(Séance du 27 Novembre 1868.)



Il y a des gens qui se font gloire d'émettre et de pouvoir soutenir les paradoxes les plus étranges. Ils passent leur vie à dire, tantôt qu'on ne peut rien affirmer ou nier qui soit faux, et que deux propositions sur le même sujet ne sauraient être contradictoires, tantôt que le courage, la sagesse et la justice ne sont qu'une même chose, que ces qualités ne sont point naturelles à l'homme, que la science est une et a pour objet de nous les procurer toutes. D'autres consomment le temps en vaines disputes qui ne servent qu'à embarrasser leurs auditeurs.

Pour moi, je serais moins étonné si c'était d'hier que nos rhéteurs remplissent leurs discours de ces arguties, et si je les voyais ambitionner l'honneur d'avoir trouvé quelque chose de neuf. Mais qui est aujourd'hui assez dépourvu d'instruction, pour ignorer que Protagoras et les sophistes de son temps ont laissé force écrits pleins de choses pareilles et plus fortes encore? Comment surpasser Gorgias qui

a osé dire qu'il n'existe rien, ou Zénon qui a tenté de démontrer que les mêmes choses sont possibles et impossibles, ou Mélissus qui, de l'infinie variété des êtres a prétendu tirer la preuve que tout est un dans la nature.

Cependant après que leurs devanciers ont si bien montré qu'il est facile de bâtir une fausse théorie sur un sujet quelconque, nos rhéteurs suivent encore la même voie, lorsqu'ils devraient, laissant là le prestige des mots, employé pour convaincre et convaincu d'inanité depuis longtemps, s'attacher au vrai, initier leurs auditeurs aux devoirs de la vie civile, et les exercer à les remplir, dans cette pensée qu'il vaut mieux avoir des notions justes sur ce qui est utile, que de faire une curieuse recherche de ce qui ne peut nous servir à rien ; être quelque peu supérieur aux autres dans les grandes choses, que d'exceller dans les petites et surtout dans celles qui n'importent pas à la conduite de la vie.

Mais ces hommes ne songent qu'à tirer lucre et profit de leurs jeunes disciples. L'amour de la dispute, qui naît de la controverse, leur est pour cela d'un grand secours ; car ceux qui ne sont occupés d'aucune affaire privée ou publique se plaisent aux discours qui n'ont pas d'objet utile. La jeunesse est à cet égard très-pardonnable, parceque toujours et en toute chose elle aime l'extraordinaire et le superflu. Le blâme doit retomber sur ceux qui se chargent de l'instruire. Eux qui condamnent la fraude dans les

transactions, et les artifices de langage dont usent les fripons, ils font bien pis; car les fripons lèsent des gens qui leur sont étrangers, mais ces maîtres avides trompent ceux avec qui ils vivent. Par eux la fausse éloquence a fait de tels progrès qu'à la vue de ce qu'ils gagnent à ce métier, on ose écrire aujourd'hui que la vie des gueux et des bannis est plus digne d'envie que toute autre condition. Ils veulent montrer que, s'ils ont trouvé quelque chose à dire pour rehausser des choses viles, ils seront riches d'arguments pour faire valoir l'honnête et le beau.

Ce qui, à mes yeux, est le plus ridicule, c'est qu'ils cherchent à persuader par leurs discours qu'ils possèdent la science de la vie civile, alors qu'ils pourraient donner des preuves de cette habileté en prenant part aux affaires publiques. Eux qui disputent sur la sagesse, et s'intitulent sophistes, ils doivent exceller, non dans des choses que négligent la plupart des Grecs, mais dans celles où ils les aurait tous pour antagonistes. C'est d'abord à la masse des citoyens qu'ils doivent être supérieurs. Mais ils agissent comme un homme qui se vanterait de vaincre les plus forts athlètes, et qui descendrait dans une lice où personne ne daignerait le suivre.

Quel écrivain, s'il n'est insensé, emploiera sa plume à louer les malheurs des hommes? Il est manifeste qu'en se réfugiant sur ce terrain, ils trahissent leur faiblesse; car en ce genre de compo-

sition, il n'y a qu'un chemin à suivre. Trouver, ou apprendre, ou imiter cette manière d'écrire n'est pas chose difficile. Mais pour construire sur un sujet populaire un discours intéressant et toujours soutenu par la vraisemblance, il faut un choix de circonstances et d'idées aussi difficiles à trouver qu'à exprimer ; tâche plus ardue encore si ce discours comporte une gravité, une dignité moins aisées à rencontrer que la raillerie ou le badinage ; et ce qui le prouve bien, c'est que jamais l'expression n'a manqué aux écrivains qui ont voulu faire l'éloge des abeilles, ou du sel, ou d'autres choses pareilles, et que quiconque a voulu préconiser de beaux actes reconnus tels partout le monde, ou des hommes de vertu transcendante, est toujours resté au dessous de son sujet. A des choses aussi différentes ne convient pas le même génie. Dans les petits sujets, les paroles surpassent aisément la matière ; mais elles atteignent bien difficilement au niveau des grandes choses. Pour louer des personnages célèbres, il reste peu à trouver qui n'ait déjà été dit. Au contraire, lorsqu'il s'agit d'existences vulgaires, tout ce qui vient à l'esprit du panégyriste lui appartient en propre.

Aussi, entre les hommes qui ont cultivé l'art de bien dire, je loue grandement l'auteur qui a tracé l'éloge d'Hélène, de cette femme qui en naissance, en beauté et en gloire, a surpassé toutes les femmes. Toutefois je le trouve en défaut sur un point, en ce

que, se proposant, comme il le dit, de faire un éloge, il a composé plutôt une apologie. L'apologie, s'appliquant à d'autres objets que l'éloge, non-seulement n'appartient pas au même genre, mais en est absolument l'opposé. Elle convient à ceux à qui on impute quelque faute, tandis que l'éloge s'attache à ceux qui ont excellé par quelque belle et rare qualité. Mais afin qu'on ne me reproche point de m'en tenir au rôle aisé de la critique, sans rien produire moi-même, je m'efforcerai de parler aussi d'Hélène, en omettant tout ce qui en a été dit avant moi.

Je louerai d'abord sa naissance. Les demi-Dieux, pour la plupart, tirent leur origine de Jupiter. Hélène est la seule femme dont le maître de l'Olympe ait daigné se déclarer le père. Malgré son extrême tendresse pour le fils d'Alcmène, il se montra plus généreux envers elle ; car si Hercule fut doué de la force qui soumet tout à sa puissance, Hélène reçut en don la beauté qui commande à la force elle-même. Voulant que tous deux prissent place un jour parmi les Dieux, et jouissent parmi les hommes d'une gloire immortelle, sachant d'ailleurs que les renommées brillantes ne s'acquièrent point au sein de la paix, mais dans les luttes et les combats, il ouvrit devant l'un, hardi et infatigable, une carrière de travaux et de dangers ; il fit l'autre belle à charmer tous les yeux et à être disputée par les armes.

Thésée, qui passe pour fils d'Egée, quoiqu'il soit



issu de Neptune, la vit comme elle sortait à peine de l'enfance et brillait déjà d'une beauté sans pareille. Accoutumé à commander, il fut tellement subjugué par les charmes d'Hélène, que sa noble patrie, où il jouissait d'un pouvoir incontesté, ne lui parut pas mériter qu'il y vécût comblé de biens loin de celle qu'il aimait. Ne pouvant l'obtenir de ses parents, à cause de son jeune âge, avant la réponse de l'oracle, il osa, sans considérer la puissance de Tyndare, ni la force de Castor et Pollux, ni tout ce qu'il y avait de grand à Lacédémone, enlever la jeune fille et la transporter à Aphidna, bourg de l'Attique. Pirithoüs lui avait prêté son aide. Il lui en sut un si bon gré, que, quand celui-ci, voulant épouser la fille de Jupiter et de Cérès, le pressa de descendre avec lui dans les Enfers, il ne craignit point, après avoir vainement cherché à l'en détourner, de l'accompagner dans cette entreprise dont l'issue malheureuse était certaine. Il crut qu'il ne pouvait rien refuser à Pirithoüs en retour des dangers qu'il avait courus pour lui en s'associant à l'enlèvement d'Hélène.

Si l'auteur de ces actions était un homme vulgaire, au lieu de l'éminent personnage que nous savons, on douterait si ce discours est un éloge d'Hélène ou une accusation contre Thésée ; mais lorsque, parmi tant d'hommes célèbres, nous n'en voyons pas un à qui n'ait manqué quelque mérite, ou le courage, ou la sagesse, ou quelque autre partie principale, il se trouve que celui-ci n'a été en défaut

sur rien, et qu'il a eu la pleine possession de la vertu. Il me paraît donc à propos de m'étendre ici quelque peu, persuadé qu'on accordera plus de foi au panégyriste d'Hélène, s'il montre que ses amants et admirateurs sont eux-mêmes plus admirables que qui que ce soit.

Pour ce qui est des choses de notre temps, nous pouvons en juger sur nos impressions personnelles ; mais, quant aux anciens faits, force nous est d'adhérer au sentiment des hommes graves qui ont vécu dans ces âges reculés. Il est donc très-beau pour Thésée, disons-le, qu'il ait pu, contemporain d'Hercule, rivaliser de gloire avec lui ; car non seulement tous deux s'illustrèrent à pareil degré dans les armes, mais ils s'appliquèrent aux mêmes études, poussés par l'affinité du sang. Issus de deux frères, Hercule fils de Jupiter et Thésée fils de Neptune eurent des goûts fraternels. Nul avant eux ne s'était posé en athlète protecteur de la vie des hommes. Mais à l'un d'eux échurent les œuvres les plus grandes et les plus éclatantes, à l'autre des travaux plus utiles et mieux appropriés à la nation grecque. L'un, par le commandement d'Eurysthée, emmena les bœufs d'Erythie, conquit les pommes des Hespérides, traîna Cerbère au grand jour, et mit fin à d'autres entreprises moins utiles que hasardeuses. L'autre, maître de ses actions, choisit de préférence les combats qui devaient lui mériter le titre de bienfaiteur de sa patrie et de la Grèce. C'est

ainsi qu'osant seul affronter le taureau envoyé par Neptune, et qui dévastait la contrée, il le vainquit et délivra les habitants de l'Attique frappés de terreur et ne sachant à qui recourir.

Thésée ensuite porta secours aux Lapithes, dans leur expédition contre les Centaures. Il vainquit ces hommes-chevaux qui, supérieurs en force, en audace et en vitesse, menaçaient, forçaient et détruisaient les villes. Il réfréna leur insolence et ne tarda point à en exterminer la race.

Vers ce temps, Athènes, contrainte par l'oracle, envoyait au monstre de Crète, né de Pasiphaë fille du Soleil, un tribut annuel de quatorze enfants. Thésée voyant emmener ces jeunes garçons sous les yeux du peuple, qui les pleurait vivants comme voués à une perte certaine, en fut tellement indigné, que la mort lui parut préférable à la honte de vivre chef d'une cité à qui l'ennemi avait imposé une loi si cruelle. Embarqué avec eux sur le même vaisseau, il vainquit le monstre qui puisait dans sa double nature une force indomptable, sauva ces malheureux enfants qu'il rendit à leurs parents, et délivra sa patrie d'un impôt exécration.

Je ne sais si je dois aller plus loin. Amené à parler de Thésée, et à faire mention de ses exploits, j'ai honte de m'arrêter en chemin et de passer sous silence la férocité d'un Scyron, d'un Cercyon et d'autres brigands dont ce héros purgea la Grèce, comme un champion hardi et invincible. Mais je

sens que je passe la mesure et j'ai peur qu'on ne me reproche de m'occuper plus de Thésée que de celle qui a donné lieu à ce discours. Je supprimerai donc beaucoup de faits par égard pour certains auditeurs d'un goût difficile, et j'en retiendrai quelques-uns dont je parlerai le plus succinctement possible pour donner satisfaction à d'autres et à moi-même, sans pourtant rien concéder aux envieux qui sont accoutumés à tout blâmer.

Thésée a fait preuve d'un grand courage dans dans toutes ces circonstances où il a seul hasardé sa vie ; mais il a montré aussi de grands talents militaires, lorsqu'il a conduit au combat les troupes Athéniennes. Il a signalé aussi sa piété envers les Dieux, lorsque Adraste et les Héraclides vinrent en suppliants implorer son appui ; car il sauva ces derniers par une victoire remportée sur les Péloponésiens ; et, grâce à lui, Adraste put, malgré les Thébains, enterrer ses compagnons morts sous les murs de la Cadmée. Enfin sa vertu et sa modération ont brillé dans les occasions que je viens de rappeler, et surtout dans le gouvernement d'Athènes.

Il y avait dans la ville des hommes qui s'abaissaient à servir les uns, en vue de commander aux autres et de s'imposer par la force ; des hommes qui faisaient à leurs concitoyens une existence pleine de dangers, en vivant eux-mêmes dans la crainte ; qui, forcés de faire la guerre, se servaient des forces du pays contre les ennemis extérieurs, et levaient des troupes

au dehors pour combattre au dedans leurs adversaires; des hommes qui dépouillaient les temples, ôtaient la vie aux meilleurs citoyens, se méfiant de leurs amis les plus intimes, et vivant eux-mêmes avec autant d'anxiété que des condamnés qui attendent la mort, objets d'envie pour les uns, dévorés eux-mêmes de soucis qui rendaient leur sort misérable. Est-il en effet une condition pire que de vivre en crainte perpétuelle de ceux qui nous entourent, et de redouter autant ceux qui nous gardent que ceux qui nous dressent des embûches ?

Thésée ayant horreur de cette espèce d'hommes qui à ses yeux n'étaient point les chefs mais les fléaux de sa patrie, fit voir que la tyrannie est peut-être une forme de gouvernement plus douce, et nullement inférieure au régime qui place les citoyens sous le niveau de l'égalité. Il rassembla d'abord les populations éparses dans les bourgs de l'Attique, et les resserra dans un même lieu qui, depuis lors, est devenu, et est encore maintenant la plus grande cité de la Grèce. Il constitua ensuite une patrie commune, habitée par des hommes libres, et leur ouvrit à tous également l'accès des magistratures, certain que son autorité n'aurait pas un meilleur appui dans l'incurie des citoyens que dans leur active émulation, sachant aussi que les charges ont plus de prix conférées par des hommes de cœur que par des gens avilis par la servitude. Loin de rien faire contre le vœu des citoyens, il voulut que le peuple administrât

les affaires publiques, et celui-ci, le jugeant digne d'exercer la suprême autorité, crut que le pouvoir monarchique serait entre ses mains une meilleure garantie pour la communauté que le pouvoir populaire. Il n'imposait pas aux autres toute la peine en se réservant à lui seul le plaisir, comme font trop souvent les princes. Il exposait sa personne aux dangers, et faisait profiter à la chose publique ses utiles travaux. Aussi passa-t-il sa vie dans une sécurité parfaite, chéri des Athéniens, conservant le pouvoir sans l'appui de troupes étrangères, couvert de l'amour des siens, roi par sa puissance, chef du peuple par ses bienfaits. Thésée fit jouir Athènes d'un gouvernement si bien réglé, qu'il en subsiste encore aujourd'hui des traces dans la douceur de nos institutions.

Lorsque brille en Thésée tant de vertu, avec une sagesse aussi haute, comment ne pas louer la femme issue de Jupiter qui a captivé ce héros ? Comment ne pas l'honorer comme supérieure à toutes les femmes ? Certes je ne saurais produire un témoin plus sûr, un juge plus éclairé des éminentes qualités d'Hélène, que le grand homme qui l'a distinguée entre toutes. Mais pour ne pas me borner à ce point de vue dans un sujet si riche, et afin qu'on ne m'accuse pas d'attacher son éloge à la gloire d'un seul homme, je veux parcourir la suite des faits.

Après que Thésée fut descendu aux Enfers, Hélène étant retournée à Lacédémone en âge d'être

mariée, tous les rois et princes aspirèrent à l'épouser, et quoiqu'il leur fût loisible de prendre pour femmes les premières de leurs cités, dédaignant ces unions domestiques, ils vinrent à Sparte briguer sa main. Avant que l'heureux possesseur fût désigné, on jugeait si bien qu'elle lui serait disputée par les armes, que tous s'engagèrent de parole à défendre le prétendant accepté contre quiconque voudrait la lui ôter. Chacun crut ainsi s'en assurer pour soi la possession paisible ; tous, hormis un, furent trompés dans leur espoir ; mais, quant à l'estime qu'ils faisaient d'elle, aucun n'eut de mécompte.

En effet, à quelque temps de là, lorsque s'éleva entre les trois Déesses le fameux débat sur la beauté dont le prix fut remis au jugement de Pâris, Junon lui promit de le faire régner sur toute l'Asie, Minerve de lui donner la victoire dans les combats, Vénus de le rendre l'époux d'Hélène. Se récusant comme juge de leurs formes divines, ébloui à leur vue, mais forcé de choisir entre les dons qu'elles lui offraient, Pâris mit au dessus de tout le bonheur d'être à Hélène, moins pour les plaisirs de la possession, quelque inestimables qu'ils dussent lui paraître, que pour le bonheur d'être appelé le gendre de Jupiter. Cette distinction lui paraissait plus haute et plus glorieuse que la domination de l'Asie : car les plus puissantes monarchies peuvent échoir à des hommes sans valeur, tandis que jamais mortel ne serait à l'avenir jugé digne d'une telle épouse

Il crut aussi qu'il ne pouvait laisser un plus beau patrimoine à ses enfants que l'honneur d'être, grâces à lui, de père et de mère, issus du maître des Dieux.

Il savait aussi que la fortune a des chûtes rapides, mais que la noblesse du sang, toujours subsistante, était, par le choix qu'il faisait, assurée à toute sa race, tandis que les autres dons ne dureraient qu'autant que lui-même.

Il n'est pas un homme sensé qui puisse blâmer cette conduite; mais il s'est trouvé des gens qui, habitués à juger des choses par l'événement, sans égard à ce qui précède, ne lui ont pas épargné l'injure. Ce qu'ils ont dit contre lui ne prouve que leur sottise. N'est-il pas ridicule, en effet, de se croire doué d'un meilleur jugement que l'homme à qui trois Déesses s'en sont rapportées ? Elle n'ont pas autorisé le premier venu à vider leur débat. Il est manifeste que, plus elles y attachaient d'importance, plus elles ont mis de soin à choisir le meilleur juge. Il faut considérer quel était cet homme, et l'apprécier, non d'après le courroux des Déesses déçues, mais sur les qualités qui les déterminèrent à le prendre pour arbitre. Car il peut se que la droiture et l'intégrité soient en défaveur auprès des grands, mais il est impossible qu'un mortel soit appelé à l'insigne honneur de juger les Dieux s'il n'est doué d'une sagesse supérieure ; et je m'étonne qu'on blâme Pâris d'avoir préféré de vivre avec celle pour qui tant de héros voulurent mourir. N'aurait-il pas

été insensé, si, voyant de grandes Déesses disputer entre elles de la beauté, il avait eu la beauté en faible estime, et s'il n'avait regardé comme le don le plus précieux ce trésor dont elles paraissaient le plus jalouses ?

Qui d'ailleurs aurait dédaigné la possession d'Hélène, dont le rapt indigna les Grecs autant que si la Grèce entière avait été envahie, et enfla le cœur des Barbares comme s'ils étaient devenus nos maîtres ? On sait quels sentiments éclatèrent de part et d'autre. Malgré tant et de si anciens griefs, les Grecs étaient restés en paix ; l'enlèvement d'Hélène leur fit prendre les armes, et soutenir une guerre qui, par son acharnement, sa durée, son immense appareil, n'a jamais eu d'égale. D'une part, il ne tenait qu'aux Troyens de s'affranchir des maux présents en rendant cette femme ; d'autre part, les Grecs pouvaient, s'ils n'avaient point souci d'elle, vivre désormais sans crainte ; mais tant s'en faut qu'ils aient agi ainsi. Les uns, pour ne pas rendre leur proie, tinrent peu de compte de voir leurs villes détruites et leurs champs dévastés. Les autres aimèrent mieux vieillir sur une terre étrangère et ne jamais revoir leurs familles, que de retourner chez eux en renonçant à recouvrer Hélène.

C'était moins la cause de Pâris ou de Ménélas qu'ils soutenaient, de part et d'autre, avec tant d'ardeur, que celle de l'Asie ou de l'Europe, dans la persuasion où ils étaient qu'à la partie du monde

habitée par Hélène était réservé le sort le plus glorieux. Et cette passion, qui entraînait les Grecs et les Barbares aux travaux de la guerre, était ressentie par les Dieux eux-mêmes à ce point, qu'ils ne détournèrent point leurs propres enfants d'entrer dans la lice et de venir combattre sous les murs de Troie. N'ignorant pas le sort qui les attendait, ils ne laissèrent point d'y pousser leurs fils. Jupiter y envoya Sarpédon. Memnon excité par l'Aurore, Cycnus par Neptune, Achille par Thétis, répondirent à l'appel des Dieux, et trouvèrent plus beau de mourir en combattant pour la fille de Jupiter, que de conserver leur vie sans l'avoir exposée pour Hélène. Tels furent leurs sentiments, et qui pourra s'en étonner, si l'on considère combien les Dieux, dans cette terrible lutte, où ils combattirent les uns contre les autres, furent mêlés plus dangereusement que dans la guerre des Géants qu'ils attaquèrent tous ensemble ?

Que si les Dieux ont pensé ainsi, je puis donner un plein essor à mes louanges. Hélène reçut la beauté par excellence, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus précieux, de plus auguste et de plus divin. On peut aisément juger de son empire. Quelque honneur qui s'attache au courage, à la sagesse, à la justice, chacune de ces qualités peut le céder à quelqu'autre ayant plus d'éclat. Mais sans la beauté, nous ne trouvons rien d'aimable. Nous voyons qu'on estime peu tout ce qui n'est pas embelli par la grâce, et que la

vertu a tous nos hommages parce qu'elle est la plus belle de toutes les études.

Pour comprendre combien la beauté l'emporte sur toutes choses, il ne faut que voir comment nous sommes affectés à l'égard de chacune d'elles. Tout ce qui est nécessaire à nos besoins, et qui nous fait faute, nous aspirons à le posséder ; mais ce désir ne va point jusqu'à l'âme. Au contraire, l'amour du beau, qui est en nous, agit avec une force supérieure à toute réflexion en raison directe de son objet. Les hommes de haute intelligence, ou supérieurs en quelque genre que ce soit, excitent notre envie, à moins qu'à force de bienfaits ils ne nous attirent à eux et ne nous forcent à les aimer ; mais à ceux qui ont en partage la beauté notre sympathie est acquise à la première vue. Seuls ils obtiennent de nous, comme les Dieux, un culte assidu et sans relâche. Il nous est plus agréable de les servir que de commander aux autres. Nous leur sommes plus reconnaissants, s'ils exigent beaucoup de nous, que s'ils s'abstiennent de réclamer nos services.

Il y a plus, nous flétrissons du nom de flatteurs ceux qui s'attachent à la puissance, tandis que les serviteurs de la beauté sont à nos yeux des hommes que l'amour du beau enflamme contre les obstacles. Tel est même chez nous le culte de la forme, objet de notre pieuse sollicitude, que nous avons plus de mépris pour les suborneurs de la jeunesse que pour

ceux qui consomment sur d'autres leurs coupables désirs. Ceux, au contraire, qui, gardiens vigilants de ce trésor, l'ont conservé comme dans un temple inviolable, nous les honorons pendant leur vie, comme s'ils avaient bien mérité de leur pays.

Mais qu'ai-je besoin de m'arrêter aux opinions des hommes, lorsque Jupiter, qui se plaît d'ailleurs à déployer partout sa puissance, a daigné se faire petit pour s'approcher de la beauté ? Il parut devant Alcmène sous la figure d'Amphytrion. Il pénétra en pluie d'or chez Danaë. Transformé en cygne, il se réfugia dans le sein de Némésis, et, sous la même forme, il obtint les caresses de Lédæ. On le voit toujours par adresse, jamais par force, captiver ces natures d'élite. Que dis-je ? les Dieux honorent plus que nous la beauté, puisque leurs épouses elles-mêmes les ont trouvés indulgents lorsqu'elles ont cédé à son empire. On pourrait citer plusieurs Déesses qui, non seulement ne cherchèrent point à voiler leurs tendres faiblesses pour des mortels, mais encore voulurent, au lieu de les taire, qu'elles fussent chantées et célébrées comme chose louable.

Enfin, ce qui prouve le mieux l'excellence de la beauté, c'est qu'elle a valu aux enfants des hommes, plus qu'aucun autre mérite, l'honneur d'être élevés au rang des immortels. Mais Hélène, aussi accomplie en toutes perfections qu'elle était belle, obtint, avec l'immortalité, de participer à la puissance divine ; car elle ouvrit l'Olympe à ses frères après

leur mort, et, en signe de cette apothéose, elle leur conféra l'insigne privilège de sauver, par leur seul aspect, les navigateurs qui leur adressaient leurs vœux. Elle récompensa dignement Ménélas de tout ce qu'il avait fait et souffert pour elle, et après que la race de Pélops eut péri, accablée de maux irremédiables, non seulement elle mit fin aux malheurs de son époux, mais elle l'éleva de la condition mortelle au rang des Dieux, et voulut être à jamais sa compagne dans les demeures célestes. Nous avons de ces faits un témoignage sensible fourni par la ville de Sparte, qui s'est plu surtout à conserver la mémoire des choses antiques. On célèbre encore aujourd'hui à Thérápna, ville de Laconie, une fête religieuse en l'honneur d'Hélène et de Ménélas, invoqués non comme demi-Dieux, mais comme investis de la puissance divine.

La puissance d'Hélène se manifesta aussi à l'endroit du poète Stésichore, frappé de cécité pour l'avoir outragée au début d'un de ses poèmes, et rendu à la lumière après qu'instruit de la cause de son mal il se fut rétracté par d'autres vers à sa louange. S'il faut en croire certains Homérides, elle apparut une nuit à Homère, et lui ordonna de chanter les guerriers qui combattirent dans les champs troyens, et de là vient que, par l'art du poète, et surtout grâce à Hélène, les poésies d'Homère ont acquis une si éclatante célébrité.

Il faut donc, tous tant que nous sommes, honorer celle qui tient dans ses mains le châtiment et la ré-

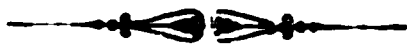
compense. Il faut mériter sa faveur, les riches par des offrandes, par des sacrifices et des hymnes sacrés, les philosophes en parlant dignement de ses perfections ; car tout esprit cultivé doit lui offrir ses premiers hommages.

J'en ai dit beaucoup moins que je n'en laisse à dire. Sans parler des arts, des sciences, des bienfaits de tout genre dont on doit rapporter l'honneur à Hélène ou à la guerre de Troie, ne peut-on pas dire avec justice que nous lui devons d'avoir échappé au joug des Barbares ? C'est à cause d'Hélène que les Grecs se sont unis dans une pensée commune pour leur faire la guerre, et que l'Europe a pour la première fois triomphé de l'Asie. Combien depuis lors notre situation n'a-t-elle pas changé ! On avait vu, dans les siècles antérieurs, des Barbares, maltraités par le sort, s'établir en maîtres dans quelques villes de la Grèce : Danaüs l'Egyptien à Argos, le Phénicien Cadmus à Thèbes, les Cariens dans les îles de l'Archipel, Pélops fils de Tantale dans le Péloponèse ; mais après la guerre de Troie, notre race prévalut sur les Barbares, au point de leur enlever de grandes cités et plusieurs provinces. Il y a donc, pour ceux qui voudront travailler sur ce sujet, une riche matière de louanges en l'honneur d'Hélène. Ils pourront ajouter à ce qui vient d'être dit beaucoup de choses aussi belles que neuves.

SUR LA CAUSE DE LA CHALEUR

PAR M. MATHIEU.¹

(Séance du 11 Décembre 1868).



MESSIEURS,

La Science a ses mystères ; et quelle que soit l'importance de ses progrès, quelque merveilles que paraissent ses découvertes, elle en aura toujours. Aussi la voyons-nous composer son enseignement de vérités prouvées par l'expérience, et des hypothèses qu'elle est souvent obligée de former. Ce sont parfois les faits les plus simples et les plus ordinaires qui la réduisent à cette nécessité ; le véritable savant s'empresse d'en convenir ; et ce n'est pas lui qui reprocherait à ses disciples de parler de ce qu'ils ignorent, quand ils font connaître leur choix parmi les explications proposées à leur examen. Ce choix n'est pas indifférent ; chacun sait que l'hypothèse peut conduire à la vérité, et, lorsqu'elle n'atteint pas cet heureux résultat, qu'elle s'en approche, ou bien qu'elle s'en éloigne. Profiter à cet égard d'une liberté qui appartient à tous, n'est donc pas une pensée tout-à-fait inutile ; et c'est pourquoi déjà nous en avons parlé ; mais comme la Science tra-



veille sans cesse, comme ses travaux modifient ses opinions. il faut la suivre dans sa marche, si l'on veut apprécier les données de ses problèmes.

L'un des plus importants est celui que nous venons d'indiquer : car la chaleur est un effet sans lequel cesserait bientôt, sur notre globe, la vie de tout être organisé ; et cet effet doit avoir une cause. Pour la connaître, la Science a recours aux hypothèses : et parmi celles dont elle a fait l'objet de ses études, il en est deux principales qui se recommandent à votre judicieuse attention par le nombre et la célébrité de leurs partisans, et qui nous conduisent, par conséquent, à demander : quelle est celle des deux qui mérite la préférence ? Telle est la question dont nous voulons vous dire aujourd'hui quelques mots, en commençant, comme il nous paraît convenable de le faire, par l'enseignement de la Science moderne ; son autorité est trop grande et trop bien justifiée, pour que nous ne cherchions pas d'abord à l'écouter. Il sera bien entendu, toutefois, qu'en parlant d'une opinion reçue dans le monde savant, nous ne prétendons pas dire qu'elle le soit à l'unanimité ; mais seulement qu'elle est assez répandue pour paraître dominante.

Or, voici ce que nous trouvons dans l'enseignement actuel.

La cause de la chaleur est un mouvement particulier des atomes qui composent les corps (1). Quoique matériel, l'atome ne tombe pas sous nos sens ; c'est

en quelque sorte une création de notre intelligence ; et c'est notre pensée qui le multiplie pour en faire la molécule à laquelle s'arrêtent nos divisions physiques. La Science suppose que les atomes ne sont pas inertes de leur nature ; qu'ils sont, au contraire, doués d'une force énergique ; qu'ils se meuvent et s'entre-choquent, sans que le corps dont ils font la masse soit pour cela dans un mouvement nécessaire. De là, deux conséquences inévitables : il faut admettre d'abord que les atomes ne sont pas complètement adhérents, même dans les corps les plus denses ; puisqu'une adhérence parfaite les forcerait d'être immobiles ; ensuite, que pour agir à distance, comme le fait la chaleur, leur mouvement doit avoir un moyen de transmission.

D'après la Science, ce moyen serait un fluide très-subtil, pénétrant tous les corps, et qu'elle nomme Éther (2). Véhicule de la plus haute importance, ce fluide s'étendrait jusqu'à la lune, jusqu'au soleil, jusqu'aux étoiles, remplirait, en un mot, tout l'espace, et nous transmettrait, par ses ébranlements ou ses ondulations, la chaleur et la lumière qui naissent des mouvements atomiques ; comme l'air atmosphérique nous transmet le son produit par les vibrations des corps sonores ; comme l'eau propage au loin la commotion reçue par la chute d'une pierre. C'est ainsi que l'éther ferait arriver jusqu'à nous, en huit minutes treize secondes, l'action des atomes solaires, après avoir franchi trente-huit mil-



lieux de lieues, espace qu'il faudrait plus de quatre mille ans pour parcourir, en faisant une lieue à l'heure. Vous voyez, d'après cette explication, qu'aucune substance particulière ne serait cause de la chaleur et de la lumière ; que cette cause se réduirait à certains modes de mouvement ; et que, sous le rapport d'un principe matériel, à l'exception de ses atomes agités, la Science, en quelque sorte, ne veut pas que la chaleur existe, ni que la lumière soit (3).

Si nous joignons ici la lumière à la chaleur, quoique la première ne soit pas le sujet indiqué tout d'abord, c'est encore la Science qui le veut : elle ne dit pas que l'éclat de la lumière est toujours en raison de l'intensité de la chaleur ; l'expérience ne le lui permettrait pas ; mais elle pense que les pulsations atomiques transmises par l'éther, et dont la lumière est l'effet, ne diffèrent de celles qui produisent la chaleur que par la rapidité de leur succession. Parfois même, la Science va plus loin ; et au moyen de son fluide universel, ébranlé de différentes manières, elle entreprend d'expliquer les phénomènes électriques et magnétiques. Nous ne la suivrons pas dans cette voie qui nous éloignerait de notre but ; et nous devons nous attacher à son hypothèse dans ce qu'elle a de relatif à la chaleur. C'est surtout en traitant de la combustion qu'elle la développe. Pourquoi, se demande-t-elle, un corps qui brûle nous chauffe-t-il ? Vous voyez bien là un

de ces faits ordinaires et simples dont nous parlions en commençant, et voici sa réponse : les atomes des corps se précipitent alors les uns sur les autres avec des vitesses considérables, et la chaleur résulte de leurs chocs.

Pour rendre cette explication vraisemblable, elle cite la balle de plomb qui s'aplatit et s'échauffe en frappant un obstacle, et le boulet de canon qui peut devenir incandescent en rencontrant la cuirasse d'un navire. Elle nous montre Rumford faisant percer un cylindre de bronze par une tarière en acier, et produisant une chaleur que le métal pulvérisé ne paraît pas avoir perdue ; puisqu'il possède, après l'opération (4), la capacité calorifique qu'il avait auparavant ; et Davy faisant fondre deux morceaux de glace en les frottant l'un contre l'autre, lorsque la température au-dessous de zéro doit s'opposer à la fusion. Dans ces deux expériences, pour la production de la chaleur, elle ne voit de cause possible que le mouvement atomique, attendu que, dans le premier cas, le métal n'a rien perdu, et que, dans le second, la glace et l'air n'ont rien pu fournir. A son point de vue, c'est un mouvement mécanique qui se change en mouvement calorifique ; et c'est encore pour elle une transformation qui s'opère, quand le contraire a lieu. Telle est l'hypothèse à laquelle, pour le moment, elle paraît s'arrêter, quoique celle-ci ne soit pas encore admise à l'unanimité (5) ; quelques savants la repoussent, et plu-



sieurs nous déclarent, par leurs ouvrages les plus récents, soit que la cause de la chaleur leur échappe, soit qu'ils ne veulent pas s'occuper de la rechercher, parce que l'étude de ses effets leur suffit abondamment.

Toutefois, les disciples de Leucippe, de Démocrite et d'Épicure, si nous supposions qu'il en restât quelques-uns sur notre globe, devraient être enchantés de voir la Science moderne reculer, en quelque sorte, jusqu'à eux, et remettre leurs atomes en honneur, en les regardant comme capables de produire deux effets immenses : la chaleur et la lumière. Ils seraient encore bien plus satisfaits, s'ils lisaient certaines thèses dont les auteurs vont jusqu'à nous présenter la pensée comme un produit de la chaleur, et ne craignent pas de braver ainsi le plus simple bon sens. De semblables aberrations ne méritent pas d'être réfutées ; les attribuer à la Science serait lui faire injure ; elle ne peut répondre de toutes les rêveries que l'on ose décorer de son nom. En résumé, les mouvements atomiques et l'éther, considérés comme la cause de la chaleur, sont l'objet de la dernière hypothèse que la Science nous présente, surtout depuis trois ou quatre ans, et l'une des deux principales sur lesquelles nous avons voulu diriger votre attention.

Avant de se porter ainsi vers les atomes et l'éther, la Science avait admis, pour la cause de la chaleur, un fluide particulier qu'elle avait fini par nommer

Calorique. Cette hypothèse d'un fluide calorifique, qui était reçue presque généralement par les esprits du premier ordre, et qui a régné près d'un siècle, se trouvait en harmonie, pour ainsi dire, avec les traditions du genre humain. Les anciens regardaient le feu comme un élément; plusieurs peuples même l'ont adoré; et les poètes, qui recueillaient les anciens souvenirs, et qui voyaient que l'homme seul sur la terre était en possession d'employer cet élément redoutable, objet d'effroi pour tous les animaux, avaient inventé leur fable de Prométhée. Pour eux, la cause de la chaleur, c'était le feu. Maintenant, la Science ne trouve plus que ses expériences soient d'accord avec l'existence d'un fluide, et se montre tellement éloignée d'accepter le Calorique, qu'elle semble même éviter d'en prononcer le nom, encouragée qu'elle est dans ce sens par des savants d'outre-Manche. Et si nous ne savions pas que Laplace, Chaptal, Poisson et d'autres encore, soutenaient l'hypothèse d'un fluide, il n'y a pas cinquante ans, nous pourrions penser qu'il s'agit en ce moment de prononcer entre la science du dix-huitième siècle et celle du dix-neuvième. Dans une cause de cette importance, où brillent, de part et d'autre, tant d'illustres défenseurs, nous n'avons ni le droit, ni la prétention de juger; mais nous croyons avoir la liberté de choisir; (6) et quand la Science aujourd'hui veut nous persuader, sans prétendre, toutefois, nous imposer son opinion, nous déclarons simplement,

malgré tout le respect qu'elle nous inspire, que nous ne sommes pas convaincu, et que nous préférons le Calorique à ses atomes; (7) cette préférence ne peut blesser personne, et ne présente aucun danger.

Aurait-elle à nous opposer d'abord une fin de non recevoir, en nous disant qu'elle avance toujours, et ne recule jamais? Ce serait un peu fier, et ce ne serait pas complètement exact. — Nous lui ferions observer qu'en quatorze cent quatre-vingt-neuf Eck de Sulzbach, et Jean Rey, médecin du Périgord, en seize cent trente, avaient signalé l'augmentation de poids des métaux par suite de la calcination; que ce fait important avait été mis en oubli, et que si, plus tard, Lavoisier découvrait ou constatait ce même fait, il revenait, sous ce rapport à des résultats que l'on avait eu le tort de négliger. Elle ne pourrait prétendre non plus, d'une manière systématique, que l'hypothèse des fluides lui paraît inacceptable, puisqu'elle en propose un d'une étendue sans limite; et puisqu'elle admet les gaz dont l'existence a été si longtemps ignorée, et dont la découverte est un de ses plus beaux titres de gloire.

Le Calorique, tel que nous le supposons, est un fluide élastique d'une force prodigieuse, et d'une extrême rapidité dans tous ses mouvements. (8) Il existe dans les corps en plus ou moins grande quantité, soit à l'état d'interposition entre les molécules qui les composent, soit à l'état de combinaison, soit dans ces deux états en même temps; et selon l'intensité

de la condensation qu'il éprouve, et la nature des corps qu'il modifie, il produit la chaleur, la dilatation, la fusion, la combustion et la vaporisation. Quand il se retire, ou bien se raréfie, le froid se fait sentir. Le frottement, la percussion, la compression, la fermentation, plusieurs combinaisons chimiques en opèrent le dégagement, et c'est par suite de ces combinaisons qu'il entretient la chaleur animale, et même la chaleur végétale, au-dessus de la température de l'atmosphère ambiante.

Nous devons insister, toutefois, sur cette qualité que nous venons de lui donner, et qui nous paraît très importante, celle de pouvoir se combiner avec les corps dans les trois états où ils se présentent à nous : solide, liquide ou gazeux. Les effets de la combinaison, vous le savez, sont considérables, et les propriétés d'un corps mixte ne sont plus celles de chacun des éléments qui le composent. Un poison peut faire partie d'un aliment ; le chlore et le sodium font le sel de cuisine ; ainsi change le Calorique. Tous les chimistes, sans exception, quelle que soit leur opinion sur les atomes, ou sur le fluide calorifique, conviennent que la chaleur des corps est tantôt latente, quand elle n'agit pas sur nos instruments, et tantôt libre, quand elle fait sentir son action ; que la chaleur latente est nécessaire au maintien d'un corps dans l'état où il se trouve ; (9) que pour passer de l'état solide à l'état liquide, et de l'état liquide à l'état gazeux, ce corps absorbe la chaleur

de tout ce qui l'entoure de plus près, et que le contraire a lieu, quand le gaz se change en liquide, et le liquide en solide. C'est pour cela, remarquons-le, que le thermomètre, plongé dans l'eau froide, s'élève au moment de la congélation. Nous laisserons aux partisans des atomes le soin d'expliquer comment ceux-ci produisent, par leurs mouvements, tantôt le froid, tantôt le chaud. Pour nous, en vertu de l'hypothèse que nous vous proposons, nous ne dirons plus le Calorique latent, nous dirons le Calorique combiné. Dans ce dernier état, il n'en existe pas moins comme élément ; mais ses propriétés ne sont plus les mêmes ; il ne produit plus la chaleur, et peut même se trouver dans un corps extrêmement froid.

Nous allons vous en donner un exemple : le protoxyde d'azote contient deux volumes d'azote sur un volume d'oxygène, et, par conséquent, plus de ce dernier gaz que ne possède l'air atmosphérique. (10) Au moyen d'un froid très-intense, on réduit le protoxyde d'azote à l'état liquide, et dans cet état, qui lui permettrait de faire geler le mercure, il conserve une propriété comburante très-prononcée. Si on l'approche d'un charbon en partie éteint, il en rend la combustion très-active, à cause de son oxygène qui se décompose après s'être séparé de l'azote. — Ici, nous ne nous faisons pas illusion ; pour un grand nombre de savants, pour presque tous peut-être, cette décomposition va sembler une conjecture

un peu trop hasardée.—Comment, nous diront-ils, cet oxygène, que Lavoisier regardait comme le seul agent de la combustion et de la respiration, comme le générateur des acides, comme l'être le plus important de la nature, ne serait plus un corps simple !... Et vous persisteriez à en faire un corps composé de calorique et d'un gaz pesant, comme vous l'avez fait il y a plusieurs années !... Une pensée de ce genre est bien étrange ; on ne peut la supporter... On en supporte cependant bien d'autres, et de plus étranges encore ; et nous ne voyons pas pourquoi nous craindrions de dire ce qui nous paraît probable, sans nous préoccuper des dates et des personnes. Sous ce dernier rapport, toutefois, nous voulons vous citer un nom : M. Barbier, dont nous aimons à rappeler ici l'honorable souvenir, nous disait avec un accent de conviction que nous n'avons pas oublié : il y a dans l'air autre chose que ce que nous y connaissons, autre chose que l'azote, l'oxygène, le gaz acide carbonique et la vapeur d'eau. — Eh bien ! nous venons y ajouter, ou bien y replacer aujourd'hui le Calorique, le Calorique combiné et le calorique interposé.

C'est le premier qui sert à former l'oxygène, et qui nous y révèle sa présence par la chaleur que donnent la plupart des combinaisons. Dans la composition des oxydes métalliques, le Calorique de l'oxygène devient libre, et c'est la partie pesante de ce gaz qui s'unit aux métaux, et qui en augmente

le poids, ce poids dont on accuse les partisans du Calorique de ne pas tenir compte. Aussi, ce gaz a-t-il moins de volume, et un pouvoir oxydant plus énergique, quand cette partie pesante est condensée, comme on le remarque dans l'ozone; (11) et ce dernier redevient-il oxygène, quand on le soumet à l'action de la chaleur. — Pour la formation de l'eau, si la température du milieu ambiant ne permet aucun dégagement de Calorique, la combinaison ne peut avoir lieu; et dans le cas où cette combinaison existe, elle cesse nécessairement, quand le degré de chaleur vient forcer l'oxygène de reprendre son état gazeux.

L'oxygène nous paraît donc contenir beaucoup de calorique comme élément, (12 et 13) et c'est à ce fluide qu'il doit sa puissance comburante. Il en est de même pour les autres gaz qui possèdent une semblable propriété, quoique dans un degré moindre; car, maintenant, on ne peut plus dire que brûler soit s'oxygéner; on ne peut même plus dire que brûler soit se combiner avec le milieu ambiant, puisqu'il est des combustions qui s'opèrent dans le vide, aussi parfait que nous pouvons l'obtenir, c'est-à-dire à deux millièmes près. Ces combustions semblent produites par le dégagement du Calorique combiné dans le combustible, et peut-être en même temps par l'action du Calorique interposé; quoique ce dernier doive avoir suivi l'air en grande partie dans sa retraite, comme le prouve le froid très-intense

qui se produit sous le récipient de la machine pneumatique, et qui gèle promptement le liquide que l'on y place.

La congélation, pour ainsi dire, est l'opposé de la combustion, et cependant elle nous montre aussi la puissance du Calorique. L'eau devient glace, parce qu'elle se sépare du Calorique combiné nécessaire à son état liquide; et, en même temps, elle acquiert une augmentation de volume. On avait cru d'abord que les espaces vides, remarqués dans l'intérieur de la glace, étaient l'effet de l'air en dissolution dans l'eau, et qui s'en séparait, quand celle-ci devenait solide; mais lorsqu'on a vu les mêmes espaces reparaître dans une eau complètement purgée d'air, il a bien fallu trouver, pour l'augmentation de volume, une autre explication. Les atomes sont encore ici venus prêter leur secours à la Science, et l'on a donné pour raison du fait le nouvel arrangement que le froid les a forcés de prendre. Ainsi, ce serait à cause d'un simple arrangement d'atomes, que l'eau qui se gèle fait éclater des canons de fer très-épais, et qu'elle brise une boule de cuivre capable de résister à une pression de treize mille huit cents kilogrammes, comme l'a constaté jadis l'Académie de Florence ! (14) Voilà, il faut en convenir, des atomes bien puissants!... Cette puissance extraordinaire que la Science leur attribue, nous préférons la donner au Calorique, dont une foule d'expériences nous prouve la force d'expansion, et dont l'action, dans cette circonstance, est plus facile à concevoir.

Quand la partie supérieure de l'eau se solidifie dans la congélation, il se dégage du Calorique au-dessus et au-dessous de la partie solide ; et plus cette partie s'augmente par l'intensité croissante du froid atmosphérique, plus le Calorique dégagé doit presser avec force dans tous les sens contre la glace et contre les parois du vase qui la contient. Aussi, cette glace présente-t-elle une forme convexe à l'orifice de ce vase, quand il n'est pas fermé ; et comme l'expansion du Calorique est plus prompte encore que sa pénétration, il produit à l'intérieur de la glace des cavités, ordinairement petites, mais quelquefois très-grandes, semblables à des espèces de grottes, comme on l'a remarqué dans les glaciers de la Suisse. Si le vase qui renferme le liquide est parfaitement clos, la rupture est inévitable ; car la force expansive du Calorique est l'une des plus grandes de toutes celles que le Créateur emploie pour faire mouvoir cet univers. Et c'est ainsi, Messieurs, que nous arrivons à cette conséquence qui surprend au premier abord, et qui cependant nous paraît probable : la force de la glace qui brise tous les obstacles, et celle de la poudre enflammée qui lance la bombe, sont dues à la même cause : *l'expansion du Calorique combiné qui passe tout-à-coup à l'état de liberté.*

Cette force d'expansion du Calorique est terrible, et, comme nous venons de le dire, rien ne lui résiste : ni les rochers, ni le poids de la mer. (15) On a

calculé qu'un litre de poudre, d'environ neuf cents grammes, produit par sa combustion plus de douze cents degrés de chaleur avec deux cents litres de gaz ; et que ces deux cents litres de gaz, dilatés par cette chaleur, doivent occuper un espace d'au moins huit cents litres. On conçoit alors ce que doit être la force de projection. Et cette force, c'est le Calorique qui l'exerce sous la forme des gaz, comme il le fait par la vapeur, par la glace, par les fulminates, et par une foule de substances qu'il rend explosibles par ses combinaisons.

Nous n'entrerons pas dans le détail de ces combinaisons qui cessent tout-à-coup ; et nous devons aussi considérer le Calorique d'une manière plus simple, comme nous l'avons indiqué, lorsque nous avons dit qu'il existait dans l'air à l'état d'interposition. (16) Il y subit nécessairement la pression atmosphérique qui lui donne un degré de condensation qu'il n'aurait pas en dehors de ce milieu. Et voilà pourquoi la raréfaction de l'air amène celle du Calorique ; pourquoi la neige et la glace se trouvent sur les montagnes, pendant qu'il fait dans la plaine une chaleur étouffante ; et pourquoi, lors d'une dernière ascension scientifique, les aéronautes ont constaté un froid de douze degrés, au moment même où la radiation du soleil devenait très-forte. C'est le Calorique condensé dans l'atmosphère qui enflamme ces bolides, dont l'intérieur quelquefois demeure froid, quand l'extérieur est brûlant. (17) Malgré la

rapidité planétaire de leur chute, plus de trente kilomètres par seconde, malgré l'incandescence de leur périphérie, leurs atomes, à l'intérieur, resteraient donc immobiles !...

En présentant ainsi la raréfaction de l'air, et par suite celle du Calorique, comme une cause du froid que l'on éprouve sur les montagnes, nous ne prétendons pas que cette cause soit la seule qui produise cet effet, et que le rayonnement incessant du Calorique de la terre vers les espaces célestes, regardés comme très-froids, ne puisse pas, et même ne doive pas y contribuer ; nous voulons dire seulement que la raréfaction agit dans ce sens d'une manière certaine ; puisque la machine pneumatique nous en fournit la preuve incontestable. — L'effet contraire a lieu par la condensation.

Condensez le Calorique sur un point donné, au moyen du miroir ardent, et vous enflammez, vous brûlez, vous vaporisez les corps les plus durs.

Quand on fait chauffer de l'eau dans un vase métallique en l'entourant d'alcool enflammé, la combustion devient plus active, aussitôt que le liquide acquiert son degré d'ébullition, parce qu'il n'enlève plus alors autant de Calorique qu'il en absorbait auparavant.

Si vous versez dans un vase de platine incandescent ce protoxyde d'azote dont nous vous parlions tout-à-l'heure, vous mettez en présence une extrême chaleur avec un extrême froid, et le liquide ne

touche pas les parois du vase. Quelle est donc la force qui l'empêche ainsi d'obéir sur le champ à la loi de pesanteur, si ce n'est celle du Calorique, ou, ce qui est la même chose, celle qu'il communique à la vapeur et aux gaz, celle qui soutient, au-dessus du fer rouge, la goutte d'eau prenant l'état sphéroïdal.

Voulez-vous rendre le Calorique visible?... Comprimez l'air violemment par le briquet atmosphérique; vous comprimerez en même temps le Calorique interposé; et c'est le fluide que vous voyez, au moins nous le pensons, dans cet éclair qui accompagne le coup de piston, et qui allume l'amadou.

C'est encore ce fluide que nous avons vu briller, en chemin de fer, dans la vapeur lancée par la locomotive; (18) et quoique le fait soit assez rare, puisque nous ne l'avons observé qu'une fois, il paraît que nous ne sommes pas le seul témoin qui l'ait constaté, comme le prouverait ce vers d'Alfred de Vigny :

Ce brouillard étouffant que traverse un éclair.

Très-souvent, lors des incendies, on voit l'inflammation se propager sans contact, et par la seule intensité de la chaleur que produit la condensation du Calorique.

Enfin, la chaleur agit sur les corps avec trop de force, et de trop de manières, elle produit trop de changements dans leurs propriétés physiques, et dans leur composition chimique, pour ne pas être

autre chose qu'un simple mode de mouvement. Les objections dont nous avons parlé : la balle de plomb, le boulet de canon, les expériences de Rumfort et de Davy, ne nous paraissent pas décisives contre notre hypothèse. La balle et le boulet avaient du Calorique interposé ; ils en ont reçu par la combustion de la poudre ; ils en ont pris, par tous les pores, en fendant l'air avec rapidité, comme le font les météorites, et la chaleur qu'ils ont en tombant ne nous étonne pas. Que la capacité calorifique du métal pulvérisé par Rumfort soit la même que celle du métal en masse, cela ne nous surprend pas non plus. L'opération a eu lieu dans l'air ou dans l'eau, et ces corps, ainsi que les métaux, ont du Calorique interposé. Il y en a même dans la glace ; et quand le frottement vient le dégager, et briser toutes les cellules, on conçoit qu'elle puisse reprendre momentanément l'état liquide, qu'elle n'avait pas d'ailleurs complètement abandonné ; car M. Tyndall a remarqué l'existence d'un peu d'eau contre les parois des cavités intérieures de la glace. — Interposé et combiné, le Calorique est partout, pour ainsi dire ; nous le respirons, nous le buvons, nous le mangeons. Si la preuve de son existence rencontre des difficultés, celle de l'hypothèse contraire en soulève de plus grandes, et s'appuie sur des raisons moins fortes ; c'est pourquoi, quant à la cause de la chaleur, nous préférons le Calorique aux atomes ; libre à chacun de penser autrement. (19).

NOTES.

1. — Dans l'hypothèse atomique les corps simples seraient formés d'atomes homogènes, et les corps composés, d'atomes hétérogènes. Ces atomes n'auraient pas tous le même poids. Un atome d'oxygène, par exemple, pèserait seize fois plus qu'un atome d'hydrogène, comme l'indique la composition de l'eau. L'oxygène forme le tiers du volume de l'eau et les huit neuvièmes de son poids, tandis que l'hydrogène forme les deux tiers de ce volume, et le neuvième de ce poids ; et, pour que ces deux proportions existent, il faut que le poids de l'hydrogène soit à celui de l'oxygène comme un est à seize. Les deux gaz, toutefois, pour former de l'eau, ne se combinent que dans le rapport d'un volume à deux volumes ; les trois volumes de gaz n'en forment que deux de vapeur d'eau ; et l'on devrait en conclure aussi qu'un volume de cette vapeur se compose d'un atome d'hydrogène, et de la moitié d'un atome d'oxygène, ce que ne permet pas l'atome indivisible. Il faut donc se borner à dire, avec tous nos chimistes, que deux volumes de vapeur d'eau se composent d'un volume d'oxygène et de deux volumes d'hydrogène.

2. — Quand nous parlons ici de la Science, chacun comprend qu'il ne s'agit pas de la Science en général, que nous aimons sincèrement ; mais seulement d'une opinion répandue de nos jours, et qui, jusqu'à présent, nous paraît la moins probable.

3. — D'après Chaptal, si l'on fait entrer dans une chambre noire, par un trou percé à travers un volet, un rayon de soleil, et si l'on présente à ce rayon une lame de couteau, on le voit dévier de la ligne droite pour s'approcher de la lame.

4. — On mesure la capacité calorifique d'un corps par la quantité de chaleur nécessaire pour en élever la température d'un degré.

5. — « En résumé, que nous reste-t-il de l'ambitieuse excursion que nous nous sommes permise dans la région des atomes? Rien, rien de nécessaire du moins. Ce qui nous reste, c'est la conviction que la Chimie s'est égarée là, comme toujours, quand abandonnant l'expérience, elle a voulu marcher sans guide au travers des ténèbres. L'expérience à la main, vous trouvez les équivalents de Wensel, les équivalents de Mitscherlich; mais vous cherchez vainement les atomes tels que votre imagination a pu les rêver, en accordant à ce mot, consacré malheureusement dans la langue des chimistes, une confiance qu'il ne mérite pas. Ma conviction, c'est que les équivalents des chimistes, ceux de Wensel, ceux de Mitscherlich, ne sont autre chose que des groupes moléculaires. Si j'en étais le maître, j'effacerais le mot atome de la science, persuadé qu'il va plus loin que l'expérience, et jamais en chimie, nous ne devons aller plus loin que l'expérience. » (Dumas.)

Cette citation suffit pour faire voir que les savants du premier ordre ne sont pas tous d'accord au sujet des atomes.

6. — Le manuel des aspirants au baccalauréat ès-sciences laisse aux candidats la liberté de soutenir l'une ou l'autre des deux principales hypothèses relatives à la cause de la chaleur : celle d'un fluide, ou bien celle des mouvements atomiques. L'opinion de Berzelius, qui voit cette cause dans l'électricité, se rattacherait par conséquent à la première, à moins que l'on ne veuille nier aussi l'existence du fluide électrique.

7. — De ce que nous préférons l'hypothèse d'un fluide à celle des atomes, on ne doit pas en conclure que nous rejetons le rapport qui doit exister entre l'intensité de la chaleur, et la force du mouvement qu'elle produit; et si la chaleur nécessaire pour élever d'un degré centigrade la température d'un kilogramme d'eau, ou ce que l'on appelle une calorie, possède une force capable d'élever le poids d'un kilogramme à quatre cent-vingt-cinq mètres de hauteur environ, nous ne voyons pas que cette proportion rende impossible l'existence d'un

fluide calorifique. — Le phénomène des interférences, pour la lumière, ne serait pas non plus incompatible avec l'hypothèse d'un fluide élastique dont les mouvements en sens contraires peuvent modifier les effets.

8. — Ce n'est pas seulement la vaporisation d'un liquide, et l'expansion de l'air en dissolution qu'il contient, qui en produisent l'ébullition ; c'est encore la sortie du Calorique qu'il ne peut plus garder à l'état d'interposition. L'eau, par exemple, sous la pression ordinaire, peut interposer du Calorique jusqu'à près de cent degrés ; et si vous lui en donnez davantage, une partie de ce fluide en excès se combine avec l'eau pour former une vapeur ascendante, pendant que l'autre partie s'échappe en soulevant aussi le liquide pour se répandre à l'extérieur. Ce qui favorise cette opinion, c'est la possibilité de faire bouillir de l'eau purgée d'air en la refroidissant, et en supprimant tout-à-coup la pression qu'elle subit. Il paraît, dans ce cas, très probable que l'ébullition est produite par le Calorique interposé qui se met en équilibre, et par la vaporisation que déterminent ses mouvements. — Quelquefois, en d'autres circonstances, ces mouvements ne se produisent pas, quand on croit les obtenir. Ainsi, l'eau d'une marmite suspendue à l'air libre dans une autre plus grande, *contenant le même liquide*, ne bouillira jamais, quelle que soit la force de l'ébullition dans la dernière, parce que l'excédent du Calorique de celle-ci s'en va dans l'atmosphère, et qu'il ne pénètre dans la marmite intérieure qu'une quantité de fluide inférieure à cent degrés.

9. — Si l'on verse de l'eau chaude sur une certaine quantité d'eau froide, on augmente aussitôt la température de celle-ci ; mais si l'on mêle un kilogramme d'eau à la température de soixante-dix-neuf degrés avec un kilogramme de glace à la température de zéro, on obtient deux kilogrammes d'eau à la température de zéro ; c'est-à-dire que le Calorique libre du premier kilogramme se combine avec la glace pour former de l'eau, et devient alors sans action sur nos instruments. Un

effet en sens contraire se produit, quand on mêle la vapeur avec l'eau ; « et ce qui le prouve, dit M. Girardin dans ses intéressantes leçons de chimie, c'est qu'un kilogramme de vapeur aqueuse à cent degrés, qu'on reçoit dans cinq kilogrammes cinq cents grammes d'eau à zéro, produit six kilogrammes cinq cents grammes d'eau à cent degrés. » Il est évident que le kilogramme de vapeur à cent degrés n'aurait pas pu produire un semblable résultat, si une forte partie de son calorique combiné n'était pas devenue libre, quand il a dû se changer en eau.

10. — Deux volumes d'azote et un volume d'oxygène, condensés en deux volumes, composent le protoxyde d'azote; tandis que 20,8 volumes d'oxygène, et 79,2 d'azote forment cent volumes d'air atmosphérique.

11. — Des étincelles électriques qui traversent l'oxygène suffisent pour le changer en ozone; et l'on dirait qu'une partie du Calorique, contenu dans le gaz, a suivi le mouvement du fluide électrique. — Les éclairs, dit Brewer, combinent quelquefois l'azote et l'oxygène de l'air, et donnent naissance à une petite quantité d'acide azotique.

12. — Reportons-nous aux deux parties distinctes de la fameuse expérience que fit Lavoisier, en 1774, pour prouver la nature complexe de l'air atmosphérique. Dans la première, notre illustre chimiste, au moyen d'un ballon de verre, met en présence une certaine quantité d'air avec un poids déterminé de mercure, chauffe le tout pendant plusieurs jours à une température qui s'approche de 360 degrés, et finit par obtenir de l'oxyde rouge de mercure et de l'azote. Dans la seconde, Lavoisier met cet oxyde dans une petite cornue de verre, le chauffe à 400 degrés, et reçoit le gaz qui s'en échappe. Ce gaz est de l'oxygène, et l'oxyde est redevenu mercure. Or, dans ces dernières transformations, le changement d'état éprouvé par le gaz oxydant rend très-probable une combinaison du Calorique. Il en serait de même pour les oxydes

d'or, d'argent et de palladium, dont la réduction par le Calorique *seul* est un fait incontestable.

—

13. — Tous les chimistes savent que le potassium mis en contact avec l'eau la décompose, et s'entoure d'une flamme qu'ils regardent comme étant celle de l'hydrogène enflammé par la chaleur qui résulte de la combinaison rapide de l'oxygène avec le potassium. Ce n'est pas, toutefois, à la combustion de l'hydrogène seul qu'ils attribuent ce phénomène, mais encore à la volatilisation d'une partie du potassium qui brûle en même temps que l'hydrogène, et qui donne à la flamme une couleur purpurine.

Persuadé que le Calorique contenu dans l'oxygène devait jouer un rôle important dans une expérience de cette nature, nous avons désiré mettre le potassium en contact avec l'oxygène *pur et sec*, afin que la production de lumière ne pût avoir pour cause l'inflammation de l'hydrogène ; mais comme nous n'avions pas les instruments nécessaires pour faire cette expérience, nous nous sommes adressé à M. le Professeur de Chimie de l'Hôtel-Dieu, dans l'espoir de rencontrer en même temps la science et l'obligeance ; notre attente n'a pas été trompée ; M. Besnard a bien voulu se charger de réaliser notre pensée, et voici le résultat de ses opérations tel qu'il nous l'a transmis :

« Selon le désir que vous m'avez exprimé, j'ai préparé de
 » l'oxygène parfaitement pur et sec, afin de le mettre en
 » contact avec du potassium, et juger si ce métal s'y combi-
 » nait avec production de chaleur et de lumière. Après avoir
 » disposé un appareil pour cette opération, je me suis assuré
 » que la combinaison commençait à la température ordinaire,
 » ce qui n'était pas douteux, mais sans production de
 » lumière ; et, pour obtenir ce dernier effet, il m'a fallu
 » chauffer le potassium à 98 et 100 degrés ; alors, à cette
 » température, le métal est entré en combinaison rapide avec
 » l'oxygène en produisant une lumière vive et très blanche.

» L'opération ci-dessus a été faite avec un petit globule de
 » potassium dans un petit volume d'oxygène ; mais au lieu

- d'opérer sur de petites proportions, si on projette dans un
- flacon d'oxygène pur et sec un gros morceau de potassium
- échauffé par le contact seul des doigts, la combinaison a
- lieu, à l'instant même, avec production de lumière blanche,
- très-éblouissante; en même temps, le flacon est brisé. »

Pendant l'expérience dont nous venons de parler, les doigts de l'opérateur ne se trouvaient pas en contact immédiat avec le potassium, mais ils étaient assez recouverts de papier brouillard pour mettre le métal à l'abri de la transpiration de la main, et pour le séparer des moindres parcelles de l'huile de naphte dans laquelle on le conserve.

La première expérience n'a pas réussi à cause des volumes insuffisants; mais d'après la dernière, surtout, à la température ordinaire, on ne peut attribuer la production d'une lumière blanche, très-éblouissante, ni à la combustion de l'hydrogène, puisqu'il ne se trouve, dans le cas dont il s'agit, que deux corps en présence, le potassium et l'oxygène, ni à la volatilisation du potassium, puisque la lumière est blanche et subite. Il est donc très-probable qu'elle est produite par le Calorique de l'oxygène qui devient libre, et que la partie pesante de ce gaz, l'*oxygone*, si l'on veut, s'unit au potassium pour former de la potasse.

—

14. — « En raison de l'accroissement de volume qu'éprouve l'eau en se congelant rapidement par le froid, elle doit produire des effets marqués sur les corps qui la contiennent; ils sont tels, qu'aucun ne peut résister à sa force expansive; l'effet de cette force a été évalué à plus de mille atmosphères. Des membres de l'Académie del Cimento de Florence, qui acquit tant de célébrité dans le dix-septième siècle, virent crever de la même manière une boule de cuivre si épaisse, que Musschenbræk, évalua à 13,860 kilogrammes, l'effort nécessaire pour la rompre. Lorsque l'eau qui s'infiltré dans la fissure des rochers vient à se congeler, elle fend quelquefois des masses énormes de pierres en plusieurs éclats, et le proverbe : il gèle à pierres fendre, exprime un fait physique et réel. ».. Girardin, Leçons de Chimie, tom. 1, page 70.

—

15. — « M. le capitaine Brianchon a établi: 1° qu'un litre de poudre, pesant 900 grammes, produit par sa combustion 400 litres de gaz; 2° que la température produite par la combustion de la poudre, s'élève à 2,400 degrés; et que d'après ces évaluations, et à cette température, les 400 litres de gaz doivent occuper un espace de 4,000 litres; en sorte que le volume de la poudre est à celui des fluides élastiques qu'elle développe pendant sa combustion, comme 1 est à 4,000. »

Girardin, Leçons de Chimie, 1^{er} vol., page 345.

Nous avons indiqué d'autres chiffres, parce qu'ils nous sont fournis par des expériences plus récentes.

16. — La pression atmosphérique agit sur les fluides; et l'étincelle électrique s'échappe dans le vide en lumière diffuse, quand elle quitte le métal qui l'y a conduite.

17. — « Au moment de leur chute, les météorites sont en général beaucoup trop chaudes pour qu'on puisse les toucher avec la main; mais cette température élevée, paraît tout-à-fait localisée à la surface, l'intérieur étant, au contraire, remarquablement froid.

» Lors d'une des nombreuses chutes qui eurent lieu dans l'Inde, une pierre ayant été brisée, presque aussitôt après son arrivée à terre, les témoins furent surpris du froid intense de ses parties internes. » (Etude sur les météorites, par M. Stanislas Meunier, page 16.)

18. — Par cette lumière subite que nous avons vue briller en chemin de fer, nous ne parlons pas de ces étincelles qui partent du foyer, et traversent le nuage de vapeur lancé par la locomotive; mais d'un éclair apparaissant tout-à-coup au milieu de ce nuage, comme le font quelquefois dans l'atmosphère, en temps serein, ces éclairs que l'on appelle éclairs de chaleur, et que le Dictionnaire de l'Académie signale comme des phénomènes dont la cause est ignorée.

19. — Le but de ce discours était d'exprimer une préférence pour l'une des deux hypothèses relatives à la cause de la chaleur, et d'en donner quelques motifs ; nous l'avons fait sommairement en évitant, autant que possible, les termes scientifiques, afin d'être compris avec plus de facilité ; et, comme nous l'avons déjà dit en semblable circonstance, notre opinion n'engage, en aucune manière, l'Académie qui laisse à ses lecteurs la responsabilité de leurs œuvres.



. POESIES

PAR M. LE DOCTEUR COURTILLIER,

(Lues dans diverses Séances de l'Académie.)



A MATHILDE N....



Non, pour l'âme, il n'est point d'espace ni d'absence ;
A toute heure et partout je sens votre présence :
A vous ces humbles vers, si peu dignes de vous,
Mais qui, par l'amitié, d'avance sont absous.

J'aime avec passion, pour leurs devoirs austères
Noblement acceptés, les nobles caractères,
Alors que, lâchement, cédant aux coups du sort,
Le faible s'abandonne et demande la mort.
A vous donc, pour toujours, à vous ma sympathie
La plus fervente ; à vous, qui, par le sort trahie,
Demandez au travail, aux arts, à vos talents,
Des armes pour lutter contre les maux présents.
Le temps n'est plus, hélas ! où de soyeuses franges
Ornaient votre berceau visité par les anges ;
Où quelque phaéton, plus léger que le vent,
Assiégeait, pour vous voir, le parloir d'un couvent,
Alors que des flatteurs la cohorte importune
Semblait narguer pour vous l'inconstante fortune.
Mais pourquoi, rougissant d'un mal immérité,
Vous-même vous bannir et fuir de la cité ?
Quel funeste dessein, contre notre espérance,
Pour la seconde fois vous ravit à la France,

Et, si jeune, vous fait, sous des cieux étrangers,
 Imprudemment courir à de mortels dangers ?
 Oui, d'autant plus mortels, qu'ignorante et naïve,
 En face du péril vous êtes moins craintive.
 Pourtant n'espérez pas, en franchissant les mers,
 Dans les vagues noyer vos souvenirs amers ;
 Pour en laver le sang, il est telle blessure
 Que vainement on livre aux flots d'une onde pure :
 Comme le cœur, les sens, par l'effroi fascinés,
 A voir du sang partout, hélas ! sont condamnés !
 Si du moins de vos maux la mémoire récente
 Était le seul tourment de votre âme innocente !
 Mais comment vous garder, tandis que, sous vos pas,
 Des pièges surgiront que vous ne savez pas ?
 Ecoutez les conseils de l'humaine prudence,
 Et n'allez pas deux fois tenter la Providence,
 Alors qu'au seul récit de vos lointains exploits,
 J'ai tremblé bien souvent et prié tant de fois !
 Oui, toujours, bien avant que la nuit ne s'achève.
 De Calais à Glasgow je me promène en rêve,
 Protégeant du regard et du cœur, pas à pas,
 L'enfant que je surveille et qui ne me voit pas.

Partir, hélas ! sans guide ! Est-il bien vrai, ma fille ?
 Ah ! s'il n'est plus, pour vous, ni parents, ni famille,
 Que ne puis-je, bravant et le monde et ses lois,
 D'une mère, sur vous, m'attribuer les droits
 Et les nobles devoirs ! Si j'étais votre père,
 Enfant, j'aurais pour vous tout l'amour d'une mère ;
 Vous couvrant de mon ombre, est-il un de vos pas,
 Un seul de vos pensers que, jusqu'à mon trépas,
 En tout lieu, nuit et jour, attentive et discrète,
 Sans trêve ne guidât ma tendresse inquiète ?
 Dussé-je, désertant la tombe des aïeux,
 Avec vous et pour vous, vivre sous d'autre cieux,
 Puisqu'ici-bas partout on rencontre une fosse,
 Je vous suivrais. Mathilde, aux montagnes d'Ecosse.

Hélas ! vous n'avez donc jamais connu l'amour
D'une mère, de celle à qui l'on doit le jour ?
Sans doute elle n'est plus ? Autrement, de ce monde,
Sans relâche, écartant de vous le souffle immonde,
Loin de vous livrer seule à des périls certains,
Elle vous eût suivie aux rivages lointains.

Enfants déshérités par l'injuste fortune,
Ainsi que nos destins notre cause est commune,
Et votre cœur comprend le mien ! Hélas ! trop tard
Vos vingt ans ont cherché l'amitié d'un vieillard.
A l'âge où vient la mort, la mort qui nous délivre,
N'est-ce pas vous, enfant, qui m'avez fait revivre,
Alors que s'effaçaient, par le temps dévorés,
Comme de vieux pastels, mes jours décolorés ?
D'ordinaire pourtant la jeunesse est rieuse ;
Mais le malheur a fait la vôtre sérieuse,
Et l'âme n'a point d'âge : une commune foi
D'un même espoir divin nous faisait une loi.
Adieu, si vous partez, nos chères habitudes,
Nos entretiens sur l'art, sur les nobles études
Qui nourrissent l'esprit en élevant le cœur !
Vous me l'aviez donné, reprenez ce bonheur.
Que deviendrai-je à l'heure où c'était une fête
Pour moi de vous revoir, ô ma jeune conquête !
A cette heure du soir où votre vieil ami.
Quand vous apparaissiez, renaissait à demi ?

Le soir ! Illusion ! Le navire est aux voiles ;
Dans l'azur assombri scintillent les étoiles ;
On n'attend plus que vous. Pourtant vous hésitez....
Serait-il vrai, Mathilde ? Ah ! près de nous restez ;
Restez à l'amitié, laissez, au gré de l'onde,
Ces passagers, sans vous, faire le tour du monde.
En vain poursuivent-ils, à l'horizon lointain,
L'impossible idéal d'un bonheur plus certain :
Qu'importe sous quels cieux ? Aimer où l'on nous aime,
N'est-ce pas du bonheur résoudre le problème ?

QUE SUIS-JE?

Perdu dans la foule,
Je vis inconnu,
Et chacun me foule,
Pied chaussé, pied nu.

Un souffle, une brise,
Me courbent bien bas ;
Vois, un rien me brise,
Un seul de tes pas.

Mais un rien relève
Mon front abattu ;
Aussitôt ma sève
Reprend sa vertu.

Vite, elle circule
En mon corps froissé,
Où plus d'un Hercule
A souvent passé.

Docile, j'essuie
Jour sombre ou vermeil ;
Tour-à-tour la pluie
Et le gai soleil.

De l'homme en souffrance
Mon habit joyeux,
Couleur d'espérance,
Réjouit les yeux ;

Et groupe folâtre
D'enfants étourdis
Sur moi vient s'ébattre,
Comme en paradis.

Le ciel pour tenture,
J'offre à la beauté
Un lit de verdure
Et de volupté ;

Et, sur la pelouse,
Couples amoureux,
Viveurs qu'on jalouse,
Savent être heureux.

De l'homme qui tombe
Au froid monument,
Je couvre la tombe
D'un tapis charmant.

Aujourd'hui superbe,
Hier abattu,
Que suis-je ?... un brin d'herbe :
Me reconnais-tu ?

NUNC EST BIBENDUM !

Dieu ! quelle est ta pâleur, et quel chagrin t'opprime ?
Pour l'avoir méconnu, Bacchus t'a châtié ;
De celle que tu crois chaste comme Lucrece,
Un amant, à huis-clos, t'enlève la moitié.
Tu ne connais donc pas le bonheur de l'ivresse,
Alors que nous trahit l'amour ou l'amitié ;
Alors que, sous ses pieds, une indigne maîtresse,
Eprise d'un rival, nous foule sans pitié ?
Laisse à l'ambitieux l'intrigue, la bassesse,
La gloire, vain jouet de l'humaine faiblesse :
L'homme, qui n'a qu'un jour, est si vite effacé !
Au vin qui te convie immole ta tristesse ;
Enivré nuit et jour, bois, ami, bois sans cesse :
Bois l'oubli du présent, bois l'oubli du passé !

LES CHIMÈRES.

J'ai voyagé longtemps au pays des chimères ;
J'y cherchais l'amitié, j'y rencontrai l'amour,
Cet éternel railleur. Il m'accueillit un jour,
Mais bientôt il se rit de mes peines amères.

Alors, désabusé des plaisirs éphémères
Et de l'ambition redoutant le vautour,
J'ai dit à l'espérance un adieu sans retour,
Pour voler aux combats, juste effroi de nos mères (1).

Est-il vrai que la mort épargne ses amants ?
Que sa cruelle faux respecte les tourments
Du pauvre, du souffrant qui l'appelle et l'implore ?

Vainement j'exposai ma vie au champ d'honneur.
Ah ! s'il faut, pour mourir, connaître le bonheur,
Dites-moi sous quels cieux je puis le voir éclore !

. (1) *Bellaque matribus*
Detestata.

(HORACE).

LES FINANCES DE L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, DES BELLES-LETTRES ET DES ARTS

D'AMIENS.

Extrait d'une histoire de cette Compagnie

Par M. J. GARNIER.

(Lu dans la Séance du 25 Décembre 1868).



MESSIEURS,

I

Il ne suffit point qu'une Société littéraire soit créée, ni qu'un plus ou moins grand nombre de membres intelligents et laborieux la composent, pour qu'elle vive, il faut encore et surtout qu'elle puisse manifester à l'extérieur son existence. La publicité seule, en effet, soutient ces sortes d'institutions ; et, pour cela, il est indispensable qu'elles aient des ressources qui leur permettent, ou bien d'ouvrir des concours et de distribuer des récompenses aux meilleures solutions des questions qu'elles proposent, ou bien de mettre au jour les travaux de leurs membres qui leur paraissent les plus remarquables ou les plus propres à fixer l'attention.

Ce chapitre de l'histoire de l'Académie a pour objet les ressources dont cette Compagnie put disposer pendant le cours de près d'un demi-siècle qu'elle a traversé plus ou moins favorisée de la fortune, mais toujours entourée de l'estime et de la considération de tous.

La Société littéraire, vous vous le rappelez, n'était point sans avoir obtenu quelque encouragement. Dans la première séance publique qu'elle tint, dès qu'elle en eut reçu l'autorisation du Roi, le 25 août 1749, jour de la Saint-Louis, M. de Chauvelin, Intendant de Picardie, avait annoncé qu'il pourvoirait à un prix proposé par la Société pour 1750.

Cette première faveur accordée par l'Intendant fut bientôt suivie d'une autre. Le 30 août, le maire en charge, François Galland, exposait au Conseil de Ville les titres d'une société « fondée sous les
« auspices d'un gouvernement illustre en tout
« genre, guidée par un prélat, les délices et
« l'exemple du diocèse, soutenue par l'intendant
« de la province si connu par l'étendue et la délica-
« tesse du génie », et que le Roi avait bien voulu confirmer. Il proposait que l'Hôtel-de-Ville, imitant l'Intendance, perpétuât « un prix qui serait la
« récompense honorable du vrai mérite et de l'élo-
« quence. »

Une délibération unanime accueillit cette proposition, et il fut arrêté et résolu qu'il serait annuellement employé, des fonds du gros octroi, une somme

de 300 livres pour faire frapper une médaille d'or aux armes de l'Hôtel-de-Ville d'un côté, et à l'inscription de la Société littéraire de l'autre, et que cette médaille serait remise à Messieurs de la Société pour être distribuée, à la Séance publique de chaque année, à celui qui aurait mérité le prix sur le sujet qu'ils proposeraient.

L'approbation de l'Intendant, à laquelle cette délibération fut soumise, ne se fit point attendre. Une dotation était donc assurée à la Société littéraire d'Amiens.

L'année suivante, elle change de titre, mais elle conserve ce témoignage de sympathie. L'Académie, en effet, distribuera cette médaille qui portera son nom et sa devise, depuis 1754 jusqu'au moment où la tourmente révolutionnaire renversera l'association que nous avons relevée, mais sans en recueillir tout l'héritage.

Cette subvention de 300 livres ne figure point dans les comptes de l'Académie, par cette raison qu'elle n'en touchait pas les fonds, qu'elle n'achetait point elle-même la médaille, mais la recevait du Corps de Ville qui la lui remettait, chaque année, à l'époque de sa séance publique.

Pourquoi ne fut-elle distribuée qu'en 1754 ? C'est qu'il y eut alors assaut de générosité, si je puis ainsi parler.

Dans la séance d'inauguration tenue le 1^{er} octobre 1750 dans le palais épiscopal, sous la présidence

de Gresset, Gresset annonça que le prix fondé par l'Hôtel-de-Ville n'aurait point lieu en 1751, M. le duc de Chaulnes, gouverneur de la Ville et protecteur de l'Académie, donnant une somme de 1200 liv. pour deux médailles d'or à distribuer cette année. Une seule fut décernée, et M. le duc de Chaulnes réserva l'autre pour l'année suivante.

Trois prix furent donc proposés pour l'année 1752, lesquels étaient dus à M. le duc de Chaulnes, à la Ville et à M. l'Intendant Chauvelin : le premier était de 600 liv., le deuxième de 300 ; la valeur du troisième n'est point connue.

L'abbé Carlier, obtint les deux prix d'histoire. Le prix de poésie ne fut point décernée, par conséquent la médaille de la Ville resta libre.

Le duc de Chaulnes, content de ce premier résultat, offrit une autre médaille pour 1753. Il fut moins heureux cette fois. Les résultats des deux concours ne satisfirent point l'Académie, et les deux prix furent remis à l'année suivante.

Ce fut en 1754 que le prix de la Ville fut pour la première fois décerné. Une dissertation sur la tourbe de Picardie valut cette récompense à M. de Bellery, ingénieur, qui devint, en 1755, l'un des membres de la Compagnie.

Si l'on nous demande comment il se fait que l'Académie proposa ensuite deux prix chaque année, alors qu'elle n'avait qu'une seule médaille à donner, et que son budget ne fait jamais mention de la seconde,

nous ferons remarquer que les deux prix ont été rarement décernés, que souvent les questions ont été prorogées, que le Corps de Ville, généreux tout-à-fait, ne faisait point profit des médailles qui n'avaient point été gagnées, et qu'il les considérait comme acquises à l'Académie pour les années où les concours seraient plus heureux.

Là ne se bornent point les faveurs dont l'Académie est l'objet. Sa position financière va bientôt s'améliorer.

Un arrêt du Conseil du 13 mai 1754 fait don aux Maire et Échevins d'un emplacement appelé le Jardin du Roi, lequel avait été jusqu'alors affermé au profit du Gouverneur, à la charge de payer au duc de Chaulnes et à ses successeurs la somme de 150 livres annuellement, mais, en même temps, Sa Majesté déclare qu'elle entend que la concession n'ait lieu qu'en faveur de l'Académie établie à Amiens, et à condition, pour lesdits Maire et Échevins, d'abandonner à perpétuité à la dite Académie la jouissance et l'usage dudit emplacement, à la charge par elle de n'user et jouir dudit terrain que pour la perfection de la botanique.

La même année, Dom Robbe était chargé du cours, de la direction et de la création du jardin, et le sieur Jourdain installé en qualité de jardinier.

Mais l'Académie n'avait ni rente, ni argent, et elle eût été bientôt obligée de renoncer à cette donation, si la demande qu'elle avait faite d'une subvention

annuelle de 2000 l., ne lui eût été accordée. On comprend, en effet, que la confection et l'entretien du jardin, pour me servir des termes de la requête, exigeaient une mise de fonds et des dépenses auxquelles il lui était impossible de faire face.

La requête envoyée par M. de Courteille à M. l'Intendant d'Aligre, le 20 août 1753, afin qu'il voulût bien l'examiner et faire part de son avis pour le Garde des Sceaux être mis en état d'y statuer, fut renvoyée par celui-ci, le 23 septembre, avec des observations qui ne pouvaient qu'en assurer le succès (1).

Un arrêt du Conseil, du 19 février 1754, rappelant les arrêts antérieurs relatifs à l'octroi de 10 sous par velte d'eau-de-vie, accordé à la ville d'Amiens le 2 avril 1743, le 2 octobre 1749, et le 12 février 1754, qui prorogeait le dit octroi, pour six années, à partir du 1^{er} février 1758, à l'effet de pourvoir à l'exécution des ouvrages publics, tant ceux commencés que ceux projetés pour l'utilité des habitants de la Ville, porte que Sa Majesté informée que l'établissement de cet octroi et les prorogations que la Ville en a peuvent produire suffisamment, non seulement pour acquitter tous les ouvrages ordonnés par les dits arrêts, mais encore pour l'établissement, l'entretien et la perfection d'un jardin botanique absolument nécessaire pour le service de l'Aca-

(1) Arch. de l'Acad. A. 44.

démie, ordonne que sur ce produit de l'octroi il sera prélevé la somme de 2000 liv. qui sera payée et remise annuellement à compter du 1^{er} janvier (1754) au trésorier de l'Académie, pour être employée, sur les ordres du duc de Chaulnes, tant à l'établissement et à l'entretien d'un jardin botanique, qu'aux autres dépenses concernant la dite Académie, au paiement de laquelle somme les receveurs ou fermiers du dit octroi seront contraints, quoi faisant, la quittance du trésorier de l'Académie leur sera passée et allouée sans difficulté dans leurs comptes partout où il appartiendra (1).

Le 7 mars, le duc de Chaulnes informe de cette grâce royale ; il compte qu'elle sera un nouveau motif d'encouragement pour tous ceux qui composent l'Académie, et qu'ils feront de nouveaux efforts pour rendre leurs travaux de plus en plus utiles au public. Il ajoute qu'il serait à propos qu'on délibérât sur l'état actuel du jardin, qu'on nommât un trésorier, et qu'on lui envoyât un mémoire de ce qui serait à faire pour qu'il l'approuvât (2).

L'Académie nomme pour son trésorier l'un de ses membres, M. Houzé, receveur des tailles, et adresse un mémoire sur le jardin, avec un état de ses dettes et de ses autres dépenses urgentes et nécessaires. Il paraît que ces dettes n'étaient point sans importance, car, le 1^{er} décembre 1755, l'Intendant de

(1) Arch. de l'Acad. A. 12.

(2) Ibid. A. 13.

Picardie, Maynon d'Invau, écrit que le Contrôleur général, ayant égard aux représentations qu'il lui avait faites que la somme de 2000 liv. accordée par Sa Majesté n'a point été jusqu'à présent suffisante pour fournir à tout ce qu'exigent les différentes parties qu'embrasse l'Académie, il en a rendu compte au Roi, et que Sa Majesté a bien voulu accorder, sur ce même octroi de 10 sous par velte, un supplément de 2000 liv. pour cette année, pour le dit supplément être employé sur les ordres du duc de Chaulnes, à l'établissement d'un professeur de mathématiques, ou à toute autre chose qu'il jugera utile et nécessaire au bien de l'Académie. En conséquence, l'Intendant ordonna au receveur de la Ville de payer cette somme au trésorier de l'Académie (1).

Ainsi quatre ans après qu'elle a reçu ses lettres patentes, l'Académie est en possession d'un prix de 300 fr. assuré annuellement, d'un jardin botanique qui lui rapporte peu de chose à la vérité, car les plus grosses recettes provenant de ce fonds ont été de 200 liv. en 1754 et de 600 en 1786 par suite de ventes d'arbres extraordinaires, les autres ne s'étant élevées qu'à 21 liv. et 34 liv. 14 sous au plus, enfin d'une subvention annuelle de 2000 liv., sans parler de cette allocation exceptionnelle de 2000 liv. qui va la mettre en état d'éteindre en partie les dettes qu'elle avait contractées.

(1) Ibid. A. 17.

Quel était l'emploi de ces fonds? Comment était-il réglé? Nous ne trouvons point de notes concernant la distribution faite par le duc de Chaulnes avant 1758, mais le registre aux comptes nous permet d'établir ainsi les dépenses que nous pouvons appeler fixes ou indispensables: professeur de botanique 300 liv.; entretien du jardin 300 liv.; jardinier 500 livres, gages des domestiques 140 liv.; fête de la S^t. Louis 60 liv. Les 500 livres restant étaient réparties entre des dépenses très-variables et des frais de constructions inséparables de tout établissement nouveau.

En 1758, le duc de Chaulnes distribue ainsi les 2000 livres « Je vous envoie ci-joint, écrit-il le 29 « novembre, la destination que je crois qu'il sera « dorénavant à propos de faire des fonds de l'Académie, « jusqu'au moment où toutes ses dettes seront payées, « *mon intention est que cela soit observé exactement.* » Ces derniers mots soulignés n'en sont-ils point un ordre?

Honoraires du secrétaire 300 livres. Honoraires du professeur de botanique 300. Pour l'entretien du jardin botanique et les gages du jardinier 650. Pour les frais de la séance publique, et de la S^t. Louis et les gages des domestiques 300. Apurement des dettes 450 livres (1).

Il paraît cependant que les travaux de l'Académie ne répondaient point tout-à-fait aux désirs de son

(1) Arch. de l'Acad. A. 18.

protecteur, car dans cette même lettre qu'il écrivait à Baron, secrétaire perpétuel, en lui envoyant ce règlement du budget, il ajoutait : « Je ne puis trop
« vous recommander, mon cher Baron, d'engager
« ceux qui composent l'Académie à travailler sérieu-
« sement et à former cette année un recueil; il est
« honteux que l'Académie d'Amiens soit la seule
« qui n'en ait point encore donné. » Il fallait que cette recommandation eût été faite déjà plus d'une fois, pour qu'un homme si bienveillant pour la Compagnie lui parlât en pareils termes.

L'Académie, vous le savez, persista dans son silence, bien qu'elle ait obtenu un privilège spécial pour l'impression de ses ouvrages le 25 octobre 1751 et plus tard le 13 janvier 1773. Soyons juste cependant, elle vota l'impression du discours qu'avait prononcé M. l'Intendant comte d'Agay, le 25 août 1774, à cause des détails qu'il contenait sur les canaux alors en construction, et ce discours fut imprimé (1). Si ce ne fut point aux frais de l'Académie, car nous ne trouvons point trace de cette dépense, ce fut par ses soins, ainsi que le prouve l'extrait du procès-verbal qui accompagne ce discours imprimé par la veuve Godart, à ses risques et périls probablement, à moins toutefois qu'il ne soit

(1) Discours prononcé à la séance publique de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Amiens, le 25 août 1774, par M. d'Agay, Intendant de la Province, sur l'utilité des Sciences et des Arts. Amiens. 1774. V° Godart. in-4°. 24 p.

compris dans la note de 849 liv. payée en 1780 et dont nous n'avons pas le détail.

Ce que nous connaissons des impressions concernant l'Académie consiste en mémoires couronnés publiés par le S^r Godard de 1753 à 1776 aux dépens de cet éditeur. Cette collection, que nous possédons en partie, ne manque ni d'intérêt ni d'importance; plusieurs de ces mémoires peuvent encore être aujourd'hui consultés avec fruit, et nous avons le regret de ne les trouver ni dans la bibliothèque de l'Académie, ni à la bibliothèque communale qui aurait dû, il nous semble, les trouver dans celle de l'Académie qui les possédait.

Remarquons que, pour la première fois, en 1758, le secrétaire reçoit un traitement, qu'on appelle ici des honoraires et plus tard une pension. C'est le nom du reste que l'on donne alors aux traitements des professeurs qui s'appellent pour cette raison pensionnaires de l'Académie ou de la Ville. Remarquons aussi qu'une somme est affectée à l'apurement des dettes. Chaque année, en effet, les comptes se réglaient en déficit, et les avances du trésorier formaient presque toujours, jusqu'en 1786, le premier chapitre de la dépense. Par exception, le reliquat en caisse de cette année était de 715 liv., 17 s. 6 d.

En 1769, les ressources s'accroissent d'une somme de 1200 liv. et d'un revenu annuel de 150 liv. par suite de la cession d'une partie du terrain du jardin botanique. Depuis 18 ans, disent les préliminaires

de l'acte, l'Académie avait été obligée de faire des dépenses considérables pour l'entretien et l'établissement de ce jardin, et cependant malgré la précaution qu'elle a prise de convertir une partie du terrain en pépinières dont le produit peut aider à en soutenir les frais, ce produit se trouve insuffisant. La double considération de concourir au bien public et à l'accroissement du commerce en favorisant les progrès d'une manufacture protégée par le Conseil de Ville, et de subvenir plus aisément aux dépenses d'entretien du jardin, même d'en augmenter l'importance, la détermine à accéder aux propositions qui lui sont faites. Elle cède donc aux sieurs Adrien et Marie-Jean-Baptiste Morgan, père et fils, écuyers, négociants, et au sieur Charles-Nicolas Delahaye, écuyer, négociant, entrepreneurs d'une manufacture de velours de coton, l'usufruit de 200 verges sur lesquelles sont des pépinières de différentes espèces d'arbres, pour en jouir aussi longtemps que durera l'usufruit cédé à l'Académie par les officiers municipaux. Les concessionnaires devaient payer 1200 liv., valeur des pépinières amiablement fixée, et 450 liv. de redevance annuelle, franche et quitte de toute imposition royale, mise ou à mettre, à la charge de n'user du terrain que pour l'accroissement de leur manufacture de velours de coton, telle qu'elle est concédée par arrêt du Conseil du 3 mai 1766, ou pour l'établissement d'une manufacture nouvelle de velours ordinaire ou de velours d'Utrecht, à l'exclusion de toute

autre. En cas de cessation, l'Académie devait rentrer en jouissance du terrain avec les constructions qui y auraient été faites, sans qu'on puisse prétendre aucune indemnité. Ce traité était fait au nom de l'Académie, le 14 février 1769, par MM. Marteau, docteur en médecine, et Boulet de Varennes, avocat, deux de ses membres, comme commissaires délégués (1).

La situation financière dure, sans variation, telle que nous venons de l'exposer, jusqu'en 1777.

Cependant cette prospérité apparente était loin de suffire à la Société dont les besoins allaient sans cesse croissants. Aussi ne tarda-t-elle point à solliciter un nouveau secours. Elle avait, il faut n'en point douter, de puissants appuis et de très-influents protecteurs, car sa requête est encore favorablement admise. Le 2 septembre 1777, M. Necker écrit à Messieurs de l'Académie : « J'ai rendu compte au » Roy de la nécessité d'augmenter la somme qui est » fournie annuellement à l'Académie pour subvenir » aux différentes dépenses qu'elle est dans le cas de » faire. Sa Majesté, persuadée de l'utilité des travaux » des membres qui la composent, a bien voulu ajou- » ter une somme de 1000 liv. aux 2000 portées dans » l'arrêt du 19 février 1754. J'en prévient M l'In- » tendant, et je l'autorise à vous faire remettre » cette somme sur l'octroi de la province (2).

(1) Arch. de l'Acad. B, 35.

(2) Arch. de l'Acad. A. 22, 23.

M. l'Intendant d'Agay s'empresse, de son côté, d'annoncer à l'Académie cette décision, le 17 du même mois (1).

M. D'Agay avait chaudement appuyé cette demande. On en jugera par ce fragment de la lettre qu'il écrivait, le 27 mars, au Contrôleur général.

« Il est certain que l'Académie fait l'emploi le plus
» utile des 2000 liv. que je lui fais payer tous les
» ans sur l'octroi de la province. Le jardin botanique est un des mieux cultivés et des plus
» curieux qu'il y ait en province. L'Académicien
» chargé du cours de botanique le fait avec assiduité et succès; cette science utile est cultivée et
» portée dans la province à un point supérieur,
» mais les autres sciences utiles à l'humanité, telles
» que l'histoire naturelle, la chimie, l'anatomie,
» sont un peu négligées, parce que l'académie n'a
» pas des fonds suffisants... Si elle avait les 1000
» livres d'augmentation, elle serait en état de
» remplir beaucoup mieux qu'elle ne peut le faire
» dans ce moment les engagements qu'elle a pris
» lors de son institution... Je pense donc que vous
» ferez une chose fort avantageuse à ma généralité,
» en accordant à l'Académie l'augmentation de
» 1000 liv. qu'elle demande. » Nous aurons occasion dans un autre chapitre de revenir sur cette très-curieuse lettre.

En 1777, les recettes s'élèvent donc à 3150 liv.,

(1) Ibid. 24.

non compris la médaille de la Ville, et l'emploi en est réglé, le 29 septembre, par M. le comte de Périgord, que l'Académie avait choisi pour son Protecteur, choix que le Roi avait fort approuvé, nous dit une lettre de M. de S^t-Florentin, du 23 décembre 1769 (1).

« J'ai su, écrit M. le comte de Périgord, le 18
» septembre, la grâce que le Roy venait d'accorder à
» l'Académie, et j'ai partagé sa satisfaction comme
» j'ai partagé l'intérêt de ses sollicitations. Je vous
» prie de l'assurer de celui que je mettrai toujours
» dans les choses qui lui seront agréables, et de
» toute l'attention que j'aurai de régler suivant ses
» désirs la nouvelle répartition à faire de ses fonds.
» Vous jugez bien, Monsieur, du plaisir que j'aurai
» à vous y voir traité de manière convenable. » (2).

L'état de répartition est envoyé à M. Boistel pour être par lui examiné, et pour faire connaître si les emplois proposés sont conformes au désir de l'Académie. M. Boistel, nous ne savons à quel titre, car il n'était alors ni directeur, ni trésorier, examine et certifie le tout satisfaisant et relatif aux besoins de la Compagnie.

L'emploi des 1000 livres d'augmentation sert à donner 300 liv. tant pour sa gratification de cette année (1777), sur le pied ordinaire que par forme

(1) Ibid. A. 19.

(2) Ibid. A. 25.

de supplément, à M. Baron, secrétaire; 700 liv. à l'acquittement des dettes de l'Académie.

Les 3000 liv. sont ensuite réparties ainsi qu'il suit, à partir du 1^{er} janvier 1778 : 1° Achat de livres, 300 liv. ; 2° Souscription d'ouvrages périodiques, 100 liv. ; 3° Séance publique, fête de la Saint-Louis et accessoires, 300 liv. ; 4° Professeur de botanique, 300 liv. ; 5° Entretien du jardin, 200 liv. ; 6° Gages du jardinier, 500 liv. ; 7° Pension du secrétaire, 600 liv. ; 8° Gratification au même, 200 liv. ; 9° Gages et habillement des domestiques, 180 liv. ; 10° Dépenses extraordinaires, 120 liv. ; 11° Paiement des dettes, 200 liv. (1).

Les derniers mots de la lettre adressée à Baron, par M. de Périgord : *Vous jugez bien, Monsieur, du plaisir que j'aurai à vous y voir traité de manière convenable*, s'expliquent ici. La pension de Baron est augmentée de 300 liv., par forme de supplément, est-il dit, et ensuite d'une gratification spéciale de 200 livres. Dans une note au projet de règlement, on lit que, les dettes étant éteintes, il conviendrait de supprimer les articles que nous avons désignés sous les n^{os} 8 et 11, ce qui voulait dire faire disparaître le chapitre relatif aux dettes, et la gratification accordée à Baron dans les dernières années de sa vie (2). Cependant son successeur, en 1785, continue de toucher la pension de 600 liv. Et, pour notre part,

(1) Ibid. A. 26.

(2) Arch. de l'Acad. D. 45.

nous approuvons hautement cette rémunération de fonctions assujettissantes, pénibles souvent, et qui sont loin d'être toujours sans ennui.

La note concernant les dettes avait probablement fixé l'attention de l'Académie, comme il a frappé la nôtre. En effet, l'Académie, assemblée le 9 août 1779, résolut à l'unanimité que le paiement de ses dettes, montant à 3000 liv. environ, se ferait par un emprunt fait dans la Compagnie même, c'est-à-dire que chaque académicien prêterait 150 liv. dont l'intérêt lui serait payé jusqu'au remboursement qui se ferait chaque année par voie du sort. Le trésorier reçut, en effet, de 17 de ses collègues une somme de 2550 liv. (1).

Vers la fin de 1779, l'Académie avait créé un cours nouveau, celui de chimie, et c'était *pour le bien* de ses cours de botanique et de chimie que de nouvelles dettes avaient été contractées. Malheureusement le laconisme trop grand des procès-verbaux ne met pas toujours l'historien à portée de bien préciser les faits, et les comptes ne nous donnent qu'une note marginale pour les sommes prêtées et pour les remboursements, lesquels, commencés en 1780, s'achèvent en 1784, presque toujours sans intérêt.

L'année 1783 est marquée par un grand événement. Le 10 mai, M. Maurice Quentin De la Tour, peintre du Roy, Conseiller de l'Académie royale de

(1) Arch. de l'Acad. Regist. aux comptes.

peinture, membre honoraire de celle d'Amiens, auquel la ville de S^t-Quentin devait son école de peinture et plusieurs fondations de charité, M. De la Tour donne à l'Académie 549 liv. 15 s. de rente perpétuelle au principal, au denier 40, de 2,990 liv. assignés sur les aides et gabelles en exécution de l'édit du mois de juin 1720, et reconstitué par acte notarié, pour ladite rente, en principal et arrérages, appartenir en toute propriété à ladite Académie, et en commencer la jouissance à partir du 1^{er} janvier 1783.

Cette donation était faite par De la Tour pour fonder à perpétuité dans ladite Académie un prix de 500 liv. qu'il entend être distribué annuellement le jour de Saint-Louis, et dont la première distribution se fera, le 25 août 1784, à celui des citoyens de la province de Picardie qui aura fait la plus belle action d'humanité, de quelque manière qu'elle s'entendît, ou, à ce défaut, à celui qui aura fait la découverte, soit d'un remède des plus utiles à la santé, soit de quelques machines, métiers, ou autres choses démontrées utiles pour perfectionner les arts, l'agriculture, ou pour faire fleurir le commerce, principalement dans la Picardie et dans tout le royaume. Le donateur entendait que s'il se rencontrait deux actes d'humanité ou deux découvertes d'un mérite égal, le prix serait partagé, si l'Académie le jugeait à propos (1).

(1) Arch. de l'Acad. C. 40, 41, 42.

Le 18 juin 1783 le Roi approuva l'acceptation que l'Académie faisait de ce legs (1), et l'Académie remercia son généreux bienfaiteur dont elle accomplit religieusement les intentions. Mais sa reconnaissance a-t-elle été complète? Nous répondons non, car l'éloge du célèbre pastelliste, dont le cœur était aussi noble que son talent était distingué, aurait dû faire, après sa mort, le sujet de l'un des prix que proposait l'Académie d'Amiens, et elle ne l'a jamais fait. Faire connaître l'homme et le peintre était, à notre avis, le plus digne moyen d'acquitter sa dette.

Si nous jetons un coup d'œil sur les dépenses faites jusqu'en 1790, nous verrons que la distribution régulière des 3150 liv. est à peu-près la même. Le traitement et la gratification du secrétaire-perpétuel s'élèvent à 800 liv., celui du jardinier, à 500 liv., le cours de chimie coûte 600 liv., celui de botanique 300 liv., l'entretien du jardin 200 livres, les domestiques 200 liv., une pension à la veuve du jardinier Jourdain 200 liv., la fête de Saint-Louis 200 liv. quelquefois 300, les médailles pour les élèves des cours 50 liv. environ. Le reste passe en dépenses imprévues, au nombre desquelles on voit assez souvent le prix du service funèbre que l'Académie avait coutume de faire célébrer toutes les fois qu'elle perdait l'un de ses membres.

(1) Ibid. C. 43.

Peut-être, Messieurs, une des sommes que j'ai plusieurs fois mentionnées vous paraîtra exorbitante, je veux parler de celle qui concerne la Saint-Louis. Vous saurez que l'Académie, outre les gratifications qu'elle accordait pour la disposition de la salle où elle tenait sa séance publique, faisait chanter une messe solennelle, payait au prédicateur qu'elle avait choisi le panégyrique de Saint-Louis son patron(1), et que la cérémonie, l'usage le voulait ainsi, était suivie d'un banquet. Chacun des membres qui y prenait part payait son écot, mais on invitait l'Intendant, le Protecteur de l'Académie, l'Evêque, le Maire, et quelques notabilités qui avaient assisté à la séance. La quote-part de ces invités était payée par la caisse académique, sans que jamais l'Intendant, qui approuvait les comptes, ait élevé la moindre réclamation à ce sujet, de 1772 à 1790 que cet usage parait établi.

Nous pourrions fournir, pour quelques années, le détail des dépenses qui montèrent à 372 liv. en 1773, le menu du festin qui coûta 6 liv. par tête, en 1785, le nom des vins servis aux 34 convives, et ajouter que le prix de la vaisselle brisée ou perdue fut de 15 liv. 3 s. 6 d., mais toutes ces particularités seraient inutiles et sans intérêt.

Cependant quelques recettes extraordinaires venaient, de temps en temps, grossir les revenus de

(1) Règlement, art. V.

l'Académie, et si elles ne profitaient point à sa caisse, elles ajoutaient à la valeur des prix qu'elle proposait.

Ainsi, quand, en 1766, l'Académie offrit un prix de 600 liv., quelques négociants zélés pour le bien public, disent les manuscrits d'Achille Machart (1), arrêterent d'y ajouter par souscription une somme de 600 liv.(2). Le sujet, encore aujourd'hui à l'ordre du jour, intéressait en effet vivement la Commune, il s'agissait des moyens de faire un nouveau port à S^t-Valery, ou au bourg d'Ault, ou dans quelque'autre endroit intermédiaire de la côte, pour la plus grande sûreté de la navigation et le plus grand intérêt du commerce. Ce prix ne fut remis qu'en 1770 à M. Magot, ingénieur des Ponts-et-Chaussées. Mais nous ne savons pas s'il reçut 1200 livres ou 600 livres seulement.

En 1777, M. Elie de Beaumont, intendant des finances de M. le comte d'Artois, remit à l'Académie 400 liv., pour ajouter à la médaille proposée pour le meilleur mémoire sur le desséchement du Marquenterre. En 1778, MM. de Nesle et Boncerf reçoivent chacun une médaille de 300 liv., et les 100 liv. restant sont, du consentement du donateur, employées à l'achat d'instruments et de vaisseaux pour le laboratoire de chimie (3).

(1) Machart III, 170.

(2) MM. Pujol frères souscrivirent pour 300 liv., Degand, Charles Cornet et Jourdain de l'Eloge, chacun pour 60 livres.

(3) Lettre du 22 sept. 1780.

En 1778, un anonyme envoie un billet de 600 livres, payable sur la Caisse d'escompte de Paris, pour un prix à proposer par l'Académie, et dont le sujet était : « Déterminer le moyen le plus avantageux pour administrer la généralité de Picardie, » d'après les vues du Roi contenues dans l'arrêt du » 21 juillet 1778. »

L'Académie, avant d'accepter cette mission toute politique, crut devoir en référer à MM. Amelot et Necker, et sur l'avis de ces ministres, qu'elle est entrée dans les vues du Roi, en s'abstenant d'y donner aucune suite jusqu'à ce qu'elle ait connu les intentions de Sa Majesté, qui sont, en effet, que ce sujet ne soit ni proposé, ni rendu public, l'Académie refusa les 600 liv., déposa le titre chez Delarue, notaire, rue du Four-S'-Germain, à Paris, et annonça, par la voie des journaux, que n'ayant pu proposer le prix, elle invitait l'anonyme à retirer la somme qu'il lui avait adressée (1).

Le 16 août 1784, le secrétaire-perpétuel donne lecture d'une lettre de M. le duc de Charost, lieutenant-général de la province de Picardie, lequel annonce son dessein de faire remettre tous les ans à l'Académie une somme de 600 liv., pour un prix au mémoire le plus intéressant sur un sujet utile concernant l'agriculture, le commerce, l'industrie ou le bien-être des habitants de la Picardie, du Calaisis et du Boulonnais, et d'assurer à perpétuité

(1) Affiches de Picardie, 1779, 6 mars,

la durée de ce prix. L'Académie accepta la proposition de M. le duc de Charost pour 1785, et le pria d'honorer de son nom la liste académique. Une lettre du duc remercie l'Académie de son association et confirme son projet *du bien public* pendant trois années, 1785, 1786 et 1787, ce qui constituait un don de 1800 liv. Le prix fondé par le duc de Charost fut décerné, et les questions qu'il avait proposées seraient encore, avec nos progrès en agriculture et en économie, et notre législation nouvelle, des sujets de concours non moins utiles qu'intéressants.

En 1785, le charbon avait attaqué nos blés. M. d'Agay s'émut de ces ravages, et il pria l'Académie d'accepter 300 liv. pour une médaille d'or qui serait offerte à l'auteur du meilleur mémoire sur la cause du blé noir et les moyens de remédier à ce fléau.

Enfin, quand, en l'année 1788, l'Académie décernait une médaille d'or de 300 liv. à l'auteur de l'éloge de M. de Vergennes, instrument de la sagesse du Roi, pour pacifier les Deux Mondes, un anonyme augmentait le prix de 1200 liv., un citoyen de Genève ajoutait 300 autres livres, et un troisième anonyme adressait un billet sur la poste de 150 liv. pour l'auteur du mémoire que l'Académie avait jugé digne de l'accessit (1).

(1) Machart, III, p. 238.

En 1778, un anonyme envoie un billet de 600 livres, payable sur la Caisse d'escompte de Paris, pour un prix à proposer par l'Académie, et dont le sujet était : « Déterminer le moyen le plus avantageux pour administrer la généralité de Picardie, d'après les vues du Roi contenues dans l'arrêt du 21 juillet 1778. »

L'Académie, avant d'accepter cette mission toute politique, crut devoir en référer à MM. Amelot et Necker, et sur l'avis de ces ministres, qu'elle est entrée dans les vues du Roi, en s'abstenant d'y donner aucune suite jusqu'à ce qu'elle ait connu les intentions de Sa Majesté, qui sont, en effet, que ce sujet ne soit ni proposé, ni rendu public, l'Académie refusa les 600 liv., déposa le titre chez Delarue, notaire, rue du Four-S'-Germain, à Paris, et annonça, par la voie des journaux, que n'ayant pu proposer le prix, elle invitait l'anonyme à retirer la somme qu'il lui avait adressée (1).

Le 16 août 1784, le secrétaire-perpétuel donne lecture d'une lettre de M. le duc de Charost, lieutenant-général de la province de Picardie, lequel annonce son dessein de faire remettre tous les ans à l'Académie une somme de 600 liv., pour un prix au mémoire le plus intéressant sur un sujet utile concernant l'agriculture, le commerce, l'industrie ou le bien-être des habitants de la Picardie, du Calaisis et du Boulonnais, et d'assurer à perpétuité

(1) Affiches de Picardie, 1779, 6 mars,

la durée de ce prix. L'Académie accepta la proposition de M. le duc de Charost pour 1785, et le pria d'honorer de son nom la liste académique. Une lettre du duc remercie l'Académie de son association et confirme son projet *du bien public* pendant trois années, 1785, 1786 et 1787, ce qui constituait un don de 1800 liv. Le prix fondé par le duc de Charost fut décerné, et les questions qu'il avait proposées seraient encore, avec nos progrès en agriculture et en économie, et notre législation nouvelle, des sujets de concours non moins utiles qu'intéressants.

En 1785, le charbon avait attaqué nos blés. M. d'Agay s'émut de ces ravages, et il pria l'Académie d'accepter 300 liv. pour une médaille d'or qui serait offerte à l'auteur du meilleur mémoire sur la cause du blé noir et les moyens de remédier à ce fléau.

Enfin, quand, en l'année 1788, l'Académie décernait une médaille d'or de 300 liv. à l'auteur de l'éloge de M. de Vergennes, instrument de la sagesse du Roi , pour pacifier les Deux Mondes, un anonyme augmentait le prix de 1200 liv., un citoyen de Genève ajoutait 300 autres livres, et un troisième anonyme adressait un billet sur la poste de 150 liv. pour l'auteur du mémoire que l'Académie avait jugé digne de l'accessit (1).

(1) Machart, III, p. 238.

Les questions proposées par l'Académie n'ont pas toujours été résolues d'une manière satisfaisante. L'éloge de Gresset fut de ce nombre, et les concours ouverts en 1782, 1783, 1784 et 1785, où le prix était de 1200 liv., furent sans résultat. Cependant de nombreux mémoires lui furent adressés, et plusieurs auteurs firent appel au public, en les publiant, du jugement sévère de notre Compagnie.

Les 1200 liv. appartenant à l'Académie, restant sans emploi elle résolut de les consacrer à un monument à la mémoire de Gresset. Cette décision, prise le 13 novembre 1786, et le choix de Berruer, sculpteur du Roi et professeur de son Académie royale, qui se chargeait d'exécuter le buste d'après un portrait de Nattier, pour 2400 liv., furent agréés par le Corps de Ville, qui arrêta le 14 décembre 1786, qu'il solderait la dépense du buste qui devait être placé dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville. Ainsi l'Académie devait au Corps de Ville l'érection d'un monument dont elle avait toute la gloire, sans y contribuer autrement que par le prix des médailles qu'elle n'avait pas employées.

Cependant de grands événements se préparaient, et l'Académie, comme toutes les anciennes institutions devait y trouver sa part de bien et de mal. En 1789, le 16 et le 18 février, elle nomme, comme corps politique, des députés à l'Assemblée générale qui devait, à l'Hôtel-de-Ville ; choisir les nominations des deux députations du Tiers aux États-Généraux,

mais c'est le dernier acte d'une existence qui va finir. La rente fondée par M. De la Tour cesse de lui être payée, la subvention établie sur l'octroi est mise en question; et, cependant, malgré l'état problématique de ses ressources, elle prélève 450 liv. sur sa caisse, pour la quête faite pour les pauvres par les officiers municipaux.

Aussi, sollicite-t-elle des administrateurs du Département la continuation de l'allocation de 1754, et charge-t-elle son secrétaire d'un mémoire sur l'emploi des fonds qui lui ont été attribués pour l'utilité publique. Le citoyen Derveloy, l'un de ses membres, qui venait de succéder à M. Houzé dans les fonctions de trésorier que celui-ci avait remplies depuis l'origine, était le rapporteur au comité de comptabilité. Derveloy ne manqua point de faire valoir les titres de l'Académie, et il le fit dans un factum historico-juridique écrit avec la prétention et l'emphase habituels aux administrateurs de cette époque. « La route nous est tracée, dit-il, » par le Corps législatif, et nous devons la suivre. » L'Académie d'Amiens a été instituée pour l'ancienne province de Picardie, elle était dotée sur les fonds communs de cette province. Elle appartient au Département qui la remplace, ce département doit l'accueillir, la protéger, la doter sur les fonds qui sont à sa disposition. » Et plus loin : « Dans le droit, les dépenses relatives aux cours publics d'une académie ne seront jamais réputées

» à la charge de la seule ville où l'Académie réside.
» L'enceinte des murs d'une ville ne circonscrit
» pas une académie, ses citoyens en profitent, ils
» sont à la source, mais ils n'en profitent pas seuls;
» les ruisseaux qui en découlent portent, partout où
» ils passent, des semences de raison, de douceur,
» de justice. C'est une lumière qui éclaire une
» vaste circonférence, etc. » J'abrège ces citations
pour arriver aux conclusions qui sont que « l'Aca-
» démie doit être provisoirement conservée avec
» tous ses accessoires jusqu'à ce que l'Assemblée
» nationale ait statué sur le sort des établissements
» littéraires, et que la somme de 3000 liv. qui lui
» était assignée sur l'octroi provincial continuera
» d'être payée sur les fonds publics du Dépar-
» tement. » (1).

Ce plaidoyer eut plein succès, et le 22 novembre 1790, le comité de comptabilité conserva provisoirement à l'Académie sa subvention de 3000 liv. avec cet amendement, qu'il ne sera employé aux dépenses qui sont propres à l'Académie que 1080 liv., et que le surplus, montant à 1920 liv., conservera la destination indiquée dans le rapport pour les cours de chimie et de botanique.

Derveloy, en bon collègue, se fit un devoir d'informer le jour même, le secrétaire-perpétuel, M. Gossart, de cette heureuse décision (2).

(1) Arch. de l'Acad. A. 27 bis.

(2) Ibid. A. 28.

Mais cette faveur devait être de peu de durée. Le 26 décembre 1791 le comité remit en cause la dotation de l'Académie; une discussion s'engagea. Un membre demanda le maintien d'un établissement nécessaire au progrès des sciences et des arts, ajoutant que ce n'est point au moment où l'on reconnaît plus que jamais le besoin de répandre l'instruction dans toutes les classes des citoyens, qu'il fallait enlever à une compagnie dont l'objet et la mission étaient de propager les connaissances utiles, les moyens d'entretenir son activité. Un autre invoqua la nécessité d'apporter la plus stricte économie, et de la restreindre aux objets absolument nécessaires, tels que les cours de chimie et de botanique. A la suite de cette discussion sur le double usage des fonds alloués l'année précédente, le Conseil général arrêta : 1° Que la dotation de l'Académie, faite aux frais du Département, serait réduite à la somme de 1920 l. qui sera employée à la dépense relative aux cours de botanique et de chimie; 2° que la dépense relative à l'administration intérieure de cette compagnie, montant à 1080 liv. cesserait, à compter du 1^{er} janvier 1792, d'être à la charge du Département ; 3° qu'à compter de cette époque, la dotation de 1920 liv. réservée pour les cours, serait affectée sur les fonds d'encouragements (1).

C'étaient les derniers fonds votés pour l'Académie, et ces fonds ne lui furent point payés.

(1) Arch. de l'Acad. A. 29.

L'Académie, au milieu des troubles qui agitaient le pays, ne tint en 1792 que cinq séances, et encore trouva-t-elle avec peine un lieu pour ses réunions.

Le 24 août 1793 elle se rendit au Jardin des plantes pour y entendre le compte que devait faire de ses recettes et de ses dépenses le citoyen Derveloy, son trésorier. La recette, composée du seul reliquat de 1792, s'élevait à 1248 liv. 0 s. 3 d. la dépense à 694 liv. 8 s.; il restait donc disponible 554 liv. 12 s. 3 d. et non 554 liv. 12 s. 3 d. comme le portent les registres aux délibérations et les deux états du trésorier. Les comptes étant approuvés, le trésorier fut autorisé à en faire la remise à qui il serait ordonné. Treize membres, présents à la séance, signent ce procès-verbal qui est le dernier de l'Académie.

II .

La loi du 8 août 1793 avait, vous le savez, supprimé les académies et les sociétés littéraires patentées ou dotées par la Nation. Elle avait ordonné que les jardins botaniques et autres, les cabinets, les muséums, les bibliothèques et les autres monuments des sciences et des arts attachés aux académies et aux sociétés supprimées, seraient mis sous la surveillance des autorités constituées, jusqu'à ce qu'il en ait été disposé par les décrets sur l'organisation de l'instruction publique (1).

(1) Lois et actes du Gouvernement, VII, p. 263.

L'Académie d'Amiens avait donc dû cesser ses fonctions.

Le 24 août treize de ses membres réunis, après avoir approuvé le compte du citoyen Derveloy, l'avaient autorisé à remettre aux mains de qui il serait ordonné le reliquat en caisse qu'il présentait en assignats. En même temps ces membres déclaraient leur trésorier bien et valablement libéré de sa comptabilité.

Ainsi, pour me servir des expressions de l'un des secrétaires perpétuels, M. Limonas, « toute cette prospérité dont jouissait l'Académie d'Amiens fut emportée par le torrent qui engloutit toutes les institutions, et surtout tout ce qui avait l'air d'une corporation. Sa nombreuse bibliothèque, ses mémoires, les matériaux qu'elle préparait pour son recueil, tout fut enlevé, tout a été dispersé (1) ».

Le jardin botanique, le cabinet de physique et de chimie, la bibliothèque et les archives de l'Académie furent, en effet, par suite de la loi, mis sous la surveillance des autorités, en attendant le décret sur l'organisation de l'instruction publique.

Hâtons-nous d'ajouter que ce séquestre ne fut point un si déplorable événement, car c'est à cette mesure, peut-être, que nous devons la conservation de nos archives qui eussent bien pu se trouver perdues, ou bien être vendues comme papiers inutiles par les héritiers du secrétaire, chez lequel les

(1) Rapport au Ministre de l'Intérieur, du 30 avril 1816.

titres et les mémoires lus aux séances étaient pour la plus grande partie déposés.

Que devinrent les propriétés et les titres de l'Académie ? Le registre aux délibérations des commissaires agréés par l'administration révolutionnaire du district d'Amiens pour les recherches, transports, inventaires, récolements et conservation de monuments des arts appartenant à la Nation (1), qui fait partie des manuscrits de la bibliothèque communale d'Amiens, nous le fera connaître.

En ce qui concerne le jardin botanique, les commissaires, réfléchissant que le citoyen Denamps, médecin, que la Commune venait de perdre, avait établi dans ce jardin, dont il était directeur, un ordre satisfaisant, les commissaires virent qu'il était essentiel de veiller à ce que des mains ignorantes n'intervinssent point cet ordre, et à ce que les plantes ne fussent pas dilapidées. Ils se joignirent donc au citoyen Hullin, délégué, pour engager les citoyens Lendormy et d'Hervillez à se charger spécialement de cette partie qui entrait dans l'ordre du travail relatif à l'histoire naturelle dont ils avaient accepté la direction. Le 22 prairial an II ceux-ci consentirent à prendre cette charge, mais à la condition expresse qu'ils seraient investis de pouvoirs suffisants pour ne pas être contrariés dans les ordres qu'ils jugeraient à propos de donner. Hullin eut mission de présenter ces considérations à l'administration du

(1) Manuscrit n° 512 de la Biblioth. d'Amiens.

district, et d'obtenir une délibération telle, que MM. Lendormy et d'Hervillez pouvaient la désirer (1).

La délibération fut obtenue, car nous voyons qu'ils administrèrent le jardin et firent l'inventaire des plantes et du matériel du cabinet de physique et de chimie. En de pareilles mains, le jardin ne pouvait décroître, et les membres dispersés de l'Académie ne durent point voir, sans une certaine satisfaction, deux des leurs conserver avec tant de soin ce qu'ils avaient fondé. Aussi, quand la loi du 13 brumaire an IV eut créé les écoles centrales, celle d'Amiens trouva-t-elle un jardin botanique dans un parfait état de prospérité.

En l'an XI les écoles centrales avaient vécu. Dès-lors le jardin et les collections d'histoire naturelle qui servaient à celle d'Amiens, devinrent la propriété de la Ville dont le budget pourvoit, depuis 1804, à l'entretien de ce jardin.

Quant aux livres, au registre aux délibérations, aux pièces manuscrites et aux autres objets appartenant à l'Académie, le même recueil nous apprend que les imprimés et le buste en marbre de Gresset étaient à la Maison commune, et qu'une autre partie des livres et tous les manuscrits se trouvaient dans la maison, à Amiens, du citoyen Gossart, ci-devant secrétaire de l'Académie, lequel alors demeurait à Paris (2). Ceci était constaté le

(1) Ms. 512, p. 3.

(2) Ibid. p. 3.

22 pluvial an II. Le **12** messidor on ajournait la prise de possession jusqu'à ce qu'il y eût des rayons pour ranger les livres. Le **2** thermidor Huchette et Baron offraient de retirer de la municipalité et de la maison Gossart la bibliothèque et les archives, et l'administration du district était invitée à informer le juge de paix qui avait apposé les scellés, et les citoyens Gossart et Janvier, qui en étaient les gardiens, pour qu'ils eussent à procéder à l'inventaire, et à assister à la remise des effets de la ci-devant Académie (4), Le catalogue de la bibliothèque a été dressé par Huchette et Baron en l'an IV, mais les livres ont été confondus avec ceux de l'ancien collège ; les deux collections n'en font qu'une, et rien n'y distingue ce qui appartenait à l'un ou à l'autre de ces deux établissements. Les livres ont été presque tous versés ensuite dans le dépôt immense dont on a formé la bibliothèque communale. Le buste de Gresset, œuvre de Berruer, occupe dans la grande salle une place d'honneur. Un Dictionnaire de Trévoux, un Glossaire de Du Cange, que la Commission avait, le **27** thermidor, prêtés, sur leur demande, aux officiers municipaux, sont encore aujourd'hui dans la bibliothèque de l'Hôtel-de-Ville. Quant aux archives de l'Académie, dont il ne paraît pas qu'il ait été fait d'inventaire, nous verrons tout à l'heure comment elles ont fait retour à notre Compagnie.

Le reliquat trouvé dans la caisse et les rentes dont

(1) Ibid. p. 12.

l'Académie avait été dotée furent engloutis dans le domaine national, et l'on ne paraît, à cet égard, avoir tenu aucun compte des vœux émis par la commission des arts. Elle avait supplié l'administration d'interposer ses bons offices, pour que les fonds de l'Académie continuassent d'être employés à l'instruction (1) ; et elle devait préparer, je ne sais si elle l'a fait, un mémoire dont l'Administration pourrait faire usage, pour conserver au Département, s'il était possible, l'avantage du prix fondé par le peintre Quentin De la Tour (2).

Bien que ces faits soient étrangers à l'Académie qui n'existait plus, et n'y prenait, par conséquent, aucune part, ils se rattachent si intimement à son histoire, que j'ai cru ne pouvoir les omettre sans nuire à la clarté de ce qui va suivre. Cette dépossession sera, en effet, plus d'une fois rappelée, et servira de base à bien des réclamations demeurées toutes, malheureusement, sans résultat.

Cependant le gouvernement consulaire, moins inquiet de ces réunions paisibles de citoyens, et appréciant, comme il convenait, les services que les sociétés savantes pouvaient rendre aux lettres, aux arts et à l'industrie, cherchait surtout à organiser des sociétés libres d'agriculture dans les chefs-lieux d'arrondissement. Une circulaire du Ministre

(1) Ibid. p. 9.

(2) Ibid. p. 51.

de l'Intérieur, du 3 floréal an VI, invitait les administrations centrales et les commissions du Directoire exécutif près de ces administrations à aider à cette formation, comme moyen le plus utile, le plus sûr et le plus facile d'arriver à l'avancement du premier des arts, l'agriculture.

Le 16 ventôse an VII une première réunion avait eu lieu à Amiens. Le 4 germinal le Ministre accusait réception du procès-verbal d'installation de la Société libre d'agriculture du département de la Somme, et il appelait son attention sur la circulaire dont je viens de parler.

La Société d'agriculture remplit avec succès, je l'ai dit ailleurs, le but de sa mission, depuis son origine jusqu'au 30 ventôse an XI.

Les recherches dont elle s'occupa, à quelques exceptions près, avaient trait à l'agriculture et à l'économie des champs; elle fournit, entre autres travaux, des réponses à un grand nombre des questions dont la solution devait servir de base à la confection d'un code rural, aujourd'hui encore impatiemment attendu.

Toutefois, malgré l'utilité incontestable des études auxquelles elle se livrait, la Société n'eut jamais d'autres ressources que celles que lui fournissaient les cotisations de ses membres. Un seul compte nous reste, c'est le compte des recettes et dépenses faites du 1^{er} messidor an VII, époque à laquelle la Société avait arrêté que commenceraient les premières

consignations, pour cotisations sans doute, jusqu'au 30 prairial an VIII. La Société se composait alors de 19 membres ; leurs cotisations, variant de 12 à 48 livres, formèrent une somme de 444 liv. dont le tiers seulement fut dépensé pour impression de diplômes, abonnement à la Feuille du Cultivateur, gages de l'appariteur et frais d'une séance publique qui se tint, le 5 brumaire an VIII, dans l'une des salles des Feuillants.

Aux termes de l'art. 12 du règlement, la cotisation était fixée à 12 liv., mais plusieurs membres la doublaient, la triplaient, la quadruplaient même. Conformément à l'art. 13, cette somme devait être employée en frais de correspondance, en dépenses de machines, et pour les essais et expériences commandés par la Société.

Les dépenses étaient peu de chose, vous en jugerez, puisque sur 444 liv., il restait 292 liv. 12s., demeurés sans emploi.

Il paraîtrait cependant que le Département entraît pour une part dans les dépenses de la Compagnie, car le 12 messidor an X le secrétaire, M. Boistel de Belloy demandait au Préfet de délivrer un mandat de 244 liv. 6 s. au citoyen Caron Berquier pour le paiement des impressions par lui faites au nom de la Société d'agriculture. M. le Préfet Quinette réclamait un exemplaire de chacun des imprimés, comme cela se pratiquait, disait-il, pour la Préfecture ; et il faisait observer que désormais, lorsque la Société

aurait des impressions à faire dont elle demanderait le paiement sur les fonds du Gouvernement, il serait à propos qu'elle l'en informât préalablement, afin qu'il pût lui faire connaître si la situation des fonds permettait de subvenir à cette espèce de dépenses (1).

Quelles étaient ces impressions ? Les procès-verbaux et la correspondance n'en font aucune mention, mais nous avons lieu de croire qu'il s'agit ici des circulaires que la Société avait adressées aux agriculteurs, les unes comme instructions, les autres pour obtenir des renseignements dans l'intérêt d'une statistique agricole dont elle s'occupait, travaux pour lesquels elle recevait les félicitations du Préfet et du Ministre de l'Intérieur.

Aussi, la Société, heureuse de ses succès, désirait-elle se rendre de plus en plus utile, agrandir le cercle de ses travaux, et donner à chacune de ses parties, le degré d'activité nécessaire. Comme l'ancienne Société littéraire, elle voulait se partager en quatre sections, se transformer et exister sous le titre d'Académie. Je n'ai point à rappeler ici la délibération du 29 nivôse an XI. J'ai expliqué ailleurs comment s'était opéré ce changement; qu'il me suffise de dire que la députation chargée de porter au Préfet le nouveau projet organique, de recueillir son avis, de recevoir son assentiment et, dans le cas où il croirait nécessaire l'intervention du


(1) Correspond., p. 94.

Gouvernement, de le prier de la solliciter avec le zèle qu'il avait toujours montré pour la prospérité de la Société, fut parfaitement accueillie.

M. le Préfet Quinette s'empessa de transmettre ce vœu au Gouvernement consulaire. Le Ministre de l'Intérieur Chaptal approuva, le 29 ventose, la résolution de la Société, ajoutant qu'il ne pouvait qu'applaudir à ces nouvelles dispositions réglementaires.

L'art. 3 du règlement de la nouvelle Académie portait, vous ne l'avez point oublié, que les places d'académiciens résidants seraient remplies d'abord par les 20 membres qui faisaient partie de la Société d'agriculture, ensuite par les membres de l'ancienne Académie, qui n'étaient point de cette Société, et le nombre de 36 complété par la nomination de nouveaux membres ; enfin, l'art. 51, disait que l'ancien registre continuerait d'être celui dans lequel la Compagnie inscrirait ses délibérations. Les procès-verbaux des deux premières séances y sont en effet inscrits , tandis que les suivants le sont sur des feuilles volantes que j'ai tout lieu de regarder comme fort incomplètes.

Ainsi, l'Académie, telle qu'elle est constituée aujourd'hui, ne date pas seulement de 1803, elle peut et elle doit faire remonter les premiers jours de son existence par-delà le milieu du siècle dernier ; l'art. 3 de son règlement, la reprise du registre aux délibération, l'empressement à rentrer en possession des archives, le prouvent suffisamment.



L'Académie, en effet, ne tarda point à recouvrer ses papiers que M. Limonas qualifiait de papiers insignifiants. A cet égard, nous sommes fort loin de partager l'opinion du savant secrétaire-perpétuel, car nous y trouvons une grande partie des mémoires qui furent adressés pour les divers concours, et une suite de pièces qui pourraient assurément fournir matière à un excellent volume, si l'Académie avait un jour les ressources suffisantes pour faire, ce qu'a fait l'Académie de Rouen, un recueil des travaux exécutés par ses membres avant sa restauration.

Mais si quelques grands noms, ceux de Joseph Bonaparte, de François de Neufchâteau, de Chaptal, figurent sur la liste des membres; si le Premier Consul acceptait de la manière la plus flatteuse le titre de Protecteur (1), le 29 juillet 1803, à la suite d'une audience à la Préfecture, honneur que l'Académie obtint la première de toutes les sociétés savantes, son budget ne s'en ressentit guère.

Elle n'eut longtemps pour ressources que les cotisations de ses membres.

Ce ne fut qu'en 1806 qu'elle fut comprise dans l'état général des dépenses variables de l'an XIV, approuvé par le Gouvernement, pour une somme de 900 liv. Cette disposition, dit M. Quinette, dans une lettre adressée, le 29 juillet, au directeur M. Laurendeau, est favorable au vœu souvent émis par la

(1) Mss. d'Achille Machart, I, 451.

Compagnie, de pouvoir encourager, par des récompenses décernées en public, les efforts de ceux qui se livrent à l'étude de l'agriculture, du commerce, des sciences et des arts. Il invitait, en conséquence, l'Académie à lui faire connaître ce qu'elle pourrait employer sur cette somme de 900 liv., augmentée d'un quart et d'un dixième de quart, soit 1148 liv. 10 s. en menus frais, et seulement pour le temps de l'année qui restait à s'écouler. Cette augmentation provenait de ce que l'année, par suite de l'abandon du calendrier républicain, et de la remise en vigueur du vieux style, se trouvait augmentée de 3 mois et 9 jours. M. Quinette, ajoutait : « Je vous propose de partager la somme disponible en deux » médailles qui seront décernées le jour anniversaire » de la bataille d'Austerlitz. Cette époque peut vous » paraître rapprochée, et elle le serait en effet » s'il s'agissait de couronner des mémoires demandés sur un sujet donné ; mais je pense que ces » premières récompenses appartiennent entièrement » à l'agriculture, et que la modicité des fonds nous » permet plutôt d'offrir des distinctions honorables » que des dons avantageux » (1).

Il propose donc de donner une médaille au cultivateur qui justifiera avoir entièrement supprimé ses jachères, et avoir introduit dans ses terres un cours de moissons bien déterminé ; la seconde, à celui qui aura entrepris et fait d'utiles défrichements, où

(1) Arch. de l'Acad. Correspond.

à celui qui aura établi des pépinières remarquables par le nombre, la variété et la quantité des sujets ou des élèves. Cette proposition, qui pouvait bien passer pour une injonction, fut suivie par l'Académie qui décerna, le 7 décembre, deux médailles de 250 fr. chacune, l'une à M. Morgan de Frucourt, propriétaire à Frucourt, chef de la première légion de la Somme, qui l'en remercia le 15 décembre 1806, l'autre à M. Denglehem, propriétaire et meunier à Péronne (1).

Les événements politiques qui se pressaient à cette époque, et qui avaient amené la fin du gouvernement consulaire, avaient empêché longtemps l'Académie, non de songer, après sa restauration, à rester, s'il était possible, dans la possession des avantages dont elle avait joui, car quelques notes nous démontrent que cette préoccupation avait été l'objet de motions dans plus d'une séance, mais à faire des démarches sérieuses pour arriver à se replacer dans la position d'où l'avait fait tomber la loi du 8 août 1793.

Le 15 juillet 1806 elle avait délibéré, puis présenté un mémoire sous le titre : Mémoire pour l'Académie d'Amiens, sur ce qu'elle possédait, sur ce qu'elle a perdu, sur ce qu'elle demande.

Après avoir rappelé le but de son institution, le revenu dont elle avait été dotée tant par le Gouvernement que par de généreux citoyens, et les

(1) Machart, II. 5. — Bulletin de la Somme, XXXI, 1806.

services qu'elle avait rendus, l'Académie rappelle que la Nation s'est emparée du terrain employé au jardin des plantes, aliénation d'un usufruit perpétuel qui semblait équivaloir à l'aliénation absolue d'une véritable propriété ; qu'elle a cessé de payer la rente de 549 liv. s. 15 liv. au capital de 21,990 liv. assignées par le peintre De la Tour sur les aides et gabelles ; qu'enfin la redevance de 150 liv., due par la manufacture de coton, a été perçue par le receveur des domaines.

En conséquence, l'Académie réorganisée demande à suivre les établissements qu'elle a créés et dont l'utilité a été reconnue, et à reprendre les cours qu'elle avait institués ; mais, pour satisfaire au désir de ses membres d'être utiles à leur pays, comme l'ont été leurs prédécesseurs, des fonds lui sont nécessaires. Elle demande donc, pour servir ses concitoyens, sans augmenter leurs charges, à rentrer dans les propriétés dont elle jouissait avant sa suppression, et, sur le produit des centimes destinés à acquitter les dépenses fixes du Département, le remplacement des fonds qui lui avaient été accordés sur les revenus de l'octroi de l'ancienne Picardie. Ses conclusions sont que l'acte du 5 juillet 1751 concernant le jardin sera exécuté suivant sa forme et teneur ; que la redevance de 150 liv. à la charge des entrepreneurs de la manufacture de velours de coton sera payée à son trésorier ; que la dotation De la Tour sera constituée en une rente de pareille

somme sur l'État; enfin qu'il lui sera payé chaque année une somme de 4,000 fr. prise sur le produit des centimes levés pour acquitter les dépenses fixes du Département, laquelle sera employée par l'Académie sous la surveillance du Préfet.

Ce rapport, rédigé avec beaucoup de soin par M. Massey, fut adressé au Ministre de l'Intérieur, qui le repoussa par une fin de non-recevoir, motivée sur ce qu'aucune loi n'autorisait à faire droit à une réclamation de ce genre (1).

Une lettre du Préfet, du 18 juin 1807 (2), annonçait le désir du Ministre qui avait demandé qu'on lui rendit compte chaque année des travaux de l'Académie, de la voir diriger ses études vers la description statistique du Département, les antiquités qu'il pouvait renfermer et l'histoire locale. Le Ministre avait chargé le Préfet de lui indiquer quels seraient, ou les témoignages de satisfaction, ou les avantages qui pourraient être accordés à la Compagnie dans le cas où ses efforts offriraient un degré d'utilité qui pût mériter la bienveillance particulière de Sa Majesté.

M. Quinette avait saisi cette occasion pour rappeler les premières demandes d'un fonds annuel ; il avait prié qu'on l'accordât, et ne semblait point douter d'un plein succès.

Les nouvelles démarches faites dans le même but

(1) Proc. verb. 21 décembre 1806.

(2) Arch. de l'Acad. Corresp.

en 1807 n'eurent pas un meilleur résultat, et le Ministre se borna à exprimer sa satisfaction sur les travaux de la Société.

Le 30 janvier un membre rappela que l'ancienne Académie recevait de la Ville une somme de 300 fr. pour un prix à décerner, et proposa de solliciter de l'administration municipale une pareille faveur. M. le Maire invita ses collègues à présenter l'état de leurs dépenses; il croyait juste, en effet, que la Ville contribuât aux frais d'un établissement qui lui appartenait, plus spécialement encore qu'au Département, puisque c'est dans la Ville que se fait surtout sentir son heureuse influence (1).

Cette bienveillante intention ne fut suivie d'aucun effet, car je ne trouve point que la Ville ait jamais fourni à l'Académie le prix d'aucune des récompenses qu'elle a décernées.

L'Académie n'avait donc retiré jusqu'ici de sa réorganisation d'autre avantage que celui de reprendre un titre, glorieux à la vérité, mais qui ne pouvait suffire au but qu'elle se proposait, ni lui fournir les moyens d'encouragement dont elle avait besoin. Toutefois, elle publia un volume in 4°, assez rare aujourd'hui, qui résume ses travaux de 1803 à 1808; et, presque chaque année, elle distribua un ou deux prix au moyen de la subvention qui lui était continuée depuis 1806, mais dont elle n'avait point la libre disposition.

(1) Proc. verb. du 30 janvier 1807.

En 1809 une distinction honorifique avait été proposée à l'Académie ; une concession d'armoiries devait lui donner en quelque sorte une consécration nouvelle. Qu'advint-il de ce projet ? Je regrette de ne pouvoir donner sur ce fait de plus amples renseignements ; il m'a été impossible de retrouver la lettre écrite à ce sujet par M. Quinette le 24 juillet 1809 ; cette lettre, que je trouve mentionnée sur une note de M. de Cayrol, n'est point malheureusement la seule pièce qui ait disparu de nos archives.

Je ne connais point la pensée de nos prédécesseurs, mais je serais tenté de croire qu'un peu d'argent eût bien mieux fait leur affaire, et qu'une subvention, dont ils eussent usé à leur volonté, leur aurait été d'une utilité plus grande.

Quand et comment l'allocation dont l'Académie jouissait fut-elle élevée de 900 à 1200 fr. ? Ni les procès-verbaux, ni la correspondance ne nous l'apprennent. Toujours est-il qu'en 1816 elle s'élevait à ce dernier chiffre, et qu'il n'en était dépensé qu'une partie : 564 fr. en 1816 et 631 fr. en 1817. L'Académie usait du crédit ouvert, vous le voyez, avec la réserve la plus discrète, restreignant ses dépenses à ce qui était absolument indispensable ; l'éclairage, le chauffage, les gages de l'appariteur et les médailles accordées aux ouvrages qu'elle en jugeait dignes, justifiant par quittances des sommes dont elle avait crû pouvoir se servir.

Enfin l'Académie comprend mieux ses intérêts, et

désire absorber toute la somme qui lui était allouée et dont elle utilisait à peine la moitié. Elle décide donc le 15 janvier 1819 (1) qu'elle peut voter une indemnité pour son secrétaire perpétuel, prie le Préfet de l'autoriser à lui donner, sur les fonds de 1818 et des années suivantes, une indemnité de 600 fr., si les dépenses de la Compagnie ne s'élèvent pas au dessus de cette somme; et, dans le cas contraire, d'ordonner qu'il lui sera délivré ce qui restera disponible sur les fonds à elle affectés. Le 19 du même mois l'autorisation de M. le préfet est accordée. M. le V^o d'Allonville rappelle même que les comptes des deux années précédentes n'étant pas rendus, l'Académie avait encore à sa disposition un reliquat de 1197 fr. 50.

Cette indemnité évidemment éventuelle, puisqu'elle dépendait des dépenses plus ou moins fortes que l'Académie avait à supporter, est en 1809 de 435 fr. Elle varie ensuite chaque année et descend même, en 1826 à 359 et en 1824 à 241 fr. seulement. Cet état de choses dura jusqu'en 1833. Une décision du 15 novembre fixa alors à 400 fr. le traitement annuel du secrétaire perpétuel (2). Aucun considérant n'accompagne cette décision, mais je crois n'y devoir point chercher d'autres motifs qu'un sentiment de dignité et de convenances qui aurait dû plus tôt dicter cette heureuse modification. Cette

(1) Proc. verbal 15 janvier 1819.

(2) Proc. verb.

résolution fut appliquée pendant 3 années de 1833 à 1836. Alors le secrétaire perpétuel qui venait d'être élu, M. Duroyer, renonça à l'indemnité que l'Académie avait accordée à ses prédécesseurs.

Cette même année 1819 l'Académie, pour satisfaire au vœu du Préfet (1), sollicité lui-même par le Ministre, créa une commission spéciale d'agriculture composée de 11 membres (2), laquelle se constitua le 17 septembre (3). C'est, dès lors, comme Société d'agriculture qu'elle est connue officiellement; c'est à ce titre qu'elle doit d'obtenir une part dans le budget, et le Conseil général continua longtemps, d'après les mêmes errements, de ne la lui accorder qu'à ce titre, bien qu'elle fût plutôt société de sciences et de lettres, depuis surtout l'établissement des comices agricoles qu'elle avait laissés se créer autour d'elle sans en prendre la haute direction, comme l'ont fait avec tant de succès les sociétés de Douai, de Lille, de l'Eure et tant d'autres qui se sont fait le centre autour duquel gravitent les comices d'arrondissement, tout en conservant l'indépendance et la liberté d'action sans lesquelles une société ne saurait vivre et prospérer.

En 1819 le Conseil général avait voté, sur la proposition du Préfet, et le Ministre avait approuvé le 15 janvier 1820, l'application d'une somme de 1,000

(1) Lettre du 14 août. Corresp.

(2) Procès-verbal du 3 août.

(3) Procès-verbal du 6 octobre.

fr. pour la recherche des monuments historiques et des antiquités du pays. Bien que cette somme n'ait point été votée pour l'Académie, il convient cependant de la compter comme une faveur dont elle a été l'objet. En effet, M. le V^{ic} d'Allonville, qui s'est fait connaître par ses remarquables travaux archéologiques sur le Département, confia, par une gracieuse attention, le soin de ce travail à l'Académie qui avait accepté cette mission, et l'art. 4 de son arrêté du 18 janvier 1820 disait que les frais à faire pour les déplacements, les copies, les plans à dessiner, etc, seraient prélevés sur les fonds du budget départemental, à l'effet de quoi il serait chaque année, jusqu'à l'achèvement du travail, fait des propositions au Conseil général (1). Ces 4,000 fr. étaient donc véritablement à la disposition de l'Académie. Je ne voudrais point accuser, mais je dois dire qu'elle ne mit guère d'empressement à remplir sa tâche, car les lettres de rappel assez nombreuses de M le Préfet nous prouvent qu'elle s'occupa peu activement de ces recherches. Aussi n'eut-elle aucune part dans cette allocation spéciale que M le V^{ic} d'Allonville paraît avoir utilisé pour le beau travail qu'il a publié sur les camps romains du Département, et pour quelques dessins dont nous n'avons point à nous occuper ici.

De 1826 à 1840 l'allocation de 4,200 fr. est accordée chaque année sans formalité préalable. Le Conseil général vote, sur la proposition du Préfet, le

(1) Arch. de l'Acad. Corresp.

Ministre approuve, et la somme est remise à l'Académie qui doit seulement justifier qu'elle en a fait emploi.

En 1832 un nouveau fait se présente.

A la suite d'une analyse, par M. Riquier, d'un ouvrage du C^{te} Dandolo sur l'art d'élever les vers à soie (1), et d'un rapport fait par une commission nommée pour examiner les conclusions de cette lecture, il fut arrêté que l'Académie solliciterait un fonds pour encourager la culture du mûrier et favoriser l'éducation des vers à soie dans le Département (2). Le Conseil général, qui a vu, dit M.^{lle} le Préfet Dunoyer (3), ce projet avec toute l'utilité qu'il mérite, désire concourir à son exécution et vote 200 fr. dans ce but. Notez que ce vote, dû à l'initiative de l'Académie, n'a point lieu à son profit. Le Conseil vote 200 fr. pour des essais et voilà tout. Mais le Préfet s'empressa d'écrire le 24 août (4) que l'Académie qui, la première, eut l'heureuse idée d'enrichir le pays de cette nouvelle branche d'industrie, ne doit pas rester étrangère à l'exécution d'un projet si intéressant, et que l'Administration ne peut que s'honorer de l'avoir pour coopératrice. Il recevra donc avec intérêt les communications qu'elle voudra bien lui faire pour l'emploi des fonds dont il s'agit.

(1) Proc. verb. 15 mars 1832.

(2) Ibid. 15 mai 1832.

(3) Lett. du 27 février 1833.

(4) Arch. de l'Acad. Lettre du 24 août 1831.

C'est ainsi que l'Académie put appliquer les sommes que le Département attribuait à la culture du mûrier, lesquelles furent de 200 fr. en 1832, 33, 34 et 35, et de 800 en 1836, 37, 38 et 39. Le Conseil général était convaincu des avantages que pouvait offrir cette industrie, et il avait raison, si l'industrie eût été possible (1). En 1839 une commission proposa d'allouer 4,000 fr. dans ce but 1,000 fr. pour la culture du mûrier, 3,000 fr. pour l'établissement d'une magnanerie. Une discussion s'éleva ; les partisans de la proposition affirmaient la réussite des mûriers, ils affirmaient même, quant aux vers, qu'ils donnaient une soie supérieure à celle des vers du Midi. Les adversaires répondaient que s'il en était ainsi, le succès étant complet, les essais étaient terminés, et qu'il ne restait plus qu'à abandonner cette industrie à ses propres forces (2). On vota toutefois 1,000 fr. mais pour une magnanerie. Dès lors l'Académie ne disposa plus de cette allocation, elle fut remise directement à M. Riquier qui se dévoua à cette entreprise. Ceux d'entre vous qui, à cette époque, faisaient partie de la Compagnie, se rappellent avec quel zèle M. Riquier s'était emparé de cette idée, quelles espérances il avait fondées sur une industrie que repoussait la rigueur de notre climat, et que l'expérience, meilleure conseillère, a fait abandonner. J'entends encore M. Riquier nous raconter avec un

(1) Délib. du Conseil général de 1838, p. 11.

(2) Délib. de 1839, p. 18.

véritable amour les progrès de sa petite famille , et avec une douleur toute paternelle les cruelles déceptions qu'il éprouvait quand l'incurie des surveillants, un changement imprévu de température, un accident fortuit, avait mis en danger ou anéanti la génération qu'il voyait naître avec tant d'intérêt et de sollicitude.

L'année 1839 fut peu favorable à l'Académie. Le Conseil général, sur l'observation d'un membre, réduisit de 1200 à 1000 fr. l'allocation , sans qu'aucune des raisons données soit consignée au compte-rendu (1).

En 1840, M. le Préfet proposa une allocation de 2000 fr. dont 1000 fr. devaient être consacrés à l'impression du Manuel d'agriculture composé par M. Spineux. La Commission rejeta ce supplément de crédit et réduisit à 500 fr. la subvention annuelle de la Société d'agriculture, titre que conservait toujours l'Académie pour le Conseil général.

A la suite d'une discussion où les uns firent valoir les titres de l'Académie à la bienveillance du Conseil, tandis que d'autres exaltaient ceux des comices agricoles, la subvention de 1000 fr. fut accordée.

Ce taux fut maintenu jusqu'en 1847. Et chaque année nous étions accoutumés à voir constater, dans les termes les plus flatteurs, l'utilité de notre Compagnie, et à voir reconnaître les services qu'elle

(1) Délib. du Conseil général. 1839, p. 17.

s'efforçait de rendre à la littérature, aux sciences et aux arts. Dans la séance du 1^{er} septembre 1847 (1) la commission, à l'unanimité, rejeta la proposition du Préfet qui demandait, suivant l'usage, 1000 fr. pour l'Académie; elle pensa qu'il ne convenait pas de conserver constamment à l'Académie un privilège de 500 fr. sur les autres sociétés, et elle fut d'avis de reporter, cette année, les 500 fr., ne fut-ce qu'à tour de rôle, sur la Société des Antiquaires de Picardie dont la subvention se trouverait ainsi être, en 1848, de 1000 fr. Un débat assez vif s'engagea, on fit surtout valoir que la situation départementale était telle que des réductions, au plus haut degré regrettables, devaient nécessairement être opérées sur plusieurs articles importants du budget. En résumé, malgré les titres des compagnies, qui furent très-chaleureusement mis en lumière, l'Académie perdit 500 fr., et la Société des Antiquaires ne reçut aucune augmentation.

De 1847 à 1850, où j'ai cru devoir m'arrêter, la subvention ne varie point, elle est toujours de 500 frans. Cette réduction a-t-elle diminué quelque peu les charges du budget départemental dont le Conseil général invoquait l'insuffisance à l'appui de l'économie qu'il voulait faire, nous en serions fort heureux, mais on nous permettra d'en douter. Ce qui est indiscutable, au contraire, c'est que cette réduction a été pour l'Académie une perte regret-

(1) Conseil gén. de la Somme. Session de 1847, p. 69.



table, et qu'elle a ralenti, pendant quelque temps, la publication de ses travaux.

Cependant, avec ses faibles ressources, l'Académie n'a jamais hésité à se montrer généreuse, ni à témoigner ses sympathies pour les hommages rendus aux célébrités dont s'honore le pays, ou plus particulièrement la province, non plus qu'à s'associer aux entreprises qu'elle avait jugées utiles à sa prospérité. Ainsi, en 1834, elle accorde au médecin Petit, une subvention de 100 fr., pour l'Histoire du choléra dans Amiens, qu'il publiait; en 1835, elle donnait un prix de 300 fr. en faveur d'un concours de charrues, et s'unissait au Comice pour aider avec lui à l'amélioration des instruments d'agriculture; en 1840, elle souscrivait pour 100 fr. au monument de Guttenberg; en 1844, pour 300 fr, à la statue que Montdidier élevait à Parmentier, et pour pareille somme, en 1845, à celle que la Société des Antiquaires de Picardie élevait dans Amiens, au patron des études historiques, au savant Du Cange. Rappelons encore qu'en 1842, elle fondait un cours de lecture musicale, et le dotait d'une subvention annuelle de 300 francs qu'elle portait à 350 fr. en 1844. Alors la Ville se chargea des frais de ce cours qui tomba en 1848, et ne fut plus relevé. Enfin, si son titre de Société d'agriculture avait valu à l'Académie une subvention annuelle, elle ne fut point ingrate envers l'agriculture. Elle aida puissamment à la

formation des comices, et essaya, autant que possible, de favoriser l'étude de l'économie rurale en provoquant par des récompenses la solution des questions qui en intéressaient le plus vivement les progrès. Enfin, quand elle désespéra du succès des concours qu'elle avait ouverts, elle invita l'un de ses membres à rédiger un Manuel de la petite culture, qu'elle fit gratuitement distribuer dans la plupart des communes du Département.

J'ajouterai, et ici s'arrête ce chapitre, que le régime financier de l'Académie éprouva, en 1849, une grande et importante modification. Jusque-là, les droits des absents étaient, conformément aux art. 25 et 26 du règlement, partagés entre les membres présents (1) ; ce qui offrait ce grave inconvénient de constituer en bénéfice ceux qui montraient le plus d'exactitude, et de leur restituer quelquefois plus que leur cotisation. Sur la proposition que j'en fis, le 12 mai 1849 (2), et sur le rapport d'une commission nommée pour l'examiner, l'Académie décida, le 25 mai (3), que désormais les droits des absents seraient acquis à la caisse de la Compagnie.

En terminant, je me demande si les Académies d'autrefois n'étaient pas dans une meilleure position que celles d'aujourd'hui ; si, dans le siècle de

(1) Règl. de 1841.

(2) Proc.-verb., 12 mai 1849.

(3) Proc.-verb. 15 mai 1849.

projet ou nous voyons les encourage aussi généralement qu'on le faisait alors, si elles n'avaient pas, sur des budgets généralement fort restreints, une plus large part ? Car nous avons vu, en ce qui concerne l'Académie d'Amiens, le gouvernement, la Ville, l'Intendant, le Gouverneur, le Lieutenant général, s'associer à ses efforts, et relever, par leur concours, toutes les questions d'utilité publique qu'elle avait proposées. Et ce fait n'était point spécial, il en était ainsi dans toutes les provinces.

Je ne dirai point avec quelle inégalité sont traitées les diverses sociétés des départements ; quelle part minimale leur est faite au budget dans le chapitre spécial des subventions ; à quelles causes sont dues les allocations accordées aux unes, promises aux autres, et refusées à un grand nombre, alors que les droits et les mérites paraissent identiques. Je laisse à d'autres le soin d'élever des récriminations à cet égard ; je me contente de signaler le fait, et de dire ce que j'entends à chaque instant répéter pour des faits d'un autre ordre : « il y a quelque chose à faire sur ce point ». Que de plus habiles trouvent un remède à un état de choses dont la conservation intéresse beaucoup, peut-être, ceux qui pourraient le changer le plus facilement.

JEHOVAH ET AGNI

ÉTUDES BIBLICO-VÉDIQUES

CHAPITRE I.

Discussion préliminaire sur la véritable prononciation du Tétragramme hébraïque IHUH (1).

I.

De tous les anciens noms de la Divinité qui sont parvenus jusqu'à nous, il n'en est aucun qui, depuis la renaissance des lettres en Europe, y ait suscité parmi les érudits autant de débats, d'hypothèses, de systèmes et de rêveries, que le célèbre Tétragramme hébreu IHUH, ou YHVH, plus connu sous sa forme moderne *Jehôvâh*.

(1) Les ouvrages à consulter sur ce chap. 1^{er} sont très nombreux. Voici ceux dont j'ai fait plus spécialement usage :

1° *Tetragrammaton* par Drusius, dans la *Critica-sacra*, t. I, 2^e partie, in-f^o.

2° *Recueil de dissertations critiques sur quelques endroits difficiles de l'Ecriture Sainte*, Paris, 1715, in-4^o, sans nom d'auteur, mais attribué au P. Souciet, jésuite.

3° *Palæographia critica*, par Kopp, vol. III et IV, in-4^o.

4° *Thesaurus Linguae Hebrææ et Chaldææ*, de Gesenius, au mot *Ihuh*, p. 575-8, in-4^o.

5° *De l'Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, par P. L. B. Drach, t. I, in-8^o.

6° *De origine nominis Ihuh*, dissertation de Fr. Paul Scholz, Breslau, 1857, in-8^o.

Et 7° *Über die Bedeutung und Aussprache von Ihuh*, par H. G. Hoelemann, dans ses *Bibel-studien*, 1^{re} partie. Leipzig, 1859, in-8^o

Ce nom de quatre lettres que nous écrivons généralement avec sept, en y faisant entrer les trois points-voyelles que lui adjoignent les bibles ponctuées et en prenant pour des consonnes les quatre caractères écrits à la suite les uns des autres et de droite à gauche en hébreu, ce nom *quadrilittéral*, dis-je, joue un rôle immense dans la religion des Juifs : il est à la fois la base, le centre et le couronnement de leur édifice social, politique et religieux. C'est le nom sacré par excellence, le nom à la fois glorieux et terrible, le nom ineffable et incommunicable, le nom propre de Dieu, comme désignant son essence, tandis que les autres noms divins que lui donne aussi la Bible hébraïque sont des noms dérivés de ses actions et n'indiquent que ses attributs, tels que la puissance, la justice, la bonté, la sagesse, la miséricorde, etc. En un mot, ce nom particulier ⁽¹⁾. ce nom distinct ou séparé ⁽²⁾, était, si l'on en croit les auteurs du Talmud, le seul nom existant avec Dieu avant la création ⁽³⁾. Delà le saint respect dont les Juifs l'entouraient comme symbole de nationalité, d'indépendance, de théocratie et surtout de monothéisme. Sous ces divers rapports, il ne pouvait manquer d'attirer partout l'attention du monde

(1) *Hchm hmiu'had*.

(2) *Chm hmpkurch*.

(3) Sur tout cela voyez le *More Nebukim* ou *Guide des Égarés*, de Maimonide, traduction de feu S. Munk, chap. I, p. 267-73. Paris, 1856, grand in-8°.

savant. Aussi a-t-il enfanté des milliers de dissertations, pour ne pas dire de gros volumes ⁽¹⁾, et il en enfante encore de nos jours au-delà du Rhin, surtout dans l'Allemagne protestante qui est devenue la terre classique de l'exégèse sacrée.

Ihuh figure dans les textes hébreux de la Bible jusqu'à 6855 fois, si l'on s'en rapporte au relevé minutieux et tout récent d'un vieil israélite anglais, nommé Jonathan ⁽²⁾. Dans ce nombre ne sont pas compris probablement les noms propres d'hommes et de femmes dans lesquels *Ihuh* entre comme élément constitutif, tel que celui de *Jonathan* ⁽³⁾, ou Adéodat, en grec *Theodôros*, que je viens de citer, et celui de *Nathanyâhu* ⁽⁴⁾, son adéquat, signifiant Dieu-donné, en grec *Dôrotheos*. Mais il en est sans doute autrement du nom divin *Ih*, ponctué *Yâh*, forme poétique ou populaire de *Ihuh*, son type ou son abrégé, qui commence à apparaître dans le cantique chanté après le passage de la Mer-Rouge et que le Psalmiste emploie assez fréquemment, témoin le refrain *Hlluih* (Alleluyâh !).

(1) J'en pourrais dire autant du divin monosyllabe *Aum* des Indiens sur lequel les Brâhmanes et les Bouddhistes ont débité plus de rêveries encore que les Talmudistes et les Kabbalistes Juifs sur *Ihuh* : ce qui a fait croire à Anquetil-Duperron qu'il y avait eu là des emprunts réciproques, bien que *Ihuh* ne ressemble pas plus à *Aum* que l'arabe *Alphana* au latin *Equus*. Voir son *Oupnekhâ*, I, p. 443.

(2) Voir l'article de l'*International* de Londres, extrait par le *Journal d'Amiens*, dans son numéro du 23 août 1866.

(3) Hébreu sans points-voyelles *Ihunthn* ou *Iunthn*.

(4) Hébr. s. p. v. *Nthnihu*.

Cependant, chose singulière et bien digne d'attention ! le nom intégral *Ihuh* a cessé d'être en usage chez les Juifs, même dans la *bénédiction sacerdotale* où son emploi était formellement prescrit par le Pentateuque. Cette cessation absolue date d'une époque vaguement déterminée, mais qui paraît remonter à celle du partage de l'empire d'Alexandre-le-Grand entre les généraux qui l'avaient aidé dans ses conquêtes en Asie. On sait que, dès l'année 320 avant l'ère chrétienne, la Judée, la Phénicie et la Cœlésyrie étaient devenues tributaires de l'Egypte sous le gouvernement de Ptolémée-Soter ⁽¹⁾. Les Talmudistes prétendent que le souverain pontife Siméon-le-Juste, décédé sous le règne de ce prince, l'an 292 avant Jésus-Christ, fut le dernier des *prêtres sanctifiés à l'Eternel* qui proféra à haute voix le divin Tétragramme selon ses lettres propres, dans la grande bénédiction du peuple à la solennité du jour des expiations ⁽²⁾.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce nom sacré ne reparait plus ni dans la version grecque d'Alexandrie,

(1) Ces trois provinces lui furent enlevées l'an 314 par Antigone ; mais il les reprit l'an 300. Les Lagides les perdirent l'an 203 par suite des victoires d'Antiochus-le-Grand sur les Égyptiens. Elles tombèrent alors sous la domination des Séleucides, et la Judée y resta assujettie jusqu'à l'époque des princes Asmonéens ou Macchabées qui, à partir de 166, luttèrent avec avantage contre ces puissances étrangères. Après ces libérateurs, le pays tomba sous le joug des Hérodes et des Romains.

(2) *Guide des Égarés*, I. p. 273-9 ; *Thesaurus*, p. 576.

dite des *Septante*, qui date pour le Pentateuque de l'an 276 sous le règne de Ptolémée-Philadelphe, ni dans les livres bibliques écrits en chaldéen ou en grec, ni dans ceux du nouveau testament, ni dans les ouvrages de Philon et de Josèphe, ni même dans les versions de la Bible hébraïque exécutées durant les cinq ou six premiers siècles de notre ère, en quelque langue que ce fût, par la raison que les premiers chrétiens judaïsaient tous en cette partie.

Tel était alors le respect des Juifs pour ce nom divin que le néoplatonicien Philon déclare expressément qu'il n'est pas permis de l'entendre et encore moins de le transcrire littéralement⁽¹⁾. Ce respect s'est continué jusqu'à nos jours parmi les Israélites. Il a été imité par les Pères de l'Eglise, excepté par ceux qui avaient à combattre les hérésis gnostiques dans lesquelles on faisait jouer au Tétragramme les rôles les plus divers. S'-Grégoire de Nazianze, en théologien-poète, va même jusqu'à dire, par allusion

(1) Ce sont ses propres expressions dans sa *Legatio apud C. Caligulum*, p. 1041 de ses œuvres dans l'édition de Paris. Josèphe s'exprime en termes aussi nets dans son *Archéologie judaïque*, lib. II, c. 5, § 2. Il y ajoute même dans son livre subséquent, de *Bello judaico*, liv. V, c. 5, que ce nom n'était composé que de voyelles, assertion excusable dans la bouche d'un helléniste écrivant en grec pour des Grecs, mais inexacte en réalité, car le *He* hébreu répond à notre *H* aspiré. Elle a pourtant été répétée par Eusèbe de Césarée dans un texte qui sera cité ci-après.

à *Ihuh* sans le transcrire, que Dieu est insaisissable pour l'esprit, inexprimable pour la langue ⁽¹⁾.

La grande Synagogue s'était montrée extrêmement sévère à l'encontre des Israélites qui oseraient le proférer. Elle leur infligeait la peine de mort par une fausse entente de divers textes de Pentateuque qui n'avaient voulu atteindre que les blasphémateurs ⁽²⁾. Ce fait est trop connu pour que j'aie besoin d'y insister.

Quant aux prêtres officiants à qui la loi prescrivait de bénir le peuple au nom de *Ihuh* ⁽³⁾, Maïmonide rapporte, d'après la Mischnâ, qu'ils remplaçaient le Tétragramme par un nom de douze lettres, moins mystérieux, mais pourtant très respectable, qu'on enseignait d'abord à qui voulait l'apprendre, mais que dans la suite on ne révélait plus qu'aux plus pieux de la classe sacerdotale, à tel point que le prêtre qui s'en servait en bénissant le peuple dans le sanctuaire, le faisait absorber par les mélodies des prêtres, ses frères ⁽⁴⁾. Il paraît que le Talmud ne

(1) Voir ses œuvres, I, p. 552 ou Drach, *ouv. cité*, I, p. 337, — On en dit autant d'*Aum*, *Atmâ* ou *Brahma* dans les *Lois de Manou*, I, 7, et XII, 122, trad. de Loiseleur-Deslongchamps.

(2) Voy. entre autres, Exode, III, 5, et XX, 7, et surtout Lévitique, XXIV, 10-6.

(3) Lévitique, IX, 22. Nomb. VI, 24-6,

(4) Voir surtout cela le *Guide des Égarés*, de Maïmonide, I, p. 274-5 avec les notes du traducteur feu S. Munk. Voici en outre certain texte de R. Bekhaï que Buxtorf, *Lexicon Chald. Talm. Rabbinic.* p. 2435, et d'autres après lui rattachent au Tétra-

s'explique ni sur le sens de ce nom substitué, ni sur les lettres dont il se composait. Le savant Maïmonide se borne à dire qu'on le cachait, à l'exemple du Tétragramme, parce que les hommes relâchés l'ayant appris sans en bien saisir les profonds mystères métaphysiques, avaient été troublés dans leur foi et étaient arrivés à de fausses croyances ou avaient professé par suite des croyances mauvaises (1).

II

Ces expressions ambiguës ont fait naître parmi les critiques une question intéressante : celle de savoir si c'est seulement par des scrupules religieux, comme on le croit généralement, ou si ce n'est pas aussi par suite d'abus, de profanations, de blasphèmes, de superstitions et de sortilèges, soit

gramme lui-même : « sunt tempora quibus sacerdotes profuerunt illud nomen cum elevatione manuum expressè (et publice, ut ab omnibus audiatur), et sunt tempora quando non pronunciant illud publice et clare, sed deglutiunt illud (id est obscure, cum murmure et mussitatione proferunt illud, quasi absorberent) ». — Du reste, l'existence et l'emploi de ce prétendu nom de douze lettres ont été contestés de nos jours par Abraham Geiger, célèbre Rabbin de la Synagogue de Breslau dans un savant livre publié en 1857, sous ce titre : *Urschrift und Uebersetzungen der Bibel*, etc.

(1) *Ouv. cité*, p. 274-5.

(2) Maïmonide, *ouv. cité*, I, p. 271-2, semble admettre les deux dernières causes lorsqu'il parle, d'après la *Mischna*, d'abord des *Kamióth* ou amulettes renfermant des formules magiques qu'on portait comme préservatifs contre les maladies, ensuite des *Schimóth* ou noms sacrés, forgés par fantaisie, n'offrant aucun sens et réputés capables d'opérer des miracles.

parmi les Israélites, soit parmi les étrangers avec lesquels ils se trouvaient en rapport ⁽¹⁾, qu'il fut défendu d'abord de révéler le Tétragramme à tout venant, ensuite de le prononcer à haute et intelligible voix non seulement dans la conversation, mais encore dans la lecture de la Bible ou dans le chant des Psaumes et, qui plus est, dans les bénédictions solennelles du peuple, expressément ordonnées aux prêtres célébrants par deux livres de Pentateuque.

Ce point ne me paraît pas avoir été suffisamment éclairci. Je me propose de l'examiner plus tard. Pour l'instant, je me borne à faire observer qu'après la destruction du second temple et la dispersion des Juifs, les hommes instruits savaient seuls, au dire de Maïmonide, de quelle manière on devait prononcer le Tétragramme, par quelle voyelle devait être mue chacune de ses lettres, et si une de celles qui sont susceptibles de redoublement devait être ou non redoublée ; ils transmettaient cela les uns aux autres, et pour perpétuer, à ce sujet, la tradition orale, il était permis aux pères de famille et aux maîtres d'école de l'enseigner à celui de leurs enfants ou de leurs élèves qu'ils jugeraient capable et digne de l'apprendre. Mais cet enseignement, soit quant à la prononciation, soit quant à la signification, n'avait

(1) Voy. là dessus le *livre cité* de Maïmonide, dans la traduction et avec les notes de feu S. Munk, I, p. 273-4, et II, p. 378, en note. — Notons que le P. Souciet, *Recueil cité*, p. 253-5, Gesenius, *Thesaur*, etc., p. 576, et M. Munk lui-même, au t. I^{er}

lieu que sous le sceau du secret, et une fois par semaine d'années seulement (1). Ce qui indique une sorte d'initiation analogue à celle de la communication de la *Savitri* chez les Brahmanes de l'Inde qui imposaient à leurs élèves en théologie, jugés dignes de la recevoir, l'obligation de ne pas révéler aux profanes leur sacré monosyllabe *Aum* (1).

Quoiqu'il en soit, les hébraïsants pensent généralement que, dès la mort de Siméon-le-Juste, arrivée l'an 292 avant notre ère, les Juifs dans la lecture de la Bible, remplaçaient le Tétragramme *Ihuh* par deux autres noms divins (2). Ils lui substituaient généralement *Adni*, prononcé *Adônâi*, Septante, *Kurios*, vulg. *Dominus*, lorsqu'il figurait seul dans un texte ou qu'il y était accompagné de quelque qualificatif autre qu'*Adônâi*. Par exception, quand il était précédé ou suivi de ce dernier nom, ils le remplaçaient par *Alhim*, prononcé *Elohim*, Septante

de Maïmonide, avaient traduit *Chbu'a* par *semaine de jours*, mais c'est *semaine d'années*, *Chb'a Chnim*, qu'il faut entendre d'après la note rectificative du t. II, p. 378 de la Traduction française.

(1) Voir *Lois de Manou*, XI, 265, et comparez ibid, II, 36-40, 74-85, et IV, 125.

(2) Dans leurs écrits ou dans leurs discours, les Israélites se contentaient du mot *Chm* en hébreu ou *Chima*, en Samaritain, signifiant *le nom*, c'est-à-dire le nom par excellence. Voir le *Thes.* de Gesenius, p. 1433 A. *in verbo*. Cependant ils le remplaçaient aussi par d'autres mots, tels que ceux de *Ihud* et *Iusph*, altérés l'un en *Iduh* pour Juda (en Judée ?) et l'autre en *Iusi* pour Joseph (en Samarie ?) Voy. le *Tetragrammaton* de Drusius, p. 301-2, et l'*Harmonie* de Drach, I, p. 495.

Theos, vulg. *Deus*, pour ne pas lire deux fois de suite le même nom divin *Adônâi* (1).

Voilà pourquoi nos Bibles ponctuées portent très-souvent *Jéhováh* et quelquefois *Jéhóvih*.

III

C'est entre le V^e et le IX^e siècle de notre ère que ces deux ponctuations ont été insérées dans l'ancien Testament par les massorèthes ou grammairiens de Tibériade en Galilée. Ces traditionnalistes s'étaient proposé de fixer définitivement la lecture des livres sacrés, écrits dans une langue morte que les Juifs ne parlaient plus depuis leur retour de l'exil babylonien, et qui d'ailleurs avait eu le défaut, commun à tous les idiomes sémitiques, de faire très-souvent abstraction des voyelles dans son système d'écriture (2).

(1) Cependant les Septante répètent quelquefois *Kurios*, au lieu d'employer *Theos*, par exemple, sur Juges, VII, 22, et sur II Samuel, VII, 19, 20. Il leur arrive au moins une fois sur Genèse, XV, 2, de traduire le vocatif *Adni Ihuh* par *Despota Kurie*, au lieu de *Kurie Thee*.

(2) Cette rareté des voyelles a fait croire à nombre d'hébraïsants que l'alphabet hébreu ne contenait que des consonnes, et à quelques-uns (Masclef et Houbigant, par exemple), que, pour les articuler convenablement, il fallait les faire suivre de la voyelle que leur donne le canon alphabétique, au lieu de s'arrêter aux pointillages des massorèthes. Un lexicographe anglais (W. Packhurst) allait plus loin: il se bornait à suppléer la voyelle *a* pour toute consonne non suivie d'une autre voyelle écrite (comme le font les Indiens), sauf pour les lettres finales

Régulièrement *Jehováh*, calqué sur *Adônâi*. aurait dû être ponctué *Jahováh*, avec un premier *a* très-bref, au lieu d'un *e* brévissime et très-peu sensible appelé *Scheva*, puisque *Jéhôvîh*, calqué sur *Elôhim*, était ponctué comme celui-ci par *é* fermé, Il paraît, en effet, avoir eu originairement ce son d'un *a* très-bref ⁽¹⁾, qui, dégénéralant en *e* muet ou *Scheva*, a fini par disparaître jusque dans la ponctuation de quelques noms composés à l'aide d'un *Ihuh* initial, écourté en *Iu* et ponctué *Iô* ⁽²⁾.

L'origine historique de ces deux ponctuations du Tétragramme *Ihuh*, déjà admise par Maïmonide au moins pour la première, a été démontrée dans les deux derniers siècles par les plus célèbres hébraïsants de l'Europe. Cependant elle n'a pas été acceptée par tous leurs confrères. De nos jours encore, elle rencontre plus d'un antagoniste. Ces opposants ⁽³⁾ conviennent bien que la ponctuation *Jého-*

et quiescentes. A reprendre les choses de très-haut, je crois qu'il était dans le vrai. Il n'y avait guère de difficulté sérieuse que pour les voyelles *i* et *u*, lorsqu'elles devaient jouer le rôle des demi-consonnes *y* et *v*.

(1) Ainsi le pensaient R. Asarias, Buxtorf et Gesenius. Voir le grand *Thesaur.* de ce dernier, p. 576, en note.

(2) La même chose est arrivée au Zend dans ses rapports avec le Sanscrit, comme Eugène Burnouf l'a fait voir dans son *Commentaire sur le Yaçna Zend*, au chap. de l'alphabet, p. XLVI.

(3) Tels que Forster, Piscator, Alstédus, Gatacker, Hiller Fuller, Hillel, Leusden, le P. Souciet, Michaélis, Rosenmüller, Drach, Stier et Hoelemann.

oah, telle qu'elle se présente le plus fréquemment dans les Bibles ponctuées (car les rabbins en ont qui ne le sont pas du tout), suppose nécessairement pour lecture *Adonai* (1). Mais ils n'en persistent pas moins à soutenir qu'elle révèle l'antique et véritable prononciation de *Ihuh*, laquelle se serait religieusement conservée dans les écoles rabbiniques du moyen-âge jusqu'au moment où Pierre Galatin l'a mise en relief dans son livre de *Arcanis catholicæ veritatis*, publié au *XVI^e siècle* (2).

Tout ce qu'on peut leur accorder, ce me semble, c'est que la prononciation *Jehovah*, ou mieux *Yehovah*, était déjà admise par les adeptes de la Gnose Orientale, antérieurement à l'ère chrétienne. En effet, Eusèbe de Césarée ou plutôt Porphyre qu'il copie à ce sujet, y fait allusion dans un texte relatif à la célèbre théorie païenne de l'*Heptaphthongue* qui avait pour but d'imiter la musique céleste des sept planètes dans les invocations qu'on leur adressait

(1) Voyez notamment le *Recueil* du P. Souciet, p. 269, l'*Harmonie* etc. du chevalier Drach, I, p. 482, et les *Bibel-studien* de Hoëlemann, p. 68 et suiv., 84 et suiv. — M. Sarchi dans le petit appendice joint à sa *nouvelle grammaire hébraïque*, p. 435-7, a résumé les preuves du fait avoué par les partisans de la prononciation Jehovah : il la rejette à l'exemple de beaucoup d'autres, en déclarant que la véritable reste inconnue, parce que, de tout temps, *Ihuh* a été regardé comme ineffable.

(2) L'un d'eux, le chevalier Drach, israélite converti, prétend qu'elle est de tradition fort ancienne et constante parmi les rabbins, et que durant les *XIV^e* et *XV^e* siècles, elle avait été admise par quelques érudits chrétiens, tels que Porchetti, Denys le Chartreux et Ficino. Voir son *ouv. cité*, I, p. 483.

chaque jour de la semaine en prononçant successivement et dans un certain ordre les voyelles de l'alphabet grec qui leur étaient consacrées ⁽¹⁾, théorie qui, suivant les Grecs, remontait à l'un des deux archimages Chaldéo-Persans du nom d'Osthanès, zélés partisans de la doctrine sacrée de Zoroastre et magiciens renommés, lesquels, croyait-on, avaient suivi ou secondé, l'un, Xerxès dans son expédition contre la Grèce, et l'autre, Alexandre dans la sienne contre la Perse.

Quoiqu'il en soit de l'origine et de la date de ce système mystique et astrologique sur lequel j'aurai à m'expliquer ultérieurement, il est constant que, depuis Pierre Galatin, la prononciation *Jehováh* a obtenu droit de cité en Europe, au détriment de sa compagne, la ponctuation *Jéhóvîh*, beaucoup plus rare dans les textes sacrés ⁽²⁾ et restée presque inconnue des modernes. La forme *Jehovah* fut d'abord adoptée par tous les écrivains qui, sans connaître l'hébreu, se piquaient de littérature hébraïque, puis par beaucoup d'autres. Elle s'est maintenue jusqu'à nos jours et propagée à tel point qu'aujourd'hui tout le monde en fait usage en parlant du dieu des Juifs.

Quand je dis tout le monde, j'en excepte, bien

(1) Voy. Eusèbe, *Præpar. évang.* lib. XI, p. 519-70, édit. Viger, Plin, c. XXX, c. 2, nos 4 et 6, et Drach, *ouv. cité*, I, p. 346-7.

(2) Cependant le chevalier Drach en a compté 211 exemples dans le prophète Ezéchiel.

entendre les Israélites scrupuleux * et les hébraïsants consensuels de toutes les communions. Ceux-ci réclament en vain contre ce qu'ils appellent une méprise caldonique. La routine l'a emporté sur l'érudition par divers motifs. D'abord, pour les mystiques, *Jehovah* offrait cet avantage que, décomposé en ses trois syllabes : *yh* — *h* — *vah*, il exprimait à la fois les trois temps de la durée du grand être, le passé, le présent et le futur ** et ses trois hypostases, le Père, le Fils et le Saint-Esprit †. Voilà pourquoi, dans plusieurs églises catholiques où figure le Tétragramme *Iah*, on le voit encadré dans un triangle équilatéral dont les trois côtés représentent, dit-on, les trois personnes de la Trinité (1). Ensuite, aux yeux du public, les hébraïsants qui rejettent la lecture *Jehovah* ont le tort de ne s'entendre entre eux ni sur l'origine ethnologique, ni sur l'étymologie.

(1) Dans sa première traduction du Pentateuque, feu S. Cahen s'était abstenu de transcrire en français ce nom divin pour ne pas froisser les susceptibilités de ses coreligionnaires.

(2) Voir, entre autres, Michaëlis, *supplém. ad. Lexicon hebraico*, p. 524, — Drach, *ouvr. cité*, p. 319 et 449-56, — Rosenmüller, *Scholia in Exodum*, sur III, 15, Stier, *Lehrgebäude der hebr. sprache*, etc. p. 327, et Hoëlemann, *ouvr. cité*, I, p. 57-62 et 93-4.

(3) Voir encore Drach, *ouvr. et lieu cités*, et surtout la petite dissertation *Jehovah* de l'abbé P. G. L., p. 22-36, « où l'on « démontre, porte le titre, que le nom de *Jehovah* a été connu « d'un grand nombre de peuples et qu'il se rapporte essen- « tiellement à la Trinité ». Paris, 1830, in-8° de 32 p.

(4) Ce triangle emblématique paraît être d'origine égyptienne à l'abbé G. P. L., p. 32 de sa *dissert. citée*.

ni sur la prononciation, ni sur la valeur de ce nom hébreu. Enfin, quant aux écrivains de nos jours, prosateurs, poètes, philosophes, théologiens, etc., ils trouvent plus simple et plus court de suivre le torrent que de remonter à ses sources.

Je ne dois m'occuper dans ce chapitre préliminaire que de la prononciation du Tétragramme hébraïque. Quant aux autres griefs que je viens de rappeler, comme ils tiennent beaucoup plus au fond qu'à la forme, leur tour viendra dans les chapitres subséquents.

J'ai déjà indiqué dans l'introduction les deux lectures auxquelles je m'arrête de préférence ⁽¹⁾. Ce sont en écriture française *Yahouh* et *Yahô*. Voici le moment de déduire les motifs intrinsèques de ce choix, tout en continuant, pour ne rien préjuger, ou à écrire *Ihuh* ou à suivre la routine.

IV.

Un abbé P. G. L. qui écrivait en 1830, dit avoir recueilli dans les auteurs anciens et modernes, jusqu'à 28 manières principales d'énoncer ou d'écrire le Tétragramme en question. Encore, a-t-il oublié d'y comprendre la lecture *Jéhôvih*, bien que, à

(1) Voyez ci-dessus, p. 9, 17, 19, 21, du tirage à part, ou p. 303, 311, 313 et 315, du t. VI, 2^e série. des *Mémoires de l'Académie d'Amiens*.

l'exemple de beaucoup d'autres, il cite *Jovis* et *Jupiter* comme dérivés de *Jhuh* ⁽¹⁾.

De ces 28 prononciations, réelles ou présumées, il y en a un grand nombre à écarter comme étant soit des fautes de copistes, soit des doubles emplois, provenant les unes d'inadvertances, les autres d'échanges de lettres, car l'alphabet hébreu ne possède pour voyelles propres que les trois primitives *A*, *I*, *U*, celle-ci prononcée *ou*. Il n'a ni *E* ni *O*, le *He* étant une aspirée qui répond à notre *h* dur, et l'*Aïn* un *A* guttural. Il ne possède pas non plus de caractères distincts pour rendre les articulations aryennes que les Indianistes-Français expriment par *y* grec et *v* latin. C'est la ponctuation seule qui détermine, d'une part, si les caractères appelés *iod* et *vau* représentent *i* et *u*, ou *y* et *v*, et de l'autre, si, en les faisant précéder d'un *a* sous-entendu, on doit en tirer soit *ai* et *au* (pour *é* et *ô*) devant une consonne, soit *ay* et *av* devant une voyelle ⁽²⁾.

Le système des ponctuations massoréthiques est plus compliqué que je ne l'indique en cet endroit ; mais je remonte et je m'en tiens à ses éléments primordiaux, les seuls dont j'aie besoin pour le travail qui va suivre ⁽³⁾.

(1) Voy. sa petite dissertation citée, de la p. 14 à la p. 21.

(2) Voyez là-dessus l'*Etude sur l'idiome des védas* par M. Ad. Régnier, p. 172-7 ou la *Grammaire comparée* de Franz Bopp, trad. de M. Michel Bréal, I, p. 68.

(3) Il y aurait de curieux rapprochements à faire sous ce double rapport entre les grammaires aryennes et semitiques.

Deux voies d'investigation s'ouvrent ici devant nous, l'une grammaticale, l'autre historique. La première consiste à comparer ensemble les formes que prend le Tétragramme dans les noms propres composés où il entre comme élément constitutif, soit au commencement, soit à la fin (1). La seconde, de son côté, se borne à faire un choix parmi les diverses transcriptions de ce nom divin à l'état isolé, que les payens, les Gnostiques et les Pères de l'église nous ont transmises à défaut des Rabbins, des Talmudistes, des Septante et de la Vulgate (2).

Parcourons rapidement ces deux routes.

V

La première est courte et ne nous retiendra pas longtemps.

Au commencement des noms propres composés, l'hébreu écrit le Tétragramme ou *Ihu* sans *h* final,

Ni Bopp ni Gesenius ne les ont tentés. J'espère que M. Ernest Renan portera ses vues de ce côté, s'il reprend et achève quelque jour la partie lexicographique de sa savante *Histoire générale des langues Sémitiques*.

(1) Il n'y a qu'un seul composé qui contienne un *ihuh* médial. Je crois inutile de m'en préoccuper. Le Tétragramme y prend d'ailleurs trois formes, savoir : *ihu*, *iu*, et même *i* seulement dans *ali'aini*, à l'exemple de *Ihua* (Jéhu).

(2) J'ai oublié de rappeler ci-dessus au § 1^{er} de ce chapitre, qu'à la manière dont la Version Alexandrine traduit les versets 15 et 16 du chap. XXIV du Lévitique, ce serait un crime aussi grand, plus grand même, de prononcer le nom *Ihuh* que de le blasphémer et le maudire.

ou même *iu* sans *h* médial. Au 1^{er} cas, la massore le ponctue ou *Iehô* avec l'*e* très-bref, dit *Scheva*, ou *Ihô* sans cet *e* brevissime. Au second cas, elle le ponctue *Iô* ⁽¹⁾. Les Grecs n'ayant pas de signe pour exprimer le *h* médial, les Septante n'ont pu faire la distinction et transcrivent partout *iô*. Ces règles sont générales et ne souffrent guère que deux exceptions dans les formes hébraïques des noms écourtés de *Josué* et de *Jéhu*, écrits : le 1^{er} parfois *Ichu'a* et le 2^e toujours *Ihua*, en place de *Ihuchu'a* et de *Ihuhua*, car la ponctuation donne *Ié* par Syncope ⁽²⁾.

A la fin de ces mêmes noms composés, l'hébreu écrit généralement *ihu* avec *h* médial, mais toujours sans le *h* final, et la massore ponctue *Iâhu* avec l'*â* long, en place de l'*e* *scheva*. Il n'y a guère qu'une exception : les textes ou les variantes nous l'offrent dans le nom populaire et trituré *Mikihu* sur lequel il est bon de faire en passant une petite remarque.

Il paraît qu'on a dit d'abord *Mikâ-yâhu* (*quis sicut Jehovah!*), selon la règle générale, puis successivement : 2^e *Mikâ-yahu*, par *a* bref ; 3^e *Mikâ-yehu*, par

(1) Sur 21 noms de cette espèce, rassemblés par Gesenius, J'en ai compté 12 écrits tantôt *Ihu* et tantôt *Iu*, *ad libitum*, et 9 écrits seulement *Iu*.

(2) Voy. le *Thesaur.* de Gesenius sur ces deux noms, p. 581 B et 582 B. — Il faut y joindre *Ali'aini* mentionné ci-dessus où *ihu* médial se réduit à *i*, et *Mikâh*, où *ihuh* final se réduit à *h*, comme on va le voir.

e scheva : 4° *Mikā-ihu*, par suppression de cette voyelle brévissime ; 5° *Mik-éhu*, par fusion de la diphthongue *ai* en *é* très-long ; 6° *Mikā-hu*, par suppression de *i*, et 7° *Mikāh*, par la double suppression de *i* et de *u* ⁽¹⁾.

Reste à savoir, et c'est le point le plus important, si, dans la prononciation du Tétragramme employé seul comme nom divin ou dégagé à ce titre de ses annexes caractéristiques, le maintien constant de son *h* final est de nature à faire modifier ces premiers aperçus. C'est ce que nous verrons au § suivant. Bornons-nous dans celui-ci à relever un composé étranger, connu depuis peu d'années. Il nous est offert par la grande inscription cunéiforme du palais de Khorsabad, déchiffrée par MM. Oppert et Menant.

Il s'agit d'un roi de Hamath, tributaire forcé de l'Assyrie, qui se révolta contre sa suzeraine sous le règne de *Saryukin*, *Sarkin*, *Sargin* ou *Sargon*, père de Salmanassar, entraînant dans sa défection les villes d'Arpad, de Simyra, de Damas et de Samarie et qui fut sévèrement châtié par Sargon après la prise de cette dernière ville, arrivée l'an 721 avant

(1) Voy. le *Thesaur.* de Gesenius, *in Verbo*, p. 786 B., et les *Bibel-Studien*, de Hoelemann, p. 95. — Quelques unes de ces formes sont hypothétiques, mais nécessaires pour expliquer les réelles. — Rien à dire des deux autres noms connus : *Mik-ih* (*quis sicut Yāh!*), et *Mik-al* (*quis sicut El!*). Mais j'aurai à revenir sur la ponctuation désinentielle *ihu*, en place de *yāhu*, dans *Mikā-ihu* et *Mik-éhu*.

l'ère chrétienne. Dans l'inscription ninivite dont il est question, ce rebelle est nommé *Iaoubid* ou *Yaoubid* ; mais une autre probablement explicative, lui donne le nom de *Iloubid* ⁽¹⁾. Il n'y est pas dit du reste si le deuxième nom avait précédé ou suivi le premier. J'inclinerais volontiers vers la seconde hypothèse ⁽²⁾.

Quel que soit le sens de la finale *bid* des deux noms sémitiques *Iloubid* et *Yaoubid*, il est évident qu'ils contiennent deux qualificatifs purement hébreux : *Aluh*, (dieu), et *Ihuh*, (Jéhovah), privés de leurs aspirées ; car, d'un côté, les inscriptions de Ninive affaiblissaient quelquefois en *i*, à la manière arabe, l'*a* initial des noms divins ⁽³⁾, et, de l'autre, on ne doit pas être surpris de trouver sur l'*Oronte* de Syrie, au VIII^e siècle avant notre ère, le Tétra-

(1) Voy. *Journal Asiatique*, n^o de Janvier 1864, p. 20 - 1, et *Manuel d'Histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques*, par M. Fr. Lenormant, II, p. 90-1, 4^e édit., Paris 1869.

(2) Nous aurions ainsi le pendant de l'histoire des deux fils de Josias dont l'un, nommé en hébreu *Ihud'hz*, fut déposé par le pharaon Nekhô ou Neckaô et remplacé sur le trône par son frère *Aliqim* dont le nom fut changé en celui de *Ihuiqim*. Voir 11 Rois, XXIII, 30-5. Ici, par inverse, *Yaoubid*, nom syriaque, aurait été chan-gé en *Iloubid*, nom assyrien.

(3) M. Jules Oppert en a cité trois autres exemples, savoir : 1^o *Bilit* pour *Balat*, grec *Baaltis* ; 2^o *Isat*, « feu » pour *Asat*, et 3^o *Istar* ou *Istara* « étoile », en place du zend *Açtare*, sanscrit *Târd* pour *Astârd*, grec et latin *Aster*, hébreu 'Achttrth. Voir son *expédition en Mésopotamie*, II, p. 67 et 178.

gramme *Ihuh*, honoré par des syro-araméens, voisins et alliés des tribus samaritaines (1). Nous pouvons donc tenir pour certain qu'à l'époque de Saryukin, Sarkin, Sargin ou Sargon, on prononçait *Yahou*, et non pas *Yehô* ou *Ihô*, au commencement aussi bien qu'à la fin des noms propres composés, et que si, en hébreu, il y avait alors une légère différence entre les deux cas, elle ne consistait guère que dans la quantité du point-voyelle *a*, bref au commencement et long à la fin.

Cette conclusion s'appuie d'ailleurs sur le nom divin *Ih*, ponctué *Yâh*, que les hébraïsants considéraient comme une abréviation populaire de *Ihuh*, mais qui pourrait bien en avoir été le prototype, ainsi que le pensait le savant Bunsen en rappelant que le général Rawlinson croyait avoir retrouvé dans les inscriptions ninivites le nom *Iaô* ou *Iah* avec application au dieu du feu (2).

Remarquons en passant que ce nom *Ih* figure avec celui de *Ihuh* dans le cantique du passage

(1) Dès le règne de David, au XI^e siècle, le roi qui régnait alors à Hamath, avait envoyé son fils *Joram* à Jérusalem avec des vases d'or, d'argent et d'airain que David s'empressa de consacrer à son dieu *Ihuh*. Voir II Samuel, VIII. 10 - 2. Le nom de ce prince royal est hébreu, et syncopé de *Ihurm* « Jéhovah élevé ». L'auteur de I chron. XVIII. 9 - 11, le remplace par *Hdurm*, nom écrit ailleurs *Adurm*, et synonyme de *Adnirm* « Adonis-le-Haut », répondant à l'hébreu *Adniûu*, « le Seigneur Jéhovah », selon Movers, *die Phœnizier*. p. 542.

(2) Voir *Egypt's place in universal History*, IV. p. 192-4.

de la mer rouge⁽¹⁾ ; que le Psalmiste l'emploie fréquemment ; qu'il a survécu à *Ihuh* à la fin des noms propres composés, et qu'il s'est transmis jusqu'à nos jours dans notre *alleluia* latin, hébreu *hlluih*, grec *allelouia*, avec suppression du *h* final ⁽²⁾.

VI

Il serait fastidieux et peu profitable de relever toutes les anciennes transcriptions grecques, coptes et latines du Tétragramme hébreu, qui sont parvenues jusqu'à nous. Au besoin, on les trouvera rassemblées dans les ouvrages cités en tête de ce chapitre. Je les ramène et les réduis toutes aux quatre principales qui sont : 1° *Iaô*, 2° *Iaou*, 3° *Iabe* et 4° *Ieuô*.

L'Exégèse historique prend les deux premières pour judaïques, la 3^e pour samaritaine et la 4^e pour phénicienne. Je ne m'attacherai pas aux autres, parce qu'elles ne sont toutes que des *variantes* provenant soit d'erreurs de copistes, soit de remplacements euphoniques d'abord des voyelles primitives *a*, *i*, *u*,

(1) Exode XV, 2 N.-Comp. Psalm. CXVIII, 14, et Isaïe XII, 2.

(2) Cependant Origène le transcrit une fois en grec *Iah* (Voir ses œuvres II, p. 539, *Commentaire sur le Ps. II*, 2, 7 et 11), comme s'il avait songé au *H* copte, différent et distinct du *Héth* grec. Ailleurs pourtant il le transcrit *Iaa* et semble ainsi nous renvoyer au qualificatif phénico-hébraïque *Iah*, ponctué *Iaah*, « beau, orné, brillant » sur lequel j'aurai plus tard à m'expliquer.

tantôt par les voyelles dérivées *e* et *o*, tantôt par les semi-voyelles *y* ou *j* et *v* ou *w* ⁽¹⁾. J'en excepte pourtant deux, savoir : *Iaôth* et *Iaôn* dans lesquelles le *h* final de *Ihuh* est remplacé par les consonnes *th* ou *n*. J'en ferai l'objet d'un § séparé.

La première transcription grecque ou copte *Iaô* est celle qui se rencontre le plus fréquemment dans les anciens monuments du Gnosticisme oriental. S^t Jérôme, le plus savant des Pères de l'Eglise, l'a rendue en latin par *Iaho*, en rétablissant le *h* médial de l'hébreu *Ihuh*, mais en continuant de négliger le *h* de la fin qu'il connaissait pourtant très-bien, car, après avoir dit deux fois que ce nom divin se compose des quatre lettres *I, H, U, H*, il ajoutait : *et legi potest Iaho* ⁽²⁾ S'il n'a point tenu compte de ce *h* final, c'est sans nul doute parce qu'il le considérait comme *quiescent* ⁽³⁾ et que le latin ne l'admettait guère que dans les trois interjections *ah! oh! proh!* où il s'articulait. Mais la transcription *Iaô* sans aspirée avait prévalu, et c'est celle qu'avait adoptée, sous l'empire d'Auguste, le jurisconsulte et archéologue Cornélius ou Antistius Labeo fils, dans son commentaire sur le célèbre oracle de l'Apollon de Claros qui portait notamment :

(1) Voir ci-dessus § 3, à la fin.

(2) Voir S^t *Hieronymi Opera*, II, p. 281-2 et appendix p. 134, édit. Martianay. — Tertullien écrit *Iao* sans aucun *h*, à l'exemple des auteurs grecs.

(3) Il paraît l'être en effet, si on le compare à celui du nom divin *Ih* qui sonnait plus fortement et était réputé radical.

Phrázeo tòn pântòn hùpaton theòn emmen'Iaô (1).

La seconde transcription grecque *Iaou* est beaucoup plus rare dans les anciens auteurs que la précédente. On ne la trouve que dans les *Stromates* de Clément d'Alexandrie (2) et dans une gemme gnostique rapportée par Kopp (3). Elle a pour variantes d'abord la forme *Ieou* dans deux ouvrages coptes cités en note (4), ensuite la forme grecque *Iau*, différemment accentuée sur l'*u* final, lequel doit ici se lire *ou* comme en latin (5). Les points-voyelles *a*, *u* et *ô* se permutent d'ailleurs fréquemment en hébreu, comme le prouvent ici même les transcriptions du Tétragramme dans les noms propres composés, savoir :

(1) Voy. Macrobe, *Saturnales*. I, 18, et Movers, *die Phœnizier*, I, p. 539 et suiv.

(2) *Stromates*, V, p. 560, édit. Sylburge, ou p. 566, édit. Potter.

(3) *Palæographia Critica*, III, p. 530.

(4) *Pistis Sophia*, trad^o. Schvartze, p. 18, 122, 155, 221 - 7, et *Traité des mystères des lettres grecques*, extrait par M. Dulaurier dans le *Journal Asiatique*, 4^e série, IX, p. 545 - 7. Voir aussi les notes de Montfaucon ou de Bahrdt sur les *Hexaples d'Origène* (sur Exode III, 13 - 5).

(5) C'est ce qu'ont montré Drusius, *Tétragrammaton*, p. 342 et Montfaucon sur l'Exode III, 15. Ces savants supposaient que la forme hellénique *Iau*, en place de *Iaou*, avait été puisée à la finale des noms propres composés. La chose est possible, car la Vulgate écrit *Iau*, et non pas *Iô*, à la fin des onze noms propres suivants : 1^o *Atslihu*, 2^o *Bqihu*, 3^o *Dlihu*, 4^o *Hlihu*, 5^o *Iglihu*, 6^o *Irihu*, 7^o *M'asihu*, 8^o *Mithnihu*, 9^o *Azihu*, 10^o *Qlihu*, 11^o *Chlmihu*. Cependant il ne me paraît pas probable que Clément d'Alexandrie et les gnostiques eussent puisé là leurs transcriptions *Iaou* et *Ieou* du Tétragramme, car d'autres écrivains expliquent par *Iaô* la finale *Ihu*, aussi bien que l'initiale *Ihu* ou *Iu* des noms propres composés.

Iehô, Ihô, Iô au commencement, et *Iâhu* à la fin.

Passons maintenant aux deux autres transcriptions grecques *Iabe* et *Ieuô*, extraites, l'une du Tétragramme samaritain par Théodoret et Epiphane, et l'autre du Tétragramme phénicien par Philon de Byblos et Porphyre.

Ces deux formes hellénisées supposent évidemment les deux lectures ou leçons sémitiques qui suivent :

1° *Yahveh* pour *Yahvah*, tant par changement du *V* en *B* ⁽¹⁾ que par substitution de l'*e* à l'*a*, d'où *Iabe*.

2° *Yehvô* ou *Yehvôh*, pour *Yahvô* ou *Yahvôh*, tant par changement du *V* en *U* ⁽²⁾ que par substitution de l'*ô* à l'*a*, d'où *Ieuô*,

Ces échanges n'ont rien d'extraordinaire dans des langues imparfaites qui ne tiennent guère compte des sons vocaux dans le corps de leur écriture et semblent les prendre assez arbitrairement l'un pour l'autre dans la prononciation ou ponctuation. De là ces Variantes grecques ou coptes du Tétragramme : *Iauô*⁽³⁾, *Ieuô*⁽⁴⁾, *Iouô*⁽⁵⁾, le tout pour *Iaouô*, c'est-à-dire pour *Yahvô* ou *Yâhvôh* par remplacement d'a-

(1) Comparez le grec *David* à l'hébreu *Duid* ou *Dvid*.

(2) Comparez le grec *Leui* à l'hébreu *Lui* ou *Lvi*.

(3) Gemme gnostique dans les *Lettres de Reuvens* à M. Letronne p. 59 et 64.

(4) Philon de Byblos sur *Sanchoniathon*, édit Orelli, p. 2.

(5) *Pistis Sophia*, p. 234 l.

bord de l'*a* oriental, soit en *e*, soit en *o* ⁽¹⁾, ensuite du *v* soit en *u* (prononciation française), soit en *ou* ⁽²⁾.

Quant à *Yahveh* pour *Yahvah*, sa transformation en *Iabe* rappelle qu'un manuscrit des *Stromates* porte *Ia-oue*, en place de *Iaou* ⁽³⁾, comme si le copiste grec avait eu sous les yeux un texte arabe portant *Ih-hue* « *Yâh-lui* » ou « *Yâh-l'Être* » ⁽⁴⁾, car cette transcription exceptionnelle offre deux mots séparés. Quoiqu'il en soit, entre les deux formes *Yahvah* et *Yahveh*, il n'y a pas à balancer sur la question de priorité, l'*e* primitif n'étant qu'un substitut de l'*a* dans les anciennes langues de l'Orient. Aussi les rabbins du moyen-âge, dans leur mystérieuse écriture *Atbasch*, exprimaient-ils le Tétragramme par un mot emblématique qui, ramené à l'alphabet ordinaire, donnait précisément *Yahvah*, et non pas *Yahveh*, pour lecture de ce nom divin ⁽⁵⁾. C'est qu'en effet *Yahvah* était avec

(1) Comparez le sanscrit *padas* au grec *podos* et le sanscrit *padam* au latin *Pedem*.

(2) Comparez, d'une part, le latin *evangelium* au grec *euan-gelion*, et de l'autre, le grec *Oualerios* au latin *Valerius*.

(3) Voir le *Thesaurus* cité, p. 577 A.

(4) L'hébreu écrit *Hua* « lui » et prononce *Hou*, au lieu de *Houé*. Voir le *Thesaurus* cité, p. 369 B. Jéhovah dit lui-même dans la Bible : *Ani-Hua*, « je suis lui ou l'Être », Deutéron. XXXII, 39, et Isaïe XLIII, 10, 13, 25 ; XLVIII, 12. Ses adorateurs lui disent dans le même sens : *Athah-Hua*, « tu es lui ou l'Être » II Samuel, VII, 28 — Psaume XLIX, 4. etc.

(5) Ce mot était écrit *M.TS.P.TS.* et prononcé *Matspats*, à l'aide de deux *a* intercalés, d'où résultaient par déchiffrement

Yahuh, écrit *Ihuh*, dans le même rapport que le Syro-chaldaïque *Yahyah* se trouve avec *Yahih*, écrit *Ihih* et raccourci par les rabbins en *Ii*. abstraction faite des deux aspirées (1).

Remarquons d'ailleurs au sujet des deux formes secondaires *Yahvah* et *Yahvô*, substituées aux primitives *Yahuh* et *Yahô*, et devenues types des deux transcriptions grecques *Iabe* et *Ieuô*, que, suivant le philologue Gésenius, les Phéniciens changeaient volontiers en ô la désinence *ah*, écrite *h*, des noms hébreux (2) ; procédé qui ne leur était pas exclusivement propre, puisqu'on le retrouve en sanscrit et en zend, et que, par exemple, le Rig-Véda possède un qualificatif divin *Yahvah* (thème *Yahva*) dont le nominatif change sa finale *ah* en ô dans certaines circonstances en vertu de lois euphoniques qu'il est inutile de relever ici.

VII

Avant de passer du terrain des langues sémitiques à celui des idiomes aryens, il me reste à

l'écriture *Yhvh* et la lecture *Yahvah*. Voyez là-dessus Drach, *ouv. cité*, I, p. 500.

(1) St Jérôme écrivait au pape Damase (T. II de ses *œuvres* p. 281 - 2) ; « I. H. I. H, id est, duobus Ia, quæ duplicata infabile illud et gloriosum Dei nomen efficiunt ». Il croyait alors que le *H* hébreu se prononçait *A* et que la 3^e lettre du Tétragramme était un *I* comme la 1^{re}, erreur qu'il a corrigée dans sa lettre à Marcella. — Le *ii* rabbinique avec le point-voyelle *a* sonscrit entre et pour les deux, donne *Yáyà*. — On sait que l'écriture *Ihih*, lue de droite à gauche par les Grecs, a produit chez eux ΠΙΗΙ.

(2) Voir ses *Monumenta Phœnicia*, p. 434 et 440.

relever deux variantes grecques déjà annoncées. Elles se rattachent aux deux transcriptions *laô* et *laou*, dont elles se distinguent par leurs lettres finales; et sous ce rapport, elles paraissent dignes de quelque attention.

La 1^{re} variante est *laôth* par ô long ou *laoth* par o bref (1), et la seconde *laôn*, également par ô long (2), ou *laon* par o bref encore (3). Laissons de côté, comme provenant d'erreurs de copiste, les deux formes en o bref, pour nous en tenir aux deux autres, par la raison qu'originellement, dans les dialectes sémitiques aussi bien que dans les langues aryennes proprement dites, la voyelle o représentait a+u, de même que la voyelle e représentait a+i (4), nos voyelles brèves e et o n'y étant pas alors connues, en sorte que, pour les mots d'origine très-antique comme l'est, à mon avis, le Tétragramme hébreu, les deux sons o et e devraient être transcrits en français au et ai, ainsi que l'avait montré Eug. Burnouf dans un mémoire inédit sur la transcription des alphabets orientaux en caractères européens (5).

(1) St Irénée (*advers. Hæres.*, II, p. 170) donne les deux formes; Alexandre de Tralles (lib. XI, p. 638) et quelques pierres gnostiques ne mentionnent que la première.

(2) *Lettres de Reuvens à M. Letronne*, p. 22.

(3) Annotat. d'Heinsius, p. 62 sur les *Stromates*, édit. Sylburge.

(4) Revoir le présent chap. § 2, p. du vol. ou p. du tirage à part.

(5) Ce mémoire avait été couronné en 1828, je crois, par l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, dont l'auteur ne faisait pas

La 1^{re} variante grecque *Iaôth*, en place de *Iahôth*, suppose une ponctuation *Yahôh* pour *Yahuh*, avec *h* final changé euphoniquement en *th*, dans l'état d'annexion par exemple, comme il arrive quelquefois en hébreu et souvent en phénicien pour les noms en *ah*, la plupart féminins⁽¹⁾. Malheureusement en hébreu la finale *uth*, ponctuée *ôth*, est la désinence habituelle du pluriel des noms féminins, pluriel employé quelquefois pour exprimer une idée abstraite au singulier⁽²⁾. Appliquée au Tétragramme, elle donnerait lieu de croire qu'on a pris *Yahuth* avant sa ponctuation en *Yahôth*, pour l'équivalent ou la traduction du pluriel égyptien *Paut*, prononcé *Pa-out*, et venant du radical *Pa*. « être, exister » lequel désigne, au sens propre, la totalité des dieux et, au figuré, l'idée abstraite de *divinité* au sens absolu⁽³⁾. Nous serions ainsi ramenés à

encore partie. J'en avais eu communication par l'obligeance habituelle de ce grand philologue.

(1) Gésénius, *Monum. Phœnicia.*, p. 439, cite le grec *Baaltis*, venant du phénicien *Baalath*, en assyrien *Bilit*, selon M. Oppert, par affaiblissement de *a* en *i*.

(2) Témoin *'Hkmuth* « sagesse ou science », ponctué *'Hakamôth* ou *'Hakemôth* et construit tantôt avec un pluriel et tantôt avec un singulier. Voir le *Thesaurus* de Gésénius, *in Verbo*, p. 473 A.

(3) Voy. les *Etudes égyptiennes* de M. Chabas, dans les *Mémoires de la société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône*, III, p. 216, (année 1851). — M. le Vicomte Emmanuel de Rougé lit *Pauti*, au lieu de *Paut*. Mais son interprétation ne diffère pas de celle de M. Chabas.

la fameuse définition de l'Exode III, 14, « je suis celui qui suis », sur laquelle j'aurai à revenir dans un chap. subséquent. J'accepte ce sens métaphysique, sauf à m'expliquer plus tard sur l'époque relativement moderne de son adoption.

La 2^e variante grecque *Iaôn*, pour *Iahôn*, fait songer à plusieurs vocables hébreux, terminés en *uh* comme *Ihuh*, mais dont les dérivés prennent un *n* à la fin, en place du *h* final (1). Tels sont les mots *Gluh* « exil », *Chluh* « paix », et *Chlmuh* « pacifique », ponctués *Gilôh*, *Chilôh* et *Chelomôh*, dans lesquels le *h* final ne se prononce pas et fait place au *n* dans les formes dérivées. En appliquant cette ponctuation au Tétragramme, on arrive aisément à la transcription *Iaôn* pour *Yahôn*. Mais, à s'en tenir au dialecte phénico-hébraïque, il semble que *Yâhôn*, à titre de qualificatif dérivé, signifierait « le Jéhovien », et non « le Jéhovah ». Cependant, comme le suffixe *un*, ponctué *ôn*, est tantôt augmentatif et tantôt diminutif en hébreu, selon les grammairiens (2), *Yâhôn* pourrait désigner le grand ou le petit *Yâh*.

Notons à ce propos que le suffixe hébreu *un*, ponctué *ôn*, n'est probablement pas sans rapport avec le sanscrit *Van*, qui, dans les cas faibles de la

(1) Sur ce changement désinentiel de *uh* en *un*, voyez les *Institutiones hebraicae* de Gésénius, édit. Migne, § 82, II, n° 15, p. 756 du volume.

(2) Voir les exemples cités par Sarchi, *nouvelle Grammaire hébraïque*, p. 61, § 114.

déclinaison, se réduit d'abord à *ûn*, par suppression de l'*a*, retour du *v* à son élément-voyelle *u* et allongement de celui-ci par forme de compensation (1), puis se change en *ôn* dans les thèmes en *a* par fusion de cet *a* avec l'*û* de *ûn* pour *Van*, d'où résulte *Aûn*, écrit *ôn* (2). Dans cette hypothèse, le sémitique *Yahôn* dériverait d'un thème *Yaha-Van*, raccourci en *Yah-ôn* et écrit *Ihun*, et il ne resterait plus pour racine que la 1^{re} syllabe *Ih*, laquelle est identique au nom divin *Ih*. Je pourrai y revenir quand je m'occuperai de l'origine et de l'étymologie du Tétragramme.

Pour le moment, en voilà assez sur ces transcriptions grecques *Iaôth* et *Iaôn* qui ne figurent pas dans la Bible et que les gnostiques avaient sans doute empruntées aux mythologies des peuples voisins des Juifs. Dans l'ancien Testament, le Tétragramme, lorsqu'il est employé seul comme nom divin, reste constamment invariable, et ne se construit pas selon le langage des grammairiens, c'est-à-dire ne modifie pas son *h* final en *th* dans l'état d'annexion ou de rapport dit *complément génitif*, pour se rattacher comme antécédent au mot qui le suit à titre de

(1) Comparez en sanscrit le thème *Yuvan* n^l *Yuvd*, latin *Juvenis*, avec le g^l *Yûnas*, (d'où *Junior* en latin), venant d'un comparatif aryen *Yûniyas*. Voy. Bopp, *Grammatica Sanscrita*, p. 112 et 121.

(2) Comparez en Sanscrit le g^l *Maghônas*, dérivé du thème *Maghavan*, « titre habituel du Dieu Indra, considéré comme riche en trésors.

conséquent⁽¹⁾. C'est un privilège qu'il a sur les autres substantifs en *h*. Au point de vue de la philologie comparative, on serait tenté de croire que le Tétragramme n'est pas un nom purement hébreu ni même exclusivement sémitique, mais un ethnique d'emprunt que les hébreux auraient gardé tel qu'ils l'avaient reçu sans se permettre d'y toucher, dans la crainte de lui enlever quelque chose de son efficacité prétendue en altérant, si peu que ce fût, sa forme écrite, et cela par suite des idées superstitieuses qui régnaient autour d'eux dans la théosophie orientale (2).

VIII

Suivant ma manière de voir, le peuple auquel les Israélites auraient emprunté ce nom divin ne serait pas celui d'Egypte, quoi qu'en aient dit, chez nous, Voltaire à propos du *Iaou* de Clément d'Alexandrie (3), et chez les Allemands, de Colln (4), Heeren (5), Wegscheider (6), et Hagel (7) au sujet du *Iaô* de Diodore de Sicile ou d'Hécatée de Milet (8), en se

(1) Sur cet état d'annexion, Voy. la *nouvelle Grammaire hébraïque* de Sarchi § § 168, 05, 293 et 426.

(2) Voy. là-dessus Origène contre Celse, Jamblique de *Mystéria* et Movers, *die Phœnizier*, I, p. 541,

(3) Voir dans ses œuvres édit. Beuchot, XV, p. 103 — XLIII, p. 62, et XLIX, p. 116.

(4) *Biblische theologie*. I, p. 102.

(5) *Göttl. Anzeigen* Von 1830.

(6) *Instit.* § 22, note.

(7) *Apologie des Mosis*, p. 84.

(8) Diod., *Bibliothèque historique*, I, 94, et *Fragments*, à la suite, XXXIV, 1 et XI, 3.

fondant sur ce que ces deux historiens présentaient les Juifs comme une colonie égyptienne, à l'exemple de Manethon, Chérémon, Lysimaque et Apion dans Joséphe. Ce serait plutôt aux Chaldéens et par ceux-ci aux Aryas qu'il faudrait recourir, car c'est de l'Asie centrale qu'étaient sortis les peuples de Japhet, de Sem et de Cham décrits au chap. X de la Genèse.

On a vu dans l'introduction qu'en rendant à *Iao* son *h* médial et à *Iaou* tant cette aspirée du milieu que celle de la fin, l'idiome védique fournissait deux formes tout-à-fait semblables, savoir : le vocatif *Yaho* et le nom^u *Yahuh* d'un qualificatif aryen d'Agni, dieu du feu ⁽¹⁾. La ressemblance n'existe pas seulement pour la prononciation ; elle se retrouve aussi dans l'écriture. En effet, les hébraïsants et les indianistes reconnaissent : les uns qu'en hébreu la lettre appelée *Iod* ou *Yod* se prononce comme l'*y* grec francisé et le *j* allemand ou slave, lorsqu'elle vient à tomber sur une voyelle, et les autres, que l'*a* bref est toujours sous-entendu en sanscrit après les consonnes simples ou groupées qui ne sont ni marquées du signe de quiescence à la fin des mots, ni accompagnées au milieu d'une autre voyelle destinée à les mettre en mouvement. D'où la conséquence que si, en

(1) Revoir l'introduction, p. 311 - 3 du VI^e vol., 2^e série, des *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, ou p. 17 - 9 du tirage à part. Je ne m'arrête pas aux flexions des cas indirects parce que l'hébreu les remplace par des prépositions. Toutefois, je note en passant qu'en sanscrit la forme *Yahók* exprime le génitif et le locatif duels de *Yahuh*.

hébreu, on écrit *Ihó* ou *Ihuh*, et en sanscrit *Yhó* ou *Yhuh*, dans la 1^{re} langue on peut très-bien et dans la 2^e on doit nécessairement prononcer en français *Yahó* et *Yahouh*, l'*u* oriental, je veux dire l'*u* aryen, sémitique et égyptien, valant *ou*, comme dans la plupart des langues modernes de l'Europe, quand il n'est pas suivi d'une autre voyelle exprimée ou sous-entendue qui le changerait en *o* français ou *o* allemand. C'est un phénomène analogue à celui qui se reproduit dans les mêmes circonstances pour la lettre *I*, ainsi qu'on vient de le voir, le caractère ou le son *a*, inséré à sa suite, la changeant alors en *y* grec ou *J* allemand.

Je pourrais ajouter ici, sans attacher à cette remarque autrement d'importance, que le *Yhuh* sanscrit pourrait être appelé Tétragramme aryen, abstraction faite des désinences qu'il prend dans les cas indirects, car, d'un côté, il n'a également que quatre lettres écrites, l'*a* bref *y* étant seul sous-entendu après la semi-voyelle *y*, et, de l'autre, le dieu auquel il s'applique reçoit d'autres épithètes où figure le nombre quatre, par exemple, celle de cerf blanc (*Gôra*), à quatre cornes (*Tchatuh cringa*), par allusion tant à la blancheur de la flamme qui s'allume qu'aux quatre coins du foyer (1).

(1) Voy. Rig-Véda Langlois II, 210-2-3 et 259, n° 21-2. Cette hypothèse rappelle, d'un côté, les quatre cornes de l'autel de Jéhovah, et de l'autre, les quatre visages du Brahmâ des Védantistes de l'Inde, dieu substitué à Agni comme nous le verrons plus tard.

J'ai ramené ci-dessus les deux autres transcriptions grecques *Iabe* et *Ieuô* à deux formes sémitiques *Yahveh* pour *Yahvah* et *Yehvô* pour *Yahvô*. Les védas emploient *Yahvah* et *Yahvô* dans le sens de « grand, ample, étendu », au nomin^u singulier masculin, et les appliquent tant à Agni ⁽¹⁾ qu'à d'autres dieux de nature ignée ou lumineuse dont il est ou le père ou le frère ou le fils, selon le point de vue sous lequel on l'envisage dans le naturalisme indien.

A considérer les choses sous le rapport de la lexicologie ou de la grammaire, je veux dire de la formation des mots dérivés, il semble que *Yahvah* vienne de *Yahuh*, et *Yahuh* d'un primitif *Yah*, en remontant des polysyllabes à la forme monosyllabique, évidemment plus ancienne en thèse générale comme moins savante et moins compliquée. D'où la conséquence théorique que le dieu tutélaire des sémites hébreux aurait été désigné successivement par les trois qualificatifs suivants: 1^o *Yah*, écrit *Ih*; 2^o *Yahuh* ou *Yahô*, écrits *Ihuh* ou *Ihu*, et 3^o *Yahvah* ou *Yahvô*, écrits *Ihuh* et *Ihu* encore en hébreu sans points-voyelles, mais allongés dans la prononciation par l'adjonction au suffixe *u* soit du suffixe *a* plus général en sanscrit, soit du suffixe *ô*, qui remplace ici *a+h*.

(1) Le Rig-Véda-Rosen, p. 67, 1-2, donne une fois *Yahvam Agnim* (magnum ignem), tandis que le Rig-Véda-Aufrecht emploie au n^u *Yahvô Agnih* ou *Agnir*, M. III, S. 1, 8, 12, et M. VII, S. 1 R. 5. Peut-être que *Yahvah*, dans ses applications à Agni, serait mieux rendu par fils, sens que M. Max Müller donne à ce qualificatif lorsqu'il est suivi d'un génitif. J'y reviendrai bientôt.

Cette dérivation serait à peu près l'inverse de celle que supposent les hébraïsants, puisqu'ils considèrent *lh*, non pas comme le type, mais comme l'abrégé de *lhah*. J'oserais, après le baron de Bunsen, ne pas adopter leur avis, par une raison que l'on pressent d'avance : C'est qu'au lieu de rattacher comme eux le Tétragramme au radical araméen *Hah* « être, exister, », je serais plus porté à le tirer, en remontant à sa 1^{re} origine, d'un autre radical primitif, à la fois aryen et sémitique, à savoir : *Yah* « engendrer, produire, enfanter » etc. Je me borne ici à indiquer cette étymologie en passant, mais je me réserve d'y revenir dans un chapitre ultérieur lorsque j'examinerai la fameuse définition : « Je suis celui qui suis » donnée dans le livre de l'Exode. Toutefois, il est bon d'en dire dès maintenant quelques mots, avant de clore pour les lecteurs peu familiers avec les résultats des nouvelles recherches philologiques, cette longue et aride discussion préliminaire.

IX

Le parallèle que j'essaie d'établir entre le *Sahâ-Sô-Yahô* du Rig-Véda et le *Yahuh-Elohim* de la Genèse ne préjuge en rien la grande et difficile question de savoir quels ont été primitivement les rapports lexicologiques et grammaticaux de l'hébreu avec le sanscrit. Elle est très-controversée entre les philologues de nos jours (1).

(1) Voyez là-dessus : E. Renan, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, p. 418-46, 1^{re} édit., et Max Müller : *la Stratification du langage*, trad^{on} Louis Havet, p. 26-32

Il y a autant d'autorités pour que contre. On n'est d'accord que sur un seul point, à savoir: que le sanscrit ne vient pas de l'hébreu ni l'hébreu du sanscrit. De part et d'autre, on reconnaît qu'il y a eu entre les deux langues, comme entre les deux races qui les parlaient, certaines affinités primordiales, provenant soit du voisinage, soit d'une antique habitation commune dans une même contrée de l'Asie centrale. On ne varie que sur l'étendue et la portée de ces rapports linguistiques.

Je n'ai pas à entrer dans ce grand débat, par la raison que, dans les deux camps, on reconnaît que la Bible et le Rig-Véda ont conservé des verbes et des noms communs aux Sémites et aux Aryas, noms et verbes en petit nombre il est vrai, mais qui ne sauraient être le produit du hasard ou de l'onomatopée (1). Cet aveu me suffit, car tel est le cas, suivant

(1) La grammaire comparative a constaté et reconnaît aujourd'hui que les anciennes langues *flexionnelles*, en tête desquelles brillent le sanscrit et le grec (l'hébreu leur est fort inférieur), ont débuté par être monosyllabiques et *isolantes*; qu'elles sont ensuite devenues *agglutinatives*, c'est-à-dire qu'elles se sont bornées à juxtaposer deux ou trois syllabes significatives sans fléchir la dernière, et que finalement elles ont abouti à des formes flexibles pour les pronoms, les substantifs, les adjectifs et les verbes. Voyez Max Müller : *la stratification du langage*, trad.^{on} Louis Havet, p. 10, et Georges Curtius : *La chronologie dans la formation des langues Indo-européennes*, trad.^{on} Bergaigne, p. 52-5. — Les rapports des langues aryennes avec les sémitiques paraissent avoir précédé la formation des cas indirects dans les déclinaisons des 1^{res}, et celle de la trilittéralité dans les conjugaisons des 2^{des}.

moi, de la racine monosyllabique *Yah*, (écrite *Ih* ou *Yh*), que je considère comme étant la source des quatre dérivés hébreux et sanscrits *Yakuh*, *Yahô*, *Yahvah* et *Yahvô*, de même signification ou au moins de signification analogue. A la vérité, cette racine verbale ne se retrouve à l'état brut ni en sanscrit ni en hébreu. Un très-vieux recueil indien des mots védiques, le *Nirukta*, la donne, mais sans aucune explication, et elle manque dans les catalogues des *Radices Sanscritæ* publiés jusqu'à ce jour. Les nombreux dérivés qu'elle a laissés dans les Védas prouve qu'elle avait des significations très-diverses et partant assez vagues par leur généralité. Mais M. Max Müller a montré par divers exemples que la plupart des racines védiques ou autres qui ont été découvertes jusqu'à présent, se trouvaient dans ce cas. Selon lui, elles avaient primitivement une signification matérielle, et une signification si générale et si compréhensive, qu'elles pouvaient facilement s'appliquer à beaucoup d'objets spéciaux et passer du sens propre au sens figuré, transition naturelle et indispensable, par la raison qu'aucun progrès n'était possible dans la vie intellectuelle de l'homme sans la métaphore ⁽¹⁾.

Le relevé que j'ai fait des épithètes multiples dérivées du radical *Yah*, m'a fait reconnaître en lui,

(1) Voir ses *Nouvelles leçons sur la science du langage*, trad^{on} de Georges Harris et Georges Perrot, II, p. 72 et suiv., Paris 1868, in-8°.

entre autres acceptions, celles de « couler, s'écouler, verser, répandre, épancher, éparpiller, semer, etc, et par suite, engendrer, produire, enfanter ». Si le zend, l'assyrien, le grec et le latin n'ont pas cette racine, ils la remplacent par d'autres où l'esprit passe figurément de l'action de semer à l'idée d'engendrer, ainsi que l'a très-bien remarqué M. Jules Oppert (1).

Appliqué à un dieu du 1^{er} ordre, le qualificatif *Yahuh*, vocatif *Yahô*, a pu signifier semeur ou semence, engendrant ou engendré, père ou fils. Mais, bien que le sens de *père* paraisse convenir au *Yahuh mosaïque*, je persiste à maintenir celui de fils pour le *Yahuh patriarcal*, et en cela j'ai la satisfaction de me trouver d'accord avec feu M. Charles Lenormant, sinon pour l'étymologie du nom, au moins pour le rôle du dieu (2). *Yahuh Elohim* ne signifiait pas pour les patriarches *l'esprit des dieux*, comme le pensait cet ingénieux professeur, mais bien le *fils des forts* ou *des dieux*. J'en déduirai plus tard les preuves tirées de la Genèse et de la théogonie qu'elle suppose. Pour le moment je me borne à rappeler que l'idée de fils est celle que tous les traducteurs ou interprètes des Védas attachent au titre *Sahasô Yahô*, réservé à Agni et formant le vocatif de *Sahasô-Yahuh* « *Roboris filius* ». Comme le *Yahuh* aryen est pour moi homonyme et

(1) *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 128 ou *Journal asiatique*, 7^e série, IX, p. 160.

(2) Voir son *Introduction à l'Histoire de l'Asie occidentale*, p. 137-43.

synonyme du *Yahuh* sémitique, j'en conclus l'identité primitive d'Agni et de Jéhovah.

Il convient de signaler ici l'opinion exceptionnelle du célèbre indianiste Théodore Benfey. Dans sa traduction allemande du *Sâma Vêda*, il avait, à l'exemple de ses devanciers, traduit *Sahasô Yahô* par *Sohn der Kraft*, « *fiis de la force* » (1). Mais depuis, dans sa Revue intitulée *Orient und Occident*, il a tenté de l'interpréter par « *Herr der Kraft*, maître de la force » (2). Peut-être ce savant israélite s'est-il ici laissé guider à son insçu par le souvenir des noms bibliques *Al-Alim* « le fort des forts » (3) et *Al-Alhim* de même signification (4). Quoiqu'il en soit, Benfey étend ces

(1) Voir le Glossaire qui précède cette traduction aux mots *Agni*, p. 4, et *Yahu*, p. 153.

(2) Voir cette *Revue*, malheureusement inachevée, I, p. 385 et 420-3.

(3) *Daniel*, XI, 36.

(4) *Josué*, XX, 22, et *Psalm.* L, 1. — En hébreu comme en sanscrit, le qualificatif *fiis* était susceptible de deux sens principaux : le propre et le figuré. Ces deux langues l'employaient métaphoriquement pour indiquer qu'un personnage ou un sujet quelconque possédait à un haut degré la qualité de la chose ou des choses dont il s'agissait. Ainsi le *fiis de la force* désignait figurément « le fort, le puissant, le robuste par excellence ». On disait aussi, dans le même sens, tantôt « le père de la force », tantôt « le maître de la force ». Mais ces deux métaphores étaient moins fréquentes que la 1^{re}, surtout chez les Aryas quand ils parlaient du feu qu'ils venaient de produire par le frottement de deux morceaux de bois, car alors on passait aisément du fait physique à l'allusion intellectuelle. On peut voir là-dessus, savoir : pour la Bible, le *Thesaurus* de Gésenius, au mot *Bn*, p. 217, et pour le Rig-Vêda, d'abord l'*Essai sur le*

idées conjecturales aux autres dérivés de *Yah*, tels que *Yahvah*, *Yahvi*, *Yahvyah*, *Yahvati*. Mais son ami M. Max Müller qui adopte souvent ses étymologies, s'en écarte ici, puisque, dans sa traduction commencée des hymnes Védiques, à propos de la forme secondaire *Yahvah*, suivie du génitif *Aditēh* et appliquée au dieu *Varunah* (grec *Ouranos*), il vient de la rendre en anglais par « *the son of Aditi*, le fils de (la déesse) *Aditi* » (1). J'adhère d'autant plus volontiers à cette interprétation nouvelle de l'éminent professeur d'Oxford, que ce savant éditeur du texte et du commentaire sanscrits du Rig-Véda me semble avoir plus spécialement qualité pour les bien traduire.

Longtemps avant que M. Max Müller m'eût révélé la synonymie de *Yahuh* et de *Yahvah* construits chacun avec un génitif, je l'avais soupçonnée. Seulement il me semblait, d'une part, que *Yahvah*, comme

mythe des Ribhavas, par M. Félix Nève, p. 183, n. 6, et p. 264-6 ensuite les notes de feu Langlois sur sa traduction du Rig-Véda ou *livre des Hymnes*, I, 261, n. 42; 551, n. 14; 553, n. 38, et III, 487, n. 9. — M^r Th. Bensey me semble avoir un peu trop négligé ici la transition du sens propre au sens tropologique. Il n'a vu dans le radical *Yah* qu'une syncope de la racine *Yabh* qu'il a traduite en allemand par *Bewältigen* (*Revue citée*, I, p. 420-2) et plus tard en anglais par *To lie with* (*Dictionnaire sanscrit-anglais*, V¹^o *Yabh*, *Djabh* et *Djambh*). — Ajoutons que l'éminent indianiste regarde le thème *Yahu* comme un abrégé du thème *Yahva* : opinion qui ne me paraît guère en rapport avec la marche naturelle du langage qui, généralement, va du simple au composé.

(1) Voir sa *Rig-Veda-Sanhita, translated and explained*, p. 239, London, 1869, in-8°. — Le texte Védique se trouve au M. X, S. II, R. I.

dérivé secondaire, pouvait être une prononciation populaire, tandis que *Yahuh*, à titre de dérivé primaire, pouvait être une prononciation sacerdotale (1), et d'autre part que dans la haute antiquité, *Yahuh* désignait le dieu fils considéré à sa naissance, et *Yahuh* le dieu fils devenu adulte, à peu près comme dans la mythologie égyptienne, *Harpocrate* désignait le soleil naissant au solstice d'hiver, et *Hermès* ou *Horus* le soleil dans sa force au solstice d'été, idées que le célèbre oracle de l'Apollon de Clares, en Ionie, exprimait : l'une par les mots *Habris Iab*. « *tendulus Iab* », et l'autre par *Hetios*, « soleil », sanscrit *Suryah*, primitif *Suuryah* selon Bopp (2).

Quant au nom divin *Ih*, ponctué *Yah* avec *a* long, au lieu d'*a* bref, je suis tenté d'y voir une contraction d'un primitif *Yah-ah* par report du 1^{er} *h* sur le 2^e et fusion des deux *a* brefs en un *a* long. Cet *Yahah* n'a plus dans les Védas que les deux significations suivantes : « l'eau et la force » (3), considérées sans doute, à l'origine au moins, comme causes, l'une de germination, et l'autre de mouvement. En partant de ces conceptions, l'accolade des deux noms *Ih+Ihuh* qu'on trouve trois fois dans la Bible (4), pourrait bien

(1) Je reviendrai plus tard sur cette distinction conjecturale.

(2) Voir son *Glossarium sanscritum*, in *Verbo*, p. 379. — Voir d'ailleurs Jablonski, *Panthéon égyptien*, II, p. 152, et Prolég. p. 55, et Movers, *die Phœnizier*, I, p. 539-40.

(3) *Nighantu*, I, 12, et II, 9, ou *Glossar védique* de Benfey, p. 153.

(4) Psalm. LXVIII, 5 — Isaïe, XII, 2 et XXVI, 4. — Au Ps. cité, verset 19, on lit *Ih Alhim*, en place de *Ih-Ihuh*. — Gésenius, au mot *Ih* de son *Thesaur.*, p. 580 B., remarque que nombre de manuscrits,

avoir signifié originairement « Père-fils », à l'inverse du nom latin *Liber-Pater*, « fils-Père », qui se donnait à *Dionysus*. Mais il se pourrait aussi que le *Ih* hébreu, qui garde toujours le *Kamets* ou *â* long valant deux *a* brefs, n'eût été qu'une forme araméenne du qualificatif phœnico-arabe *Yah* « beau, digne, convenable brillant ». La Bible n'emploie celui-ci qu'une fois, comme verbe impersonnel, et la massore le ponctue *Yââh* ⁽¹⁾. Le sens de beau ou de brillant conviendrait très-bien à ces deux versets de la complainte du roi Ezéchias relevant d'une maladie mortelle: « Je disais en mon cœur : Je descendrai aux portes du *Chéol*, je suis privé du reste de mes années. — Je disais : Je ne verrai plus *Ih, Ih*, c'est-à-dire *Yâh, Yâh*, sur la terre des vivants ; je ne verrai plus personne parmi » les habitants du monde » ⁽²⁾. Ce moribond craignait d'être à jamais privé de la vue du ciel ou du soleil, car le *Chéol* des Juifs ressemble à l'*Hadès* d'Homère. Les morts y sont réduits à l'état d'Ombres (hébreu *Rephaïm*, grec *Skiai*), sans énergie, sans vigueur, sans action ni volonté. Ce sont des *exsangues*, comme

puis les Septante, la Version Syriaque et Saadiah omettent *Ihuh* sur Isaïe XII, 2, et il les approuve, parce qu'on ne peut pas plus réunir les deux noms que *Jovis Jupiter* ou *Josua Jesus*. Ces raisons ne me paraissent pas convaincantes. L'omission signalée ne s'appliquerait pas d'ailleurs aux deux autres textes cités, qu'il explique assez mal, ainsi qu'on peut le voir en comparant le texte hébreu avec sa traduction latine incomplète.

(1) Jérémie X, 17 — Ce verbe *Yah* est synonyme de *Gah* et de *Nah*. Voir le *Thesaur.* de Gésenius, p. 557 B.

(2) Isaïe, XXXVIII, 10-1.

les appelle Ovide. Ces Rephaïm ne se souviennent plus de Jéhovah, et Jéhovah les oublie à son tour. Ezéchias en fait la remarque aux versets suivants où il dit à son dieu : « le vivant, le vivant, celui-là » seul te célèbre, comme moi aujourd'hui, et s'attend » à ta fidélité » (1). Or, en prenant le nom divin *Ih*, ponctué *Yáh*, pour un synonyme du qualificatif *Iah*, ponctué *Yááh*, et en le prononçant de la même manière à l'exemple d'Origène qui le transcrit en grec *Iaa* dans son commentaire sur Daniel (2), on peut très-bien supposer qu'Ezéchias l'a redoublé à dessein pour mieux exprimer ses craintes de perdre pour toujours la vue du beau, du brillant, du splendide spectacle qu'il avait devant les yeux, autrement dit de la *Tsab'a Hachamaïm*, de « l'armée des cieux » dont Jéhovah était le chef dans l'opinion populaire qui le confondait volontiers tantôt avec le soleil, tantôt avec le firmament, ainsi que nous le verrons ailleurs.

Mais c'est assez nous étendre sur l'origine et le sens primitif de ce nom divin *Ih* ou *Iáh*, dans un chapitre où il ne s'agit que de prononciation.

Pour en revenir au Tétragramme *Ihuh*, je crois pouvoir conclure dès à présent qu'il s'est prononcé de quatre manières différentes, savoir : 1° *Yahuh*, 2° *Yahô*, 3° *Yahvah* et 4° *Yahvô*, et que les petites différences que ces lectures présentent avec les

(1) Isaïe, XXXVIII, 18-9. — Comparez Psalm. XXX, 10.

(2) Voir *Origenis Opera*, II, p. 45.

transcriptions grecques, coptes, latines, assyriennes ou autres, proviennent des altérations ou des modifications qu'elles ont subies dans la suite des âges.

Nota. Je n'avais annoncé à la fin de l'introduction qu'un seul chapitre pour ma discussion préliminaire. Mais je m'aperçois en finissant qu'il reste bien des points à éclaircir, non pas pour la généralité des lecteurs, mais pour la classe des critiques et des hébraïsants. Je me vois donc amené à ajouter ici à leur adresse un chapitre complémentaire.

CHAPITRE II.

CONTINUATION DU MÊME SUJET. — NOTES, ADDITIONS ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

J'ose espérer que les détails lexicologiques et grammaticaux dans lesquels je suis entré au chap. qui précède, suffiront aux esprits non prévenus pour leur faire adopter les quatre anciennes prononciations du Tétragramme hébreu que j'y ai rétablies et discutées, savoir : *Yahuh* et *Yahô* pour la Judée, *Yahvah* pour la Samarie et *Yahvô* pour la Phénicie. Mais les hébraïsants et les critiques, qui ont des idées faites sur ce sujet, en outre, les archéologues et les érudits, que ne satisfait pas plus que de raison la lecture générale *Jehovah*, pourront exiger de moi de plus amples éclaircissements. Pour les contenter sous ce rapport, autant du moins qu'il me sera possible, je crois utile de jeter un coup d'œil rétrospectif sur

les articles divers que je n'ai fait qu'indiquer jusqu'à présent, ou que même j'ai passés sous silence et qui pourtant me paraissent susceptibles d'un nouvel examen sous le double point de vue de la philologie et de l'histoire comparées. Tels sont : 1° le remplacement de cette prononciation *Jehováh* par celles ou de *Jehó* ou de *Jehoh* ; 2° l'hypothèse d'une prononciation française *Ihouh*, *Ihou*, *Iou*, sans aucun point-voyelle ; 3° celle d'une autre prononciation *Ihéh*, *Ih* ou *Ió*, sans voyelle entre les deux premières lettres *I*, *h* ; 4° la ressemblance du Tétragramme hébreu avec le symbolique *Ió* des sectes du gnosticisme oriental et notamment avec celui des *Abraxas* Basilidiens ; 5° l'application au même Tétragramme de la théorie astrologico-musicale des sept planètes diversement combinées pour en tirer la lecture *Iehóoua*, modèle ou copie de *Yehováh* ou *Jehováh*, ainsi que les formes écourtées *Ió* et *Ad*, et 6° les motifs divers qui ont pu déterminer la Synagogue à faire défense aux Juifs de proférer le nom propre de leur Dieu national ; et cela dès une époque antérieure à la traduction grecque du Pentateuque, reportée à l'an 276 avant J-C.

I.

Tout le monde sait que presque tous les hébraïsants rattachent le Tétragramme hébreu *Ihuh* ou *Yhvh* au radical araméen *Huh*, ponctué *Háváh* « être, exister », d'où ils ont tiré successivement pour ce nom divin les lectures *Yehovah*, *Yahvó* ou

Yehvô et *Yahveh*, en le supposant dérivé de la 3^e personne singulière du futur de ce verbe. Ceux qui supposent que ce nom vient d'ailleurs, soit de l'Égypte, soit de l'Arabie, soit de l'Inde, sont comparativement en petit nombre. Le docte Gésénius, qui avait d'abord adopté l'opinion des égyptianistes, a fini par l'abandonner (1). Je ne connais que deux partisans de l'arabisme: E. Meyer (2) et H. Ewald (3). Quant à ceux du Védantisme indien, tels que Buttmann, de Bohlen, et Vatke (4), on ne peut leur reprocher aujourd'hui que de n'être pas remontés assez haut ; mais ce n'était pas leur faute, parce qu'à l'époque où ils écrivaient, la littérature védique n'était guère connue, malgré le savant mémoire anglais de Colebrooke *On the Vedas or Sacred writings of the Hindus* (5). Comme ces dissidents s'arrêtent plus à l'étymologie du Tétragramme hébreu qu'à sa véritable prononciation, je n'y reviendrai ici qu'accessoirement.

On a vu que la lecture courante *Jehôvâh* marche de pair dans la Bible avec celle de *Jehôvîh*, beaucoup moins fréquente et moins connue. Celle de *Jahvô* ou *Jahvoh* qu'on leur a d'abord substituée, ne règne plus

(1) Comparez son *Manuale Lexicon* et son grand *Thesaurus* au mot *Ihuh*, p. 408-9 du 1^{er} et p. 575 du 2nd.

(2) *Vurzel-Wörterbuch*, au mot *Ihuh*.

(3) *Geschichte des Volkes Israël*, II, p. 201-5.

(4) Revoir dans *l'Introduction* le commencement du § III, à la note 1^{re}, p. 330 du Vol. acad. ou p. 36 du tirage à part.

(5) Voir *Asiatic Researches*, VIII, p. 369 - 476, ou *Miscellaneous essays*, I, p. 9-113.

aujourd'hui parmi les hébraïsants. Ils l'ont remplacée par celle de *Jahveh* au moins dans le protestantisme, au-delà comme en deça du Rhin (1). C'est le réfugié Jean Leclerc, je crois, qui, au XVII^e siècle, a donné le signal de cette substitution. Il la fondait sur le sens de *créateur* qu'il attribuait au Tétragramme (2), en se prévalant de nombreux textes bibliques relevés depuis par Gésénius (3), sens auquel n'adhèrent pourtant pas tous ceux qui acceptent sa manière de lire ce nom divin, soit qu'à l'exemple de Théodoret et d'Epiphane ils considèrent le *labe* samaritain comme signifiant « celui qui est, qui a été et qui sera » (4), soit qu'en disciples de Hegel ils l'interprètent par « celui qui *devient*, qui se fait, qui se révèle dans le monde et dans l'histoire » (5).

(1) En Allemagne la prononciation *Jahveh* paraît avoir été adoptée par deux écrivains catholiques de Breslau, Movers et Scholz. Chez nous, M. Ch. Schœbel la rejette formellement comme *Samaritaine*, en opposition à MM. Michel Nicolas, Albert Réville et A. Carrière, calvinistes.

(2) Selon lui, *Yahveh* était le futur du verbe *Huh*, conjugaison *Hiphil* ou causative, signifiant : « Il fera être, il donnera l'existence » opinion admise même par Gésénius. Voir son *Thesaurus*, p. 577, en note, et p. 1146 B.— Une autre conjugaison causative du même verbe, appelée *Piel*, aurait donné *Yehaveh* avec la même signification, voy. Souciet, *Recueil cité*, p. 239-42.

(3) Voir le *Thesaurus* de ce dernier aux mots *Ab*, p. 6 B, *Ma*, p. 236 A, *Iu-tsr*, p. 619 A, *'Ach-h*, p. 1075 B, *Ph'al*, p., 118 A, et *Qnh*, p. 1221 A.

(4) C'est-à-dire comme appartenant à la conjugaison simple ou ordinaire du même verbe *Huh*. Voir Souciet, *Recueil cité* p. 277-8.

(5) Cette 2^{de} interprétation, soutenue par Delitzsch, Baumgarten et Kurtzius, semble avoir recours soit au passif de l'une des deux conjugaisons causales, *Hiphil* ou *Piel* : « il sera fait

Réciproquement les partisans de la lecture *Yehôvâh* ou *Jehôvâh* n'ont garde d'adopter le sens de *destructeur* que lui donnait le moine portugais Oleaster (1) en se fondant à son tour sur d'autres textes de la Bible, non moins nombreux et non moins positifs que ceux sur lesquels s'appuie l'école de Jean Leclerc (2). Loin de là, ils s'accordent avec les exégètes critiques pour combattre avec force cette interprétation ; ils la trouvent étrange sous la plume d'un théologien qui fut le conseil de Jean III au concile de Trente et qui est mort en odeur de sainteté (3). Ils oublient que le mosaïsme est une religion de terreur, non par la faute de Jéhovah sans nul doute, mais par celle de son peuple, ignorant, grossier et indocile. Il n'y a guère que deux écrivains, l'un israélite converti (4) et l'autre libre penseur (5), qui,

être », soit à la conjugaison *Hithpahel* réfléchie « il se fera être ». Je ne la connais que par la courte analyse de Scholz (*de Origine nominis Ihuh*, p. 26). Peut-être ne l'ai-je pas parfaitement comprise, car Hoelemann (*Biblische Studien*, p. 59 et 62), lui donne ce sens orthodoxe : *Der Goth der Offenbarung*.

(1) Ce célèbre dominicain, au lieu de s'en tenir au radical *Huh* lui-même « être, exister », s'arrêtait à son dérivé *Huh*, ponctué *Hôvah* « accident, désastre, calamité, malheur ».

(2) Voyez entre autres, Genèse, XXXI, 43-52—Exode VII, 5, 17-IX, 14, 16, 29-X, 2-XII, 12-3, 23, 27 ; XIV, 4. 18-XV, 3, sans compter le Deutéronome, Samuel, les Rois, les Chroniques Isaïe, Ezéchiel et Nahum.

(3) Voir le *Becueil cité* du P. Souciet, p. 235-8 et les *Scolies* de Rosenmuller sur l'Exode, III, p. 14-5.

(4) Drach, *de l'Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, I, p. 498-9.

(5) Daumer, *der Feuer-und Molochdienst der Alten Hebræer*, p. 14 — Il y cite à l'appui plusieurs noms démoniaques assez

se rappelant les vers de Lucrèce :

« *Primus in orbe deos fecit timor* » . etc., etc.

ne se gendarment pas contre l'étymologie d'Oléaster.

La lecture *Yahuh*, que je place en 1^{re} ligne, n'a eu jusqu'à ce jour que très-peu de partisans. En France toutefois, et même au delà du Rhin, elle a été mise en avant, mais d'une manière conjecturale, par quelques érudits, probablement en souvenir de la transcription *Iaou* des Stromates de Clément d'Alexandrie, car, à l'époque où ils écrivaient, on ne connaissait ni le nom *Yaoubid* de la grande inscription assyrienne de Khorsabad, ni le qualificatif védique ou aryen *Yahuh*, voc^{if} *Yahô*. Ces écrivains sont, à ma connaissance : 1^o Volney (1), 2^e Charles Lenormant (2), 3^o de Saulcy (3) et 4^o Daumer (4).

ressemblants que Clavigéro, Lockiel et Quandt ont recueillis chez diverses tribus sauvages du nouveau monde. Tels sont : *Jawahou*, *Jowahu*, *Jawahi*, rapprochés de *ni Jawoheje*, « la mort » et de *Jawoheje* « mourir », chez les Iroquois.

(1) *Les Ruines*, t. I de ses œuvres, p. 210, 352-5, et *Samuel*, t. VI, I, *ibid.*, p. 169, 256-9.

(2) *Introduction à l'Histoire de l'Asie occidentale*, p. 138-43, et *Nouvelle Galerie mythologique*, p. 19 et 39.

(3) *Histoire de l'art judaïque*, p. 35.

(4) *Ouv. cité* p. 48, n. 2. — Je pourrais y joindre les abbés Greppo, Madrolle et P. G. L. qui, plus indulgents que leur confrère Scholz de Breslau, ne font pas un crime à Voltaire d'avoir appliqué le *Iaou* de Clément d'Alexandrie à un dieu égyptien adoré à Héliopolis dès le temps de Moïse, et de l'avoir confondu avec le *Ihuh* du Pentateuque, auquel seul pensait ce père de l'Eglise suivant l'interprétation d'Heinsius. Voir les *Annotations* de ce dernier, p. 62 de l'*Edition Sylburge* et p. 561 du texte.

Ajoutons qu'au siècle dernier, le P. Souciet ⁽¹⁾, et dans le nôtre Gésenius ⁽²⁾, ne se montraient pas opposés aux lectures *Yahuh* et *Yahô*, *ad libitum*, bien qu'ils tinssent le 1^{er} pour *Yehovah*, et le 2^e pour *Yahveh*.

On a vu au chap. précédent que cet *Yahveh* samaritain, transcrit *Iabe* en grec, remplace *Yahvah*, comme le *Yehvô* phénicien, transcrit en grec *Ieuô*, remplace *Yahvô*, et que, ces deux formes le cèdent en antiquité aux lectures hébraïques *Yahuh* et *Yahô*. Telle est du moins la conclusion que je crois pouvoir tirer du parallèle de l'hébreu et du sanscrit, en passant de la Bible au Rig-Véda.

Personne que je sache n'a cherché jusqu'à ce jour dans la littérature Védique les types ou les vestiges des quatre anciennes prononciations du Tétragramme de la Bible, relevées et rétablies au chap. qui précède, savoir : *Yahuh*, *Yahô*, *Yahvah* et *Yahvô*. Je considère les deux premières comme primitives à cause de la simplicité de leur structure grammaticale, consistant en une racine pure *Yah*, suivie d'un simple suffixe *uh* ou *ô*, et les deux autres comme secondaires ou dérivées en raison de leur rallongement par substitution de la finale *Vah* ou *Vô*, à la finale *uh* ou *ô*.

En réalité, ces quatre formations se réduisent à deux. Comme elles sont moins compliquées que

(1) *Recueil cité* p. 288.

(2) *Thesaur.* p. 577 B. et 580 B.

celles tant de la lecture habituelle *Yahvâh* ou *Jehvâh* que de la leçon plus rare et beaucoup moins connue *Yéhôvîh* ou *Jéhôvîh*, je n'admettrais celles-ci que très-subsidiairement et je ne les placerais qu'en 3^e ligne, en ce qu'elles me paraissent comparativement plus modernes, quand même elles n'auraient pas pour cause l'application tardive et concertée des points-voyelles d'*Adônâî* et d'*Elôhim* à un nom divin qu'il était défendu d'articuler suivant ses lettres propres, depuis la mort du grand-prêtre Simon-le-Juste, arrivée vers la fin du III^e siècle avant l'ère chrétienne, je veux dire quand même il faudrait les rattacher à la fameuse théorie astrologique, planétaire et musicale de l'*Heptaphthongue* ou *Heptaphônie* qui certainement était en vigueur à cette époque, sinon chez les Juifs, au moins chez les peuples avec lesquels ils entretenaient alors des relations (1).

Je ne partage pas du reste l'opinion de certains jéhovistes qui vont jusqu'à soutenir que, loin d'avoir donné à *Ihuh* les points-voyelles d'*Adni*, la massore avait reporté sur celui-ci les points-voyelles de celui-là (2); car, pour être conséquent, il faudrait prétendre aussi qu'elle applique à *Alhim* les points-voyelles de *Ihuh* lorsque ce dernier est accompagné

(1) J'ai déjà parlé de cette théorie au § III du Chap. 1^{er} et je me propose d'y revenir avec plus de développement au § V du présent chap.

(2) Le P. Souciet, *Recueil cité*, p. 264 et suiv. et Drach, *ouv. cité* p. 481 B.

d'*Adni* ⁽¹⁾. En effet l'analogie, cette boussole de la linguistique ⁽²⁾ conduirait à cette conséquence, absolument contraire à la réalité, puisque l'*i* long, régulier dans le pluriel *Alhim* serait anormal dans le singulier *Ihuh*. Aussi ces exégètes se bornent-ils à répondre que *Jéhovih* était primitivement une inflexion particulière de *Jehováh*, usitée dans les prières et marquant le ton doux et affectueux d'un suppliant ⁽³⁾. Je ne conteste pas cet emploi particulier, à la vue des anciens textes bibliques auxquels ils renvoient, mais l'usage s'en est bien généralisé dans la suite des temps, puisque les prophètes Amos, Isaïe, Jérémie, Habacuc et surtout Ezéchiel, emploient cette dénomination complexe dans des passages où il n'est nullement question de prières, de supplications, de plaintes, de gémissements.

II

On a poussé beaucoup trop loin l'argument théorique que fournit la structure grammaticale des quatre anciennes prononciations *Yahuh*, *Yahô*, *Yahrah*, *Yahvô* du Tétragramme hébreu. On a soutenu que

(1) On trouve fréquemment *Adni Ihuh* avec la ponctuation *Adónai-Jéhovih*, et quelquefois *Ihuh Adni* avec celle de *Jéhovih Adónai*. Voir les textes cités dans le *Thesaurus*, p. 96-7 ; 318-A ; 328 B, 576 B, et 580 B.

(2) Quintilien (*Instit. orat.*, L. 1, C. 5, N. 3), dit de l'analogie : « Ejus hæc vis est ut id quod dubium est ad aliquid simile, de quo non quæritur, referat, ut incerta certis probet ».

(3) Souciet, *Recueil cité*, p. 270, Gésénius, *The saur.*, p. 580 B.

ce nom divin avait dû se prononcer *originellement* tel qu'il s'écrit dans les Bibles hébraïques non ponctuées, c'est-à-dire *Ihuh*, en prenant l'*i* et l'*u* pour de simples sons vocaux, sans intercalation d'aucun point-voyelle soit entre l'*i* initial et le *h* qui le suit, soit entre l'*u* et le *h* final, lorsque ce qualificatif se trouvait dans la Bible à l'état isolé. Car on admettait très-bien qu'en composition il se réduisait à *Ihu* sans *h* final et même à *Iu* sans *h* médial, et pouvait alors se prononcer, savoir : au commencement des noms propres composés : ou *Iehô* ou *Iô*, et *Ihô* ou à la fin de mêmes noms : ou *lâhu* par *â* long, ou *Iahu* par *a* bref, ou *Ihu* sans *a*.

Je me suis assez expliqué jusqu'à présent sur les diverses ponctuations que la massore assigne au Tétragramme dans les noms propres composés, d'abord aux § IV et V de l'introduction en répondant aux égyptianistes, ensuite aux § du chap. 1^{er} en traitant la question d'une manière plus générale. Je crois inutile d'y revenir si ce n'est très accessoirement ; car ce qui importe, c'est de savoir comment les *Hébreux* articulaient ce nom divin lorsqu'il figurait seul, soit dans un texte sacré, soit dans la conversation, soit dans les prières, à l'époque, bien entendu, où il leur était permis de le proférer.

A l'appui de la prononciation française *Ihouh* ou *Ihou* ou *Ioh*, on n'a guère cité en preuve que des noms composés, extraits de la Bible ou d'ailleurs, savoir ;

1° Le nom italiote *Jupiter* « le père *Iou* », comme répondant au nom hébreu *Iuab*, abstraction faite de la ponctuation massorétique *Joâb* (1).

2° Le fameux Tétragramme I. H. W. (W anglais prononcé *Ou*), du philosophe chinois Lao-Tseu qui, suivant Abel Remusat, avait voyagé en Occident après la transportation des dix tribus d'Israël jusque dans les villages des Médes et qui, dans cette pérégrination, avait pu converser avec quelques uns de leurs sages sur le nom et l'essence de leur Dieu (2).

3° Le nom numide *Juba* ou *Jubas*, donné par les historiens à deux rois africains, le père et le fils, contemporains de Pompée et de César, mais dé-

(1) *Joab*, nom d'un général d'armée sous le roi David, signifie, selon Gésenius : « *Cujus pater Jehovah est* », de même que *Iua'h*, ponctué *Joah*, autre nom propre sous Ezéchias et Josias, signifierait, selon le même : « *Cujus frater Jehovah est* ». On trouve aussi dans la Bible *Abihu*, ponctué *Abyâhu*, « *Cui pater est Jehovah* », et *Abihua*, ponctué *Abihu*, « *Cui ille (id est Deus), pater est* » ainsi que *lhua*, ponctué *Jéhu* « *Jehovah est Ille* » ou mieux « *Iah est ille* », (id est Deus). Ce sont des noms métaphoriques, qui originairement, ce me semble, avaient dû s'employer dans un sens mythique chez des tribus polythéistes. Dans le Rig-Véda, Agni est tantôt le père et tantôt le fils des *Richis* ou patriarches, et il s'incarne dans plusieurs d'entre eux, notamment dans le célèbre *Angiras* ; il est *fil-père* et *père-fils*, comme le *Liber-Pater* des Romains. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même de Jehovah chez les sémites hébreux avant leur conversion au monothéisme ?

(2) Voyez le mémoire spécial de cet orientaliste dans le T. VII, des nouveaux *mémoires de l'Académie des Inscr. et Belles-lettres*, p. 44-48.

signant d'ancienne date un dieu national que l'on a comparé à Jéhovah (1).

4° Les transcriptions grecques faites par Philon-le-Juif et par Origène de sept noms propres hébreux composés qui se terminent par *Ihu* comme beaucoup d'autres, mais dont les transpositeurs ont rendu les finales par *Iou* au lieu de *Iaou* (2).

Et 5° le nom d'un prophète Michée, fils de Jimla, ponctué une fois *Mikéhu*, pour *Mikâ-ihu* et signifiant *quis sicut Jehovah?* (3)

On va voir que ces cinq exemples ne sont rien moins que décisifs, en ce qui touche la prononciation du Tétragramme chez les hébreux.

Le premier de tous, *Jupiter*, est celui sur lequel on a insisté le plus et que l'on reproduit encore de nos jours, sans tenir compte des réfutations qu'en ont faites Tholuck, Gésenius et Scholz (4). C'est une arme à deux tranchants que ce nom italiote, car les partisans de la lecture *Jehovah* ne manquent pas à leur tour d'invoquer la seconde forme *Jovis*, génitif et primitivement nomⁱⁿ de *Jupiter*, sans même re-

(1) Voir Movers, *die Phœnizier*, I, p. 536-8 - Gésenius, *monum. Phœnic.*, p. 150 et 408, et Kopp, *Palæographia crit.*, III, p. 556-7.

(2) Ces sept noms recueillis avec d'autres par S^t Jérôme en tête de son Lexique des noms propres hébreux (Voir le T. II de ses œuvres, édit. Martianay), sont les suivants : 1° *Abihu*, 2° *Alihu*, 3° *Aurihu*, 4° *I'achihu*, 5° *Mathnihu*, 6° *'Abdihu*, et 7° *'Azihu*.

(3) II Chroniq., XVIII, 8. Voir ci-dessus Chap. I, § V, 4° alinéa.

(4) Contre de Bohlen, Buttmann, de Wette et Vatke. Voir le *Thesaur.* p. 578 A, et *de origine nominis Ihuh*, p. 22.

courir à la lecture moins connue *Jehovih* dont elle se rapprocherait davantage. Il y a là en effet matière à des rapprochements de plus d'un genre, en raison des rapports que les deux divinités ont entre elles, soit comme présidant toutes deux aux phénomènes de l'atmosphère, soit comme trônant toutes deux au plus haut du Ciel.

Mais ces analogies sont trompeuses. Il est aujourd'hui bien établi en philologie comparative que le *Jupiter* latin a la même origine que le *Zeus-pater* grec et que le *Dyâuch-pitar* sanscrit. Sa forme antique et déclinaison était *Jov* d'où les Romains ont tiré *Jov-i*, *Jov-em*, *Jov-e*, et les Ombriens *Juv-e*, *Juv-i* (1). Varron atteste que l'ancien nom " *Jovis* avait été substitué à *Diiovis* ou *Djovis* par suppression d'un *d* initial qui est resté dans *Diespiter*, et dans *Dium*, *Diu*, *Dio*, dans *Deus*, *Dea*, dans *Divus*, *Diva*, *Divum* et dans les autres dérivés *diana*, *diusculum*, *diuscule*, *interdiu*, *interdius* etc. (2). Tous ces mots ont pour radical commun dans les langues aryennes : *Div* ou *Dyu* « briller, resplendir ». Or cette racine ne contient pas le *h* médial du *Ihuh* hébreu à l'état isolé, et, d'un autre côté, ni le radical syro-chaldéen *huh* « être, exister », auquel on rattache généralement le Tétragramme, ni le radical aryano-sémitique *Yah*

(1) Voir les *Tabl., Eugubines* de M. de Baecker, p. 343 et 367-9 du T. VI, 2^e partie, des *Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise*, Beauvais 1866.

(2) Voir Max Müller : *Nouvelles Leçons sur la Science du Langage*, T. II, p. 192-3 de la trad^{on} française.

« produire, engendrer » d'où je le crois dérivé, ni enfin un autre radical sémitique *Iah* « être décent, convenable et digne », dont j'ai parlé au § IX du chap. précédent et sur lequel je vais revenir, ne possèdent un *d* initial (1).

En 2^e lieu, Gésenius (2) et Movers après lui (3) ramènent le nom numide *Juba* ou *Jubas*, écrit par les grecs *Iouba*, *Ioba* ou *Iobas*, au qualificatif sémitique *Iaub'al* qu'on lit dans une inscription cypriote et qui signifie, selon eux, « beauté de Baal », en sorte que ce nom n'aurait plus rien de commun avec le Tétragramme, à moins qu'on ne tire celui-ci du radical sémitique *Iah*, ponctué *Iââh*, qui a donné en phénicien *Iauh*, synonyme de l'hébreu *Gauh*; mais il me semble que, dans cette supposition, les auteurs sacrés auraient écrit, en hébreu, *Iah*, *Iauh* ou *Iau*, et non *Ih*, *Ihuh*, *Ihu* ou *Iu* sans *a* médial. Ce n'est pas du reste que j'adopte sans réserve l'interprétation des deux savants que je viens de nommer, car le qualificatif *Juba* pour *Jubas*, a fort bien pu signifier originairement *fls de Baal*, et répondre au titre sanscrit *Balasya putra* « fils de la force », c'est-à-dire au *Sahasô-Yahuh* aryen, autre-

(1) Le docte Bochart que n'arrêtait point l'absence soit du *d* initial, soit du *h* médial, faisait venir le nom grec *Dionysos* de l'hébreu *Ihuh-nsi* « Jehovah, mon étendard », qu'on lit dans Exode XVII, 15. A ce compte, on pourrait également rapporter au nom hébreu *Ium* « jour », ponctué *Iôm*, l'accusatif latin *diem* qui suppose une forme sanscrite *dyâm*, pour *dyâvam*, venant du thème *dyau*, nom¹ *dyâuh*, latin *dies*.

(2) *Monum Phœnic.*, p. 150, 180, 408-9.

(3) *Die Phœnizier*, I, p. 537-8.

ment dit à une épithète du feu suivant l'explication qu'en donne le commentaire indien de Sâyana sur Rig-Véda, I, XXVI, 10; LXXIV, 5; LXXIXLL, L.

3° Le Trigramme *I. H. W.* de Lao-Tseu, relevé par Abel Rémusat, n'est, de son aveu, que l'abrégé d'une formule mystique *I. H. I. WEL* que ce théosophe explique et développe à la façon des panthéistes de l'Inde. Son voyage dans les contrées occidentales ne paraît pas s'être étendu vers le S. O. au-delà de l'Indus. C'est donc là qu'il a dû puiser ses fantaisies théologiques et mystiques. Le sinologue français s'est ici fourvoyé à la suite des missionnaires jésuites, ainsi ainsi que l'a démontré M. Stanislas Julien, son éminent successeur au Collège de France (1). Le Trigramme *I. H. W.*, rappellerait autant le qualificatif védique d'Agni, écrit *Yhuh*, que le nom hébreu *Ihuh*. D'ailleurs, si la formule entière *I. HI. WEL* a quelque analogie avec la ponctuation *Iêhōvîh* des massorèthes, nous avons déjà conjecturé au § précédent que celle-ci pouvait avoir son type en sanscrit tout aussi bien que sa correspondante plus générale *Iêhōvâh* (2).

(1) Voir l'exposé historique des études chinoises, tibétaines et mongoles, publié en 1867, à la demande et sous les auspices du Ministre de l'Instruction publique, dans le recueil des *Rapports sur les progrès des lettres et des études relatives à l'Égypte et à l'Orient*, p. 183-4.

(2) *A fortiori* pourrait-on dire que le nom Yaó d'un très-antique roi de la Chine vient du qualificatif védique *Yahó*, et non du Tétragramme hébreu, d'où le chevalier de Paravey le fait dériver. etc, etc.

4° Il y a toute apparence que Philon et Origène, dans leur transcription des sept noms hébreux cités ci-dessus en note, ont confondu *Ihua*, prononcé *Ihu*, avec *Ihu*, prononcé *Yâhu*. Cela paraît évident à l'égard des deux premiers, car les textes hébreux nous les présentent sous deux formes désinentielles, savoir: *Abihu* et *Abihua* d'un côté, et de l'autre *Alihu* et *Alihua*, et l'on conçoit que la même confusion se soit étendue aux cinq autres par suite d'analogie, surtout à une époque où l'hébreu était tombé en désuétude et où il était rigoureusement défendu aux juifs, et sous des peines très-sévères, de proférer le Tétragramme.

5° La ponctuation *Mikéhu*, relevé déjà au chap. précédent, ne se présente qu'une seule fois avec la mention *Kéri-khe-thib*, indiquant que c'est une écriture fautive à corriger par une leçon plus correcte, donnée dans d'autres passages, c'est-à-dire par celle de *Mikya chu* ⁽¹⁾. Elle me paraît résulter de la confusion que je viens de signaler entre les terminatifs *Ihua* et *Ihu*. Comparez le nom propre *Ihua*, ponctué *Yéhu* ou *Jéhu*, dans lequel on n'a pas tenu compte de l'*a* final quiescent ⁽²⁾. Le nom dont il s'agit s'applique

(1) Comparez I Rois, XXII, g, II Chron. XVIII, 7, 8 et 24.

(2) Sur ce dernier nom, voir le *Thesaur.*, p. 577, en note, et I, p. 582 B. et ci-dessus ch. I. § VI, Gésenius le croit contracté de *Ihuhua* ou mieux de *Ihiahua*, par substitution du verbe *Hih* au verbe *Huh*, employé à la 3^e personne du futur, en ce sens que *Ihiah* répondrait à *Ahiah* (Exode III, 14), comme *Ihuh* répond à *Ahuh*. N'eut-il pas été plus simple d'y voir une

dans la Bible à plusieurs personnages des deux sexes, et les divers points-voyelles qu'il y reçoit annoncent qu'originellement il se prononçait *Mikâ-Yâhu*, d'où, par des altérations successives, on a passé à *Mikâ-Yahu*, à *Mikâ-Yehu*, à *Mikâihu* et finalement à *Mikêhu* comme s'il remplaçait une forme *Mikihua*. Du reste, la ponctuation isolée *Mikihu* sans *a* final serait la seule fois où le Tétragramme perd son *Kamets* (*a* long) à la fin d'un nom composé, et cette unique exception ne saurait être prise pour règle générale.

IV

Si j'ai tant insisté au § précédent sur l'intercalation obligée soit d'un *a*, bref ou long, soit d'un *e* bref, son substitut, entre l'*i* initial et le *h* médial du Tétragramme à l'état isolé, c'est qu'un nouvel exégète italien, M. Michel Angelo Lanci, n'en tient aucun compte, par réminiscence sans doute des formes égyptiennes du surnom *Ohi* ou *Ahi*, et par inversion *Iho* ou *Iha*, donné au dieu Taureau d'Héliopolis, lequel formait le pendant du bœuf Apis de Memphis. Il est bon d'examiner ici son système, parce que l'étymologie toute particulière qu'il donne du Tétragramme se fonde principalement sur cette

contraction de *Ih—Ihua* : « *Yâh erit* pour *Yâh est*, c'est *Yâh* », par suppression du 1^{er} *h* et fusion du point-voyelle *a* avec l'*i* de *Ihua*, d'où *Yêhu*. On sait que *hua*, est la forme chaldaïque du syriaque *Huh* et qu'il a pour futur *Ihua*, employé une fois dans la Bible (Voir Ecclesiaste II, 3).

prétendue prononciation sans voyelle entre *I* et *H*. Lanci admet que ce nom divin avait deux formes, l'une populaire, l'autre sacerdotale. En cela, je suis de son avis ; mais voici en quoi je me sépare de ses idées. Il suppose le Tétragramme composé des deux pronoms hébreux *Hia* « Elle », et *Hua* « Lui », prononcés *Hi* et *Hô*, l'*a* final restant muet dans les deux. A l'en croire, le peuple en aurait tiré *Ih-oh* « Elle et Lui », et le sacerdoce « *Ho-Hi* « Lui et Elle », en se bornant à mettre en tête le pronom masculin (1). Ces deux façons de lire le Tétragramme rappellent les idées de l'abbé Greppo sur les formes corrélatives *Ohi* et *Ahi*, *Iho* et *Iha* d'un dieu solaire d'Héliopolis, et sur d'autres formes analogues qu'employaient les hiéroglyphes de l'Egypte pour représenter certains dieux ou certains noms divins, figurés en hiéroglyphes tantôt de gauche à droite ou de droite à gauche, et tantôt de haut en bas ou de bas en haut (2).

Mais d'abord, en la forme, n'y a-t-il pas quelque chose d'étrange dans cette espèce de chassé-croisé de *Ih-Oh*, au lieu de *Hi-Ho* (3), ensuite, le pronom

(1) Voyez le T. I, p. 101-14 de ses *Paralipomeni alla illustrazione della Sagra Scrittura per monumenti fenico-assyrii ed Egiptiani*, Paris 1845, 2 vol. in-4°.

(2) Voir son *Essai sur le système hiéroglyphique, appliqué à la critique sacrée*, p. 112 et suiv.

(3) Le savant Movers ne se permet-il pas une pareille licence lorsqu'il ramène le mystique Abraxas des gnostiques Basilidiens à une forme sémitique *Chb'a rba* « die grosse sieben » (Voir *Die Phänizier*, I, p. 558). C'est ce que nous rechercherons au § V. etc, etc.

masculin *Hua*, constamment ponctué *Hu* en hébreu, ne paraît pas s'être prononcé *Hô* dans les langues congénères. Enfin, dans le Pentateuque, il s'emploie aussi presque toujours pour le genre féminin, en place de *Hia*, prononcé *Hi* (1).

Maintenant et au fond, je ne vois poindre nulle part chez les juifs, si ce n'est dans le livre Zohar, relativement très moderne (2), la singulière idée que l'ancien testament aurait fait de Jéhovah un dieu *androgyné*, pas même dans le simulacre du Veau d'or que les israélites du désert s'étaient fait fabriquer par Aaron au pied du Sinaï, en l'absence de Moïse et de Josué cachés au sommet de la montagne, simulacre à la vue duquel ils s'étaient écriés : « Voilà tes *Elohim* (tes dieux), ô Israël, qui t'ont fait monter du pays d'Égypte » (3). Lanci pouvait supposer, il est vrai, que ce symbole idolâtrique de Jéhovah représentait le soleil et la lune, ordinairement figurés en Orient par un taureau et par une vache, avec prédomi-

(1) Voir le *Thesaur.* de Gésenius, au mot *Hua*, p. 369 B. — Rappelons à ce sujet que ces deux pronoms de la 3^e personne se rattachent manifestement aux deux formes chaldaïques *Hua* et *Hia* du verbe substantif, en place de *Huh* araméen et de *Hih* hébreu. Il paraît en être de même en sanscrit des pronoms démonstratifs m. *Sô*, pour *Sah*, f. *Sâ* et *Asau*, m. f., dans leur rapports avec le radical *AS*, « être, exister ».

(2) *Midrasch-Ruth du Zohar* de la Génèse, f^o 75, col. 61, dans Drach, *ouv. cité*, p. 392-3.

(3) Exode, XXXII, 4. — Comparez I Rois, XII, 28, et Nehémie IX, 8. et notez que ce dernier texte met le verbe au singulier. Sur quoi voy. le *Thesaur.* de Gésenius, p. 96 B. etc, etc.



nance du sexe mâle, et citer en preuve ou en exemple d'abord le taureau Molok des enfants de Moab et d'Ammon, dépeint comme hermaphrodite par Dom Calmet d'après les rabbins ⁽¹⁾, ensuite le *Rém* ou Bos-Bubalus auquel Balaam compare l'*Al-Chdi* des patriarches hébreux ou le *Ihuh* des israélites du désert, noms dont le 1^{er} est ponctué *El-Chaddaï* ⁽²⁾, et interprété en latin par le célèbre dominicain Oléaster, *Deus fortis mammarum* « Dieu fort par les mamelles » ⁽³⁾, en réminiscence non seulement de la *Ceres mammosa* et de l'*Isis mammosa* des mythologues, mais encore du *Zeus Mazeus* ou *Aphrodite barbue* des Cypriotes ⁽⁴⁾ et du *Jupiter Ruminus* des Romains ⁽⁵⁾.

Il est très possible, en effet, que les Hébreux *idolâtres* du désert et postérieurement ceux des deux périodes des Juges et des Rois, qui adoraient *El-Chaddaï* ou Jehovah sous la forme d'un jeune taureau qui broute l'herbe ⁽⁶⁾, aient conçu le dieu de leurs anciens patriarches comme une divinité luni-solaire, portant des formes bovines avec les marques des deux sexes (les cornes proéminentes et les mamelles

(1) *Diction de la Bible*, art. *Moloch*.

(2) Nombr. XXIII, 22, et XXIV, 8. — Sur le mot hébreu *Ram* ou *Rim*, ponctué *Rém*, voyez le *Thesaur.*, p. 1248-9.

(3) Voyez la réfutation de cette étymologie dans le *Recueil cité* du P. Souciet, p. 210-3.

(4) Ch. Lenormant, *Nouvelle Galerie mythologique* p. 32, col. 2.

(5) L. Preller, *Römische mythologie*, p. 173 et 369.

(6) Ps. CVI, 19-20. — Texte hébreu : 1° 'agl, veau (19), 2° *Chur*, taureau ou bœuf (20).

gonflées), par allusion aux influences des deux astres du jour et de la nuit sur la production, la conservation et la destruction des êtres sublunaires. Plusieurs textes bibliques semblent avoir gardé des traces de ces conceptions naturalistes d'un double Jehovah ou d'un Jehovah double (1). Tel serait, entre autres, le passage du livre de Josué dans lequel ce général parle à *Ihuh*, et dit : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, lune, dans la vallée d'Ayalon » (2). Là cependant Jehovah paraît distinct de ces deux astres, et ne correspond même pas à l'astre *Kevan* ou Saturne du prophète Amos, à cet interprète et compagnon du Molok hermaphrodite dont la maison d'Israël a porté le tabernacle durant 40 ans dans le désert (3). En effet, le *Jehôvâh* du livre Josué est le Jehovah mosaïque, dieu essentiellement mâle et un, dieu des dieux, supérieur au soleil, à la lune et à Saturne-planète, auxquels il commande en maître (4). C'est un dieu fort, grand, puissant et terrible, c'est le dieu des dieux, le seigneur des seigneurs, dieu jaloux et feu consumant, qui ne souffre pas d'autre *Elohim* devant sa face, qui permet bien aux autres nations

(1) Comparez les deux cantiques de bénédiction des enfants d'Israël, Génèse, XLIX, 25, et Deuteron, XXXIII, 13-4.

(2) Josué X, 12-3. Le livre *Yachar* auquel renvoie le rédacteur est mentionné une 2^e fois dans II Samuel I, 18, à propos de la complainte de David sur la mort de Saül et de Jonathan qui y fut insérée.

(3) Amos, V, 25-6. Comparez Actes des Apôtres, VII, 42-3.

(4) Ps. CIV, 19. Isaïe, XXIV, 23, XXX, 26.

d'adorer le soleil, la lune, les étoiles et toute l'armée des cieux, mais qui interdit rigoureusement ce culte à son peuple dont il est ou doit être le dieu unique (2).

Je rejette donc sans hésiter l'étymologie, la formation et la prononciation du *Ihuh* mosaïque imaginées par Michel Angelo Lanci. Quant au *Ihuh* patriarcal, je doute très-fort qu'il se soit prononcé ou *Ihòh* ou *Ho-hi*. Car si Abraham a résidé momentanément en Egypte, il ne faut pas oublier qu'il était originaire de la Chaldée d'où *Ihuh* l'avait fait venir en Canaan, et que, dans ces deux contrées de l'Asie, Jehovah ne passait pas pour un être double. En conséquence, je préfère m'en tenir aux quatre lectures *Yahuh*, *Yahò*, *Yahvah*, *Yahrò* que je considère, savoir : les deux premières comme sacerdotales ou sacrées, et les deux autres comme populaires ou profanes, à l'époque où il était permis d'articuler ce nom divin. Je ne pense même pas qu'il y ait rien à y ajouter, ni rien à en retrancher.

Toutefois, sur ces deux derniers points, j'ai le désagrément de me trouver en désaccord avec le

(2) Entre autres textes du Pentateuque résumés ici, voyez Exode, XX, 2-5, Deutéron., IV, 15-20, V, 6-8, VI, 4 et X, 17. — Notons à ce sujet, d'après Movers (*die Phœnizier* I, p. 557-8), que les monnaies de Néapolis en Samarie, frappées au temps des Antonins, représentent d'un côté le soleil et de l'autre la lune, avec l'image du temple de Garizim rebâti (Eckhel *Doctr. Vet. num.* et, t. III, p. 433), et consacré à Zeus *hypsistos*, qui avait remplacé le *Iabe El-Elion* des Samaritains, par allusion à Genèse, XIV, 18-22.

trè-docte abbé Movers, décédé récemment professeur à l'université catholique de Breslau. Ce savant, dans ses profondes recherches sur la religion des Phéniciens, repousse l'assimilation du Tétragramme de la Bible d'abord avec le *Ieuô* du phénicien Sancho-niathon ou plutôt de Philon de Byblos, son traducteur grec, puis et surtout avec le *Iaô* du gnosticisme oriental. Il refuse de prendre ces deux qualificatifs pour des transcriptions grecques du *Ihuh* hébreu, supposant des prononciations hébraïques, telles que *Yehvô*, en place de *Yahvô*, et *Yahô*. Il n'adopte pour transcriptions acceptables que les suivantes : *Iaua*, *Iauas*, *Iauô* et *Iabe* ⁽¹⁾. Il s'attaque surtout au *Iaô* du fameux oracle de l'Apollon de Claros en Ionie, qui le proclame le plus grand des dieux. C'est à tort, suivant Movers, que la plupart des érudits modernes confondent cet *Iaô* avec le *Ihuh* de la Bible, à l'imitation tant de Diodore de Sicile que des Pères des Eglises grecque et latine, eux-mêmes imitateurs,

(1) *Die Phœnizier*, I, p. 548-9. — J'avais cité au chap. I, § VI, les transcriptions grecques *Iauô* et *Iabe*. Les deux autres *Iaua* et *Iauas*, présentées hypothétiquement par Movers, supposeraient des leçons sémitiques *Yahvah* et *Yahvas*, terminées la 1^{re} par le *h* final ou *visarga* sanscrit et la 2^e par le *S* grec, son substitut habituel. — A la p. 545, l'auteur avait cité de son côté un texte de Tzetzes *ad Lycophr.* p. 831, portant qu'Adonis reçoit chez les Cypriotes le surnom de *Gauas*, et en avait conclu que ce *Gauas* était évidemment pour *Iauas*. Enfin, à la p. 538, il avait rapporté, d'après Gésenius (*Monum Phœnic.*, p. 150 et 408), le nom propre *Iaûb'al* d'une inscription de l'île de Chypre, signifiant, suivant eux, « magnificence de Baal ».

le premier d'Hécatee de Milet, à ce qu'il semble, et les autres des gnostiques. Il ne dit rien du *Iaou* de Clément d'Alexandrie et d'une gemme gnostique rapportée par Kopp. Tout porte à croire qu'à l'exemple de ce dernier il ne voyait dans cet *Iaou* qu'une variante de *Iaô*, imaginée pour montrer aux Grecs que le Tétragramme avait quatre lettres comme leur mot *εὐε*, et non pas trois seulement (2), et que par suite, il le mettait sur la même ligne que *Iaô*, et cela faute de connaître et le *Yaoubid* de l'inscription assyrienne de Khorsabad et le *Sahasô Yahuh* des Aryas de l'Inde.

Si les objections de l'abbé Movers étaient fondées, elles ne me laisseraient que le *Iabe* de Théodoret et d'Epiphane, puisqu'il rejette aussi le *Ieuô* de Sanchoniathon ou de Philon de Byblos. Au fond, elles ne feraient pas brèche à mon parallèle de Jehovah et d'Agni sous le double rapport de l'histoire et de la

C'est de là sans doute que le 1^{er} tirait son identification de *Gauas* avec *Iauas*. La Bible n'a point cet *Iauas*; elle n'offre, comme je l'ai dit au § cité, que le verbe impersonnel *Iah*; mais le radical *Gah*, son synonyme, y possède plusieurs dérivés, entre autres, celui de *gauh*, ponctué *gaavâh* et signifiant « majesté, magnificence », surtout quand il s'applique à la divinité. De là est venu le nom propre *Gauâl* « majesté de Dieu » (nomb. XIII, 16), donné à l'un des espions que Moïse avait envoyés du désert de Moab en Canaan pour explorer le pays. Il est manifeste que *Gauâl* correspond à *Iaub'al*, comme *Al-Brith* à *Bal-Brith* dans Judges VIII, 33 et IX, 46.

(2) Cette explication de Kopp, *Palæographia critica*, III, p. 531 a été adoptée par Fr. Paul Scholz, disciple de Movers, dans sa petite dissertation *de Origine nominis Ihuh*, p. 15 en note.

linguistique, puisqu'en écartant pour le Tétragramme hébreu trois transcriptions qui, selon moi, répondent à trois lectures sémitiques et aryennes *Yahuh*, *Yahò*, *Yahvòh*, elles m'abandonneraient explicitement, dans la 4^e transcription *Iabe*, la lecture *Yahvah* qui, en sanscrit, avait la même signification que les trois autres suivant l'illustre indianiste Max Müller (1). Cette réflexion pourrait me dispenser de soumettre les idées de Movers à un examen particulier. Mais d'un côté, en pareille matière, il est bon d'écarter de son chemin toute pierre d'achoppement, d'un autre côté, l'autorité dont ce savant jouit en Allemagne et même en France est trop grande pour que je me borne à une simple mention de son système exceptionnel, enfin ce système, tout contraire qu'il est au mien, mérite d'être relevé en raison des éclaircissements qu'il fournit, comme on le verra au § suivant, sur une question très controversée parmi les doctes, celle de la propagation du Tétragramme hébreu dans l'ancien paganisme.

IV

L'hymne astrologique appelé *Oracle d'Apollon à Claros* forme, avec un autre texte grec attribué à Démétrius de Phalère, la clef de voûte de la fameuse théorie de l'*Heptaphthongue* dont j'ai déjà parlé plus d'une fois et sur laquelle j'aurai à m'expliquer au § V.

(1) *Ci-dessus* Chap. I, § dernier.

La plupart des exégètes modernes tiennent ces documents pour apocryphes et les reportent aux premiers siècles de l'Église chrétienne. Suivant eux, ils feraient partie de ces fraudes pieuses que d'habiles faussaires, judeo-chrétiens ou gnostiques, fabriquaient à plaisir pour inculquer aux masses illétrées et crédules leurs doctrines respectives, en vertu du principe que la fin justifie les moyens. C'est le célèbre Jablonski qui a accrédité cette opinion au siècle dernier. Cependant, avant lui, Grotius, Pearson, Bochart et Beausobre qu'il cite (1), avaient admis et soutenu l'antiquité de cet oracle, et, de notre temps, Drach (2), Lobeck (3), Movers (4) et Scholz (5) se sont joints à eux.

Ces quatre derniers érudits font remarquer que la versification de l'oracle de Claros qui proclame *Iao* le plus grand des dieux, est trop correcte, trop élégante, trop pure, pour ne pas dater d'une époque bien antérieure à notre ère. Movers, le plus explicite des quatre, ne se borne pas à ces indices intrinsèques ; il montre par diverses citations d'anciens auteurs que les hérésiarques gnostiques, à l'exemple des mystagogues payens, avaient appliqué le Trigramme *Iao* à nombre de dieux célestes ou solaires du paganisme, tels que *Harpocrate* en

(1) *Panthéon Ægyptiorum*, II, p. 250-7.

(2) *De l'harmonie entre l'Église et la Synagogue*, I, p.

(3) *Aglaophamus*, I, p. 461.

(4) *Die Phœnizier*, I, p. 139-40.

(5) *De origine nominis Iub*, p. 17, en note.

Egypte, *Adonis* en Phénicie et en Syrie, *Bel* en Chaldée, *Mithra* en Assyrie et en Perse, *Phanès* chez les Orphiques, *Helios*, *Apollon*, *Dionysos* en Ionie, en Grèce et même à Rome (1). Mais, en revanche, il estime que cet *Iaô* n'a pas la même origine, le même sens, ni surtout la même prononciation que le *Ihuh* de la Bible.

D'abord il suppose que le premier dérivait du radical '*Huh* (par '*Heth* dur) : « vivre, respirer », tandis que le second, suivant l'interprétation orthodoxe qu'il adopte, bien entendu, serait tiré du radical *Huh* (par *H* faible) « être, exister ». Il suppose en 2^d lieu que l'un désignait le soleil, adoré par les payens comme *dieu* vivifiant, et l'autre le vrai dieu, l'Etre existant par lui-même, *Celui qui est*, différence énorme qui excluait toute comparaison (2). En conséquence, il donne pour thème au *Iaô* de l'oracle de Claros et des gnostiques un qualificatif araméen *I'huh* ou *I'hô*, peut-être hypothétique, mais régulièrement formé (3), lequel se serait prononcé

(1) La Bible n'a pas ce nom propre. Mais on lit dans II Chroniques, XXIX, 14, *I'hual*, et dans I Chroniq. encore, XXI, 2, *Ihial* avec la signification (selon Gésenius), de *quem vivum servat Deus* ». Comparez *Iual* pour *Ihual*, « Cui Jehova est Deus », suivant le même. Voir son *Thesaurus* sur ces trois noms propres, à la suite de son grand article *Ihuh*.

(2) L'auteur se sert à ce sujet de l'expression adverbiale *himmelweit* « loin comme le ciel », *ouv*, cité, p. 551.

(3) Comparez son chap. *Iaô*, p. 539-58 avec le texte et surtout avec les Planches de *l'Histoire du Gnosticisme* de feu J. Matter, 1^{re} édit.

tantôt *Ya'huh* ou *Ya'hô*, d'où les Grecs auraient tiré leur *Iakkhos* ⁽¹⁾, tantôt faiblement *Yehô* par atténuation de l'aspirée médiale, d'où serait venu le *Ieuô* de Philon de Byblos. Le Tétragramme *Ihuh*, au contraire, a dû constamment changer en *a* son *h* médial dans les transcriptions grecques, car, ajoute Movers, S' Jérôme a dit du dialecte hébreu : *Idioma illius linguæ est per He scribere, sed per A legere*, et un peu plus bas : *He littera quæ per A legitur* ⁽²⁾. Dès lors, si l'auteur de l'oracle de Claros avait emprunté son *Iaô* au *Ihuh* de la Bible, il l'aurait rendu en grec par l'un des quatre mots : *Iaua*, *Iauas*, *Iauô*, *Iabe* ⁽³⁾ relevés au § IV ci-dessus.

Ces raisonnements ne sentent-ils pas un peu trop la subtilité rabbinique ? D'abord, en la forme, le *H*

(1) Volney, dans sa lettre à Lanjuinais (*Revue Encyclopédique* d'avril-juin 1819, p. 509), faisait venir ce nom du qualificatif phénico-hébreu *Iah*, « digne, convenable, beau, brillant », par substitution du *kh* grec ou *H* sémitique. Bochart (*Canaan*, p. 442) le supposait tiré du syriaque *Iakkho*, enfant à la mamelle, et en effet Suidas *in Verbo*, dit : *Iakkhos*, *Dionysos epi tò mastô*. Voyez là-dessus *Religions de l'antiquité*, T. III, 1^{re} part. p. 281-2. De son côté, A. Langlois qui, dans les notes de son *Rig-Véda*, II, 233, n. 70, avait comparé Agni, nouveau-né, au jeune *Iacchos*, a ensuite expliqué le grec *Iacchos* par le sanscrit *Yakchas*, signifiant, selon lui, « désireux de sacrifier ». Voir à ce sujet son *mémoire sur le dieu védique appelé Soma* (c'est-à-dire Agnili- bation dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, XIX, 2^{de} partie, p. 383 et suiv.

(2) Opp. T. II, p. 522. Ce Père de l'Eglise ajoute même après le 1^{er} passage : « *Sicut è contrario, A litteram sæpè per He pronun- ciant* », et cela à propos du *H* des noms d'Abraham et de Sarah, écrits *Abrahm* et *Srh*.

(3) *Die Phœnizier*, I, p. 548-9.

faible de l'hébreu se distingue de l'*A*, quoiqu'il se permute parfois avec cette voyelle, comme son correspondant phénicien (4). S^t Jérôme lui-même a fini par le reconnaître implicitement dans sa lettre postérieure à Marcella lorsqu'il lui écrivait que le Tétragramme hébreu contenait quatre lettres *I*, *H*, *V*, *H*, et qu'il pouvait se lire en latin *IAHO* (5). Là en effet, s'il eût suivi ses anciennes idées, il se serait borné à écrire en latin *IAO*, comme l'avait fait Tertullien d'après les gnostiques grecs, il n'eût point ajouté un *H* après l'*A* sous-entendu en hébreu, puisque ce *H*, d'après ce qu'il avait écrit précédemment, aurait représenté ou remplacé la voyelle *A*.

Ensuite et au fond, qu'aurait signifié pour des tribus polythéistes, comme l'étaient celles du désert arabe et du pays de Chanaan, cette distinction entre *exister* et *vivre* ? En toute langue, les deux idées ne se confondent-elles pas lorsqu'il s'agit d'êtres animés, dieux, anges, démons, hommes et brutes, sauf la durée plus ou moins longue de leur existence ? En hébreu, elles s'expriment par des verbes presque identiques, puisqu'ils ne diffèrent que par l'aspirée initiale, forte dans les uns (*'Huh* et *'Hih*), faible dans les autres (*Huh* et *Hih*), et qu'ils se conjuguent

(4) Voir à ce sujet le *Thesaurus* de Gésenius, p. 2 A et p. 359 A, et ses *Monum. linguæ Phœnicicæ*, p. 440.

(5) Au besoin, revoir les *œuvres* de S^t Jérôme, II, p. 181-2 avec l'*appendice*, p. 134, éd. Martianay.

absolument de la même manière (1), en sorte que leurs dérivés *I'hu* et *Ihu* devaient avoir des significations très-analogues, pour ne pas dire plus. Dans notre XIX^e siècle, l'exégèse critique, en Allemagne, en Hollande et en France, a démontré par la Bible elle-même qu'avant la captivité de Babylone, la masse du peuple israélite, à la fois polythéiste et idolâtre, ne voyait dans son dieu national Jehovah que l'élément du feu, créateur et destructeur, principe de vie et de mort, qui brillait dans le soleil, dans l'éclair, dans la flamme, en même temps qu'il animait intérieurement les êtres créés, ou les faisait périr en se retirant d'eux (2). De là ce serment solennel que lui prêtent ses adorateurs : « *'hi ani*, vivant moi ! » pour : je suis vivant ! ou je jure par ma vie ! serment qu'ils ne manquent pas d'imiter lorsqu'ils

(1) Gésenius incline à penser que de ces quatre formes radicales, les deux premières ont dû précéder les deux autres, à titre d'articulations énergiques, exprimant mieux la *Vitalité*. Voir son *Thesaurus*, p. 373 A., B. En effet, la notion abstraite, d'être, d'exister, semble avoir été prise de la notion populaire de respirer, de vivre. Ce qui faisait dire à St Augustin (Conf. I, 6) : « *Domine, Cui esse et vivere, non aliud atque aliud est, quia summe esse et summe vivere id ipsum est* ». Voir aussi sa paraphrase (*Sermo VII de lect. exodi*), rapportée par Hoelemann, *Bibel-Studies*, I, p. 59.

(2) Chez nous on peut citer : 1^o Benjamin Constant, *De la Religion*, t. II ; 2^o Edgar Quinet, *du génie des religions* ; 3^o Michel Nicolas, *Etudes critiques sur la Bible* ; 4^o Albert Réville, *Revue des deux mondes*, nos des 15 juin et 1^{er} juillet 1867 ; et 5^o A. Carrière, *Revue de Théologie*, livraison d'avril-mai, de juillet-août et de 7^{me} -8^{me} 1869. Ce dernier critique est le plus complet.

le prennent à témoin de la vérité de leurs déclarations par ces deux mots : *'hi Ihuh*, « vivant » (est) Jehovah ! (1). Si les prophètes du VIII^e siècle dont les écrits authentiques sont parvenus jusqu'à nous, prenaient ce dieu pour l'être absolu, pour l'être existant par lui-même, pour *Celui qui est*, le peuple ne s'en formait pas à beaucoup près une idée aussi sublime : *Ihuh* n'était guère à ses yeux que le principe igné, que l'Agni primitif des Aryas, l'*Ignis* des latins, l'*Ugnis* des Lithuaniens, l'*Ogni* des Slaves. Aussi les auteurs sacrés, pour se mettre à la portée des masses populaires, l'appelaient-ils feu consumant (2), lumière d'Israël (3), soleil du peuple (4), soleil de justice (5), enfin dieu fulgural et tonnant (6). Or les Grecs en disaient autant de leur *Dionysos*, *Bacchos* ou *Iacchos*, surnommé *Pyrogenes*, « né du feu », et qualifié *Euas*. *Eua*, *Evim*, *Evios*, épithètes que Movers ramène au radical sémitique *'Huh*, vivre ou faire vivre (7).

Cela nous explique pourquoi ils le confondaient avec le dieu des Juifs, comme on le voit dans

(1) Voyez dans le *Thesaurus*, aux p. 368 A., 378 B et 469 B, l'indication des nombreux textes bibliques auxquels je fais ici allusion.

(2) Deuteron., IV, 24 ; IX, 3.

(3) Isaïe X, 17.

(4) Ps. LXXXIV, 12.

(5) Malachie, IV, 2.

(6) I Samuel, II, 10-VII, 10-Ps. XVIII, 14, XXXVIII ; 8 XL, 9.

(7) *Die Phœnizier*, I, p. 545-8.

Plutarque ⁽¹⁾. Bien que ce philosophe ne nomme à ce sujet ni *Iakkhos* ni *Iaô* ou *Iaou*, les rapprochements qu'il fait entre les Triétérides grecques et les fêtes juives des tabernacles, célébrées de part et d'autre après les vendanges, montrent bien qu'il entend assimiler les cris *Ia, Ia*, des ménades avec le refrain *Hallelu Iah* « célébrez *Yah* » que les Juifs ne pouvaient manquer de répéter durant ces fêtes automnales des récoltes ⁽²⁾. On connaît d'ailleurs les refrains *Iô Pæan ! Iô Bacche !* que les Grecs proféraient dans leurs chants sacrés, le 1^{er} en l'honneur d'Apollon et le 2nd en l'honneur de Dionysos, parce qu'ils les considéraient comme deux dieux ignés ou solaires agissant l'un d'en haut et l'autre d'en bas et concourant également à la production des biens de la terre ⁽³⁾. Peut-être même pourrait-on rattacher au même ordre d'idées ce que Plutarque raconte ailleurs des exclamations *Eleleu ! Iou, Iou !* que les Athéniens poussaient après les libations aux dieux dans leurs fêtes automnales des *Oskhophories*, en portant des ceps de vigne chargés de raisins ⁽⁴⁾. Car *Eleleu Iou, Iou*, rappelle involontairement *halleluiah* et semble supposer une forme sémitique plus complète *hallelu Ihuh, Ihuh*, en place

(1) *Symposiaques*, Livre IV, question 6.

(2) Ce refrain figure dans nombre de Psaumes relevés dans le *Thesaur.* aux mots *'Hll* et *Ih*, p. 380 B, et 580 B.

(3) A ce sujet, on peut voir P. N. Rolfe : *Recherches sur le culte de Bacchus*, I, p. 66-90.

(4) *Vie de Thésée*, chap. XX.

de *hallelu Yahuh*, *Yahuh*, comme dans le nom vulgaire *Mika-ihu*, « *quis sicut Jehovah !* ».

Il est certain, et l'abbé Movers en convient, qu'à l'avènement du christianisme et même plusieurs siècles auparavant, les Hellènes confondaient leur Dionysos avec les dieux solaires des peuples qu'ils connaissaient, par exemple avec l'Osiris des Egyptiens, l'Adonis des Phéniciens et des Syriens, l'*Attis* des Phrygiens et le *Iaô* des Chaldéens, ce dernier interprété « lumière intelligible, en grec *Phôsnoëton* », et qualifié *Sabaôth* comme trônant au-dessus des sept cieux planétaires (1). S'il avait pu pousser ses recherches plus haut et plus loin vers l'Orient, il aurait vu que le *Iaô-Sabaôth* du Chaldaïsme répondait non seulement à l'*Helios Heptaktis* « soleil à sept rayons » des Néoplatoniciens d'Alexandrie et d'Athènes, mais encore au triple ou septuple Agni des Védas de l'Inde sous ses divers titres de *Sahasô-Yahuh* « fils de la force », *Saptartchih* « doué de sept rayons », *Saptarchéyah* « fils des sept Richis ou voyants » et de *Putra Sabhayichthah* « fils très-domestique » comme brillant constamment au foyer sacré de chaque maison, dernière épithète que les Grecs ont fait passer dans leur langue sous la forme *Hephaistos* (2). Il aurait probablement compris et

(1) Joh. Lydus, *De mensibus*, IV, 48, p. 74, et 98, p. 112-Cedrenus, *Chorographia*, I, 296.

(2) Suivant l'étymologie de M. Ad. Kuhn, adoptée par M. Ad. Pictet dans *Les origines iudo-européennes ou les Aryas primitifs*, II, p 678.

par suite il n'aurait pas repoussé le rapport mystique du *Ihuh-Chô'auk* chaldéen, littéralement « fils des sept » avec le *Ihuh Tsbauk* biblique, originellement « fils des splendeurs » (célestes). Par suite encore, il ne se serait pas borné à traduire ce dernier nom par Jehovah des armées ⁽¹⁾, à moins qu'il n'eût pris *Ihuh* dans le sens de créateur, à l'exemple de Gésénius ⁽²⁾, ou sous-entendu entre les deux termes hébreux le qualificatif *Alhi* « dieu » à l'état construit, comme le font la plupart des exégètes. Mais n'anticipons pas sur des explications qui seront mieux placées dans des chapitres ultérieurs.

En dernière analyse, s'il est manifeste que le savant professeur de Breslau s'est trompé en refusant de reconnaître avec les Pères de l'Eglise l'affinité du *Iao* grec avec le *Ihuh* hébreu, il n'en faut pas moins lui savoir gré de ses efforts pour dissiper les nuages amassés autour de l'oracle de Claros. Il a très bien vu d'abord qu'un hymne commenté à Rome sous Auguste par Cornélius ou Antistius Labeo fils, ne pouvait être postérieur au christianisme ni relégué dans quelque secte obscure et sans nom ; ensuite qu'il eût été difficile aux gnostiques des premiers siècles de l'Eglise, sortant du paganisme pour la plupart, d'emprunter aux Juifs un nom divin que ceux-ci n'osaient plus prononcer ; enfin que depuis longtemps les payens faisaient usage d'un nom sem-

(1) Voir *Die Phœnizier*, I, p. 550-8.

(2) *Thesaur*, p. 577, en note et p. 1146 B.

blable dans leur théorie alors très-répandue de l'harmonie des sphères célestes. Seulement, on peut regretter que ses idées sur la double distribution des cinq petites planètes entre les dix signes du zodiaque qui suivent les deux du Lion et du Cancer, réservés l'un au soleil et l'autre à la lune ⁽¹⁾, ne l'aient pas amené à s'expliquer sur l'Heptagramme *Iehôoua* de J. C. Scaliger, N^o Fuller, Sixt. Amama, J. Matthias Gesner, J. D. Michaélis, Bellermand, Seyffarth, Duncker et autres partisans de la prononciation Jéhovah. Ce n'est pas précisément une lacune dans son ouvrage ; car il n'y traitait point de la religion des Israélites. Mais il eût été bon qu'il donnât son avis là-dessus pour compléter ses éclaircissements sur le rôle considérable que le nombre sept jouait dans les antiques religions de l'Asie et plus particulièrement sur le fameux système de l'harmonie des sphères.

Cette matière est vaste et compliquée, parce qu'elle se rattache au calendrier, à la physique, au sabéisme, à l'astrologie, à la théurgie, au monothéisme panthéistique, et surtout à la transmigration des âmes à travers le zodiaque. Mais, pour abréger, je n'en extrairai ici que ce qui concerne le rapport mystérieux des sept planètes connues des anciens tant avec les sept lettres de la lecture *Jehovah* ou *Iehôoua* qu'avec les sept jours du cycle hebdomadaire qui clôt dans la Genèse le premier récit de la création.

(1) Ouv. cité p. 164 et suivantes,

Il faut aux septantes semaines de l'érudition moderne, pour nous apprendre aujourd'hui que les anciens astronomes de l'Orient avaient affecté les sept revanches de l'année pour se consacrer les sept jours de la semaine, indépendamment même¹, aux sept planètes visibles alors par l'antiquité, savoir : aux deux étoiles de soleil et de lune, tout d'abord, puis aux cinq planètes, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne.

L'ordre dans lequel je nomme ici les sept planètes n'est pas l'astrologique, tiré de leurs distances à la terre et de la durée de leurs révolutions, puisque le soleil y figure avant la lune, Mars avant Mercure et Jupiter avant Vénus. C'est l'ordre hebdomadaire, je veux dire celui qu'elles gardent constamment dans la semaine de sept jours. En effet, presque partout où ce petit cycle était en usage, sinon dans les relations de la vie civile, au moins dans le comput des fêtes ou cérémonies religieuses, il commençait par le Dimanche, jour du soleil, et se terminait par le

1, Cette origine, contestée par quelques savants, a été reconnue exacte par nombre d'autres et notamment par Ideler en Allemagne, par Letronne en France et par Higgins en Angleterre. L'observation des quatre principales phases de la Lune (les syzygies et les quadratures), aura suggéré aux peuples pasteurs de l'Asie l'idée de partager chaque lunaison d'abord en deux quinzaines (*Pakchâh* ou *Pakchâni* en sanscrit), puis en quatre semaines de sept jours chacune (*Chab'aïm* ou *Chab'aôth* en hébreu).

Samedi, jour de Saturne ⁽¹⁾, et c'est l'arrangement que suivent encore de nos jours les chrétiens, les israélites, les brahmanes et les bouddhistes. Cependant l'ordre astronomique apparaît chez les Grecs dans la série des sons vocaux qu'ils attribuaient à ces sept astres errants, à l'imitation des Orientaux sans nul doute, car c'est de l'Orient, c'est-à-dire ou de l'Egypte, ou de la Chaldée ou de la Perse, qu'étaient venues leurs premières connaissances en astronomie. C'est de ces contrées que Pythagore avait rapporté en Grèce son fameux

(1) Nombre d'érudits, se fondant sur un célèbre passage de Dion Cassius, XXXVII, 18, ont prétendu qu'en Egypte l'*Hebdomade* commençait par le jour de Saturne et finissait par celui du Soleil. Mais les égyptologues n'admettent que la *Décade* chez ce peuple pour la longue période des Pharaons indigènes. La semaine de sept jours y serait donc une importation étrangère et relativement moderne : entre eux le débat.— Jean le Lydien, écrivain du VI^e siècle de notre ère, a dit que les Chaldéens, les Egyptiens et les Pythagoriciens n'étaient en ce point que des imitateurs de Zoroastre et d'Hydaspe et qu'ils plaçaient Saturne au 7^e jour. Voir son livre *de mensibus*, p. 14, 16 et 24.— M. G. Rogier s'est trompé à la suite de l'abbé Roussier et autres, lorsqu'il a admis qu'anciennement et même dans la nomenclature des peuples latins, la semaine de sept jours partait de la lune et finissait par le soleil. Voir son livre intitulé *L'Antiquité des races humaines*, p. 406, note B, Paris, 1864, in-8°. C'est là une opinion populaire, fondée en partie sur le système astronomique et en partie sur la substitution de la fête chrétienne du *Dimanche* à la fête juive du *Samedi*. Chez les Grecs le 7^e jour était consacré à Apollon. Mais il est prouvé que les Assyro-Chaldéens et par suite les Grecs des derniers temps donnaient à Saturne le titre de soleil.

systeme de l'harmonie des nombres, des sons et des sphères, éclairci par Platon et adopté par Képler.

La théorie vocale que je rappelle paraît avoir varié dans son application aux sept planètes, parce que le système astronomique a été longtemps à se fixer, et qu'il est même resté vacillant en ce qui concerne les positions relatives de Mercure et de Vénus (1). Finalement les musiciens astrologues assignèrent aux sept Planètes les sept voyelles de l'alphabet grec dans l'ordre suivant, savoir : 1° A à la lune ; 2° E à Mercure ; 3° H à Vénus ; 4° I au soleil ; 5° O à Mars ; 6° γ à Jupiter et 7° ω à Saturne (2). On employait ces sept voyelles en guise de notes musicales et on les faisait correspondre à l'échelle diatonique : *si, ut, ré, mi, fa, sol, la*, donnée ou figurée par l'*Heptacorde* ou lyre à sept cordes (3). C'est ce qu'on appelait l'*Heptaphthongue*, l'*Heptagramme* ou l'*Heptaphône*.

(1) Voyez là-dessus ou l'abbé Barthélemy : *Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, LXXX, p. 512-7, édit. in 12, ou Dupuis : *Origine de tous les cultes*, VII, p. 185-92, édit. Auguis, pour ne pas citer les écrivains plus modernes.

(2) Voyez à ce sujet Barthélemy et Dupuis, *ouv. et lieux cités*. — Jean le Lydien, *de mensibus*, p. 14, n° 2, attribue 1° H à Mercure, 2° E à Vénus, 3° H au Soleil, 4° I à Saturne, 5° O à Mars, 6° γ à la Lune et 7° ω à Jupiter. Je m'en tiens, après Barthélemy, Dupuis et autres, à l'arrangement relaté dans le texte ci-dessus, parce qu'il est plus conforme à l'ordre naturel des voyelles dans l'alphabet et des Planètes dans le ciel.

(3) Mêmes *ouv. et lieux cités*. Les musiciens archéologues peuvent y joindre les savantes recherches de Burette, Roussier, Delaulnaye, Th. H. Martin, Vincent, Tiron, etc., sur l'ancienne musique des Grecs.

Cette gamme musicale était toute naturelle et devait remonter à une très-haute antiquité. Car la 1^{re} musique humaine a dû être purement vocale comme celle des oiseaux, et par conséquent notée dans le langage aussi bien que dans l'écriture par des voyelles simples, plutôt que par des consonnes précédées ou suivies de voyelles exprimées ou sous-entendues, autrement dit, plutôt que par des monosyllabes (1).

C'est une grande question de savoir d'où provient la différence qu'on remarque entre les deux séries, l'*hebdomadaire* et l'*astronomique*, des planètes, savoir :

1° Soleil, Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne,

2° Lune, Mercure, Vénus, Soleil, Mars, Jupiter, Saturne.

Une 2^{de} question qui se rattache à la précédente, est de savoir quel a été le peuple inventeur de la théorie astrologico-musicale dont il s'agit et à quelle époque elle s'est répandue de proche en proche chez les autres peuples, car tout démontre

(1) Démétrius de Phalère (*Peri Hermeneias* c. 71) s'est donc trompé lorsqu'il a dit qu'en Egypte les prêtres avaient substitué le son des voyelles, en raison de leur euphonie, à celui de la flûte et de la cythare. Dans l'Inde, les musiciens expriment les sept sons, non point comme les Grecs, les Romains et les 1^{ers} chrétiens, par les sept 1^{res} lettres de l'alphabet, mais bien par les syllabes initiales : *Sa, Ri, Ga, Ma, Pa, Dha, Ni*, de sept noms sanscrits expliqués par W. Jones, et rectifiés par M. Guigniaut dans les *Religions de l'Antiquité*, I, 2^e partie, p. 641-2, note 12.

que le système astronomique qui lui sert de base a dû être le fruit d'un grand nombre d'observations sidérales exécutées par quelque collège de prêtres, à la fois astronomes, astrologues et astrolâtres.

Enfin je vois surgir ici une 3^e question : celle de savoir si la semaine de sept jours n'a pas été *successivement lunaire, cosmogonique et planétaire*, et si elle ne dérive pas originairement du culte de l'élément igné, du feu créateur, conservateur et destructeur, considéré sous trois points de vue par les anciens peuples pasteurs de l'Asie centrale, c'est-à-dire comme brillant au ciel dans le soleil d'abord, puis dans les étoiles du firmament et dans les éclairs de l'atmosphère, enfin dans les volcans terrestres en activité, ainsi que dans les foyers de la tribu ou de la famille.

Voilà des problèmes religieux dignes d'intérêt pour l'archéologie préhistorique. Je les ai examinés, il y a bien des années déjà, dans un travail spécial sur les antiques périodes septenaires, travail lu à l'Académie d'Amiens et resté inédit. Ce n'est pas ici le lieu ni le moment d'en faire le résumé. Je me bornerai à rappeler dans une note, relative au 1^{er}, mes idées sur les trois explications que d'habiles érudits ont données de la divergence signalée ci-dessus entre les deux séries planétaires dont est question (1).

(1) Ces trois explications ont été analysées par Dupuis, Letronne et autres et résumées en dernier lieu par Alexandre de Humboldt dans son *Cosmos*, III, p. 684-90.

Tout le monde reconnaît qu'environ deux siècles avant notre ère, à une époque où les rêveries mystiques des astrologues de l'Asie moyenne et antérieure s'étaient propagées d'un côté dans le monde Indo-Persique et de l'autre dans le monde Gréco-Romain ⁽¹⁾, les nombreux et dévots partisans de la théorie astrologico-musicale dont je m'occupe dans ce §, s'étaient imaginé que chaque planète rendait un son exprimé par une voyelle et que c'est par le son de cette voyelle qu'il fallait l'invoquer à son rang hebdomadaire chaque jour de la semaine ⁽²⁾. Je dis à son rang hebdomadaire, parce que, tous les matins, les pieux musiciens faisaient résonner à la fois les sept voyelles planétaires, en imitation des sept musiciens célestes ⁽³⁾. Car ils se figuraient que les sept astres errants formaient un orchestre divin ou une collection de symphonistes qui avait pour chef le soleil. Seulement, ils prenaient le soin de commencer chaque matin par la voyelle de la planète qui était censée présider au jour dans lequel on entrait, et qui, à ce titre, était mise ce jour là à la tête des six autres. Il va sans dire que cette

(1) Voyez là-dessus les observations de MM. Biot père et Alfred Maury dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, XXII, p. 225-7 et 267-8.

(2) Voir à ce sujet l'article Planètes de l'*Origine de tous les cultes*, VII, p. 184-222, et plus particulièrement p. 215-8.

(3) Cela résulte des textes de Démétrius de Phalère, de l'oracle de Claros et de l'inscription de Milet dont je parlerai tout-à l'heure.

ritournelle planétaire variable, au moins d'un jour à l'autre, n'excluait pas les *préludes* ou modulations préliminaires, consistant soit à suivre un autre ordre dans l'arrangement et l'émission des sept sons, soit à n'en faire résonner que deux ou trois ou quatre, ainsi qu'on le verra plus loin.

Le solfiement dont est question avait lieu tous les matins au lever du soleil. Il est très probable qu'il se répétait une 2^{de} fois à midi, lors du passage de cet astre au méridien, et une 3^e fois le soir à son coucher. C'est le soleil, en effet, qui, durant sa carrière diurne, éclairait, échauffait, vivifiait les trois mondes du ciel, de l'atmosphère et de la terre. C'est lui qui, placé au centre, donnait le ton aux six autres musiciens célestes. Nous voyons par les hymnes védiques que les poètes du Sapta-Sindhou le faisaient triple sous le nom composite *Agni-Vāyu-Sūrya* (*Agni*-feu pour la terre, *Vāyu*-air pour l'atmosphère, *Sūrya*-soleil pour le ciel), qu'ils lui consacraient en plein air, et plus tard dans leurs habitations, trois foyers, placés, le 1^{er} à l'Est, le 2^d au Sud et le 3^e à l'Ouest, et que là ils lui offraient sept libations à chacun de ces trois instants du jour (1). D'un autre côté, les auteurs grecs nous

(1) Le Rig-Véda y fait maintes fois allusion, et le code des lois de Manou montre que ces usages se sont perpétués dans le Brâhmanisme postérieur à la période Védique. Ces trois stations journalières du Soleil portent en sanscrit le nom de *Saomas* et l'astre lui-même celui de *Savitar*, du radical *Su* ou *Sû* « verser, répandre, épancher », puis, par métaphore,

apprennent qu'en Egypte les prêtres d'Osiris offraient de l'encens à ce dieu trois fois par jour

« engendrer, produire, enfanter », signification que j'ai déjà cru reconnaître dans l'antique radical *Yah*.—Les trois sacrifices quotidiens dont est question peuvent servir à expliquer la divergence, signalée ci-dessus, entre la série astronomique et la série hebdomadaire des sept planètes. En effet, supposer que le dimanche soit consacré au soleil, vous aurez ce jour-là pour 1^{er} terme de la ritournelle planétaire, savoir : au matin le *Soleil*, à midi *Vénus* (en descendant la série astronomique), et au soir *Mercury*, de sorte que les 1^{ers} termes pour le lendemain seront : au matin la *Lune*, à midi *Saturne* (en reprenant la série par le haut) et au soir *Jupiter*, ce qui vous donnera pour le surlendemain, savoir : au matin *Mars*, à midi le *Soleil* et au soir *Vénus*, et pour le 4^e jour, au matin *Mercury*, à midi la *Lune* et au soir *Saturne*, d'où la ritournelle du matin, pour les trois jours suivants commencera la 1^{re} fois par *Jupiter*, la 2^{de} par *Vénus* et la 3^e par *Saturne*. — Du reste la théorie astrologico-musicale dont il s'agit est trop savante et trop compliquée pour qu'on puisse la faire remonter aux âges primitifs. — Notons à ce sujet que parmi les sept ou huit séries planétaires que j'ai recueillies dans les écrivains de l'antiquité, il en est une qui case les planètes dans le ciel absolument comme dans la semaine. On la trouve, 1^o dans les *Purânas* Hindous (Voir le *Vichnu Purâna*, trad^{on} Wilson, p. 83 et 228. — Colebrooke, *Miscellaneous essays* I, p. 153-4 et II, 363 n^o 2 et p. 415. — Creuzer et Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, p. 251 et suiv., 2^o dans quelques auteurs grecs. (Voir l'*Origine des Cultes*, VII, p. 185-6.) et dans divers monuments celtiques ou germaniques (Voir Schlègel, *ind. Bibl.*, II, p. 179, de Bohlen, *das alte indien*, I, p. 247, et Court de Gebelin, *Histoire du calendrier*, p. 580-2). Elle est le fruit de l'ignorance sans contredit. Mais elle pourrait bien remonter plus haut que le système astronomique et avoir servi de 1^{er} canevas à la série hebdomadaire plutôt que d'être une application fautive de ce système.

au matin, à midi et au soir (1). Il y a bien de l'apparence que ceux d'*Adonis* en Phénicie et dans le Liban, ceux de *Bel* en Chaldée et en Assyrie (2) et ceux de *Mithra* en Perse agissaient de même, et par les mêmes motifs, envers ces trois dieux solaires, également qualifiés du titre de *Iahô* ou *Iaô* dans le gnosticisme. Bien que le Pentateuque ne parle que de deux sacrifices journaliers à Jéhovah, pour le matin et le soir, j'incline à penser que les Juifs polythéistes en pratiquaient un 3^e à l'heure de midi en l'honneur de *Baal* (3). L'idée était si naturelle que, bien des siècles plus tard, l'Eglise catholique a institué ses trois *Angelus* quotidiens, sonnés et récités matin, midi et soir, en commémoration de la venue en ce monde du soleil de justice, de grâce et d'amour, du rédempteur des âmes, appelé Jésus, du nom de son père céleste, en vieil hébreu *Ihuchu'a* « Jéhovah-Sauveur », ou, selon moi, « fils-Sauveur » (4).

(1) Voir les indications fournies par MM. Birch et Chabas dans la *Revue archéologique*, XIV, p. 78, et p. 456, et surtout le *Traité de Iside et Osiride* attribué à Plutarque.

(2) Daniel, VI, 10 et 13, le déclare, ainsi que le *Fihrist* extrait par de Hammer dans le *Journal asiatique*, 3^e série, XII, p. 249-59.

(3) Cela me paraît résulter de l'histoire des démêlés du prophète Elie avec les prêtres de Baal, voir I Rois, XVIII, 26 et 29.

(4) Voyez S^t Matthieu, I, 21, et S^t Luc, I, 21-8, et sur le titre de Soleil de Justice donné au Messie, d'abord le prophète Malachie, ch. IV, 2, puis Jablonski, *de origine festi nativ. Christi dissertatio*, in *Opuscul.*, III, p. 346 et suiv, et *ibi* Te Water ; enfin Creuzer et Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, I, 2^e part. p. 361-5 et 401-2.

Toutefois il paraît qu'en Palestine, sinon avant, du moins après l'exil babylonien, les pieux Jéhovistes honoraient leur dieu non pas seulement trois fois, mais bien sept fois par jour. Cela du reste n'aurait rien d'étonnant, car le nombre sept était aussi sacré chez les Hébreux que chez les Aryas. A ce titre il figure aussi fréquemment dans la Bible que dans le Rig-Véda. Un psaume alphabétique par acrostiches porte en propres termes sous la lettre *Cin* ou *Chin* : « Je te célèbre sept fois par jour à cause de tes jugements équitables », et quelques versets auparavant sous la lettre *Qoph*, il y est dit : « Je précède l'Aurore pour (te) supplier, et j'espère en ta parole. Mes yeux s'ouvrent avant (la fin des) veilles (de la nuit), pour m'entretenir de tes décrets ⁽¹⁾. Ces trois versets indiquent qu'à certaines heures de la nuit les dévots se réveillaient pour louer *Jéhovâh*, comme ils le faisaient à diverses heures du jour, et qu'ils proféraient ce nom sept fois par Nykthémère, et par conséquent 49 fois par hebdomade, en sorte que la 50^e fois aurait commencé par le 1^{er} jour de la semaine suivante, c'est-à-dire par le dimanche ⁽²⁾.

(1) Psalm. CXIX, p. 164 et 147-8.

(2) Il n'échappera pas au lecteur que ces nombres concordent avec ceux des semaines de jours, de mois et d'années simples ou septuples du calendrier juif. Par exemple, la Pentecôte venait le 50^e jour après Pâques et le Jubilé la 50^e année après sept périodes sabbatiques, c'est-à-dire la 1^{re} après 7 fois 7 jours, et la 2^{de} après 7 fois 7 ans.

Mais ce Psaume étant jugé postérieur au retour de l'exil babylonien ne serait pas d'un grand poids dans la question de savoir si les païens avaient calqué leurs heptagrammes planétaires sur ces réceptions quotidiennes et judaïques en sept lettres du nom quadrilittère, quel qu'eût été le nombre des uns et des autres : car, d'un côté, les juifs d'alors ne prononçaient plus guère ce nom divin, et, de l'autre, les ritournelles païennes me paraissent remonter plus haut. Aussi les partisans de la lecture *Jehováh* préfèrent-ils s'appuyer sur d'autres textes bibliques réputés plus anciens.

Ces textes sont : d'abord le Psaume *Cæli enarrant gloriam Dei* attribué à David, dans lequel le roi prophète fait évidemment allusion à l'harmonie des sphères ⁽¹⁾ ; puis un verset du prophète Amos portant que c'est Jéhovah qui bâtit ses étages dans les cieux ⁽²⁾ ; ensuite trois autres versets de Zacharie déclarant que les sept yeux de Jéhovah vont par toute la terre ⁽³⁾ ; enfin les détails donnés par le livre de l'Exode sur le chandelier d'or à sept branches, placé dans le sanctuaire près de la table des douze pains de proposition ⁽⁴⁾, détails

(1) Ps. XIX, 1-5 — l'expression caractéristique est le mot hébreu *Qum* « *Sonus eorum* ». Septante *phthongos*, Symmaque *ékhos*. Voyez Gésenius, *Thesaur.*, p. 1120 B, — Ewald; *Poet Bücher* II, p. 28, — S. Cahen ; *La Bible in loco*, et même Bähr, *Symbolik des Masaischen cultus*, I, p. 191.

(2) Amos IX, 6.

(3) Zacharie, III, 9 et IV, 2, 10.

(4) Exode, XXV, 31-9, et XXXVII, 17-24.

qui, au jugement des doctes, se rapportent les uns aux sept planètes et les autres aux douze signes du zodiaque dans lesquels elles avaient leurs domiciles suivant l'astrologie orientale (1).

A ce sujet, rappelons en passant que le psaume davidique cité tout à l'heure ajoute à son tableau des cieux dont la voix se fait entendre partout, que le dieu-fort (hébreu *Al*) a posé en eux une tente pour le soleil et qu'immédiatement après il dit de celui-ci : « *Et lui* (hébreu *uhua*), comme le nouvel époux sortant de sa couche nuptiale, se réjouit comme le héros pour parcourir sa carrière. Il part de l'extrémité des cieux et son circuit (s'étend) jusqu'à leur (autre) extrémité. Rien ne résiste à sa chaleur » (2), La Vulgate, par méprise ou de propos délibéré, traduit : « *in sole posuit tabernaculum suum* ». Elle imite ainsi tout-à-la-fois et la kabbale judaïque et le gnosticisme oriental. On sait que la 1^{re} considérait le grand astre comme le représentant visible de l'*Ain-Suph* ou de l'infini, nom par lequel elle désignait le Jéhovah de la Bible, et que le 2^d

(1) Philon, Josephe, Clément d'Alexandrie, Origène et même St Augustin ont reconnu d'une manière plus ou moins explicite que les 12 fils de Jacob n'étaient pas sans rapport soit avec les 12 signes du zodiaque, soit avec les 12 soleils mensuels de l'année, et à l'appui de leurs interprétations, on peut citer plusieurs textes du Pentateuque, entre autres, Genèse, XXII, 20-4 ; XXVIII, 12-3 ; XXXVII, 9-11 ; et XLIX tout entier.

(2) Ps. XIX, 4-5.

identifiait généralement son *Iao* « soleil intellectuel », ou « lumière intelligible », avec le *Pater agnôstos* ou « Père inconnu », avec celui-là même auquel l'oracle de Claros faisait dire : « sept voyelles me célèbrent, moi, dieu grand et immortel, père infatigable et éternel de toutes choses. Je suis l'impérissable heptacorde qui règle le mélodieux concert de la rotation céleste » (1).

Il résulte des deux passages d'Eusèbe, indiqués à la note précédente et relatifs au concert harmonique des sept cieux, que ce Père de l'Eglise considérait les ritournelles planétaires des Grecs comme des emprunts faits au Tétragramme hébraïque. Il le dit même en termes très-formels dans l'un des deux, à propos des prétendus mystères de l'alphabet qu'il développe à l'exemple des Kabbalistes, des Gnostiques et des Néoplatoniciens. De là le système Jéhovite dont j'ai maintenant à parler dans ce paragraphe.

Plusieurs exégètes de renom, en tête desquels je place Matthias Gesner, à titre de vulgarisateur, se sont prévalus de l'opinion émise par l'évêque

(1) Dans Eusèbe, *Præpar. evang.*, p. 519-20. Comparez *ibid*, p. 202, ed. Viger.— En s'avancant plus loin vers l'Asie centrale, on trouve aussi cette identification du soleil avec l'Etre-suprême, par exemple en Assyrie, en Perse et dans l'Inde. Aussi le Rig-Véda contient-il plus d'un hymne où *Sûrya* « le soleil » se confond avec *Pradjâpati* « le Seigneur de la création » et où sa course journalière est décrite en termes presque identiques à ceux du Ps. *Cœli enarrant gloriam Dei*.

de Césarée pour soutenir que la lecture *Iehôoua* ou *Jehôvâh* était très-ancienne en Israël; que c'était même l'antique et véritable prononciation de ce nom quadrilatère; qu'elle s'était conservée parmi les rabbins après la destruction du 2^e temple de Jérusalem, et que la massore de Tibériade n'avait fait au fond que l'adopter dans sa manière habituelle de ponctuer ce nom divin. Quelques uns ajoutent même qu'elle avait pu en agir ainsi sans crainte et sans scrupule, parce que, depuis plusieurs siècles, l'usage était de remplacer *Ihuh* par *Adni* dont la ponctuation était à très peu près la même (1).

Voici en abrégé comment les Jéhovistes en question essaient de justifier *philologiquement* leur hypothèse, à défaut de preuves historiques.

Comme les nombreuses combinaisons de voyelles planétaires qu'on lit dans les monuments du gnosticisme oriental qui sont parvenus jusqu'à nous, ne présentent pas celle dont ils ont besoin (2), ils conjecturent que pour le 7^e jour de la semaine,

(1) Revoyez là-dessus le P. Souciet et le ch^{er} Drach, ouvrages et lieux cités précédemment.

(2) On aurait pu s'attendre à la trouver sur l'inscription grecque découverte dans les ruines de la ville de Milet en Ionie et savamment expliquée au siècle dernier par l'abbé Barthélemy dans les *Mémoires de l'Acad. des Insér.*, T. XLI, in-4^o ou LXXX, in-12. Malheureusement, des sept colonnes qui la composaient, la 7^e et la plus importante, celle de Saturne, manque complètement par suite d'une rupture de la pierre gravée.

c'est-à-dire pour le jour du Sabbat, consacré à Saturne par les païens et à Jéhovah par les Juifs. ceux-ci avaient adopté une formule expressive et caractéristique du dieu suprême, celle de *Ihuh + hua*, composée de *Ihuh* « Jéhovah », et de *Hua* « Lui » ou « l'Être » par excellence, et articulé ou *Jehô-oua* ou *Jeô-Houa* par suppression soit de l'aspirée finale du 1^{er} terme, soit de l'aspirée initiale du 2^d, l'écriture hébraïque n'admettant pas volontiers le redoublement d'une même lettre dans le corps d'un mot simple ou composé et le remplaçant d'ordinaire par un signe diacritique. appelé *Daghesch* dur par les grammairiens.

Dans ce système, il eût été mieux, ce me semble, de substituer au composé hypothétique *Ihuh + hua*, celui de *Ih + huh* « Yâh étant », ou « Yâh existant », pour : *C'est Yâh* ou *Yâh est*, en remplaçant le futur du verbe substantif par le participe présent. Ce dernier composé se serait prononcé *Yâh-hôvâh*, puis *Yehôvâh* par changement du 1^{er} point-voyelle *â* en *e* brévisissime avec suppression de l'une des deux aspirées du milieu et maintien de celle de la fin. La lecture ou prononciation *Yehôvâh* rappellerait ainsi, pour le fond de l'idée, le panthéistique *Iaô* tant de l'Oracle de l'Apollon de Claros que des gnostiques Basilidiens, dieu qualifié par l'un *Abros* *Iaô* et par les autres *Iaô Abraxas* ou *Abrasax* (1).

(1) Ce nom d'*Abraxas* ou d'*Abrasax* est encore une énigme. Voy. J. Matter, *Histoire du gnosticisme*, II, p. 46-58, 1^{re} édit. — Movers cite, d'après Selden, des amulettes gnostiques portant

et elle conviendrait d'autant mieux à la désignation dieu d'Israël que les sémites du voisinage identifiaient ce dieu avec leur *Belitan* ou *Bel* l'ancien, autrement dit avec le vieux Saturne casé par les astrologues tantôt dans notre soleil, tantôt dans la plus haute des planètes, dans le soleil de l'*Empyrée* qu'ils nommaient *El-Elion* « le Dieu Très-Haut » (1) : idées admises par les Juifs eux-mêmes, puisque le Psalmiste dit à *Ihuh* : « Tu as établi *Elion* pour ton refuge » (2).

Rappelons à propos de cette hypothèse philologique, un certain passage déjà cité du *Guide des égarés* dans lequel Maïmonide raconte que les Talmudistes (du 2nd au 6^e siècle de notre ère), agitaient entre eux la question de savoir si l'une des quatre

Ab-rabba-dabra qu'il interprète par « *Der gross vater des Logos* » (*Die Phænezier* I, p. 264), puis il rend *Abraxas* par « *die grosse sieben* », comme formé du sémitique *Ch b'a rba* (ibid. p. 533). lu de droite à gauche. Mais, outre qu'il supprime un *b*, il n'obtient ainsi qu'une finale *ch*, au lieu de *xas* ou *sax*. Le mot hébreu *Ksa* ou *Ksh* « lumière, pleine-lune », ne conviendrait-il pas ici ? On aurait alors *Pater magnus* ou *magni luminis*, en se rappelant ce passage de la *Pistis Sophia* : « Jésus ajouta : *Iaphista* etc., etc. Car je connais le nom du père du trésor de la lumière, et en même temps, élevant la voix, il s'écria : C'est *Aberanenthôr*, proclamant ainsi le nom ineffable ». Voyez l'extrait traduit par M. Dulaurier dans le *Journal asiatique*, IX, 1^{re} série, p. 345, ou la traduction du livre entier par Schwartz, édit. Petermann, aux pages 224, 228 et 233, Berlin 1857 in-8°.

(1) Voy. Movers, *ouv. cité*, p. 254 et suiv. — Comparez Genèse, XIV, 19-22.

(2) Ps. XII, 9.

lettres du Tétragramme ne devait pas être redoublée dans la prononciation (1). Je conjecture qu'il s'agissait de son *h* médial, ainsi que je l'explique dans la note ci-jointe (2).

Je ne m'arrête pas d'ailleurs aux objections lexicographiques qu'on a faites au système de Matthias Gesner et consorts, et que l'on tirait de la différence quant aux voyelles entre les alphabets

(1) Voir la tradⁿ de feu S. Munk, I, p. 273, ou le *Thesaur.* de Gésénius, p. 577 A.

(2) Selon les règles ordinaires de la ponctuation massorétique, il n'y avait dans ce nom divin que la 1^{re} lettre *I* ou la 3^e *U* qui fussent susceptibles de redoublement. Or, si nous supposons que ces vieux grammairiens exégètes considéraient *Ihuh* comme un mot composé à l'aide des deux racines *Ih* et *huh* juxtaposées, n'est-ce pas sur le *h* médial que portait la question? On a vu que je prends *Ihuh* pour un simple dérivé d'un radical perdu *Ih*, ponctué *Ydh*, avec addition du suffixe *uh*. Je n'ose pas supposer que les Talmudistes dont parle Maïmonide allaient si loin que moi, car ils paraissent n'avoir vu dans le qualificatif *Ih* qu'une syncope du Tétragramme *Ihuh*; mais ces questionneurs, tout en ne songeant qu'au radical conservé *huh*, ponctué *hārāh* au parfait et *hōvāh* au participe présent, ne faisaient-ils pas allusion à ce participe *hōvāh*? ne le supposaient-ils pas ajouté au 1^{er} terme *Ih* (pour *Ihuh*), à titre de développement ou pour mieux dire d'explication? Dans cette hypothèse, ils se seraient demandé si, *par exception*, l'on ne devait pas appliquer au *h* médial de *Ihuh* le *daghech* redoublant appelé *Techdid* en arabe. L'auteur de *l'harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, I, p. 373, semble incliner ici pour le *Daghech Mappik* ou corroboratif qui, à la fin d'un mot, communique à la lettre qui le reçoit un son plus fort sans la redoubler, et par suite vouloir l'appliquer au 2^d *h*. Mais le texte de Maïmonide ne me paraît pas se prêter à cette supposition. La mienne n'est pas entrée non plus dans l'esprit de ce rabbin. Je ne la donne que pour ce qu'elle vaut, n'ayant à l'appuyer que sur l'hypothèse de *Ih—Huh*, analogue à celle que j'ai admise au ch. I, « 6, *Iuha*, une leçon *Iaoui* des Stromates de Clément d'Alexandrie à propos du *Iabe Samaritain*.

gréco-égyptien et phénico-hébreu (1). Elles sont aujourd'hui sans valeur ou du moins sans portée (2). Les Grecs n'étaient pas ici des inventeurs, mais des copistes de la théosophie orientale; leurs auteurs en conviennent et s'en réfèrent soit aux Egyptiens, soit aux Chaldéens, soit même aux Perses (3). Nous venons de voir qu'Eusèbe de Césarée en appelait aux Hébreux, et je crois qu'il n'avait pas tout à fait tort. Selon mes conjectures, il ne lui manquait que de remonter, sinon aux Aryas du Sapta-Sindhou, du moins aux Brahmanes de l'Inde, leurs successeurs, qui possédaient l'alphabet le plus complet que l'on ait découvert jusqu'à ce jour. Les Grecs n'avaient fait qu'imiter ici les théories orientales, et j'oserai en dire autant des Egyptiens-Coptes. Il me semble

(1) Gésénius les avait adoptées dans son *Thesaur.*, p. 578 A, après Didyme de Turin. Alexandre de Humboldt (*Cosmos*, III, p. 691, n. 57) cite aussi dans ce sens Zoëga, Lobeck, Tœlken, et Ideler fils.

(2) Notre illustre égyptologue, M. le vicomte Emmanuel de Rougé, a montré dans plusieurs lectures récemment faites à l'Académie des Inscript. et Belles-Lettres dont il est un des membres les plus éminents, que l'alphabet dit phénicien avait été formé à l'aide de divers signes phonétiques empruntés aux écritures égyptiennes, thèse que M. Fr. Lenormant vient de reprendre après feu M. Charles Lenormant, son père, et de développer dans un mémoire couronné par la même Académie et en cours de publication.

(3) Dion Cassius tenait pour les Egyptiens et Jean le Lydien pour les Perses. Il me semble que les Assyro-Chaldéens auraient plus de droits à l'invention.

que les uns et les autres s'étaient bornés : 1° à remplacer le *He* sémitique par leur voyelle *Hta* ; 2° à scinder le *Wau*, prononcé *Ou*, en deux voyelles *O* et *U*, parce que le *He* final de *Ihuh* étant réputé quiescent, ils ne pouvaient le compter pour signe du 7^e son de la gamme harmonique, et 3° à employer leur *O* méga en place de la finale *ah* ou *uh* à l'exemple des Phéniciens, des Perses et des Indiens (1). De telle sorte qu'en définitive, entre leurs nombreuses combinaisons de voyelles planétaires, ils obtenaient notamment la modulation approximative *IEOUA HO* qui figure sur le monument de Milet, en tête de la 1^{re} colonne consacrée à la Lune (2).

En restant sur le terrain de la philologie, on pourrait demander aux partisans de la lecture *Jehôvâh* pourquoi ils laissent entièrement à l'écart la ponctuation *Jehôvîh*. Elle est, il est vrai, plus rare dans la Bible que la précédente. Cependant on l'y rencontre assez de fois pour que les Jéhovistes en question aient dû, à mon avis, se

(1) Nous avons vu qu'en sanscrit *Yahuh* et *Yahvah* ont pour voc^{lf}, l'un *Yahô* et l'autre *Yahvô*. Il en est de même de *Yahah*, dont je parlerai bientôt, son voc^{lf} étant identique à celui de *Yahuh*. — A l'égard du Phénicien, voyez, outre les *Monum. Linguae Phœniciae* de Gésenius, p. 434 et 440, les observations de Sarchi, *Nouv. gram. hébraïque*, p. 17-20, sur le double son du point-voyelle appelé *Kâmets*, qui valait *â* ou *o* pour *au*.

(2) Revoir la planche n° 3 du *Mémoire* cité de l'abbé Barthélemy, T. XLI, in-4°, p. 520, ou T. LXXX, in-12, p. 522.

préoccuper de sa composition, je veux dire de l'origine étymologique de sa désinence. En effet, ni le verbe *Huh* « être, exister », ni le pronom *Hua* « Lui ou l'Être », ne révèlent la forme *Ihuih* ou *Ihui*, avec ou sans *h* final. Dans la Bible, *Hui*, ponctué *Hôï*, ne figure que comme une interjection exprimant ou la menace, ou la douleur, ou l'exhortation (latin *ue*, *heu*, *heus*). C'est une pure onomatopée qui paraît n'avoir rien à faire ici, à moins de supposer que *Jehôvih* ou *Yehôuih* aurait signifié originairement, ou *Yahô-Hélas!* ou *Yahô-ha!* ou *Yahô hé!* ou *Yahô-heu!* ou *Vahô-holà!* (1) Ces significations, par parenthèse, rentreraient jusqu'à un certain point dans l'explication que nombre d'hébraïsants donnent de la finale *Ih* du Tétragramme ainsi ponctué lorsqu'il se trouve accompagné d'*Adônâï*, mais elles ne la fortifieraient guère. Aussi la plupart des grammairiens et des exégètes, tant anciens que modernes, trouvent-ils plus simple, plus exact et plus vrai de tirer la ponctuation *Jehôvih* de celle d'*Elôhim*, comme la ponctuation *Jehôvâh* de celle d'*Adônâï*.

Toutefois, s'il m'est permis de faire ici une petite excursion dans le champ des langues

(1) C'est ce dernier sens que les gnostiques valentiniens et autres donnaient au mot *Iaô* lui même dans leurs rêveries sur la chute de la *Sophia-Akhamôth* que l'Eon *Horos* retint dans les limites du plérôme en lui criant *Iaô* « halte là ». Voir Matter, *ouv. cité*, II, p. 128-9.

aryennes. j'oserai conjecturer qu'à une époque indéterminée le sanscrit avait pu passer par là.

On trouve dans les hymnes védiques deux qualificatifs *Yakrah* masc., et *Yahri* féminin, qui ont la même racine que le titre *Yahuh* ou *Yahô* d'Agni, et qui sont au pluriel, l'un *Yakrah* « les écoulements, les fils? », et l'autre *Yahrih* « les effusions, les filles? ». Le 2^d pluriel, précédé de *Saptan*, « sept », sous la forme *Sapta-Yahrih*, figure dans le Rig-Véda comme synonyme de *Sapta-nadih* « les sept rivières » (1) soit de la terre, soit de l'atmosphère, soit du ciel. Ces *Sapta-Yahrih* au fém. appellent ou supposent au masc. des *Sapta Yahrah* répondant aux *Sapta Sindhavah* « les sept fleuves » qui arrosaient la contrée des Aryas et lui avaient valu le nom populaire de *Sapta Sindhu*, en zend *Hapta Hindu* (2). Maintenant tirons les deux pluriels en question, non point immédiatement du radical *Yah*, mais de son dérivé *Yaha*, n^l *Yahah* ou *Yahô* « eau », ou « force », selon le *Nighântû* (3) et faisons-le suivre des suffixes pluriels, m. *Vah*, f. *Vih*, signifiant « doués de ou possédant », il nous sera facile d'en déduire les formes sémitiques *Yahavâh* et *Yahavîh* d'un côté, et de l'autre celles de *Yahôvâh*

(1) R. V. A. I, 32, 12;-34, 8-35, 8; 35, 8;-71, 7;-102, 2.

(2) Sur les sept fleuves, voy. mon opuscule du *Berceau de l'Espèce humaine*, p. 51-53.

(3) I, 9, et II, 12.

et *Yahôvîh*, dieux ou déesses « possédant l'eau ou la force », comme les phénomènes de l'air ou du ciel, tels que vents et nuées, éclairs et tonnerres, et, de les appliquer à *Jéhovâh* ou à *Jéhôvîh*, en les prenant pour des *pluriels de majesté* applicables à un dieu unique, car les hébraïsants nous apprennent que le point-voyelle *Kâmets* exprime en hébreu l'*â* chez les Juifs portugais et espagnols, et l'*o* ou l'*o* chez les Juifs polonais et allemands (1).

Dans cette hypothèse, le Tétragramme hébreu ainsi allongé en Heptagramme, nous rappellerait, d'un côté, l'*Heptagrammaton Sarapin* des Egyptiens (2), et de l'autre le *Iao Abraxas* ou *Abrasax* des gnostiques Basilidiens, dieu panthéistique comme Sérapis et comme l'*Abres Iao* de l'oracle de Claros, dieu universel qui dit : sept voyelles me célèbrent etc., etc. En effet, si c'est trop s'aventurer avec Movers que de prendre l'énigmatique *Abraxas*, pour une transposition altérée de *Chb'a rba* « le grand sept », il n'en est pas moins vrai qu'il répond, d'une part, aux *Chb'auth* « les sept », des Chaldéens, et de l'autre à l'*Heptaktis* « à sept rayons », des Grecs (3), et de plus, qu'il a son type ou son *adéquat* dans le

(1) Sarchi, *Grammaire citée*, p. 17-20.

(2) Voir Creuzer et Guigniaut : *Religions de l'antiquité*, I, p. 408 ; 2^e *Theologumena arithmetica*, p. 41-53, édit. Ast., 3^e Joh. Lydus ; *de mensibus*, p. 26-32 et 40, et 4^e les mémoires de Villoteau et de Jomard dans la *description de l'Égypte, antiquité*.

(3) *Ouv. cité*, I, p. 552-3.

Saptartchi des Brâhmanes, signifiant « doué de sept rayons », c'est-à-dire dans Agni, à la fois feu céleste, feu aérien et feu terrestre, en même temps que créateur, conservateur et destructeur (1).

Quelles qu'aient été l'origine ethnologique et la première signification du mystérieux titre *Abraxas* ou *Abrasax* employé par les gnostiques basilidiens pour qualifier ou caractériser leur dieu panthéistique *Iao*, l'application qu'ils en faisaient aux divers noms ou aspects du soleil, jointe à ces deux particularités qu'ils le composaient de sept lettres et lui donnaient pour valeur arithmétique le nombre 365 (2), porte à penser qu'ils le rattachaient tant à l'*abros Iao* de l'oracle de claros en Ionie et à l'*Abros Adôn* de Bion et de Proclus, qu'à l'*Helios Heptaktis* du même Proclus, de Damascius et de l'empereur Julien (3). Je n'hésite donc pas à ajouter pour com-

(1) Il n'y a rien qui se présente plus fréquemment dans les hymnes du Rig-Véda que l'image des sept rayons du soleil, de la lumière ou du feu : elle y est exprimée de mille manières sans y être jamais rapportée ostensiblement au soleil, à la lune et aux *quinque Stellæ errantes* des auteurs grecs et latins. Les poètes Aryas ne paraissent pas avoir distingué les cinq petites planètes des autres étoiles du firmament, je veux dire avoir connu leurs mouvements propres. Du reste, la vue des sept couleurs de l'arc-en-ciel a dû suggérer de bonne heure aux pâtres du Sapta Sindhou l'idée de la lumière décomposable en sept rayons : de là leurs jeux de mots perpétuels sur ce nombre sacré et sur ses multiples, tels que 14, 21, 28, 49, 63, etc.

(2) Voir là-dessus J. Matter, *ouv. cité*, II, p. 46-58, avec les planches y relatives.

(3) Dans Movers, *die Phœnixier*, I, p. 542-52.

plément le titre sanscrit *Saptartchih* « à sept rayons, à sept clartés, à sept lumières, à sept splendeurs, » que les anciens commentateurs indiens du Rig-Véda donnaient à leur triple Agni (4).

Je ne puis ni ne dois entrer ici dans les développements que nécessiterait l'exposé complet de ces rapprochements mythologiques. Ils m'écarteraient trop de mon sujet actuel. Obligé de me restreindre, je laisserai d'abord de côté le nombre 365 qui fait allusion à la durée de l'année vague des Égyptiens, pour m'en tenir au nombre sacré de sept qui joue un si grand rôle dans toutes les religions de l'antiquité. Et même, comme l'application de ce dernier aux sept planètes est connue de tout le monde, je ne releverai guère ici que celle beaucoup moins remarquée qu'en ont faite les anciens peuples de l'Orient aux sept étoiles de la grande-Ourse ou du grand chariot, appelé dans nos campagnes *chariot de David*.

Cette belle constellation du nord, qui ne se couche jamais, était en grande vénération chez les antiques pasteurs de l'Asie centrale.

Dans le *Sapta sindhou* on l'appelait *saptarikchâs*, « les sept étoiles » *Saptarichyas* ou *Saptarchayas* « les sept Richis », ou « voyants »; on les mettait en relation mythique, d'un côté, avec les sept rayons d'Agni, de l'autre avec les sept premiers patriarches

(4) Voyez à ce sujet Langlois, *Rigv.*, II, 255, n. 24, et Nève, *Essai sur le mythe des Ribhavas*, p. 306.

ou *Richis* humains, réputés souches des sept familles primitives de la race aryenne en même temps qu'adorateurs du feu dont ils portaient les divers noms, aussi bien que les célestes *Richis* du pôle septentrional.

Notons au sujet de ces diverses qualifications, 1° que *Rikeha* « étoile » signifie également Ours en sanscrit, et qu'en hébreu le mot '*Aich* ou '*Ach* désigne l'astérisme de la grande-Ourse, *Sidus Ursi* dans Job, 2° que les poètes Aryas personnifiaient les sept rayons d'Agni sous les noms 1° de *Saptarāmayas* « les sept rênes ou les sept guides », 2° de *Saptarāchayas* « les sept splendeurs » et 3° de *Saptarāchayas* « les sept Richis » par un jeu de mots facile à concevoir (1).

Les derniers chantres du Rig-Véda insinuaient qu'à l'origine des choses *Viçvakarman*, l'universel créateur, après l'accomplissement de son œuvre, avait fixé dans les *Saptarikchās* du Nord les sept rayons avec lesquels il venait de créer les trois mondes, rayons qui ne faisaient qu'un avec lui (2). Là il n'y a encore aucune allusion au système des sept planètes : les Hindous paraissent ne l'avoir

(1) Sur tout cela, voyez, outre Langlois et Nève déjà cités, 1° A. Maury, *Croyances et légendes de l'antiquité*, p. 137-8 ; 2° Max Müller, *A History of ancient sanscrit Literature*, p. 379 et suiv., et 3° le même, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, p. 361-6 du texte anglais, ou II, p. 82-5 de la trad^{on} française.

(2) Comparez dans le R. V. Langlois, I, 450, 1-2, et IV, 178, 15. — 423, 11, etc., etc.

connu que beaucoup plus tard. Les prêtres des bords du Tigre et de l'Euphrate, livrés à l'observation des astres, étaient plus avancés sous ce rapport. Toutefois, quand on compare les *Saptarchayas* célestes des Aryas avec les sept *Amschaspands* des Perses, avec les sept anciens *Elahim* des Assyro-Chaldéens, avec les sept *Cabires* des Phéniciens et des insulaires de Samothrace, et même avec les sept *Kôkabim* des cabbalistes Juifs, on est bien tenté de croire que, dans l'origine, tous ces dieux ignés ou lumineux des espaces célestes s'étaient rapportés aux sept étoiles de la grande-Ourse, bien plutôt qu'aux sept planètes.

Quoiqu'il en soit à cet égard, au siècle d'Isaïe les Israélites faisaient de cette constellation du Nord le séjour d'*Elion* et de ses compagnons, les *Elohim* supérieurs, placés au-dessus des étoiles d'*El* ou du soleil (1). Ils les appelaient *Céraphim* « les ignés », et se représentaient *Ihuh-Tsbauth* trônant au milieu d'eux (2) comme *Béltan* au milieu de ses *Elahim*, comme Ormuzd au milieu de ses *Amschaspands*, comme Agni au milieu de ses *Richis* du Septentrion.

(1) Isaïe, XIV, 4-20. — Sur ce texte, voyez ou le Commentaire allemand de Gésenius sur Isaïe, II, p. 316 et suiv. ou son *Thesaurus*, p. 606 B. avec les *Addenda* de Rædiger, p. 93-4, et comparez Herder, *Histoire de la poésie des Hébreux*, p. 137 et 140 de la trad^{on} française de M^{me} la B^{ne} A. de Carlovitz.

(2) Isaïe, VI, 1-7. — Sur le sens du mot hébreu *Céraphim*, voyez le *Thesaurus* de Gésenius p. 1311-2.

C'est donc avec raison, selon moi, que notre poète Victor Hugo, en décrivant l'œuvre génésiaque des six jours dans une de ses *Contemplations*, intitulée : *Lumen, Nomen, Numen*, n'a pas hésité à rattacher les sept lettres du nom *Jehováh*, non point aux sept planètes de l'antiquité, comme on a coutume de le faire, mais bien aux sept belles étoiles de la grande-Ourse dans lesquelles le créateur aurait mis son nom en rentrant dans son repos après la création.

J'adhère volontiers à cette manière de voir, car il me semble qu'aux yeux des antiques pasteurs de la Haute Asie, ces sept astres du nord ont dû être les premiers dieux célestes créés pour veiller à l'entretien du monde, en tournant autour de l'étoile polaire comme les bœufs qui foulent le grain destiné à la nourriture des hommes, tournent autour du poteau auquel ils sont attachés ⁽¹⁾, image rustique dans laquelle se complaisent les *Purânistes Hindous* et que les anciens peuples d'Italie ont figurée dans leur nom *Septemtriones* « les sept broyeurs », abrégé en *Septemtriones*, au singulier *Septemtrio* ⁽²⁾. Et n'est-ce pas aussi

(1) Voyez le *Bhâgavata-Purâna*, II, 95, 20, trad^{on} d'Eug. Burnouf. — L'étoile polaire (la dernière de la queue de la petite-Ourse) y est appelée *Dhruva* « le (dieu) fixe, l'immobile ». Mais aux temps Védiques, ce pouvait être une étoile du *Dragon*. Voir Colebrooke, *Misc. Essays*, II, p. 328.

(2) Voyez là-dessus, d'abord la *Nouvelle Galerie mythologique* de Ch. Lenormant et de Witte, p. 22-3, et ensuite les *Nouvelles*

l'idée que les prêtres chaldéens s'étaient formée originairement de leur *Iaô-Sabaôth*, ainsi nommé, si l'on en croit Jean le Lydien et Cedrenus, à titre de lumière intelligible trônant au-dessus des sept cieux? (1). Ces chroniqueurs Byzantins, relativement modernes, ne sont-ils pas tombés dans l'erreur en remplaçant les sept astres de la grande-Ourse par les sept planètes très bien connues de leur temps et alors plus renommées en Grèce que leurs devanciers avec lesquels l'astrologie orientale les avait mises en relation mythique? Mais laissons là ces questions non encore éclaircies, sauf à les reprendre plus tard, s'il y a lieu, et hâtons-nous de revenir aux Heptagrammes planétaires d'où Matthias Gesner et ses adhérents tirent la prononciation Jehovah.

Les formes Sémitico-Aryennes du Tétragramme *Ihuh*, *Yhuh* ou *Yhvh*, relevées précédemment, je

leçons sur la science du langage de Max Müller, II, p. 82-90 de la trad.^{on} française. Avant eux, Jac. Grimm, Ad. Kuhn, Lassen et Nève avaient déjà fait de curieux rapprochements de noms et de mythes sur la constellation du *Chariot* ou de l'*Ourse* — Pococke (*Specimen Hist. Arab.*, p. 146 édit Wite) et l'auteur du livre *Qi-tab-al-Fihrist*, traduit d'abord par de Hammer (dans le *Journal Asiatique*, 3^e série XII, p. 249 et 259-65), puis par le Dr D. Chwolsohn (dans *Die Ssabier und der Ssabismus*, II, p. 5, 60, 228), racontent que les Tsabiens, Natsoréens ou Mandaïtes de 'Harran, en Mésopotamie, successeurs des prêtres Chaldéens, se tournent vers le Nord pour faire leurs adorations et qu'ils célèbrent sept fois par an les mystères du Nord, en invoquant le grand dieu *Schemâl* (Samaël), qui y préside.

(1) *Ouv. et lieux cités*, et Movers, I, p. 550.

veux dire *Yehováh* et *Yéhóviah*, avaient sur les formes plus abrégées *Yahváh* et *Yahviah*, dérivées des primitives *Yahuh* et *Yahó*, l'avantage de se prêter admirablement aux nombreuses combinaisons qu'en ont faites les partisans orientaux de l'harmonie des sphères pour invoquer et célébrer les sept planètes ⁽¹⁾ en même temps que les douze signes du zodiaque entre lesquels l'astrologie les avait distribuées en les supposant tantôt solaires en descendant du Lion, unique domicile du Soleil, jusqu'au Capricorne, premier domicile de Saturne, et tantôt lunaires en remontant du Verseau, second domicile du même Saturne, jusqu'au Cancer, unique domicile de la Lune, ainsi que l'a très bien montré l'abbé Movers ⁽²⁾.

On lisait dans le fameux Oracle grec de Claros, en Ionie : « Invoque ensemble *Hermès* et *Helios*, le jour consacré à *Hélios*; puis *Séléné* quand luit son jour; ensuite *Kronos*, et pareillement *Aphrodité* par les appels mystérieux qu'a trouvés le plus grand des Mages, le roi de l'*Heptaphthongue*. . . .

(1) Nombre d'auteurs ont traité ce sujet. Je regrette de n'avoir pu les consulter tous, entre autres, Bellermand, Th. Henri Martin, de Rennes, et l'allemand Ferdinand Piper dont Al. de Humboldt parle avec éloge dans son *Cosmos*, III, p. 691, n 52.

(2) Revoir *Die Phænizier*, I, p. 161 et suiv., et ne pas s'arrêter ici à la planche II du *mémoire* de Barthélemy relative à l'ancien et au nouveau domiciles des planètes, exécutée pour l'explication d'un système différent et comparativement plus moderne.

Tu appelleras chaque dieu successivement d'une voix haute et sonnant sept fois » (1).

Ce que prescrivait cet Oracle de Claros, le monument de la ville de Milet, en Ionie encore, le représentait graphiquement sur sept colonnes planétaires dont les deux dernières, celles de Jupiter et de Saturne, ne se sont pas retrouvées par suite d'une rupture de la pierre, accident fâcheux au jugement des partisans de la lecture *Jehovah*, en ce que cette forme devait naturellement se trouver, selon eux, dans la modulation préliminaire de la 7^e et dernière colonne dédiée à Saturne. Les cinq colonnes conservées intactes contiennent chacune deux fois les sept voyelles planétaires rangées différemment, d'abord comme *préludes* sans ordre appréciable (2), puis comme ritournelles appropriées chacune au jour qu'on avait en vue, c'est-à-dire commençant par la voyelle de la planète qui y présidait, ensuite le tout se termine par cette

(1) Dans Eusèbe, *Præpar. Evang.*, p. 202, extrait de Porphyre. — Après ces mots « le plus grand des Mages, le roi de l'*Hep-taphthongue* », le texte intercale cette phrase prosaïque : « les assistants s'étant écriés : C'est d'*Ostanès* que tu parles », Apollon ajoute : « Tu appelleras etc. ». — Je me suis expliqué au chap. I, § 3, d'après les assertions et indications de Plin l'Ancien, sur deux Archimages du nom d'*Ostanès*, (*Osthanès* ou *Hostanès*, contemporains et conseillers, l'un de Xerxès et l'autre d'Alexandre.

(2) Le prélude de la 4^e colonne, consacrée au soleil, porte *HOUIAΩE*, c'est-à-dire contient avant la finale *E* les trois célèbres voyelles *I A Ω*.

prière adressée à chaque dieu : « O Saint, conserve la ville de Milet et tous ses habitants » (5).

J'ai déjà rappelé que la 1^{re} colonne de ce monument, celle qui est dédiée à la Lune, débute par le prélude *IEOUAH*Ω, lequel, au moyen d'une légère transposition, pourrait donner *IEOU*Ω*AH*, c'est-à-dire pour nous, *Jehováh*, en rétablissant le 1^{er} *H* entre *E* et Ω, et en déplaçant le *OU* changé en *V* devant le *H* final. Mais, dans le système purement planétaire, on n'en saurait tirer *IEOU*Ω*IH*, c'est-à-dire *Jéhóvith*, vu l'absence de l'*A* et la répétition de l'*I*. Gesner et consorts n'auraient point vu là une objection sérieuse contre leur système, car ils ne prétendaient pas transformer les Juifs en copistes plus ou moins habiles : tout au contraire, ce seraient les payens, soit Egyptiens soit Grecs, qui auraient imité les Juifs, en accommodant leurs emprunts à leur théorie astrologico-musicale, et par suite en élaguant une lecture qui ne s'y adaptait point. Si cette hypothèse, appuyée quant aux Egyptiens d'un texte équivoque d'Isaïe (6), a quelque apparence de fondement, il serait beaucoup plus simple de se tourner vers l'orient de la Judée, vers Babylone, Suse, Ninive, Ecbatane, Persépolis, etc. et même de pousser ses investigations jusqu'au *Sapta Sindhou* en se rappelant mes conjectures sur

(5) Revoir Barthélemy, *Mémoire et lieu cités*.

(6) Isaïe, XIX, 17-25. — C'est une question de savoir si ce passage se rapporte à quelque événement du règne de Pamétik 1^{er}, (an. 670), ou à l'époque de la construction du temple Juif de Léontopolis (an. 149).

la formation hypothétique et vraisemblable des lectures *Jehováh* et *Jéhóvth*.

Ne concluons pas du texte de l'Oracle de Claros cité en dernier lieu, qu'il fallait toujours réciter successivement les sept voyelles en l'honneur de chaque dieu-planète. Les amulettes gnostiques prouvent qu'on pouvait en omettre plusieurs, et, par exemple, n'en retenir que deux, trois ou quatre, telles que *Aô*, *Iah*, *Iaô*, *Iahô* et leurs variantes. Mais comme ces formes abrégées s'éloignent beaucoup des prononciations *Jehováh* et *Jéhóvth*, qu'elles sont moins problématiques quant à leur origine et à leur ancienneté et qu'elles se rattachent d'une manière un peu plus certaine aux motifs qui ont déterminé la grande synagogue à prohiber la prononciation du Tétragramme hébraïque, j'en renvoie l'examen au § qui suit.

VI

Parlons d'abord du Digramme *Aô*.

On sait qu'*Aô* était un nom d'Adonis dans l'île de Chypre ⁽¹⁾. Movers le fait venir du radical sémitique '*Huh* « vivre ou faire vivre » ⁽²⁾ et M. Jules Oppert du pronom hébreu *Hua*, assyrien *Hu* « lui », employé emphatiquement pour désigner

(1) *Etymologicon Magnum* et *Hesychius, in Verbo*.

(2) *Ouv. cité*, I, p. 229, 285 et 555.

l'Être suprême (1). Ces deux dérivations me paraissent également contestables. J'aimerais mieux recourir au sanscrit *Asuh* « vie, souffle vital, esprit », en passant par le zend *Ahû* pour *Ahuh* de même signification, car *Asuh* est un titre d'Agni-Soleil, dans les hymnes védiques (2), comme *Ahû* est un titre d'Ormuzd, dans le zend-avesta (3), et tout me porte à croire qu'*Ahuh* était aussi un titre de *Jehovah* dans le texte primitif du livre de l'Exode où on lit maintenant *Ahih* (4). Mais la recherche de l'étymologie est sans importance lorsque le sens est constaté d'ailleurs. Or Movers convient lui-même qu'*Adonis*, avec ou sans l'épithète d'*Abros* était considéré comme le plus grand des dieux, qu'on le confondait d'un côté avec le *Jehovah* de la Bible, appelé parfois *Adôn* « Seigneur », et plus souvent *Adônâï* « mon Seigneur », et de l'autre avec l'*abros* *Iaô* de l'Oracle de Claros (5). Cela suffit pour m'autoriser à voir dans *Aô*, une forme écourtée du phénicien *Iaô* provenant du primitif *Iahuh* « fils », qu'on a détourné de son acception première

(1) *Journal Asiatique*, 5^e série, IX, p. 147-8, 193, 317 et *Expédition scientifique en Mésopotamie*, II, p. 87-8.

(2) Avec l'épithète *Djivan* « vivant ». Voir Rig-Véda Rosen. I, p. 92, St. 10

(3) Voir le *Commentaire* d'Eugène Burnouf sur le *Yaçna Zend*, p. 50-1.

(4) Exode III, 14. Revoir ci-dessus, introduction p. 334 du Vol. acad. ou p. LXII du tirage à part.

(5) *Die Phœnizier*, I, p. 312 et p. 342.

en songeant au rôle du dieu plutôt qu'à l'origine de son nom.

J'ose donc conclure de là que les partisans grecs ou égyptiens de l'*Heptaphthongue*, en l'empruntant aux Sémites, en faisaient le résumé du système planétaire, en ce sens que l'A désignait la Lune et l'n Saturne, c'est-à-dire la plus basse et la plus haute des sept planètes, autrement dit, la première et la dernière dans le ciel, l'*Alpha* et l'*oméga* dans l'alphabet, la nète et l'hypate dans l'heptacorde.

Ces idées là n'étaient pas étrangères ou du moins inconnues aux Juifs durant la période assyrienne. Achab en Samarie et plus tard Manassé en Judée protégèrent ouvertement l'*astrolâtrie* (1). Au temps de l'exil, le *Deutéro* Isaïe fait dire trois fois à Jéhovah : « Je suis le premier et je suis également le dernier, et hors moi il n'y a pas de dieu (2), par opposition aux *Mazzalôth* ou *Mazzarôth*, c'est-à-dire aux douze signes du zodiaque dans lesquels les sept planètes avaient

(1) Voir les détails donnés dans I Rois XVI, 30 ; -33-II Rois XXI, 5-6, et XXIII, 5-20, et dans II Chroniq. XXXIII, 2-9.

(2) Dans Isaïe XLI, 4 ; XLIV, 6 ; XLVIII, 12. J'appelle *Deutéro-Isaïe* avec les exégètes critiques et indépendants de l'Allemagne, de la Hollande et de la France, l'auteur des chap. XL à LXVI d'Isaïe et même de quelques chap. ou portions de chap. qui précèdent le XL°. Les lecteurs de la *Revue des deux mondes* et de la *Revue de Théologie* se rappelleront les articles publiés récemment sur ce sujet par MM. A. Réville et A. Carrière.

leurs domiciles suivant les astrologues de Babylone et de Ninive (1). A son tour, l'auteur de l'Apocalypse met dans la bouche de l'Agneau mystique, fils du Très-Haut (et son représentant), les paroles suivantes : « Je suis l'*alpha* et l'*oméga*, le premier et le dernier; le commencement et la fin » (2). N'y a-t-il pas là, à 5 ou 600 ans d'intervalle, deux allusions au système planétaire, en même temps qu'une réfutation indirecte de cette théorie astrologique ? *Aô* pouvait rappeler *Ihuh*, c'est-à-dire Jehovah, aux Juifs exilés à Babylone et *Ichu'a*, pour *Ihuchu'a*, c'est-à-dire Jésus aux gnostiques Basilidiens d'origine sémitique (3) répandus en Egypte, en Asie Mineure, en Phénicie, en Syrie, en Judée et ailleurs, en ce sens, qu'en préposant *I* à cet *Aô*, on obtenait *Iaô*, abstraction faite des deux *h* du Tétragramme qui ne se faisaient pas entendre à l'oreille dans la prononciation (4).

(1) Voyez là-dessus *Die Phœnizier*, I, p. 79-80, 163-8 et 593.

(2) Apocal. XXII, 13.

(3) J. Matter, *ouv. cité*, II, p. 37-8, affirme que l'hérésiarque Basilide était né en Syrie, qu'il s'était retiré à Alexandrie et que sa doctrine gnostique se ressentait des anciens enseignements de l'Egypte, modifiés par des relations avec la Judée, la Perse et la Grèce.

(4) Cette hypothèse peut sembler hasardée, mais c'est celle de Jablonski et de beaucoup de savants qui, perdant de vue les trois textes d'Isaïe cités ci-dessus, se prévalaient de celui de l'Apocalypse pour prétendre que l'Oracle de Claros était l'œuvre d'un gnostique chrétien qui aurait forgé son *Iaô* en préposant à *Aô* la lettre initiale du nom *Jésus*, interprété Soleil de Justice,

Le 1^{er} Trigramme gnostique *Iah* n'est autre à mon avis que le nom divin *Ih*, ponctué *Yâh*, qui figure dans la Bible comme synonyme d'*Ihuh* et qui le remplace même dans les derniers temps du Judaïsme, je veux dire après le retour de l'exil babylonien. Il a pour variantes dans le gnosticisme trois autres formes *Aih*, *Hai* et *Iha* qui le suivent sur des amulettes ou talismans avec la suscription : *Iaô Abrasax Sabaôth Adôneos* (1). En astrologie, les trois lettres *I*, *A*, *H*, réunies, désignaient le Soleil, la Lune et la planète Vénus (2), c'est-à-dire l'astre du jour, l'astre de la nuit et l'étoile du matin et du soir, appelée de tout temps et en tout lieu *étoile du berger*. *Iah* était donc le dieu triple qui présidait au Nyktémère, c'est-à-dire au jour, à la nuit et à l'intervalle qui les sépare,

comme fils du Très-Haut (Comparez Malachie, IV, 2, St Matthieu I, 21, St Luc, I, 31-3). — Ces érudits ignoraient que *Yao* et *Aô* pouvaient avoir été empruntés par les Grecs à des formes Aryano-sémitiques *Yahô* et *Ahô*, usitées comme vocatifs de *Yahuh* « fils », et d'*Ahuh* (pour *Asuh*), « souffle de vie » etc. — En revanche, le ch^{er} Drach, *ouv. cité*, I, p. 366, 489-90 et 546, incline à penser que l'Oracle en question pourrait bien remonter autemps de la guerre de Troie.

(1) Scholz (*dissert. citée*, p. 18) d'après Kopp et Bellermand. — Au lieu de quatre formes on en pouvait forger neuf, car $3 \times 3 = 9$.

(2) C'est par erreur de copiste, suivant l'abbé Barthélemy (*mémoire cité*, p. 512, édit. in-12), que Porphyre, dans son *commentaire* sur Denys de Thrace, attribuait l'*alpha* à Vénus. Du reste, ce commentateur omettait deux voyelles, l'*épsilon* et l'*héta*, en même temps que deux Planètes, la Lune et Mercure.

le soir et le matin. En conséquence, *Iah* était le dieu du temps, l'ancien des jours de Daniel, le *Hua* des Assyro - Chaldéens, appelé encore *Ih* « le fort par excellence » dans les inscriptions cunéiformes, et ailleurs *Bilitan* « Bel l'ancien » etc.

Le 2^d Trigramme *Iaô* est le plus fréquent de tous les titres adoptés par le gnosticisme pour désigner le dieu universel. Il a pour variantes d'abord *Oai*, c'est-à-dire *Iaô*, lu à rebours, puis *Aôï* et *Iôa*, enfin *Aiô* et *Oia*, lus différemment, c'est-à-dire ou de droite à gauche ou de gauche à droite. Ces variations indiquent évidemment des emprunts faits par les Grecs ou par les Coptes à des écritures en *boustrophedon* usitées soit en Egypte, soit en Phénicie, soit en Asie Mineure, soit dans d'autres contrées plus orientales.

Il est évident que les six groupes de lettres dont il s'agit avaient pour objet ou pour résultat de résumer tout le système planétaire. Ces astrologues y rattachaient sans doute des idées cosmologiques. Ainsi le 5^e groupe *Aiô* et le 4^e *Oia*, pouvaient signifier que le Soleil, placé au centre du monde, communiquait ses effluves de lumière, de chaleur et de vie aux six autres Planètes, savoir : vers le bas, à la Lune. A, en passant par Vénus *H* et par Mercure *E*, et vers le haut, à Saturne *n*, en passant par Mars *O* et par Jupiter *U*. Je m'abstiens de rechercher la raison mystique ou astrologiques tant du 3^e groupe, *Aôï*, Lune, Saturne, Soleil, que du 4^e, *Iôa*, Soleil,

Saturne, Lune, pour m'arrêter au 1^{er} groupe, *Iaô*, Soleil, Lune, Saturne, et au 2^d, *Oai*, Saturne, Lune, Soleil. Il me semble que ceux-ci exprimaient : l'un le passage des rayons solaires vers les deux planètes extrêmes, et l'autre leur retour de ces mêmes planètes à leur point de départ. L'abbé Barthélemy et, après lui, Abel Rémusat, ont très bien remarqué du reste que les mystagogues de l'Orient et ceux de la Grèce, les Pythagoriciens entre autres, ne se contentaient pas de voir soit dans *Iaô*, soit mieux encore dans *Aiô*, la première, la moyenne et la dernière des planètes du ciel, la première, la moyenne et la dernière des voyelles de l'alphabet, la première, la moyenne et la dernière des cordes de l'Heptacorde, mais qu'ils y mêlaient des conceptions transcendantes sur la divinité, une en son essence et triple en ses manifestations dans le temps comme dans l'espace (1). Les gnostiques des diverses écoles avaient trouvé là une ample moisson à recueillir : ils n'eurent garde de la laisser perdre.

Enfin le Tétragramme *Iahô* de St Jérôme appelle notre attention à divers points de vue. D'abord, il est évident que le Trigramme *Iaô* en a été tiré par suppression du *h* médial, suppression

(1) Voir là-dessus les *Mémoires cités* de ces deux auteurs dans les *Recueils de l'ancienne et de la nouvelle Académie des Inscriptions*, 1^o T. LXXX, p. 521-2, in-12, et 2^o T. VII, p. 44-8, in-4^o.

intentionnelle peut-être ⁽¹⁾, mais, dans tous les cas, bien constatée. Ensuite, si nous divisons *Iano* en deux syllabes, il nous sera facile d'en tirer, d'un côté, *IA*, Soleil et Lune, ou Dimanche et Lundi, de l'autre, *Ho*, Vénus et Saturne, ou Vendredi et Samedi. Il reste les trois voyelles intermédiaires : *O* pour Mars ou Mardi, *E* pour Mercure ou Mercredi, et *V* pour Jupiter ou Jeudi.

Ces jours moyens n'étant pas fériés chez les sémites, on comprend que leurs astrologues aient négligé de relever le Trigramme *OEÜ* ou tout autre que pouvait fournir la réunion de leurs voyelles respectives. Il semble pourtant que la voyelle *E* consacrée à Mercure et caractéristique de Mercredi, c'est-à-dire du milieu de la semaine, réclamait une exception. Elle l'obtint en Asie Mineure, car nous avons vu que l'Oracle de Claros qui ne nomme expressément ni *Arès* ou Mars, ni *Zeus* ou Jupiter, prescrit d'invoquer *Hermès* ou Mercure avec *Helios* ou Apollon le jour consacré à celui-ci, probablement par le motif que Mercure était la planète d'Apollon : ce qui pouvait donner *IE*. En ajoutant *Ho* on avait *IEHo* en place de *IAHo*, par substitution de la voyelle de Mercure à celle de la Lune. Mais peut-être aussi qu'au lieu de *IE* (Soleil-

(1) C'était le sentiment d'Abel Rémusat, mais je la crois purement euphémique et semblable à celle de l'esprit rude en grec au milieu des mots.

Meroure), convenable au Dimanche, on admettait *EI* (Mercure-Soleil) pour le Mercredi par exemple, et que de là était venue la célèbre inscription *EI* qu'on lisait au fronton du temple de Delphes⁽¹⁾. On sait que *Hermès* jouait auprès d'*Apollon* le rôle de *Thoth* auprès d'*Horus*, de *Nebo* ou *Nabu* auprès de *Samas*, d'*Atars* auprès d'*Ormuzd*, et primitivement d'*Agni-feu*, auprès d'*Indra-Soleil* (2). C'était le dieu précurseur, le messager, le conseiller, l'esprit dirigeant, l'*alter ego* du grand astre.

Je ne pousserai pas plus ces rapprochements mythologiques (3). On pressent les conclusions que j'en veux tirer ici.

(1) Plutarque (dans son petit traité *De EI apud Delphos*, *œuv. morales*, I, p. 479, édit. Dübner de la collect. Didot), conjecture que cette inscription voulait dire « Tu es ». C'est ainsi que le rédacteur de l'Exode (III, 14-5) essaie d'expliquer par « Il est », le nom *Ihuh* qu'on lit également au fronton de nos églises ou chapelles gothiques. Ces deux interprétations intelligibles pour les adeptes, devaient dépasser l'intelligence des profanes et des masses populaires.

(2) Sur les rapports d'*Indra* avec *Agni*, je me borne à renvoyer quant à présent, avec réserve d'y revenir plus tard, aux *Nouvelles Leçons* de Max Müller sur la science du langage, II, p. 244-6 de la trad. fr. ⁴

(3) On pourrait y joindre par hypothèse un pentagramme *IEHŲA*, Soleil, Mercure, Vénus, Saturne, Lune, lequel se rapprocherait beaucoup plus de la lecture *Jehováh*. Il aurait l'avantage de rétablir dans le cadre planétaire écourté l'astre multiforme de la nuit dont les quatre principales phases avaient servi de 1^{er} fondement physique à la période hebdomadaire. D'un côté, la Lune et Saturne, planètes extrêmes, pouvaient être rapprochés mentalement comme mettant environ

Tant que les Hébreux étaient restés confinés dans leurs montagnes, anciennement volcaniques (1), ils ne s'étaient pas fait scrupule de nommer leur dieu par son nom propre et patriarcal *Ihuh-Alhim* ou *Ihuh* tout court, répondant au titre védique *Sahas-Yahuh* « fils de la force ». Ils tenaient ce qualificatif de leur 1^{er} père Abraham, selon le rédacteur de la Genèse. Ce patriarche, d'origine chaldéenne, avait dû le rapporter avec lui de la Mésopotamie, si tant est qu'à son arrivée en Canaan, il ne l'eût pas déjà trouvé en usage au pays de Salem que gouvernait le prêtre-roi *Melkisedeq* (2). En effet, il paraît suffisamment établi par la Genèse, ce qui est d'ailleurs confirmé par les inscriptions cunéiformes *anariennes*, qu'à l'époque reculée de cette émigration, les Assyro-Chaldéens connaissaient un dieu *fils*, nommé en leur langue, sinon *Iaô* ou *Iah* comme le pensait le général Rawlinson (3), au moins *Hu*, (hébreu *Hua*, « Lui ou l'Etre »), prononcé *Ad* par MM. Jules Oppert et François Lenormant et qualifié *Bin* (hébreu *Bn*), fils, en tant que fils privi-

l'une 30 jours et l'autre 30 ans à faire leurs révolutions respectives ; de l'autre, il devait paraître naturel de placer à la suite du Soleil Mercure et Vénus dont les révolutions étaient réputées annuelles comme la sienne.

(1) Lamartine l'a constaté dans son *Voyage en Orient*, II, p. 209-12.

(2) Comparez Genèse, XI, 28-31 ; XIV, 18-22 ; XV, 7. etc.

(3) Suivant Bunsen dans son *OEgypten's Stelle* etc. citée précédemment au chap. I, § 5.

légié de *Bél*, le démiurge, (hébreu *Bâl*), et de *Bilit* « la dame, la maîtresse » (phénicien *Balat*), eux-mêmes émanés d'*Anou* (l'*Oannès* de Béroze) et de sa femme *Anat* (l'*Anaïtis* des Grecs) ⁽¹⁾. Nous verrons ultérieurement que les idées de filiation convenaient sous plusieurs rapports et au *Jehovah* patriarcal de la Genèse et à l'*Agni archeyas* du Rig-Véda. Mais ce n'est pas ici le lieu ni le moment d'y insister davantage. Ce que je tiens à rappeler pour l'instant, c'est que, depuis leur sortie d'Égypte jusqu'à leur retour de l'exil Babylonien, ceux des enfants d'Israël qui étaient restés fidèles au *Jehovah mosaïque*, n'avaient jamais hésité à articuler, à invoquer, à proclamer son nom propre, ni plus ni moins que ses autres noms divins.

Tout change insensiblement de face à cet égard après leur rentrée à Jérusalem et la construction du 2^d temple. Ce n'est pas qu'ils soient moins attachés à leur dieu national. Bien loin de là : ils reviennent tous à lui, et rejettent les dieux étrangers que leurs pères avaient adorés. On dirait que les Perses avec lesquels ils s'étaient trouvés en contact,

(1) Voir à ce sujet les écrits déjà cités du 1^{er} et surtout le résumé du 2^d dans son *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, II, p. 182, 4^e édit., Paris, 1869, in-12. — Dans ce dernier, le dieu *Aô-Bin* est ainsi défini et caractérisé « la lumière divine, l'intelligence qui pénètre l'univers, le dirige et le fait vivre, le guide intelligent, le Seigneur du monde visible, le Seigneur des connaissances, de la gloire, de la vie, qui a ordinairement pour symbole le Serpent ».

leur avaient communiqué toute leur horreur pour les idoles Babyloniennes contre lesquelles leurs prophètes antérieurs avaient vainement fulminé. Mais, chose étrange ! plus ils vénèrent le divin Tétragramme, moins ils osent le prononcer. La grande Synagogue le leur défend d'une manière absolue, et ils lui obéissent. S'autorisant d'une fausse interprétation des textes sacrés qui n'avaient en vue que les mécréants et les impies, elle édicte la peine de mort contre tous les infracteurs. Force est donc pour tout le monde, pour les prêtres comme pour les laïques, de remplacer *Ihuh* par d'autres noms divins, tels que *Adni* et *Alhim*, ponctués *Adonāi* et *Elōhim* (1).

Pourquoi ces défenses rigoureuses ? On en a

(1) Il paraît y avoir eu deux défenses successives, la 1^{re} au peuple et la 2^{de} au sacerdoce, faites à environ 100 ans d'intervalle, l'une après le pontificat de Siméon, fils d'Onias 1^{er}, que Prideaux surnomme le *Juste*, l'autre au temps du vrai Siméon-le-Juste, contemporain d'Antigone de Sokho. Prideaux dont j'ai suivi l'opinion a sans doute confondu les deux personnages. Voir à ce sujet un article de M. P. Mounier dans la *Revue de Théologie*, liv^{res} de novembre-décembre 1869, p. 343. — Drach, *ouv. cité*, I, p. 353-4, dit que Siméon-le-Juste est le pontife qui alla au devant d'Alexandre-le-Grand, selon Josèphe, *Archéologie*, lib. XI, c. 8. Mais, suivant Prideaux (*Histoire des Juifs*, III, p. 435 et suiv.), le souverain sacrificateur d'alors (l'an 333 avant J. C.) était *Jadduah*. Quoiqu'il en soit, la version grecque du Pentateuque prouve que sous le règne de Ptolémée Philadelphe (de l'an 284 à l'an 247) la prononciation du Tétragramme était interdite. Depuis quand l'était-elle ? Je ne saurais le dire, même approximativement.

donné des raisons plausibles, mais insuffisantes, semblables à celles qui, dans l'Inde, empêchaient les initiés de communiquer aux profanes le divin monosyllabe *Aum*. Il est certain qu'à cette époque indéterminée, les adeptes des deux religions confondaient le nom avec le dieu. Les rabbins disaient comme les Brâhmanes : « son nom est lui et lui est son nom ». Le Tétragramme est ineffable, parce qu'il est le dieu-tout. Le prononcer, ajoutaient-ils, ce serait mettre dans sa bouche le monde entier avec toutes ses créatures etc., etc., etc. (1). Mais, voici, selon toute apparence, la raison décisive : les astrologues, les magiciens, les sorciers, les thaumaturges en avaient abusé au point de scandaliser les vrais croyants (2). Le plus sûr moyen de réprimer ces profanations, c'était d'interdire l'emploi de ce nom divin ; *cessante causâ, cessat effectus*.

Est-ce à dire qu'antérieurement à ces prohibitions religieusement observées, les païens auraient

(1) Voyez l'*Histoire des Juifs* de Basnage, III, 1^{re} partie, p. 328, et le *Lexicon Chald., Talmud. et Rabbinicum* de Buxtorf, p. 2432 B. où R. David, sur Isaïe XVI, 24, s'exprime ainsi : *Ki Hua Chmu, Uchmu Hua*, c'est-à-dire en latin : « *Nam ipse (est) nomen-ejus, et nomen-ejus (est) Ipse*, et comparez *Lois de Manou*, II, 74-6, 83-IV, 135 et XI, 265. C'est d'ailleurs l'idée que Strabon (*Géographie*, XVI, p. 1104, édit de 1707), se faisait du dieu de Moïse, l'un des prêtres Egyptiens, selon lui. — Le mot hébreu *Chm* (*Nomen* et *Numen*), s'emploie souvent dans la Bible en place de *Ihuh* (Voir le *Thesaur.* V^o *Chm*).

(2) Origène, le Talmud, Damascius et Maïmonide sont d'accord là-dessus. Voyez Souciet, *Recueil cité*, p. 279, et p. 377-83, et Movers, *ouv. cité*, p. 352.

pour que le système des connaissances se
 développe et se perfectionne. C'est à quoi
 nous devons nous attacher, et c'est à quoi
 nous devons nous consacrer avec toute
 l'attention et toute la diligence que nous
 pourrions.

Il est donc de notre intérêt, et de l'intérêt
 de toute la société, que nous nous
 efforcions de perfectionner nos connaissances
 et de nous en servir pour le bien de
 l'humanité. C'est à quoi nous devons
 nous attacher avec toute l'attention et
 toute la diligence que nous pourrions.
 Il est donc de notre intérêt, et de l'intérêt
 de toute la société, que nous nous
 efforcions de perfectionner nos connaissances
 et de nous en servir pour le bien de
 l'humanité. C'est à quoi nous devons
 nous attacher avec toute l'attention et
 toute la diligence que nous pourrions.
 Il est donc de notre intérêt, et de l'intérêt
 de toute la société, que nous nous
 efforcions de perfectionner nos connaissances
 et de nous en servir pour le bien de
 l'humanité. C'est à quoi nous devons
 nous attacher avec toute l'attention et
 toute la diligence que nous pourrions.

En ce qui touche plus particulièrement la théorie
 musicale et planétaire dont je viens de parler, et

son application à la période hebdomadaire, institutions que les Jehovistes dont il s'agit prétendent avoir été fondées toutes deux sur ce nom divin et sur la Bible hébraïque, tout porte à croire au contraire que les Grecs et les Egyptiens, les Phéniciens et les Hébreux, les Médo-Perses et les Aryas indiens les avaient empruntées successivement à l'astrolâtrie Assyro-Chaldéenne. Il est vrai que les inscriptions cunéiformes de Babylone et de Ninive, retrouvées notamment à Borsippa et à Khorsabad, n'ont pas encore révélé avec certitude à nos assyriologues modernes la forme primitive et isolée *Yahô* ou *Yahuh*, base des rêveries astrologiques du gnosticisme oriental, car jusqu'à ce jour ils ne l'ont trouvée, sans la signaler, que dans le nom propre composé *Iaoubid* que portait un roi de Hamath, détrôné par le monarque assyrien Saryukin. Mais leurs études ultérieures pourront leur faire découvrir ou déchiffrer d'autres monuments du même genre plus anciens que le VIII^e siècle avant notre ère et plus explicites, je veux dire des textes qui, au lieu de *Ban*, *Ben* ou *Bin* « fils », contiendront à l'état isolé *Iaô* ou *Iau* (ce dernier prononcé *Iaou*), avec application au dieu du feu, au dieu fils par excellence, car je suis bien tenté de ne voir dans ce qualificatif assyrien *Ban*, *Ben* ou *Bin* « fils », qu'une traduction de son synonyme hébreo-Aryen *Yahuh* ou *Yahô*.

Quant au nom propre *Hu* que M. Oppert transcrit *Aô*, tout en reconnaissant qu'il répond au pronom

hébreu *Hua* « Lui ou l'Être », je crois que les Assyro-Chaldéens ont pu l'écrire aussi soit *Hua*, soit *Hué*, soit même *Hui*, car leurs inscriptions changent quelquefois *A* en *I*, à la manière arabe. De telle sorte qu'en préposant *Iahô* (pour *Iahô*) soit à *hua*, soit à *hui*, on pourrait expliquer la formation tant du *IERNOUA* de Gesner et consorts que du *IERNOUI* plus hypothétique indiqué au § précédent, et se rendre ainsi compte de la substitution massoréthique tantôt d'*Adôndi*, tantôt d'*Elôhim* dans la lecture ou dans la prononciation du Tétragramme de la Bible.

Quelque jugement que l'on porte de ces conjectures et de celles que j'y ai ajoutées de mon chef en m'arrêtant à des formes purement sanscritiques tirées du *naturalisme* des Védas, je n'y attache pas assez de prix pour m'y arrêter davantage, et je me hâte de conclure.

Ce qui ressort avec évidence des discussions auxquelles je viens de me livrer, c'est que les nombreuses combinaisons de voyelles planétaires qui ont préoccupé les sectes gnostiques avant comme après l'avènement du christianisme, n'avaient pas la Bible pour source unique, ni même pour base principale. Elles étaient originairement fondées sur une théorie astrologico-musicale, inventée, suivant toutes les probabilités, sur les rives du Tigre ou de l'Euphrate, soit à Ninive, soit à Babylone, et répandue de proche en proche, d'un côté, sur celles de l'Arius, de l'Oxus, de l'Indus et du Gange, de l'autre, sur

celles de l'Oronte, de l'Halys, du Jourdain et du Nil. Ces prêtres assyro-chaldéens, à la fois astronomes, astrologues et astrolâtres, sont reconnus aujourd'hui pour inventeurs et promoteurs du fameux système des sept planètes ou des sept lumières et de son application à la semaine de sept jours ⁽¹⁾, période plus antique, fondée originairement sur les quatre principales phases de la Lune durant chacun des 12 mois de l'année, qui avaient été portés alternativement à 29 et à 30 jours.

En dégageant le petit cycle hebdomadaire des lunaisons qui excédaient de 1, de 2 ou même de 3 jours le nombre 7 multiplié par 4, pour le rattacher aux sept planètes, ces astrolâtres sont parvenus à le rendre plus continu, plus régulier, plus stable, plus indépendant des autres mesures du temps. Aussi leur théorie nouvelle a-t-elle fait le tour de l'ancien monde. Les Hébreux et les Indiens l'adoptèrent, les uns plutôt, les autres plus tard, en y mêlant des idées *cosmogoniques* tirées de leurs croyances respectives sur la manière dont ils concevaient l'œuvre de la création. Mais les premiers, les purs Jéhovistes au moins, s'abstinrent de donner des noms planétaires aux jours de la semaine : ils ne firent exception qu'en faveur du 7^e jour, appelé dans leurs livres sacrés *Chbi lihuh*

(1) Je me borne à renvoyer là-dessus d'abord aux *ouv. cités* de MM. J. Oppert et Fr. Lenormant, puis au résumé succinct et substantiel de M. A. Maury publié dans la *Revue des deux mondes* en Mars 1868, p. 476-7.

• repos de Jébovah • considéré comme créateur en six jours. ou • repos à Jébovah • symbolisé par le feu qui devait être éteint le 7^e jour dans toutes les demeures. son sanctuaire excepté (1).

C'est une question controversée parmi les indianistes de savoir si les Aryas du Septa Sindhou qui étaient presque tous polythéistes. connaissaient les sept Planètes. appelées par leurs successeurs Septa Sûryas • les sept soleils • au masculin (2), et s'ils pratiquaient la semaine de sept jours qui n'apparaît pas clairement dans les Védas.

Je n'ose me prononcer sur ces deux points; je ne les mentionne en terminant que pour rappeler d'abord leurs idées sur la création des trois mondes par les sept rayons d'Agni, qu'ils plaçaient tantôt à son foyer terrestre, tantôt dans le disque solaire, tantôt dans l'astérisme de la grande-Ourse; ensuite un certain hymne védique relativement moderne il est vrai, qui, remontant à l'origine des choses. représente les sept Richis divins célébrant. comme les étoiles du matin dans Job (3), l'œuvre de la création avec les mètres, les Rhythmes, les modulations, les chants spéciaux propres à chacun, et cela de concert avec les *Viçvadevas* • tous les

(1) Je reviendrai là-dessus dans un chap. ultérieur.

(2) Voir les *Indische Studien* de M. Albrecht Weber, II, p. 238 et 396, et IX, p. 363, en note.

(3) Job, XXXVIII, 4-8.

dieux », qui complètent l'octave ⁽¹⁾; enfin la conception familière aux poètes Aryas de leur triple ou septuple Agni comme dieu créateur, en même temps que comme *Sahasô Yahô* « fils de la force ».

Je relève de nouveau cette qualification mystique sur laquelle je reviendrai encore plus d'une fois, parce qu'elle est identique à la dénomination génésiaque *Yahuh Elôhim* donnée pour la première fois précisément à l'occasion de l'œuvre des six jours, et que ce titre de *Yahô* ou *Yahuh*, diversement allongé en *Heptagramme* chez les Aryas comme chez les sémites et les Khamites, a pu fournir matière aux nombreuses combinaisons de voyelles dont les anciens astrologues de l'Asie ont tant abusé. Je nomme ici les poètes Aryas, au lieu des Anachorètes de l'Inde, leurs successeurs, par la raison que déjà ils jouaient assez volontiers sur les noms et les nombres divins, et que l'un d'eux a dit, en parlant d'*Agni Viçvakarman*, c'est-à-dire du *feu créateur universel* :

Celui qui entre les dieux était seul dieu.

Yah Dêvéchu adhi devah êkah âsit (2).

profession de foi qui semble avoir été traduite

(1) Rig-Véda, trad^{on} Langlois, IV, p. 422-3. Voir l'hymne tout entier.

(2) Rig-Véda A, M. X, H. 121, R. 8. ou *Nouv. Leçons de Max. Müller sur la science du Langage*, II, p. 198.

par l'Oracle de l'Apollon de Claros dans ce vers grec déjà cité :

Οὐκ ἔστιν ἄλλος ἢ ὁ θεὸς ὁμοῦ καὶ ὁμοῦ

Les que de tous les dieux le plus grand dieu, c'est lui

Après ces longs et fastidieux commentaires sur le qualificatif *Yahuh Elohim* des patriarches hébreux, originaires de la Chaldée, je m'estimerais heureux de pouvoir passer immédiatement à l'explication du *Sahas Yahuh* des *Richis Aryas*, leurs contemporains du *Sapta Sindhou* : car là le chemin est moins encombré, grâce aux déblais des modernes indianistes. Ce sera l'objet des chap. suivants, destinés au parallèle des deux divinités. Mais avant d'y promener les lecteurs, il me reste à éclaircir et compléter certains détails de mes deux chapitres imprimés qui précèdent. On trouvera ces éclaircissements accessoires dans les corrections et additions supplémentaires qui suivront l'*Errata* ci-après. Quant au parallèle annoncé, je me vois forcé de l'ajourner pour peu de temps, je l'espère.



TABLEAU

DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE



BUREAU ET OFFICIERS DE L'ACADÉMIE



MM. BOHN, *Directeur.*
HERBET, *Chancelier-Trésorier.*
ANSELIN, *Secrétaire-perpétuel.*
E. YVERT, *Secrétaire-adjoint.*
GARNIER ✱, *Archiviste-permanent.*



MEMBRES TITULAIRES

DANS L'ORDRE DE RÉCEPTION



MM.

30 Avril 1830. OBEY, Juge honoraire au Tribunal civil.
21 Juin 1837. GARNIER ✱, Professeur, Conservateur de la Bibliothèque communale.
10 Mars 1838. ROUSSEL (Martial), ancien Directeur des prisons.
25 Juin 1842. DAUPHIN, ✱, Conseiller à la Cour impériale.
19 Août 1842. MATHIEU, ancien Négociant.
13 Févr. 1847. G. DE FORCEVILLE, ancien Banquier, Statuaire.
22 Juillet 1848. ALEXANDRE, O. ✱, Médecin des épidémies, Professeur à l'Ecole de Médecine d'Amiens.
24 Janv. 1851. DAUSSY, Avocat.

MM.

- 12 Févr. 1852. YVERT, Homme de lettres.
- 11 Févr. 1854. DENEUX (Jules), ✱, Président de la Société Philharmonique.
- 12 Janv. 1856. GAND (Edouard), Dessinateur industriel.
- 12 Janv. 1856. MANCEL, ✱, propriétaire.
- 24 Févr. 1858. TIVIER, Professeur de Rhétorique au Lycée impérial.
- 13 Janv. 1859. COURTILLIER, ✱, Docteur en Médecine.
- 11 Févr. 1859. CORBLET (l'Abbé), ✱, historiographe du diocèse.
- 10 Mai 1859. VION, Chef d'Institution.
- 22 Juin 1860. FUIX, ✱, ancien Ingénieur en chef du Département.
- 13 Juin 1862. MOLLET (Vulfran), ✱, Manufacturier, Président de la Chambre de Commerce d'Amiens.
- 13 Juin 1863. HENRIOT, ✱, propriétaire, membre du Bureau de bienfaisance.
- 25 Juillet 1863. LENOBL, ✱, Docteur en Médecine.
- 25 Juillet 1863. HERBET, Docteur en Médecine.
- 14 Mai 1864. PONCHE, Négociant.
- 14 Mai 1864. POIRÉ, Professeur de Physique et de Chimie au Lycée.
- 31 Déc. 1864. DAUPHIN fils, Avocat.
- 11 Févr. 1865. BOHN, Professeur de Philosophie au Lycée impérial.
- 11 Mars 1865. WATEAU, ✱, premier Avocat général
- 10 Févr. 1866. DUBOIS (Charles), Avocat, Docteur en droit.
- 30 Nov. 1866. MOULLART, Avocat.
- 14 Déc. 1866. GUILLON, ✱, Ingénieur en chef du Chemin de fer de Rouen.
- 18 Juillet 1869 DE BRAUSSIRE, ✱, Conservateur des forêts.
- 23 Juillet 1869 LELBU, professeur d'Histoire au Lycée impérial.
- 26 Nov. 1869. KOLB, Directeur de l'Usine des produits chimiques.
-

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

D'AULT-DUMESNIL , à Oisemont.

CHOPIN-DALLERY, Prop^{re}., rue de Braque, 6, à Paris.

DOVERGNE, à Hesdin.

BOISTEL , ancien Professeur au Collège Rollin, rue Neuve S^{te}-Généviève, 22. à Paris.

MACHART ✻, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées , à Orléans.

DUPONT ✻, Colonel du Génie, rue Castellane, 11, à Paris.

HECQUET, Docteur en médecine, à Abbeville.

MARCOTTE, Bibliothécaire d'Abbeville.

DU SOULCH ✻, Inspecteur des Mines, à Paris.

VERET, Docteur en médecine, à Doullens.

LEFILS (Florentin), Homme de lettres, à Abbeville

Coët, Pharmacien à Roye.

FERRAND ✻, Préfet de l'Aisne, à Laon.

VINCENT ✻, Membre de l'Institut, à Paris.

SOUPÉ, Professeur à la Faculté des lettres de Besançon.

SERRES, Docteur en médecine, à Uzès (Gard).

V. DE BEAUVILLÉ, ancien magistrat, à Montdidier.

J. LEFEBVRE, Secrétaire de la Société d'Emulation, à Abbeville.

HICARD (Adolphe), Homme de lettres, rue Dauphine, 5, à Paris.


COURBET-POULART, ✻, Président de la Chambre de Commerce d'Abbeville, Membre du Conseil général.

DUPARCQUE ✻, Docteur en médecine, à Paris.

BUTEUX, ✻, ancien Membre du Conseil général, Maire de Fransart.

MM.

BERNARD, Avocat général à la Cour impériale de Dijon,
ancien titulaire.

BÉRAUD, , Conservateur des Eaux et Forêts, à Niort,
ancien titulaire.

MILLIEN (Achille), à Beaumont la Ferrière (Nièvre).



MEMBRES HONORAIRES

DE DROIT.

—

MM.

Le Premier PRÉSIDENT de la Cour impériale.

Le PRÉFET de la Somme.

M^{sr} l'EvêQUE d'Amiens.

Le MAIRE d'Amiens.

Le PROCUREUR-GÉNÉRAL près la Cour impériale.

L'INSPECTEUR de l'Académie universitaire.

—————

MEMBRES HONORAIRES

ELUS.

—

MM.

DAMAY, ✱, Procureur général, à Poitiers.

DUVAL (Raoul), ✱, premier Président à la Cour impériale, à Bordeaux.

DUROYER, ✱, ancien Maire d'Amiens, à Amiens, ancien titulaire.

DECAIEU, ✱, Président honoraire à la Cour impériale d'Amiens, ancien titulaire.

BELIN-DELAUNAY, Professeur d'Histoire au Lycée impérial de Bordeaux, ancien titulaire.

DUBOIS (Amable), ✱ Docteur en médecine, à Paris, ancien titulaire.

DE QUATREFAGES DE BRÉANT, ✱, Membre de l'Institut.

III.

J'ai été en contact avec plusieurs d'entre eux à la Faculté
 des Sciences de Montpellier, ainsi qu'à
 l'Université de Toulouse et à l'Université de Bordeaux.
 Les Mathématiques, l'Algèbre, l'Arithmétique, les Mécaniques
 et la Géométrie ont été les matières principales.
 Les Sciences physiques et chimiques ont été étudiées
 surtout à l'Université de Toulouse et de Bordeaux.
 Les Sciences naturelles, l'histoire naturelle, la botanique,
 la zoologie, l'agriculture, l'économie rurale, l'industrie,
 l'art de la guerre, l'art de la paix, l'art de la médecine,



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
DISCOURS prononcé par M. le Docteur LENOEL, Directeur, à la Séance publique du 8 Novembre 1863.	1
COMPTE-RENDU DES TRAVAUX 1867-1868, par M. ANSELIN, Secrétaire perpétuel	17
QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES MOEURS DÉMO- CRATIQUES, A PROPOS DE LA PROFESSION D'AVOCAT, par M. Charles DUBOIS	29
RAPPORT par M. YVERT, SUR LE CONCOURS OUVERT, POUR UN PRIX D'ÉLOQUENCE A DÉCERNER EN 1868	49
MES VOYAGES, poésie de M. BERVILLE, lue par M. Daussey	61
RAPPORT par M. MOULIART sur un Mémoire relatif AUX GRÈVES OUVRIÈRES.	67
LES DEUX DIRECTEURS, Dialogue en vers par M. YVERT	89
DISCOURS de réception de M. GUILLON	97
RÉPONSE AU DISCOURS de M. Guillon, par M. LENOEL, Directeur.	143
COUP-D'OEIL SUR QUELQUES QUESTIONS ACTUELLES, par M. Martial ROUSSEL	161
SUR L'USAGE DU TABAC, par M. le Docteur ALEXANDRE.	187
NOTICE sur M. Savori et M ^{me} Sontag, par M. J. DENEUX.	207
ÉTUDE SUR LA MORT NATURELLE, par M. le Docteur LENOEL	219
UN MOT SUR LES CAUSES DE LA MORT NATURELLE CHEZ L'HOMME, par M. Martial ROUSSEL	231
EXAMEN DE DIVERS SYSTÈMES SUR LA FORCE VITALE ET LA MORT NATURELLE, par M. DAUSSY	244

	Pages.
QUELQUES MOTS EN RÉPONSE A LA LECTURE DE	
M. DAUSSY, par M. le Docteur LENOEL	263
ENCORE UN MOT SUR LES CAUSES DE LA MORT NATU-	
RELLE CHEZ L'HOMME, par M. Martial ROCSEL.	275
HÉLÈNE, TYPE DU BEAU DANS L'ART GREC, étude	
mythologique et littéraire. par M. Henri DAUPHIN	289
ÉLOGE D'HÉLÈNE, traduit d'Isocrate, par M. Henri	
DAUPHIN	307
SUR LA CAUSE DE LA CHALEUR, par M. MATHIEU	327
POÉSIES, par M. le Docteur COURTILLIER	353
LES FINANCES DE L'ACADÉMIE, par M. GARNIER.	359
JEHOVAH ET AGNI, par M. OBRY	413



MATIÈRES ET SUJETS

TRAITÉS DANS LES SÉANCES DE L'ACADÉMIE

ET NON INSÉRÉS DANS CE VOLUME

- 29 Nov. 1867. TRADUCTION EN VERS D'UNE ODE D'HORACE, par
M. YVERT.
- 27 Déc. 1867. ÉTUDE SUR LA VIE DE S^t-GEOFFROY, par M. l'Abbé
CORBLET.
- 10 Janv. 1868. TRADUCTION EN VERS DE ROSEMONDE, tragédie
d'Alfieri, par M. FUIX.
- 24 Janv. 1868. TRADUCTION EN VERS DE DEUX ODES D'HORACE.
par M. YVERT.
- 14 Févr. 1868. ESSAI EN VERS LIBRES SUR LA MUSIQUE, par M.
HENRIOT.
- 14 Févr. 1868. TRADUCTION EN VERS D'UNE ODE D'HORACE, par
M. YVERT.
- 12 Mars 1868. ÉTUDE SUR L'ANTROPOLOGIE, par M. HERBET.
- 27 Mars 1868. MÉMOIRE SUR LA CULTURE FORESTIÈRE, par M.
BÉRAUD.

- 10 Avril 1868. ÉTUDE SUR CERTAINES DONNÉES SCIENTIFIQUES,
par M. ROUSSEL.
- 25 Avril 1869. EXAMEN RETROSPECTIF D'ÉTUDES et de PROJETS
D'ADMINISTRATION PUBLIQUE, par M. MANCIEL.
- 12 Juin 1868. TRADUCTION EN VERS DE CINQ ODES D'HORACE,
par M. YVERT.
- 11 Déc. 1868. TRADUCTION EN VERS D'UNE ODE D'HORACE, par
M. YVERT.
- 26 Déc. 1868. OBSERVATIONS de M. GUILLON sur le Mémoire de M.
MATHIEU relatif à la CAUSE DE LA CHALEUR.
- 15 Janv. 1869. MÉMOIRE SUR LES OUVRAGES A EXÉCUTER DANS
LA BAIE DE SOMME, par M. MANCIEL.
- 12 Févr. 1869. TRADUCTION EN VERS DE PLUSIEURS ODES
D'HORACE, par M. YVERT.
- 12 Févr. 1869. LA SUSCEPTIBILITÉ, par M. MATHIEU.
- 26 Févr. 1869. ÉTUDE SUR LA CONSTITUTION PSYCHO-PHYSIQUE
DE L'HOMME, par M. le docteur COURTILLIER.
- 18 Mars 1869. MÉMOIRE adressé par M. Volcan MOLLET à M. le
Ministre de l'Agriculture et du Commerce sur les
dommages nombreux qui résultent pour l'industrie
française du traité de commerce avec l'Angleterre.
- 26 Mars 1869. CONTINUATION DE L'ÉTUDE SUR LA CONSTI-
TUTION PSYCHO-PHYSIQUE DE L'HOMME, par
M. le Dr COURTILLIER.
- 9 Avril 1869. EXPOSÉ des MOYENS qui POURRAIENT ACCROITRE
LES RESSOURCES FINANCIÈRES DE LA VILLE
D'AMIENS, par M. MANCIEL.
- 14 Mai 1869. TRADUCTION EN VERS D'UNE ODE D'HORACE, par
M. YVERT.
- 11 Juin 1869. MÉMOIRE SUR LES TARIFS DES CHEMINS DE FER
ET LES TRAVAUX EXÉCUTES A S^t VALLERY,
par M. MANCIEL.
-

ERRATA

A JÉHOVAH ET AGNI (INTRODUCTION VOL. VI)

-
- Page 299, ligne 8, au lieu de *Babylome*, lisez : *Babylone*.
 — 300, — 23 (note 2), *VII et VIII*, lisez : *VI et VII*.
 — 301, — 28 (note 1), *Hymne*, lisez : *Hymnen*.
 — 306, — 13, — *préjudicielle*, lisez : *préjudiciable*.
 — 307, — 24 (note 1), *Einlucitung*, lisez : *Einleitung*.
 — 312, — 9, — *sur le mouothéisme*, lisez : *sur l'op-
position entre le monothéisme*.
 — 313, — 17, — *qu'Elohim n'est ici*, lisez : *qu'ap-
pliqué à Dieu, Elohim n'est
jamais qu'un pluriel*.
 — 317, — 13, — *an besoin*, lisez : *au besoin*.
 — 319, — 12, — *les occasions*, lisez : *des occasions*.
 — 330, — 16 (note 1), *Anzeigher*, lisez : *Anzeiger*.
 — 334, — 19, — *par l'A*, lisez : *par l'U*.
 — 335, — 20 (note 1), *des deux premiers fleuves aux deux
derniers*, lisez : *des deux derniers
fleuves aux deux premiers*.
 — 339, — 31 (note 6), *d'y evenir*, lisez : *d'y revenir*.
 — 341, — 20, — *Cartharginois*, lisez : *Carthaginois*.
 — 348, — 17, — *ou forme*, lisez : *ou la forme*.
 — 350, — 33 (note 2), *Stélo*, lisez : *Stéle*.
 — 350, — 35 (note 2), *peütes*, lisez : *petites*.
 — 354, — 2, — *Beni-Israëls*, lisez : *Beni-Israël*.
 — 354, — 12, — *aux sept*, lisez : *aux neuf*.
 — 354, — 19, — *succeseeur*, lisez : *successeur*.
 — 355, — 29 (note 2), *après quem Jehovah audit*, ajoutez :
et dans celui de *Huhm (quem
Jehovah impulit)*.
 — 356, — 26, — *d'ailtreurs*, lisez : *d'ailleurs*.
 — 357, — 24 (note 2), *Sakharah*, lisez : *Sakkara ou
Saqqara*.

Page 358,	—	8,	—	<i>Chargych</i> , lisez : Chargyèh.
— 358,	—	24 (note 2),		<i>effectné</i> , lisez : effectué.
— 361,	—	6,	—	<i>et qu'ils avaient</i> , lisez : pays qu'ils avaient.
— 362,	—	2,	—	<i>syllable</i> , lisez : syllabe.
— 363,	—	27 (note 1),		<i>constestée</i> , lisez : contestée.
— 366,	—	24,	—	<i>un chap. prélimiuaire</i> , lisez : un ou deux chap. préliminaires.
— 367,	—	7,	—	<i>hors d'œuvre</i> , lisez : préambule.
— 368,	—	6,	—	<i>chacnn</i> , lisez : chacun.
— 368,	—	11,	—	<i>VII et VIII</i> , lisez VI et VII.

CHAPITRE I (VOL. VII)

Page 413, ligne 12,	au lieu de <i>tel que celni</i> , lisez : tel que celui.		
— 416,	—	14,	— <i>décédé sous le règne</i> , lisez : décédé, selon <i>Prideaux</i> , sous le règne.
— 430,	—	5,	— <i>les Septanfe</i> , lisez : les Septante.
— 435,	—	1,	— <i>les voyelles dérivées</i> , lisez : les points-voyelles dérivés.
— 439,	—	28 (note 1),	<i>sonscrit</i> , lisez : souscrit.
— 440.	—	27 (note 4),	les p. laissées en blanc sont 428 pour le vol. et 16 pour le tirage.
— 440,	—	28 (note 4),	§ 2, lisez § 4.
— 444,	—	21 (note 1),	§§ 168, 05, 293 et 426, lisez : p. 51-60.
— 445,	—	29 (note 1),	<i>exprime</i> , lisez : exprimerait.
— 447,	—	12,	— <i>fornatiou</i> , lisez : formation.
— 447,	—	29 (note 1),	après M. III, au lieu de S. I. 8, 12, lisez : A. I, S. 8, R. 12.
— 450,	—	12,	— au lieu de <i>prouve</i> , lisez : prouvent.
— 451,	—	27 (note 1),	7 ^e série, IX, p. 160, lisez : 5 ^e série, X, p. 187.

CHAPITRE II

— 457,	—	8,	—	<i>elasse</i> , lisez : classe.
— 463,	—	10,	—	<i>antiquiè</i> , lisez : antiquité.

Page 466,	—	12,	au lieu de <i>ou Ió, et Ihó ou a la fin</i> , lisez : <i>ou Ihó, ou Ió, et à la fin.</i>	.
— 466,	—	18,	—	après <i>aux §§.</i> ajoutez : V et VI.
— 467,	—	4,	—	<i>Tétragrame</i> , lisez : Trigramme.
— 471,	—	13,	—	<i>qualificait</i> , lisez : qualificatif.
— 472,	—	16,	—	<i>kéri khethb</i> , lisez : qéri khéthibh.
— 472,	—	19,	—	<i>Mikya ehú</i> , lisez : Mikyehú.
— 473,	—	4,	—	<i>succes,ives</i> , lisez : successives.
— 473,	—	10-11,	—	IV, lisez : III.
— 475,	—	6,	—	<i>maintenaut</i> , lisez : maintenant.
— 477,	—	6,	—	<i>donble</i> . lisez : double.
— 477,	—	19,	—	<i>puissaut</i> , lisez : puissant.
— 482,	—	23,	—	<i>avaicnt</i> , lisez : avaient.
— 482,	—	27 (note 2),		<i>Eylise... p.</i> , lisez : Eglise... p. 483.
— 482,	—	30 (note 5),		<i>Jhub</i> , lisez : Ihuh.
— 483,	—	19,	—	<i>hypothétique</i> , lisez : hypothétique.
— 484,	—	19 (note 1),		<i>ou</i> , lisez : au.
— 489,	—	29 (note 2),		<i>Iudo-</i> , lisez : Indo-.
— 490,	—	15,	—	<i>l'affinité</i> , lisez : l'identité.
— 493,	—	23 (note 1),		G. Rogier, lisez : G. Rodier.
— 494,	—	24 (note 2),		1° H à Mercure, lisez : 1° A à Mercure .
— 497,	—	2,	—	<i>les les</i> , lisez : les.
— 499,	—	3,	—	<i>signification</i> , lisez : significations.
— 499,	—	7 (en note),		<i>supposer</i> , lisez : supposez.
— 499,	—	26,	—	<i>Creuzer</i> , lisez : Polier, dans Creuzer etc..
— 503,	—	4,	—	<i>quadrilatere</i> , lisez : quadrilètre.
— 507,	—	17,	—	<i>Phænezier</i> , lisez : Phænizier.
— 507,	—	24 (en note),		<i>Iaphista</i> , lisez : Iaphtha.
— 508,	—	38 (note 2),		<i>Ihua, une leçon Iaoui</i> , lisez : sur une leçon Ia-oué.
— 510,	—	12,	—	IEOUA-HO, lisez : IEOUAHΩ.
— 511,	—	12,	—	<i>Vahó-holà!</i> lisez : Yahó-holà!
— 514,	—	1,	—	après <i>Saptartchi</i> , ajoutez : n° <i>Saptartchi</i> .
— 515,	—	4 et 28 (en note),	(4),	lisez : (1).

(555)

- Page 516, — 7, au lieu de *Eikeha*, lisez : *Rikcha*.
— 516, — 8, — après *Aich* ou *Ach*, ajoutez : raux?
— 518, — 4, — après *Numen*, ajoutez en note :
II, p. 348.
— 522, — 2 20, 26 27, (1) et (f), lisez : (1) et (2).
— 522, — 29 (note 2), *Pamétik*, lisez : *Psamétik*.
— 524, — 24 (note 2), *Djvan*, lisez : *Dji ó* (pour *Ijirah*).
— 524, — 25, — I, p. 32, St. 10, lisez : I, p. 236,
St. 16.
— 526, — 14, — eu, lisez : en.



CORRECTIONS ET NOTES SUPPLÉMENTAIRES

NOTA. Outre les fautes d'impression pour les mots relevés à l'*Errata* ci-dessus et celles d'accentuation et de ponctuation qui m'ont échappé dans la correction des épreuves et que le lecteur voudra bien excuser, le texte et les notes des chap. I et II contiennent des transpositions de chiffres et des omissions d'éclaircissements qu'il peut être utile de signaler et de réparer. En voici un relevé à peu près complet.

P. 419, ligne 17, note 2. — Cette note doit être placée et lue comme 1^{re} à la p. suivante.

P. 420, ligne 26, note 1. — Cette note se rapporte avec son chiffre à la p. suivante.

P. 428, ligne 28, note 2. — Ajoutez à cette note : ou enfin la *Grammaire comparée des langues classiques* par M. Fr. Baudry, 1^{re} partie : *l'phonétique*, p. 4-7 ; 52-71 ; 165-7 ; 174-200. Ce dernier ouvrage est le plus complet et le plus instructif pour la comparaison du grec et du latin avec le sanscrit. Je reviens d'ailleurs là-dessus aux p. 435, 448 et 446 du vol. académique ou aux p. 23, 28 et 34 du tirage à part.

P. 432, ligne 2. — Ajoutez en note : Ce nom propre composé *Iaoubid* ou mieux *Yaoubid*, dans lequel *ou* est une transcription française de l'*u*, n'a point les deux aspirées médiale et finale de l'hébreu *Ihuh*. M. J. Menant constate dans son *Syllabaire assyrien* que les articulations du *He* sémitique, à la différence de celles du *Heth*, n'ont pas de représentant spécial dans l'écriture anarienne ou cunéiforme, parce que la légère aspiration que le *h* doux comporte y est réputée ou inhérente à la voyelle assyrienne ou absorbée par le caractère qui la précède ou qui la suit (Voir le *syllabaire cité*, p. 284, dans le 7^e vol. des *Mémoires présentés par divers savants à l'Acad. des Inscript. et Belles-lettres*, Paris, 1869, in-4^o). Le même phénomène se reproduit dans les inscriptions aryennes, également cunéiformes : témoin le nom zend *Ahuramazda* qui, en persépolitain, s'écrit *Auramazda* sans *h*.

P. 443, lignes 11 et 12, avant l'alinéa. — Ajoutez en note : Voyez sur l'hypothétique *Yahavan* et sa signification présumée, (savoir : doué de force), le ch. II, § 5, p. 512, V, ou p. 100, T. — Il paraît que les Basques ou Euscariens emploient pour désigner Dieu l'appellatif *Yaun* ou *Jaon*, *Yain* ou *Jain* « Seigneur, maître », ou même *Jabe-on* « maître bon ou Seigneur bon », et que très-souvent ils le font suivre de l'expression *Goikoa* « celui d'en haut », nom basque du dieu *Lunus*, appelé ordinairement *Il-Argi* « mourir-lumière », d'où le mois a été nommé *Ila-Bethe* qu'on explique généralement par *Ilargi-bethe* « lune-pleine ». Voyez à ce sujet l'intéressante dissertation de M. Julien Vinson, de Bayonne, dans la *Revue de linguistique et de philologie comparées*, fascicule de janvier 1870, p. 274-305). — Je relève ces formes euscarriennes *Yaun*, *Jaon*, *Jabe-on* à cause de leurs ressemblances avec celles de certaines transcriptions grecques du Tétragramme hébreu, telles que *Jaon* ou *Jaôn* et *Jabe* (pour *Yahveh*). La finale *un* ou *on* rappelle les suffixes *un* ou *în*, et *van* ou *ôn* encore, les uns sémitiques et les autres aryens (Voir ci-dessus ch. I, § 7, p. 443, V. ou p. 319, T., et ch. II, § 5, p. 512-3, V. ou p. 100-1, T.). — Strabon déclare (Geogr. III, iv, 16) que les *Celtibères* (c'est-à-dire les ancêtres des Basques), sacrifiaient dans la nuit de la pleine-lune à un certain dieu anonyme, dieu qui, suivant M. J. Vinson, devait être l'astre des nuits ; J'accepte cette interprétation, mais en ce sens seulement que le *Yaun Goikoa* de ces peuplades répondait ou au *Yahuh-Elohim* des Hébreux, ou au *Sahasó-Yahuh* des Aryas, je veux dire au dieu du feu, à celui qui venait de remplir le disque de la lune, qui apparaissait dans toute sa gloire, comme le Soleil, et que l'on adorait dans sa brillante image. J'ajoute avec Maimonide et Spencer que le livre des Nombres (XXVIII, 11), répète surabondamment que les holocaustes du jour de la nouvelle-lune doivent être offerts à Jehovah (texte hébreu *lihu*), de peur que le peuple ne fût tenté de les adresser à l'astre dont le croissant venait de réapparaître le soir après deux nuits de disparition. Au surplus, le sens de Seigneur ou maître que les Euscariens donnent à leur *Yaun*, *Yain* ou *Jaon*, *Jain*, est identique à celui de l'*Adôn* phénicien et de l'*Adónai* hébreu, qualifiés tous deux *Yahé* ou

Yahuh. Les Juifs avaient substitué *Adni* à *Ihuh*, parce qu'ils les croyaient synonymes, et les Perses avaient agi de même à l'égard de leurs noms divins *Ahû* « l'esprit vital » *Ahura* « celui qui possède ou qui donne la vie », et *Qadhata* « donné de soi-même », ainsi que l'a montré Eug. Burnouf dans son *Commentaire sur le Yaçna Zend*, p. 50-1, 70-2, et 544. Il me semble donc que les anciens Basques s'étaient conduits de la même manière et que l'abbé Darrigol, cité par M. J. Vinson, approchait de la véritable étymologie, sans l'atteindre, lorsqu'il se bornait à rendre par « le bon maître d'en haut », les qualificatifs euscariens *Yaungoika*, *Jaongoikoa*, *Yabe-on-goikoa* et leurs abrégés, *Yainkoa*, *Yinkoa*, *Jainkoa*, *Jinkua*. En sa place je serais remonté jusqu'au *Ihuh-al-'aliun* de la Genèse, XIV, 22 « Jehovah, le dieu-fort, le Très-Haut ».

P. 448, ligne 10-19, — Ces lignes à partir des mots *Je me borne* Jusqu'à § IX, ne rendent pas toute ma pensée et préparent assez mal la transition à ce § IX. D'abord, entre les mots *je me réserve d'y revenir*, et ceux-ci *dans un chap. ultérieur*, il faut lire : *au § suivant et dans* etc. Ensuite, au lieu de *Toutefois il est bon d'en dire dès maintenant quelques mots*, lisez : *Toutefois, il importe de l'exposer dès maintenant et même d'y insister, avant de clore* etc. Enfin, avant § IX, lisez l'alinéa suivant :

« Quelle que soit la vraie date de la définition transcendante du Tétragramme *Ihuh* que le livre de l'Exode attribue à Moïse (III, 14, et VI, 3), et sur la quelle je me propose de revenir plus tard (*Si quâ fata sinunt*), on a vu au § V de l'introduction que, selon moi, le rédacteur de la Genèse n'a pas commis d'anachronisme en mettant ce nom divin dans la bouche de ses personnages, tous antérieurs à l'établissement du Mosaïsme et à la rédaction des trois documents *Elohim*, *Jehovah* et *Jehovah-Elohim* à l'aide desquels on a composé le Pentateuque tel qu'il est parvenu jusqu'à nous. Force est donc pour moi d'aller chercher ailleurs que dans la Bible hébraïque non seulement la vraie prononciation de *Ihuh* qui fait l'objet principal des deux 1^{ers} chapitres de mes études Biblico-Védiques, mais encore son origine ethnologique et sa signification patriarcale ou populaire. C'est ce que j'essaie de faire au § IX, *par anticipation*, au risque d'encourir le reproche de me livrer à une discussion prématurée

dans un chapitre annoncé comme devant traiter de la forme et non du fond de l'énigmatique Tétragramme des Hébreux ».

NOTA. Le reproche auquel je m'expose pourra aussi m'être adressé en partie au sujet du chap. II que j'ai jugé à propos d'adjoindre au 1^{er} à l'effet de reprendre à nouveau et d'examiner, au double point de vue de l'histoire et de la philologie comparée, les lectures *Jehovah* et *Jehovih*, tirées, à tort ou à raison, de la ponctuation massorèthique, ainsi que les autres formes ou transcriptions plus ou moins accréditées de ce nom divin. A cet égard, voici mes explications et mes excuses : D'abord, en pareille matière, il est bien difficile de parler du son d'un mot obscur sans s'occuper du sens qu'il peut avoir, surtout lorsqu'on s'écarte des opinions reçues, je veux dire sans aller au devant des objections que la prévention ne manque pas de faire. Ensuite, les retards inévitables qu'éprouvent l'impression et la publication des diverses parties du présent travail et, avant tout, mon âge avancé m'avertissent de ne pas remettre au lendemain des explications que je puis donner le jour même, fut-ce accessoirement et hors de leur place.

P. 462, ligne 15, avant les notes, ajoutez : et 5° Paul Renand, *Christianisme et Paganisme*, p. 209 (Bruxelles, 1851, in-8°).

P. 467, ligne 20, note 1 ou bien p. 492, ligne 21. — Ajoutez en note : « l'écriture cunéiforme tient compte de l'A final dans le nom du roi d'Israël Jehu, hébreu *Ihua*, car M. J. Menant le transcrit *Yahuu* à la p. 148 de son *syllabaire assyrien*, ci-dessus cité. Les formes grecques *Iuua* et *Iuvas* de l'abbé Movers ne sont donc pas hypothétiques comme je l'avais supposé dans une note de la p. 479, V, ou 6c, T, lig. 21-2, n. 1.

P. 469, ligne 20. — Ajoutez en note : Les langues de l'Inde dérivées du sanscrit, au lieu de *Dyu* écrivent *Dju* et prononcent *Djou*. N'est-ce point d'une semblable permutation que vient, par redoublement, le *Djou-Djou* des habitants du nouveau Calibar, en Afrique, mot par lequel ces indigènes de la Nigritie désignent la divinité, selon M. Vivien de Saint-Martin ? C'est ainsi que le roi tzechias, nous l'avons vu, répète deux fois de suite le nom divin *Yah* dans son élégie rapportée par le prophète Isaïe, XXXVIII, 11.

P. 483, lignes 20 et 29, notes 1 et 3. — Ces deux notes doivent être placées et lues, savoir : la 3^e tout d'abord, et la 1^{re} avant la 2^e

P. 493, ligne 9 du texte et la dernière de la note, ajoutez à la fin de cette note l'éclaircissement qui suit :

Il paraît que Pythagore et Platon, après leurs voyages en Orient, avaient entrevu les rapports harmoniques des sons-voyelles avec les notes musicales. Cette théorie, ébauchée en Angleterre par les physiciens Willis et Wheatstone, selon M. Auguste Laugel (dans son petit livre intitulé : *la voix, l'oreille et la musique*, p. 53 et 58), a été mise récemment hors de toute contestation au delà du Rhin, d'abord par Donders, puis par Helmholtz et finalement par R. Kœnig. D'après ce dernier, les cinq notes vocales *ou, o, a, e, i* sont caractérisées par les cinq octaves du *Si bémol*, ou, en nombres ronds, par les notes qui font respectivement 450, 900, 1800, 3600 et 7200 vibrations sonores par seconde. Ces savants négligent l'*u* exceptionnel, (grec et français), parce qu'il est trop voisin de l'*i*, et l'aspirée simple *h*, probablement parce qu'elle se confond avec la voyelle qui la suit. Cette loi extrêmement simple expliquerait pourquoi dans toutes les langues on trouve à peu près les mêmes voyelles ; ce sont des timbres échelonnés par octaves. Voyez là-dessus ou le *Journal des débats* du 28 avril 1870 ou le n^o 17, p. 931-2, des *Comptes-rendus hebdomadaires de l'Académie des sciences* (de Paris), pour le 25 du même mois.

P. 496, ligne 24. — Au lieu de la phrase : je me bornerai à rappeler dans une note relative au 1^{er}, mes idées sur les trois explications etc., lisez : Je me bornerai à substituer dans deux notes relatives au 1^{er}, mes conjectures personnelles aux trois explications etc.

P. 499, lignes 24-5, à la note. — Le renvoi aux *Purānas* Hindous est fautif et doit être ici négligé. Vérification faite de mes notes sur le *Vichnu-Purāna* de Wilson, j'ai reconnu que les sept planètes y sont rangées suivant l'ordre qu'elles gardent chez les astrologues Egypto-grecs ou Chaldéo-perses dans l'une des deux distributions *par domiciles* ou *par décans*, qu'ils en faisaient systématiquement entre les 12 signes du zodiaque solaire,

appelé en sanscrit *Raçi-Tchakram* « Roue des signes ». Ce qui me paraît plus ancien dans l'Hindoustan comme ailleurs, c'est l'arrangement hebdomadaire relevé par Polier, par Colebrooke, par Abel-Rémusat et par M. Guigniaut, parce qu'il est tiré soit du très-vieux rituel des prières que les Brâhmanes adressent encore aux sept planètes visibles, soit des calculs fantaisistes à l'aide desquels ils expliquent leurs grands cycles des quatre âges du monde et des 14 Manous dont sept sont encore à venir, soit des cartes uranographiques dressées en divers lieux et en divers temps par leurs imitateurs Bouddhistes, soit enfin des distributions astrologiques des sept corps errants entre les 28 astérismes ou *Nakchatras* de leur antique zodiaque lunaire. Je reviendrai sur tout cela dans la dernière note supplémentaire ci-après.

P. 501, note 1. — J'ai oublié de joindre au Ps. CXIX le livre de Job, XXXVIII, 7, où il est parlé des étoiles du matin qui, lors de la création, poussaient des cris de joie avec les enfants de Dieu qui chantaient en triomphe. C'est par imitation que les plus pieux adorateurs de Jehovah précédaient l'aurore pour le supplier. Cet usage s'est perpétué parmi les esseniens et chez les dévôts du Talmud. Ces pieux adrateurs de Jehovah attendaient dans une attitude religieuse le lever du soleil et terminaient leur prière du matin à l'instant même où son disque allait se montrer, et il paraît qu'ils y invoquaient secrètement le nom *quadrilittère*. Était-ce en souvenir de la lutte nocturne de Jacob avec l'homme divin qui avait refusé de se nommer à lui, mais qui l'avait béni aux 1^{res} lueurs du jour après avoir changé son nom en celui d'Israël, suivant Genèse, XXXII, 24-31? A ce sujet voyez le savant *Essai* de M. J. Derenbourg, couronné récemment par l'Académie des Inscriptions, sur *l'histoire et la géographie de la Palestine d'après le Talmud*, p. 169-70.

P. 507, ligne 27, en note. — Ajoutez au mot *Aberanenthôr* : La *Pistis Sophia* donne pour variante *Aberanenthô* et *Aberamenthô*, et dans les extraits de Reuvens (*Lettres à M. Letronne*, p. 45-6), on lit *Aberamenthóou*, interprété « Seigneur habitant du vide » avec cette addition : c'est « l'une des 14 épithètes de Typhon ». C'est-à-dire de *Seth* que certains gnostiques confondaient avec

le dieu des Juifs, à l'exemple des Egyptiens postérieurs aux deux Dynasties des Ramses. (Voyez le § V de mon introduction, et ayez à ce propos d'abord que, dans les 14 épithètes barbares de *Typhon-Seth*, relevées par Reuvens, entre le qualificatif *Id*, et ensuite que sir Henry Rawlinson, suivant Bunsen dans l'édition anglaise de son grand ouvrage sur l'Egypte, IV, p. 208), a trouvé le nom du dieu *Set* ou *Seth* appliqué à Saturne (après l'avoir été au Soleil), sur des inscriptions cunéiformes de Babylone et de Ninive.

P. 513, ligne 25, note 1. — Ajoutez à cette note l'explication suivante : Dans le sanscrit classique, la déclinaison du thème nominal *Yahu*, n^l *Yahuh*, voc^l *Yahô*, donnerait aux n^l et voc^l pluriels, non pas *Yahvah* pour le masc. et *Yahvih* pour le fém., mais bien, pour les deux genres, la forme commune *Yahvah*, à l'exemple du masc. *Sûnu* « fils », et du fém. *Tanu* « corps », qui font à ces deux cas du pluriel *Sûnavah* et *Tanavah* (Voir la *Vergleichende grammatik* de Bopp, p. 272, 1^{re} édit.). Or je tiens d'un Israélite instruit qu'en Portugal et en Espagne les rabbins de nos jours rendent *Ihuh* par *Yahvah* ou *Yehavah*, à la différence de leurs collègues de Pologne et d'Allemagne qui le prononcent *Yehovah*.

P. 524, lignes 10 et 11. — A la phrase : *mais l'étymologie* etc., substituez celle-ci : Mais la comparaison de l'hébreu avec le phénicien peut fournir pour l'*Aô* des Cypriotes une explication plus simple. — Puis à la phrase suivante, remplacez *Or* par *En effet*.

P. 525, ligne 2. — Ajoutez en note : On a vu précédemment que la suppression de l'*i* initial de ce nom divin se retrouve en hébreu dans les trois noms propres ci-après : 1° *Huhm* pour *Ihuhm* (Josué, X, 3); 2° *Huch'ma* pour *Ihuchm'a* (I Chroniq. III, 18), et 3° *huch'a* pour *Ihuch'a* (Nomb. XIII, 9, 17).

P. 526, ligne 2, note 1. — Ajoutez à la note le renvoi qui suit : Primitivement les *Mazzalôth* ou *Mazzarôth* hébreux ou assyro-chaldéens désignaient les *Menâzil-al-Kamar* arabes, c'est-à-dire les 27 ou 28 *mansions de la lune* durant sa révolution sidérale, et répondaient ainsi aux *Nakchatras* hindous, c'est-à-dire aux (célestes) gardiens de la nuit, et aux *Sieou* chinois, comme l'a

prouvé M. Albrecht Weber tant dans ses deux dissertations allemandes sur les *Nakchatras* (*Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin*, années 1860-2) que dans les T. II et IX de ses *Indische Studien*. Mais, dans la suite des âges, on en a réduit le nombre à 12 pour les appliquer aux 12 soleils de l'année, puis aux 12 signes du zodiaque solaire parcourus par les sept planètes. Suivant moi, c'est en ce sens restreint que le livre de Job (XXXVIII, 32), emploie le pluriel *Mazzarôth* lorsqu'il fait dire à Jehovah parlant au saint homme : « Feras-tu sortir les *Mazzarôth* en leur temps, et conduire 'Aïch (l'Ourse) avec sa queue? ». Car les mots *en leur temps* supposent une succession d'années ou de mois tout au moins, bien plutôt que de simples jours dans un seul mois. — Dans l'astronomie poétique des Indiens, les 12 signes du zodiaque solaire sont réputés fils de 12 des 27 ou 28 constellations de l'ancien zodiaque lunaire, et à ce titre en tirent leurs noms distinctifs. Il a dû en être de même en Assyrie, en Chaldée et, par suite, en Palestine, s'il est vrai, comme je le pense avec M. A. Weber que les prêtres chaldéens sont les inventeurs des deux zodiaques.

P. 530, lignes 9-10. — Ajoutez en note : On sait que la lune met en moyenne 29 jours $\frac{1}{2}$ à revenir au soleil et 27 jours $\frac{1}{3}$ à revenir à la même étoile, et que, dans ces deux révolutions, l'une synodique et l'autre sidérale, elle reste invisible durant au moins deux jours entre deux lunaisons, savoir : un jour avant et un jour après la conjonction, absorbée qu'elle est alors dans les rayons solaires. En se guidant uniquement sur elle, il était impossible d'en tirer chaque mois quatre semaines sans résidu au 1^{er} cas et sans déficit au 2^d; ce qui a fait dire à notre Delambre (*Histoire de l'astronomie ancienne*, I, p. 401) que le cycle hebdomadaire n'était qu'une période planétaire fictive, superstitieuse et relativement moderne. Appliquée aux Grecs et aux Romains, l'observation est très juste. Il n'en est pas de même à l'égard des Juifs postérieurs à l'établissement du Mosaïsme et des Hindous postérieurs à la période Védique, car, chez les uns comme chez les autres et chez les premiers surtout, la semaine figure avec un cachet lunaire incontestable, quoique fort mélangé de traits relatifs à la

cosmogonie. Bailly l'avait amplement établi tant dans son *Histoire de l'astronomie ancienne* que dans son *Astronomie indienne et orientale*, et ses idées ont été admises récemment par M. G. Rodier dans son *Antiquité des races humaines*. Sans remonter aussi loin que ce dernier savant dans les âges anté-historiques, j'admets à mon tour les vues de l'infortuné maire de Paris. La semaine me paraît avoir été successivement *lunaire synodique*, puis *lunaire sidérale*, ensuite *lunaire cosmogonique*, et finalement *cosmogonico-planétaire*. Il me semble que les inventeurs ou promoteurs de cette petite période se sont d'abord guidés sur les syzygies et les quadratures qui se succèdent de 7 en 7 jours avec une fraction de 9 heures en moyenne; qu'ensuite, mieux éclairés par l'observation des phénomènes de notre satellite, ils ont substitué à sa révolution synodique sa révolution sidérale en la portant à 28 jours en nombre rond, au lieu de 27 jours avec 7 à 8 heures. Ce procédé simple et commode pour les calculs, mais peu accessible au vulgaire, vu la difficulté de bien reconnaître les étoiles qui chaque nuit avoisinaient la lune, leur a procuré des semaines exactes de sept jours, des mois lunaires de 28 jours ou de 4 semaines, et des années luni-solaires de 13 mois formant ensemble 364 jours (au lieu de 365 jours $\frac{1}{4}$, durée réelle de l'année solaire), et de 52 semaines complètes, sans déficit comme sans excédant. Bailly a trouvé des preuves de ces calculs et de ces usages raisonnés dans l'Inde méridionale et dans l'Indo-Chine, mais à une époque postérieure de plusieurs siècles à la mort du Bouddha Çakyamouni. A mon tour, je crois en avoir découvert des vestiges beaucoup plus anciens chez les Hébreux au chap. XXIX du 4^e livre du Pentateuque où il est question du nombre décroissant jour par jour des veaux à offrir à Jehovah depuis 13 jusqu'à 7 durant la semaine de la fête des tabernacles qui commençait le 15 et se terminait le 21 du 7^e mois, la solennité du 22 rentrant dans le cadre des sabbats de la néoménie. (Sur ce dernier point, comparez Nombres, XXVIII, 11 et XXIX, 35). Je vois là des traces d'une origine assyro-chaldéenne sur laquelle je reviendrai à la dernière note additionnelle qui va suivre.

Page 539, lignes 19 à 22. — Ce que je dis aux quatre

lignes citées des idées cosmogoniques que les Indiens et les Hébreux auraient mêlées à leur acception plus ou moins ancienne de l'hebdomade planétaire, inventée et transmise, selon toute apparence, par les prêtres astronomes de la Babylonie, peut s'appliquer chez les premiers à leurs deux antiques quinzaines lunaires de chaque mois, commençant après les syzygies (conjonction et opposition) et chez les seconds à leurs quatre antiques Sabbats mensuels réglés originairement sur les quatre principales phases de l'astre des nuits (nouvelle lune, 1^{er} quartier, pleine lune et dernier quartier). D'un côté en effet, les Hindous de nos jours continuent d'allumer avec pompe au commencement de chaque quinzaine lunaire, de même qu'aux quatre phases du soleil (les solstices et les équinoxes), les trois feux sacramentels du triple Agni, que leurs ancêtres considéraient comme le dieu rénovateur des phases de la lune et de celles du soleil, c'est-à-dire comme le feu universel et abstrait qui alimente en secret les deux astres régulateurs des nuits, des jours, des lunes ou mois, des saisons et des années (Voir à ce sujet le Rig-Véda Langlois, IV, p. 320, St^e 18-9). D'un autre côté, les modernes Israélites dans leurs prières du matin aux Néoménies et aux Sabbats remercient encore l'éternel créateur de renouveler les figures de la lune (Voir leur *Recueil de prières journalières*, traduites par M. Anspach, p. 179 et 259). Tout porte à croire qu'il en était de même chez les Assyriens de Ninive et d'Arbèles. Car il apparaît de leurs inscriptions cunéiformes qu'ils donnaient, 1^o au dieu créateur, entre autres noms, celui d'*Asur* ou *Assur* (sanskrit *Asura*, esprit vivifiant), 2^o au dieu *Sin* ou *Lunus* celui de *dieu trente* et 3^o à la double déesse *Istar* ou brillante (Bible '*Achtoresh*, plur. '*Achtaréth*), à la fois guerrière et voluptueuse, celui de déesse *quinze*, nom qui paraît avoir passé des deux quinzaines lunaires à la planète Vénus, étoile du soir et du matin qui a, comme la lune, des phases croissantes et décroissantes et que les astrologues d'Egypte, de Grèce et d'Italie appelaient planète d'*Isis*, d'*Héra*, de *Junon*. Ajoutons qu'en même temps les Babyloniens donnaient à leur dieu *Marduk* (le *Mérodakh* de la Bible), pris à tort ou à raison pour Jupiter-Planète, le titre de *dieu de la semaine et des légions* (Voir à ce sujet les ouv. cités de MM. J. Oppert, A. Maury et Fr. Lenormant).

Même p. 539, ligne 26 et dernière du texte. — Ajoutez par annotation à *Chbi likuh* : Les anciens rabbins reconnaissent que le nom propre *Chbi*, ponctué *Chabbetai*, qu'Esdras, X, 15, et Néhémie, VIII, 7, XI, 16, donnent à un membre influent de la tribu de Lévi revenu de Babylone à Jérusalem, désignait la planète Saturne. Gésenius (Voir son *Thesaur.* in V^o) le rend par « *Sabbato natus* », né le jour du Sabbat. Ce lévite portait donc le nom de la planète qui chez les Chaldéens présidait au jour correspondant à celui de sa naissance.

P. 540, lignes 5 à 11. — Ajoutez par annotation : Les poètes du Rig-Véda emploient quatre noms pour désigner certaines phases lunaires. Deux de ces noms, *Gungû* (ailleurs *Kuhû*), et *Rûkâ*, sont reconnus pour s'appliquer aux deux syzygies (conjonction et opposition). Quant aux deux autres, *Sindvâh* et *Anumati*, les indianistes y voient, les uns, les deux jours suivants, les autres ceux des quadratures (1^{er} et dernier quartier). Ils conviennent tous d'ailleurs que le calendrier des Aryas était lunaire et que, pour ramener la célébration des fêtes aux saisons convenables, on intercalait deux mois, l'un au milieu et l'autre à la fin d'un cycle de 5 ans. C'est plus tard seulement et à une époque indéterminée que les Brahmanes ont adopté le calendrier solaire, toutefois sans abandonner l'ancien pour le comput des fêtes ou des cérémonies religieuses, observation qui s'applique également aux Egyptiens. — Tout récemment Max Müller, dans sa *Rig-Véda-Sanhita*, p. 241, semble adopter l'opinion de W. Jones, Lassen, Wilson et Langlois sur l'usage de la semaine de sept jours chez les Aryas, non pas de la semaine planétaire, mais de l'antique semaine lunaire, car c'est aux sept jours de celle-ci qu'il rapporte les expressions védiques *Sapta-Adityâs* « les sept fils d'Aditi » *Sapta-Saryas* « les sept soleils ». Suivant lui, la réunion des sept jours lunaires ou *Tithis* formait un *Parvan* « un nœud, une jointure », célébré par une cérémonie religieuse. C'est ainsi que l'entendaient les quatre savants que je viens de nommer. Leurs arguments ne manquent pas de force, je me borne à renvoyer à leurs écrits. Me permettra-t-on d'ajouter que le retour de la fête hindoue du 7^e jour (sanskrit *Saptamî*, grec *Hebdomê*, latin *Septima*), dans les deux quinzaines lunaires de chaque mois,

pourrait bien être indiquée dans les Védas par cette appellation *Parvanā-parvana* « de *Parvan* en *Parvan* » ? (Voir les textes cités par Benfey, p. 120 de son *Glossar Védique*). — En Judée, le *Chabbat* était consacré à *Jéhovah*, d'où son nom *Chbt lihuh* ; dans le *Sapta-Sindhou*, le *Parvan*, son équivalent, l'aurait été à Agni, comme plus tard la *Saptamī* indienne, répondant à la *Chabu'a* juive suivant Wilson, le fut ou au soleil ou à la lune, selon que l'on suivait le calendrier solaire ou le calendrier lunaire (Voyez l'intéressant article de Wilson sur les fêtes des Hindous dans l'*Asiatik Journal*, VIII, p. 82 et suiv.). J'appliquerais donc à ce Sabbat-*Parvan* de l'Inde, la strophe suivante du R. V. L. (I, 180, 4) : « Pour te rappeler notre souvenir, O Agni, nous voulons à *chaque Parvan*, entretenir ton foyer, et t'apporter des libations. Et toi, exauce nos vœux, en prolongeant nos jours ». En place du voc^{if} *Agné*, mettez son épithète *Sahasó-Yahó*, et vous aurez l'équivalent du *Yahuh Elohim* de la Genèse, créant le monde en six jours et se reposant au 7^e. Il est reconnu, je crois, que dès le temps d'Alexandre-le-Grand, ce 7^e jour des Juifs était le samedi, ou le jour de *Saturne*, auquel nous avons substitué le dimanche, ou le jour du *Soleil*, en acceptant d'ailleurs les noms païens des sept jours de la semaine. Cela indique, ce me semble, qu'au 4^e siècle avant notre ère, les Juifs faisaient coïncider le jour du Sabbat avec celui de la planète Saturne et que Simonis, dans son *Onomasticon*, n'avait pas tout-à-fait tort de prendre le nom propre *Chbti*, cité à la note précédente, pour une abréviation de *Chbtih* et de l'interpréter par *repos de Yah*. — A ce dernier égard, ce n'est pas trop s'avancer que de voir là un emprunt fait par les Israélites aux Assyro-Chaldéens. Ce qui me paraît certain, c'est que, chez ceux-ci, la semaine planétaire s'était associée de très bonne heure à la semaine lunaire, soit synodique, soit sidérale, et qu'elle avait fini par la remplacer entièrement comme plus complète, plus exacte et plus sacrée. On sait d'ailleurs que ces peuples, *naturistes* comme les Aryas, étaient avant tout astrolâtres ; qu'ils honoraient particulièrement le Soleil et la Lune, les cinq petites planètes et les 12 signes du zodiaque et que leurs prêtres avaient distribué entre ces 12 signes les sept astres errants

sous 4 points de vue astrologiques, c'est-à-dire en les considérant comme lieux de *domicile*, d'*exaltation*, de *décadence* et de *chute* des Planètes (Voyez là-dessus, après l'*Origine des cultes* de Dupuis et l'*Histoire des religions* par Delaulnaye, le Chap. 2 moins compliqué de l'intéressant livre de M. Alfred Maury, intitulé *La magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen-âge*, 4^e édit.). — La substitution des planètes aux phases lunaires me ramène à la série hebdomadaire : Soleil, Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne, que les érudits ont retrouvée à Siam, dans le Deccan, en Suisse et dans la Gaule. Pour abréger, j'ai négligé de dire qu'en Perse, cette série était remplacée par la suivante qui est la même prise en sens inverse : Saturne, Vénus, Jupiter, Mercure, Mars, Lune, Soleil (Voir le *Boundehesch*, le *Viraf-Nameh* et le *Zerdust-Nameh*, dans le mémoire de feu Félix Lajard sur deux Bas-reliefs mithriaques trouvés en Transylvanie). Ces deux séries me paraissent d'origine chaldéenne, et si j'y reviens dans cette dernière note supplémentaire, c'est qu'à mon avis elles se rattachent toutes deux aux titres *Iao* et *Sabaôth* donnés par les Chaldéens au créateur ou *Démiurge* selon Jean le Lydien et Cédrenus. — Remarquons d'abord sur la première que Diodore de Sicile (lib. II, c. 30-1), en parlant des peuples de la Babylonie et de la Chaldée, déclare, non seulement qu'ils appliquaient aux cinq petites planètes les noms de leurs divinités Babyloniennes, exemple suivi par les Indiens, par les Perses, par les Egyptiens, par les Grecs et par les Germains, mais, ce qui est plus topique, qu'ils les rangeaient dans l'ordre suivant : 1^o Mars, 2^o Vénus, 3^o Mercure, 4^o Jupiter et 5^o Saturne. L'historien grec se trompe évidemment quant à Vénus, mais son erreur est facile à corriger. Il suffit pour cela de replacer cette planète à la 4^e place, au lieu de la 2^e, en se guidant sur la série hindoue, germanique et gauloise qui me paraît antérieure en date au système astronomique : Lune, Mercure, Vénus, Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. — Remarquons ensuite sur les deux séries hebdomadaires rappelées ci-dessus, qu'on peut les retrouver dans les inscriptions cunéiformes de Borsippa, et de Khorsabad, anciens quartiers, l'un de Babylone, et l'autre de Ninive. Si je ne me trompe point, il y avait à cet

égard entre les deux *Zicurat* ou observatoires sacrés de ces deux capitales, une différence qui paraît s'être reproduite dans les autres monuments babyloniens et assyriens du même genre. Elle consistait en ce qu'à Borsippa, Saturne figurait en haut de la série avant Vénus, et le Soleil en bas après la Lune, tandis qu'à Khorsabad, le 1^{er} se présentait en bas et le 2^d en haut. Tel est du moins le sens que je donne, non sans hésitation, aux indications un peu trop succinctes et de M. A. Maury et de M. Fr. Lenormant, puisées sans doute dans les curieux déchiffrements de M. J. Oppert et de sir Henry Rawlinson (Voir pour le 1^{er}, *Revue des deux mondes* du 15 mars 1868, p. 476-7, et pour le 2^d, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, I, p. 36-8; II, p. 199-200 et p. 231-4, 4^e édition). Je suppose qu'au dessus, les prêtres astrolâtres des deux pays plaçaient le ciel des fixes, séjour du dieu suprême, adoré sous différents noms suivant les localités. — Cela posé, je crois pouvoir en tirer les conclusions suivantes : — 1^o les deux séries hebdomadaires des planètes, considérées et prises alternativement de bas en haut et de haut en bas, semblent correspondre à deux semaines diamétralement opposées, l'une directe et montante, l'autre rétrograde et descendante comme les deux gammes musicales *do, ré, mi, fa, sol, la, si*, et *si, la, sol, fa, mi, ré, do* ; — 2^o elles se rapportent évidemment aux deux voyages doubles, les uns demi-annuels, les autres demi-mensuels, que le soleil et la lune exécutaient dans la bande zodiacale, tantôt pour monter du Sud au Nord, tantôt pour descendre du Nord au Sud. Je fais observer, par parenthèse et par forme de conjecture, que si dans les deux séries, les deux points de départ et d'arrivée (Cancer ou Lion d'un côté, Capricorne ou Verseau de l'autre) s'écartent d'un signe zodiacal, c'est probablement que l'une se référait aux planètes solaires de l'abbé Movers et l'autre à ses planètes lunaires. — 3^o quoiqu'il en fût, c'est plus tard sans doute que les mystagogues de l'Orient, ceux de l'Inde surtout, ont mêlé à ces conceptions astrologico-mythologiques, leurs perpétuelles rêveries sur les voyages des âmes à travers les sphères, soit pour monter de la terre au ciel du soleil,

lorsqu'elles avaient quitté leurs enveloppes corporelles, soit pour descendre du ciel de la lune sur la terre lorsqu'elles s'incarnaient de nouveau (Voir à ce sujet le *Mémoire explicatif du zodiaque chronologique et mythologique*, vol. in-4° publié par Dupuis en 1806). — 4° De là est venue l'échelle double des mystères de Mithra, adoptée par les sectes gnostiques et ramenée par Origène (dans son 6° livre contre Celse), à l'échelle mystérieuse du songe nocturne de Jacob à Béthel, et cela non sans apparence de raison, car cette échelle s'élevait de la terre au ciel, les *Etni-Elohim* « enfants de dieu ou des dieux », y montaient et en descendaient, tandis que *Jehovah* se tenait au sommet (Genèse, XXVIII, 11-22), comme le *Iaô-Sabaôth* ou démiurge des Assyro-Chaldéens, selon Damascius, Jean le Lydien et Cedrenus. — 5° Les peuples voisins des Juifs confondaient *Jehovah* tantôt avec Saturne auquel ils donnaient le titre mystique de Soleil et le double rang de 1^{er} et de 7°, tantôt avec le soleil que les Chaldéens appelaient *Aôum-is*, au lieu de *Môum-is*, selon la correction de Movers (ouv. cité p. 555) qui le compare avec raison à l'*Aum* des Indiens, tandis que les gnostiques qui, à l'exemple de leurs devanciers, confondaient volontiers les deux astres, appliquaient au nocturne *Kronos* ou Saturne le titre d'*Ialdabaôth* « fils des ténèbres », d'abord propre au soleil levant, et voyaient en lui le *Prôtogonos* des Phéniciens et des Orphiques, le *Monogenès* des Assyro-Chaldéens, le premier-né d'entre les dieux des *Védantistes* indiens, titres qui nous ramènent forcément, d'un côté, au *Sahasô-Yahuh* des Védas, de l'autre, au *Yahuh-Elohim* de la Genèse. — Quant à l'époque de la découverte des 5 petites planètes et de leur adjonction au Soleil et à la Lune pour faire des sept astres errants les génies tutélaires des sept jours de la semaine, il paraît qu'elle remonte chez les Chaldéo-Assyriens à une très-haute antiquité, si l'on s'en rapporte à l'inscription cunéiforme de Borsippa, car Nabuchodonosor s'y vante d'avoir restauré la tour des sept lumières de la terre, construite par un antique roi du pays et haute de sept étages distingués par des teintes différentes répondant aux couleurs des sept planètes, et d'y avoir ajouté, lui, un dôme en l'honneur du dieu-suprême.



MM. J. Oppert, A. Maury et Fr. Lenormant (Voir leurs *ouvrages* ci-dessus cités), ont très bien montré qu'il s'agit là de la fameuse tour de Babel mentionnée dans la Genèse, XI, 2-9, et décrite par Héródote.

A l'égard de la coupole qui manquait à l'antique édifice et que Nabuchodonosor y avait ajoutée pour couronnement, elle représentait sans doute la voûte céleste (la Bâqy'a de la Genèse) avec tout le cortège des étoiles fixes qui la parsemaient et au haut desquelles se tenait l'ancien des jours (de Daniel) assis sur un trône de saphir, la tête tournée à l'ouest comme le soleil levant, ayant à sa gauche les sept astres de la grande-Ourse, ses compagnons assidus, et à sa droite leurs épouses, les sept pléiades, condamnées à tourner loin de leurs maris respectifs pour cause d'infidélité. Il ne me paraît pas téméraire d'attribuer aux prêtres de la Chaldée un mythe relevé par les Purânas hindous, car l'amant des pléiades était le *Sahasô-Yahô* des Aryas, le *Isô-Sabaôth* des Chaldéens, le *Yahuh-Elohim* de la Genèse, c'est-à-dire le fils de la force ou des forces et le père des sept lumières. On sait qu'à Babylone on amenait tous les soirs au grand dieu *Bêl* une jeune femme pour passer la nuit auprès de lui dans son sanctuaire, et de là vient peut-être qu'on ne distingue clairement au ciel que six pléiades, bien qu'en réalité elles soient au nombre de sept, suivant la remarque du poète Ovide.



.....

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 04890 3911

2000
Filmed by Preservation CIC

